

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

IMPRIMERIE DE J. SMITH,
rue Fontaine-au-Roi, 14 bis.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

DIX-NEUVIÈME ANNÉE.



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS,

CHEZ L.-R. DELAY, LIBRAIRE,

RUE TRONCHET, N° 2.

1844.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Neuvième Rapport annuel de la Conférence des missionnaires français.

Béthulie, 5 juin 1843.

Messieurs et très honorés frères,

Sur la fin du mois de mai, les missionnaires français se sont réunis en Assemblée générale à Béthulie, sous la présidence de M. Rolland. (1) Le frère Pellissier a ouvert leurs conférences par l'invocation du saint nom de Dieu, implorant cet Esprit de foi, d'amour et de sagesse, sans le secours duquel les meilleurs efforts de l'homme seraient inutiles. Ensuite, les missionnaires Schrumpf et Maitin ont été agrégés à la Conférence, et en ont signé les réglements. M. Daumas a lu l'Instruction du Comité.

Thaba-Bossiou.

Après quelques considérations de M. le Président, M. Casalis lit un rapport très encourageant sur la station de Bossiou, duquel il résulte que nulle part, peut-être, la providence du Seigneur n'opère d'une manière aussi visible que dans le pays où nous vivons. Ici,

---

(1) Etaient présents : MM. Daumas, de Mékuatling; Casalis, de Thaba-Bossiou; Arbousset, de Morija; Rolland, de Béerséba; Pellissier, de Béthulie; et MM. Schrumpf et Maitin, nouvellement arrivés de France.

observe avec beaucoup de raison notre frère, de nombreuses nations, de mœurs et de caractères antipathiques, ne possédant ni lois, ni chartes qui garantissent leurs droits, ni limites fixes qui assurent l'intégrité de leur territoire, ni milice régulière qui soit prête à repousser une invasion, s'agitent en tous sens, se heurtent, se menacent, en viennent par fois à des collisions effrayantes, et cependant, au milieu de cette confusion, et comme en dépit de tant d'éléments de destruction et de ruine, elles subsistent, et s'avancent vers un avenir meilleur que l'Evangile leur fait entrevoir et leur prépare. C'est surtout dans le cours de l'année passée que ce spectacle extraordinaire nous a le plus frappés. Que de fois l'existence des tribus que nous évangélisons, n'a-t-elle pas paru pendre au fil de Damoclès.!

Les menées des fermiers hollandais, leurs menaces, leurs envahissements journaliers, l'attitude douteuse du gouvernement anglais, l'inertie décourageante des naturels, nous ont portés plus d'une fois à croire que c'en était fait de notre œuvre, et pourtant, nous voici de nouveau réunis en paix, et chacun de nous vient raconter à ses frères les grandes choses que le Seigneur a opérées. Adorons cette Providence si tendre et si sage, qui veille sur l'enfance des peuples, délibère, agit, combat pour eux, et les fait grandir pour sa gloire.

Nous avons tous apprécié la gravité des questions qu'on débat autour de nous. Nos destinées sont désormais enchainées à celle des peuplades qui nous ont reçus comme des messagers de paix et des conseillers dans tout ce qui tient à leur bonheur présent et éternel.

Chacun de nous, en quittant l'Europe, ne s'est-il pas dit qu'il se rendait chez un peuple encore païen et barbare, pour l'amener à croire en Dieu, son créateur, en Jésus-Christ, son rédempteur, au Saint-Esprit, son guide,

foi destinée à servir de base à une nationalité distincte, à des lois justes, propres à conserver le travail et l'industrie, à arrêter enfin un système de déprédations. Voilà quel a été notre programme, et nous nous sommes mis à l'œuvre, appuyés sur Celui qui bénit tout ce qui est entrepris en son nom. Sans ambitionner ni usurper des droits étrangers à notre ministère, nous avons pu faire quelque chose pour la conservation temporelle des naturels. Notre intervention a plus d'une fois réconcilié des partis prêts à s'entre-détruire ; des chefs nous ont reconnus comme leurs meilleurs amis et sollicitent chaque jour nos conseils ; la foi de nos néophytes commence à porter ses fruits ; des idées d'ordre, de travail, d'esprit public, s'introduisent, et n'attendent pour se réaliser d'une manière plus satisfaisante que des garanties de paix et de stabilité. Mais l'idéal que nous nous sommes fait du Mochuana civilisé, vivant sous la protection du chef et des lois de sa tribu devenue chrétienne, devant s'élever par sa foi, ses lumières et son industrie à la qualité de membre honorable et utile de la société, cet idéal se trouverait n'avoir été qu'un rêve, si ce pays tombait au pouvoir des fermiers hollandais. Dès ce moment, l'alternative la plus favorable pour les Béchuanas serait de se soustraire au besoin et à la destruction, en entrant au service des conquérants. Nos troupeaux seraient donc disséminés, répartis sur des fermes isolées, et livrés à la merci d'hommes ignorants et grossiers, qui, pour la plupart, regardent nos efforts comme un attentat aux droits des nations dites chrétiennes.

Le chef Moshesh, dont la prudence politique ne s'est point encore démentie, a, d'une part, cherché à se concilier l'estime des émigrés, et d'une autre, il a réclamé la protection du gouvernement anglais, en demandant à se lier à lui par un traité, dont les bases seraient proposées par le cabinet britannique. La lettre contenant cette re-

quête a reçu un accueil favorable, mais il n'y a pas encore été fait de réponse positive. Cependant son excellence le gouverneur Napier a publié, sous la date du 7 septembre dernier, une proclamation dans laquelle il déclare que tout attentat aux droits des Bassoutos, et toute invasion de leur territoire sera considérée par les autorités coloniales comme un acte d'hostilité contre sa majesté la reine d'Angleterre. Cette proclamation et l'arrivée de quelques troupes sur les frontières ont rassuré les naturels. Nous avons lieu d'espérer que leurs intérêts seront pris en considération, et que leur indépendance ne souffrira pas d'atteinte.

L'état d'agitation dans lequel ce pays s'est trouvé, n'a pas été un obstacle à l'avancement de l'œuvre du Seigneur. Pendant le cours de cette année, 23 personnes ont été reçues par le baptême dans l'Eglise de Thaba-Bossiou. Mopéri, frère de Moshesh, qui depuis plusieurs années possédait la connaissance théorique de l'Evangile, et se distinguait par son goût pour la lecture et son assiduité aux instructions religieuses, a reçu la force de faire le pas décisif, et a été baptisé avec sa femme et sa mère, qui, elles aussi, se sont données au Seigneur. Ce jeune homme, en rendant compte de ses expériences chrétiennes, disait : « Je n'ai que ce que Dieu m'a donné, je n'éprouve que ce qu'il produit en moi. Le cri de Jésus sur la croix, *Tout est accompli*, est le fondement de mes espérances. Jésus, par sa mort, nous a mérité la vie. Il a accompli la loi de la vie pour me la donner. Il a accompli la loi de la mort, et l'a prise sur lui-même. J'espère que mon Sauveur me préservera de chute, et m'accordera de veiller et de prier sans relâche. Je crains les tentations ; j'observe qu'il se noie chaque année bien des enfants qui ne vont à la rivière que pour en *voir* d'autres se baigner. »

A l'exemple de Zachée, Mopéri, après sa conversion,

a cherché à réparer le mal qu'il avait fait dans le temps de son ignorance. Il s'était prévalu à diverses reprises de l'impunité attachée à sa qualité de fils de chef de la tribu pour voler du bétail appartenant à des sujets de son père. Il a restitué le tout. Sa femme est douée d'une douceur remarquable, et depuis longtemps elle donne aux chrétiennes de Thaba-Bossiou l'exemple de toutes les vertus domestiques. Sa piété est plus calme et plus simple que celle de son mari. Elle jouit en paix de la communion de son Dieu. On lui a souvent entendu dire : « Mon âme soupire après Jésus, je ne serai heureuse qu'auprès de lui. Le monde n'a plus rien qui me plaise. Je me confie en Celui qui dit : « Je suis le bon berger.» Il n'abandonnera pas sa brebis. »

Ce couple béni a pris les noms de Paul et d'Elise. Il a reçu des enfants que l'Eglise a adoptés, et il vit auprès d'une mère affectueuse qui, après une longue carrière de péché et d'ignorance, attend en paix que le Seigneur l'appelle à lui.

L'Église de Thaba-Bossiou a encore admis dans son sein le jeune Makabalo, un des fils de Moshesh, qui aura le plus de pouvoir après ceux nés de la défunte reine. Il est intimément lié avec David Mashoupa, son frère, dont le baptême se trouve mentionné dans le rapport de l'année dernière. (1) Ces deux jeunes gens, qui n'ont pas plus de 18 ans, excitent l'étonnement de leurs compatriotes par la pureté de leur vie et la sagesse prématurée qu'ils doivent à l'Evangile. Moshesh leur rend le témoignage qu'ils suivent les préceptes chrétiens dans leurs rapports avec lui, et il parait se réjouir de leur conversion.

A côté de ces jeunes disciples pleins de vigueur, et tout entiers aux espérances de l'avenir, dit ici M. Casalis, se voient, dans l'assemblée, des femmes décrépites qui

---

(1) Voyez XVIII[e] année, page 11.

ont grandi aux mauvais jours, et sur les fronts ridés desquelles se lit l'histoire de longs malheurs. C'est une Mampaelo, par exemple, que des guerriers matébélés précipitèrent du haut d'un rocher, et qui, l'épaule démise, et le cou contourné, resta pendant un ou deux jours étendue au milieu des cadavres de ses parents, et n'échappa à la mort que par miracle. Plus tard, cette infortunée eut le crâne fendu d'un coup de pierre que lui porta une femme jalouse d'elle. Quoique déjà septuagénaire et courbée par les infirmités, elle a compris cette bonne nouvelle que Dieu veut bien révéler aux pauvres et aux petits. Elle résumait ses connaissances religieuses comme suit, quelques jours avant son baptême : « J'ai vieilli dans le péché ; je sais ce que c'est de vivre sans Dieu dans le monde. Les messagers de Dieu sont venus jeter l'alarme, je l'entendis d'abord, mais je me dis : c'est pour d'autres ; un tel et un tel comprendront, moi, je mourrai sans avoir compris, et cependant c'était mon salut que j'entendais proclamer. Je ne me confie plus en moi-même, mais en Jésus ; c'est lui qui m'a rachetée par son sang et par sa justice. Il m'a dit de devenir son enfant, lorsque le monde ne pensait plus à moi et me regardait comme morte. Oh ! je suis si heureuse lorsque les enfants de Dieu me permettent de m'approcher d'eux et m'instruisent ! Je me dis alors : Si les bien-aimés du Seigneur me souffrent au milieu d'eux, peut-être leur maître, lui aussi, daignera-t-il me regarder avec faveur. Je marche, appuyée sur l'Agneau de Dieu ; je desire suivre ses traces, qui mènent au ciel, et le glorifier pendant les quelques jours qui me restent encore à vivre. La mort ne m'effraie point ; Jésus n'a-t-il pas dit : qui croit en moi ne saurait périr ? Cette parole me suffit : je ne sais rien de plus. »

Par ces additions, le nombre des communiants se trouve être de quarante-huit. Il faut y ajouter une cousine de frère Abraham Ramaseatsane, qui après avoir été

convertie et baptisée à Béthelsdorp est revenue dans ce pays. Elle avait été entraînée dans la colonie par quelques fuyards. Là, elle tomba au pouvoir d'un fermier qui en fit son esclave. Lorsqu'elle fut parvenue à parler le hollandais, elle porta plainte devant un tribunal qui la libéra. Le Seigneur, qui avait des vues d'amour sur elle, la conduisit alors auprès du vénérable missionnaire Kichingman.

Nous avons à déplorer la perte de l'excellent frère Manoa. Il est mort en paix, et a laissé dans l'Eglise le souvenir de ses vertus chrétiennes. (1)

Jusqu'ici l'union la plus cordiale a régné parmi les néophytes. Cette année, au temps des semailles, ils ont défriché et ensemencé, à frais communs, un arpent de terre pour la veuve Madeleine Ntlaloe, que le décès de son fils Manoa avait laissée presque sans ressources. Le respect qu'ils ont pour leur chef, et leur soumission dans tout ce qui est conforme à l'esprit de l'Évangile, font le plus grand bien à notre cause.

J'ai rarement éprouvé de joie plus pure, dit à ce sujet leur pasteur, que celle que m'a procurée dernièrement une parole de Moshesh à leur sujet. Il envoyait quelques conseils à un prince du pays, opposé à l'Évangile, et il disait entr'autres choses : « C'est une erreur de croire que la conversion de nos sujets porte atteinte à notre pouvoir. Je gouverne ici des chrétiens et des païens, mais je ne puis me fier qu'aux chrétiens ; eux seuls m'obéissent avec joie et comprennent mes intentions. »

La vérité de cette remarque a été prouvée par un incident que vous nous permettrez de vous communiquer. Au mois d'octobre dernier, Moshesh rassembla près de 500 sujets pour ensemencer ses terres. Les membres de l'Église, les candidats au baptême, et, en général, toutes

---

(1) Voir la *Notice* sur sa vie, XVIII[e] année, pages 81 et suivantes.

personnes qui suivent régulièrement les instructions, se mirent ensemble en s'animant par le chant d'un cantique. Les païens formaient un groupe à part, et piochaient sans vigueur, harcelant sans cesse le chef par des questions importunes, ou des plaintes sur leur fatigue. Vers trois heures de l'après-midi, le champ de Moshesh se trouva ensemencé. S'adressant alors à tous les ouvriers, il leur dit : « Le soleil est encore haut ; près d'ici est le champ de Masekonyane, qui m'a quitté parce qu'elle craint Dieu. Allons, mes amis, elle a été pour vous une mère, ses mains ne sont pas endurcies au travail ; venez piocher et ensemencer ses champs. » — Les païens refusent avec un sourire dédaigneux : « Non, non ! s'écrient-ils, elle a cessé d'être ta femme, nous ne la connaissons plus, » et chacun de courir à sa houe, de la mettre sur son épaule et de s'esquiver au plus vite. Moshesh alors se tourna vers les chrétiens : « Nous sommes prêts, lui dirent-ils tous ; viens, quoique fatigués, il ne nous sera pas pénible de travailler *pour notre sœur.* » Moshesh se place au milieu d'eux, prend lui-même une houe, un cantique est entonné, et au soleil couchant la tâche se trouvait terminée. « Au milieu de nous, voilà ta place, répétaient les chrétiens à leur chef ; tu y viendras et tu t'y trouveras bien. » N'est-ce pas là un trait remarquable de mœurs et de foi !

Le nombre des personnes considérées comme converties et aspirant au baptème se monte à 10. Parmi elles se trouve encore un fils de Moshesh, le jeune Sekonyana. Il y a déjà deux ans qu'il aurait dû passer par les cérémonies de la circoncision ; mais Moshesh a déclaré à son peuple que Sekonyana en serait exempté, et que cette exemption devait être considérée comme une abolition formelle du rite pour sa famille.

M. Dyke s'occupe toujours de l'école avec zèle et persévérance, mais cette tâche est assez ingrate à Thaba-

Bossiou. La plupart des habitants vivant sur la montagne, il est difficile d'en faire descendre les enfants avec régularité. De plus, cette année tous les adultes se sont livrés avec une activité redoublée aux travaux agricoles; le soin de mener paître le bétail, de garder les huttes et de ramasser du bois, est dévolu presque exclusivement aux enfants. Le manque de régularité dans l'école, que nous déplorons, est heureusement compensé par la bonne habitude que les Bassoutos ont prise de s'occuper de lecture chez eux et aux champs. Bon nombre d'individus, tant adultes qu'enfants, sont parvenus cette année à lire couramment.

M. Dyke continue à donner des leçons particulières d'anglais aux fils de Moshesh. Il seconde M. Casalis de tout son pouvoir dans l'évangélisation des villages voisins.

La sécheresse de l'année a été cause qu'on n'a pu commencer la remise dont avait besoin la station. En revanche des améliorations importantes ont été faites au presbytère, et un puits creusé, pour lequel sera achetée une pompe aspirante, si l'on réussit à trouver suffisamment d'eau. — Mopéri fait bâtir une maison en pierre de 35 pieds de long sur 16 de large, avec une aile sur le derrière. Son père Moshesh va en entreprendre une dont la main d'œuvre seulement coûte 4000 fr. Elle aura une vaste chambre d'entrée, un salon de compagnie, deux chambres à coucher, une de dépôt et une cuisine.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants	49	50
Frère décédé	1	
Personnes converties, en préparation pour le baptême		10
Enfants baptisés		19
Mariages		12
Personnes bien disposées, suivant les catéchismes de la semaine, environ		120
Congrégation		400
Ecole		50

Mékuatling.

Cette station se trouve aujourd'hui dans des circonstances plus heureuses que par le passé. Les alentours sont tranquilles; au-dedans, la fièvre putride et la disette ont cessé; la stabilité de cet endroit communique à ses habitants une confiance qui leur manquait. La bienveillance de Moshesh, et l'intérêt qu'il leur porte, les rassure et contrebalance les mauvais effets que ne peuvent manquer de produire des voisins jaloux et tracassiers, bien qu'insignifiants d'ailleurs par le nombre et le courage. Cet établissement devient un point de ralliement pour les Bataoungs, les Lighoyas et bien des Bassoutos. Le chef Molitsane, homme influent mais peu stable, se rapproche du missionnaire et fréquente quelquefois le culte public. Nous avons la douce espérance que bientôt l'influence pernicieuse des Griquois et des Koranas sera bien peu à craindre, et que les naturels du pays ne se verront plus tant exposés à leur tyrannie. C'est à quoi devra même contribuer par contre-coup l'établissement des fermiers hollandais sur la Tikuana. Un mal auquel rien ne remédie, c'est l'occupation de Moroumetrou par le chef Korana Taibasch et ses sujets. Ils effraient et éloignent de ce quartier-là bien des naturels plus tranquilles. Molitsane sans eux ne vivrait pas si loin. Il y a quelques mois qu'il essaya de placer à Thaba-Lekorou un certain nombre de ses sujets, en vue de l'établissement. Les Koranas ne l'eurent pas plutôt appris qu'ils fondirent sur eux, les chassèrent, enlevant trois fusils et incendiant les cabanes. Malgré cela, l'influence de Mékuatling commence à se faire sentir dans les environs, en adoucissant les mœurs et préparant ainsi un meilleur état de choses. Dans les assemblées publiques il n'est pas rare que l'on en appelle aux principes religieux. Dans les

chasses les chrétiens sont non seulement laissés libres par le parti païen de se livrer à leurs dévotions accoutumées, mais ils réussissent quelquefois à l'y faire participer. Le chef Makuana visite de temps en temps Mékuatling dont il pourrait bien un jour se rapprocher, puisque les Boers lui ont enlevé tout son pays, ne lui laissant plus que l'alternative de se soumettre à eux ou bien de chercher un asile ailleurs avec son petit peuple. Les commotions politiques de la contrée ont empêché notre frère d'aller prêcher à Entikoa, mais l'accomplissement de ce devoir n'est que différé.

Dans notre dernière réunion annuelle, nous eûmes à déplorer l'émigration d'un bon nombre d'habitants. Aujourd'hui nous avons la joie d'apprendre que non-seulement ces scènes ne se sont pas reproduites, mais encore que ceux qui avaient quitté l'établissement y sont rentrés, confus de leur première lâcheté et amenant avec eux plusieurs de leurs amis. Cet événement a naturellement encouragé ceux qui étaient restés fidèles. Une vingtaine de personnes sont venues augmenter le nombre des catéchumènes. La sécheresse de l'année passée, qui nous avait inspiré tant de crainte, a contribué à manifester la sincérité des néophytes. En effet, ils ont témoigné hautement leur confiance en Dieu, tandis que les païens recouraient à l'art mensonger des faiseurs de pluie. Ces devins se sont vus déjoués par la souveraine sagesse qui les a couverts de confusion. On a donc été forcé de reconnaître que ce n'est que le Seigneur qui fait *monter les vapeurs des bouts de la terre, et qui produit des éclairs pour la pluie.* Oh! s'ils pouvaient un jour courber leur front altier devant elle! Les fidèles de l'Eglise n'ont point honte de l'Évangile de Christ, parce qu'ils l'aiment et savent par expérience qu'*il est la puissance de Dieu en salut*

à tous ceux qui croient. S'ils se répandent dans les montagnes des Maloutis pour y acheter du millet, ils parlent de l'espérance qui est en eux aux ci-devant cannibales qu'ils y trouvent. Un indigène, nommé Gatase, a porté la bonne nouvelle du salut jusque bien haut dans le N. E. aux Barapoutsas, dont le chef en particulier a bien accueilli le message que lui avait envoyé M. Daumas. C'est ainsi encore que deux des néophytes ont passé une semaine à évangéliser une partie du district de Mékuatling, où ils ont arraché aux devins une pauvre femme accusée de sortilège. L'un d'eux, nommé Raliyé, l'a recueillie chez lui et a dès ce moment-là, pris soin d'elle.

Tout autour de Mékuatling la population est très épaisse. M. Daumas a commencé à faire pour elle quelques premiers efforts qui ont été bénis. Il a particulièrement porté son attention sur le kraal de Molitsane, et profité pour voyager de la sorte, de quelques semaines de séjour que M. Lemue a fait dans la station, secondant son beau-frère, et lui laissant par là incomparablement plus de temps pour s'absenter qu'il n'en a ordinairement. Dans une de ces utiles excursions missionnaires, notre frère a été reçu par un chef du voisinage, nommé Liyé, venu du pays des Lighoyas, comme pour s'enquérir de la voie chrétienne, lui dont les sujets étaient naguère anthropophages et boivent encore au jour présent dans des crânes humains! Il a prié le missionnaire de lui bien apprendre à connaître le jour du Seigneur, de venir souvent l'instruire, lui et son peuple, « attendu qu'ils sortaient de l'intérieur et étaient aussi « ignorants en fait de religion, que les bêtes du désert. »

Malgré le goût du missionnaire de Mékuatling pour les écoles, il n'a pu, cette année, s'en occuper avec soin, tant par manque de temps que par manque d'un local

convenable. Cependant le nombre des lecteurs augmente insensiblement, et l'on a commencé des environs à demander quelques syllabaires.

Dix-huit convertis ont reçu le baptême. Parmi eux est une jeune femme appelée Esther, dont la piété est bien connue et qui a servi deux ans dans la maison missionnaire. Elle fut un jour prise à l'improviste dans les champs, par une troupe de filles qu'on menait à la circoncision, et elles l'entourèrent pour se moquer d'elle, et lui faire une honte, de ce qu'elle n'avait pas encore passé par cette cérémonie. Esther s'assit tranquillement dans leur cercle et leur fit ces questions : « Savez-vous qui a institué la circoncision? — Non. — Savez-vous si celui qui l'a instituée, fit quelque miracle? — Non. — Savez-vous à quoi elle profite? Moi j'ai appris des blancs que cette cérémonie n'est d'aucune utilité pour nous, et que ce qui profite, c'est de *servir Dieu en nouveauté de vie.* » Sur cela la matrone partit avec sa petite troupe, laissant Esther tranquille.

Parmi les personnes converties se trouve encore une vieille femme aveugle, qui se fit autrefois amener d'une grande distance dans la station, afin d'y entendre l'Évangile, qu'elle comprend aujourd'hui et savoure dans son cœur. Celui des membres du troupeau qui lui a donné l'hospitalité disait un jour à sa louange : « Cette pauvre Maséfiri (nom de l'aveugle) est en bénédiction au milieu de nous. Lorsqu'elle voit que nous négligeons nos devoirs de famille, elle s'empresse de nous dire solennellement : *Mes enfans, ne vous laissez point aller à l'indifférence; mais excitez-vous à suivre le Sauveur plus fidèlement.*

Sophie vint autrefois de Thaba-Patsoa à Mékuatling, pour demander des secours médicaux. On lui en donna, elle guérit, et son âme s'ouvrit à l'Évangile. La douceur de cette femme a encore contribué pour beaucoup au

changement qui s'est opéré chez le fougueux Makao, son époux, suivant qu'il est écrit : *Que sais-tu, femme, si tu ne sauveras point ton mari?*

Sous le rapport de la civilisation, deux nouvelles maisons en pierre et passablement spacieuses ont été bâties, ainsi que plusieurs enclos en boussillage, par les naturels; en outre, ils ont beaucoup aidé (tant ceux du dedans que des environs), à mouler 20,000 briques pour la chapelle, qui est à présent à hauteur de poutres.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants	35
Enfants baptisés	27
Mariages	18
Catéchumènes	43
Auditeurs	250
Ecoliers	50 à 100

Béerséba.

En entreprenant le compte rendu de l'état actuel de Béerséba, nous éprouvons le besoin de commencer par bénir le Seigneur, pour la protection et les autres grâces qu'il a accordées à nos chers frères et sœurs de cette station. Les émigrés hollandais l'ont plusieurs fois menacée d'envahissement et de destruction; mais Dieu lui a été une *muraille de feu tout autour*. Cependant leurs menées ont intimidé la population. Les nombreux troupeaux qu'ils possèdent ont tout brouté en plusieurs points; ce qui a forcé beaucoup d'indigènes de mener paître leurs bœufs hors du district missionnaire. C'est ainsi qu'une cinquantaine d'entr'eux l'ont quitté, pour ne plus y rentrer, à ce que nous croyons. La sécheresse de l'année, le manque absolu de millet ébranlent la confiance des habitants. En outre, ils craignent ce séjour à cause des ravages qu'a déjà fait la fièvre jaune. L'endroit ne compte pas plus de huit ans d'existence; il n'a en

aucun temps contenu au-delà d'un millier d'âmes, et cependant il s'y trouve déjà *cent soixante huit-tombes!* Pourtant rien n'avait été épargné par la famille missionnaire pour le soulagement des malades, à la guérison desquels elle dépense annuellement, pour cinq livres sterling de médicaments. On a eu soin aussi de fumiger les huttes, de les faire crépir en dedans, d'y répandre des odeurs acres; mais malgré ces précautions et d'autres semblables, il est encore mort plus de 20 personnes dans le cours de l'année derrière, et l'endroit n'est jamais, dit M. Rolland, sans une trentaine de malades couchés en même temps sur leurs lits d'épreuve et de souffrance.

Une conséquence naturelle des épreuves diverses de Béerséba c'est, remarque notre collègue, le dépérissement des écoles. Elles sont loin de compter autant d'élèves que les années précédentes, et d'offrir la même satisfaction. La plus grande est dirigée par M. Maeder, celle d'asyle par son épouse, et Mme Rolland a celle de couture. Le nouveau presbytère, dont notre frère Maeder a entrepris la bâtisse, est presqu'à hauteur de poutres ; les châssis, les portes et les fenêtres sont préparés, et beaucoup de bois de charpente ramassé.

Les membres de l'Eglise qui, à cause des pertes qu'ils ont faites en bétail, n'ont pu, comme à l'ordinaire, offrir un don à la Société, ont pourtant montré leur zèle en formant sans salaire 20,000 briques, pour l'aggrandissement de la chapelle; et les femmes, de leur côté, ont procuré tout le jonc nécessaire à la toiture.

Le 26 juin dernier quarante-six adultes et trente enfants ont reçu le baptême, et le 30 avril passé, trente-quatre nouveaux prosélytes, avec quarante-deux de leurs enfants, sont encore venus accroître le troupeau. L'un de ces convertis disait à l'examen d'admission : « Je ne connaissais autrefois d'autre plaisir que le péché; j'ignorais qu'il y

eût un Dieu au ciel, mes parens m'ayant appris à ne vénérer que leurs ancêtres. Avec cela je doutais secrètement que les mortels pussent être des dieux, et je sentais une chose en moi qui cherchait un être éternel ; mais je ne le trouvais point. A la fin je fus conduit dans cet endroit où *celui qui est* se manifesta à moi, m'apprit que son image était perdue en nous, que j'étais sous la malédiction de la loi et en danger d'aller à la perdition éternelle. Ce ne fut qu'après avoir long-temps gémi sous le poids de ma misère, que je fus amené à croire en Christ en qui j'ai trouvé la vie dans la mort, et cette robe de justice dont il couvre ceux qui se confient en ses mérites. Aujourd'hui j'ai le ciel par la foi ; il me sera donné, si je reste fidèle à Jésus-Christ jusqu'à la fin. Je désire le baptême parce que le Seigneur a fait un devoir à ses disciples d'instruire et de baptiser toutes les nations, non point que le baptême d'eau puisse me purifier de mes souillures, mais bien celui du St. Esprit, qui seul renouvelle nos cœurs. »

Un autre des néophytes assure, que c'est une femme qui lui parla d'abord de Dieu, et que, ne connaissant encore que l'amour des richesses, à cette époque-là il rit follement d'elle. Tout son désir consistait à ramasser un nombre suffisant de bœufs, pour se procurer une compagne. Son horreur pour l'Évangile le tenait presque toujours relégué aux champs, et cependant, lorsqu'il se vit assez riche pour s'acheter une femme, il connaissait déjà assez la vérité, pour ne plus se sentir libre de suivre cette vieille coutume. Une maladie grave est le moyen dont se servit la Providence pour le réveiller. Elle l'avait tant effrayé, qu'une fois guéri, il se mit à suivre les instructions religieuses et y fut converti. « A présent, dit-il, je comprends ce que la Parole divine demande de moi, et je désire le faire, bien qu'extrêmement faible. Je me confie pleinement en la mort de Jésus-

Christ. Je sens qu'il a tout accompli et que mon seul devoir consiste à m'unir à lui, comme le sarment est uni au cep, afin que je puisse porter du fruit. La chair en moi veut bien quelquefois se soumettre à l'esprit, mais ma conscience est là qui me dit que *l'affection de la chair produit la mort.* La foi en mon Rédempteur me fera triompher ; Satan peut-il être plus fort que la prière, qui est faite au Père au nom de son Fils ! La puissauce des ténèbres n'a-t-elle pas été détruite par la croix! »

Les catéchumènes sont passablement instruits. L'un d'eux disait, au sujet du Sauveur : « Il mourut : témoin le sang et l'eau qui sortirent de son coté percé. Il fut embaumé, comme on embaume un cadavre. Il ressuscita, parce que le Père avait mis en lui toute son affection, et qu'il n'était pas possible que le Saint de Dieu sentît la corruption, d'après un prophète.

Le petit chef *Marake* gémit sur tout le sang qu'il a autrefois versé ; il s'étonne qu'il lui ait été donné de haïr les choses qu'il avait le plus aimées, et refuse de quitter la station, pour aller se mettre à la tête de son ancien kraal, désirant plutôt profiter de tout le temps qu'il lui reste à vivre sur la terre, pour se préparer à être reçu dans le royaume céleste. Il disait naguère à ce sujet : « Les royaumes de la terre finissent ; mais celui des cieux est éternel. Ma grandeur m'a trompé, comment la rechercherais-je encore ? Je ne regarde plus qu'à Jésus-Christ, et je désire être enrôlé parmi ses enfants par le baptême. » Geriet, sa compagne, a été reçue en même temps que lui. C'est une personne aussi intéressante par la fermeté de sa foi que par sa droiture. Autrefois elle tremblait en entendant des paroles telles que celles-ci : *Toute plante que le Père n'a point plantée sera déracinée. La cognée est déjà mise à la racine de l'arbre.* Aujourd'hui, au contraire, elle regarde l'Agneau de Dieu avec confiance, la mort

avec calme, heureuse qu'elle est dans l'espérance de la ressurection.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants	200
Enfants baptisés depuis la fondation de la station	313
Mariages	151
Catéchumènes	212
Auditeurs	600

Béthulie.

Les succès dont viennent d'être couronnés les efforts de notre frère, dépassent de beaucoup son attente. Le sol ingrat qu'il cultivait avec larmes paraît s'amollir; la prédication de la Parole a trouvé un bon accès dans beaucoup de cœurs, qui restaient auparavant fermés; bien des pécheurs demandent ce qu'ils doivent faire pour être sauvés, confessent leurs péchés et promettent de vivre suivant l'équité et la justice.

Dans le dernier rapport annuel figuraient dix-huit candidats au baptême; quatorze d'entr'eux ont déjà reçu le sacrement. Aux quatre qui restaient et dont la connaissance religieuse jugée insuffisante n'a pas permis de les admettre dans l'Eglise, sont venus se joindre cinquante-huit autres. M. Pellissier leur donne des instructions religieuses. Sans pouvoir assurer qu'ils sont tous sincèrement convertis, il les trouve sérieux et bien disposés, ce qui fait espérer que celui qui agit en eux, c'est le Seigneur lui-même. Ce n'est aucun intérêt humain qui les porte à embrasser notre religion; car, temporellement parlant, ils y perdent souvent beaucoup. En devenant disciples du Sauveur, ils s'exposent aux persécutions; quelquefois leurs amis les plus intimes se déclarent des ennemis acharnés, selon qu'il est écrit: *Je suis venu mettre en division le fils contre le père.* Si c'est la femme qui se convertit, son mari peut la maltraiter; quand c'est le mari, au con-

traire, elle se refroidit et murmure contre lui. Mamotou avait depuis long-temps été sous des impressions sérieuses avant d'oser les manifester. Troublée dans sa conscience par le sentiment de ses péchés, elle s'en ouvrit enfin à son époux. Celui-ci reçut assez mal cette confidence, pour déclarer qu'il n'avait jamais voulu assister à la prédication de la parole *dite* de Dieu, et défendre à sa compagne de jamais s'y rendre, la menaçant même d'un divorce si elle ne lui obéissait sur ce point. La néophyte alors sent ses craintes s'augmenter, ses combats intérieurs redoublent, de grosses larmes coulent de ses yeux. Elle crie au Seigneur, mais le Seigneur semble cacher sa face d'elle; son cœur ne lui laisse pas de repos. Elle fait une autre tentative pour gagner son brutal mari, et obtenir de lui la permission d'aller écouter la bonne Nouvelle du salut. Mais plus elle supplie, se trouble, se tourmente, et plus la colère de son mari s'embrase. Si elle se met à prier, il ne peut contenir sa fureur; il blasphême, il murmure. Pour Mamotou, persévérer dans ses résolutions, c'est accroître son malheur domestique; y renoncer, c'est précipiter son âme dans la perdition: quelle alternative! Prendra-t-elle un parti? Eh! pourquoi n'en prendrait-elle pas? Oui, elle en prendra un, et ce sera celui de se donner entièrement à Dieu. Ses convictions intimes et le sentiment qu'elle a de sa culpabilité, ne lui permettent pas de faire un seul pas rétrograde. L'œuvre qui s'accomplit en elle n'a pas été commencée par l'homme, et elle se poursuivra en dépit de l'homme. La néophyte désirant avancer dans la connaissance évangélique dont elle ne possède encore qu'une idée imparfaite, profite de tous les moments où son mari s'absente pour s'entretenir avec ses voisins chrétiens de l'objet de ses affections; cela ranime son courage. Elle est décidée à tout souffrir pour l'amour de l'Evangile.

Si elle gagne Christ, cela lui suffit. La maison de Dieu attire toute son attention. C'est là qu'elle accourt pour y être nourrie du pain de vie, quand elle peut se dérober aux regards de son mari. Dans un de ces moments précieux, elle révèle à son missionnaire l'état de son âme et les difficultés qu'elle rencontre à faire une profession publique de sa foi. En même temps elle demande des directions spirituelles et des conseils touchant la marche qu'elle doit suivre dans les circonstances embarrassantes où elle se trouve. Mais comment Mamotou pourrait-elle s'occuper en paix du salut de son âme? Un jour qu'elle se trouvait dans la compagnie des fidèles, son mari arrive à la maison; ne l'y trouvant point, il l'envoie appeler; elle se présente devant lui; le brutal la frappe sans raison, lui déchire les habits et la laisse là toute meurtrie de coups. Plus tard elle devait être chassée par lui; mais les amis du Seigneur la recueillirent et partagèrent avec elle le peu qu'ils possédaient. Elle passe un temps béni dans leur société, jusqu'à ce que le mari la rappelle, confus qu'il était de sa conduite. Un certain changement en bien s'était opéré en lui. Il promit de la laisser libre d'assister aux services publics et de fréquenter l'école, où on le vit même l'accompagner quelquefois. Il lui acheta aussi des robes et lui donna d'autres encouragements semblables. Elle a depuis lors continué à marcher d'un pas ferme dans le chemin étroit, pleine de reconnaissance envers le Seigneur pour ce témoignage éclatant de sa miséricorde. C'est au milieu des entraves de cette espèce, remarque M. Pellissier, que le Seigneur fait son œuvre à Béthulie. Il en est dans la grâce comme dans la nature. De même que tous les efforts de l'homme sont vains pour arrêter les avalanches qui fondent du haut des montagnes dans la plaine, de même aussi toutes les barrières qu'ils opposent aux progrès de l'Evangile deviennent inutiles.

L'assiduité au service public, l'attention des assistants, leur recueillement sont en quelque sorte exemplaires. On remarque un grand respect pour la Parole de Dieu. La moitié de l'assemblée est sous de très bonnes impressions. La bonne Nouvelle que les Batlapi écoutaient autrefois avec une indifférence peu ordinaire, est maintenant reçue par un certain nombre d'entre eux avec avidité. C'est une manne spirituelle qu'ils s'empressent de recueillir pour en nourrir leurs âmes. Au sortir de la maison de prière, des groupes de personnes se forment ici et là pour se faire réciproquement part de ce qu'elles ont entendu et retenu. Le son de la vérité salutaire qui avait si longtemps retenti à leurs oreilles, sans réveiller leur conscience, ébranle maintenant bien des âmes et leur apporte la vie.

Par suite du petit réveil qui a eu lieu, l'école a pris plus de consistance. Ceux auxquels le Seigneur a ouvert les yeux sur leur état de perdition, sentent actuellement le besoin d'apprendre à lire, afin de sonder les Ecritures. Les élèves sont au nombre de 100 à 200 adultes ou enfants. C'est au zèle de Mme Pellissier qu'ils doivent une bonne partie de ce qu'ils savent. M. Pellissier a à remplir beaucoup d'autres devoirs qui ne lui permettent que très rarement de s'occuper des écoles. Mme Pellissier donne aussi à un certain nombre de filles des leçons bibliques une fois par semaine, et leur apprend encore à coudre, travail qu'elles aiment extrêmement.

Sous le rapport matériel, beaucoup a été fait cette année-ci. Le presbytère est maintenant bien crépi en dehors, planchayé et bien achevé en dedans. Un mur de deux mètres de haut sur trois centimètres de tour protège le jardin ; la maçonnerie de la nouvelle église est terminée, ses portes et fenêtres prêtes ; il ne manque que les poutres et de la paille pour l'achever. Alors Bé-

thulie, situé comme il est à la porte du gouvernement du Cap, présentera sous le rapport des édifices une station modèle, bien digne de représenter nos autres établissements, et tout cela ne pourra que contribuer à la stabilité de la station, si souvent ébranlée, ainsi qu'au respect dû au missionnaire.

A l'exemple de son pasteur, Lepui a aussi enclos en bousillage un arc de terrain, où il a travaillé pendant trois mois. Son peuple s'est procuré trois charrues. Un grand nombre d'habits sortis des boutiques de la colonie ont été achetés : toutes preuves excellentes de progrès. Les peuples en se civilisant voient leurs superstitions tomber; leur industrie augmente avec leurs besoins, et leurs cœurs s'ouvrent aux lumières ainsi qu'à la grâce.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants	42
Enfants baptisés	96
Mariages	32
Catéchumènes	58
Ecoliers	de 100 à 200
Habitants	2,400
Emigrés hors de la station. Barolongs réclamés et recueillis par Morotro, chef de Thaba-ounchou	400

Morija.

Nous somms heureux de pouvoir dire que l'Eglise de Morija persévère dans la bonne voie, et y fait même des progrès encourageants. Les premiers fidèles de cet établissement s'éclairent et s'affermissent de jour en jour davantage. Ils restent attachés à la règle qu'ils se sont de tout temps faite de suivre assidument les catéchismes, chose bonne pour eux, et excellente pour nous. En général ils s'aiment et se recherchent entre eux; ils se montrent zélés envers le prochain et soigneux de leurs

familles. Sous le rapport de la doctrine, quelques-unes de leurs paroles prouveront qu'ils l'ont comprise; par exemple celles-ci : « On n'est sauvé qu'en mettant son cœur sur la victime. — Manger son pain sans connaître et bénir Celui qui le donne ce n'est pas rassassiement. — Christ est plus fort que le sépulcre; ne serait-il pas plus fort que nos cœurs? Jésus est la *clef* du cœur, il est la *houe* qui le défriche avant qu'on y dépose la semence. — Son amour est la seule chose capable de nous faire porter de bons fruits. »

Rabah tomba autrefois malade : un accès de fièvre l'ayant fait prendre pour morte, on l'enterra; mais elle revint de sa léthargie, se débattit et sortit de sa tombe. « C'est, dit-elle aujourd'hui, que le Seigneur voulait avant mon départ m'apprendre à chercher en lui les germes d'une nouvelle vie. Cependant je l'ai longtemps méprisé. D'abord je dis : les chrétiens sont tous des fous : puis j'en vins à dire : si tu ne deviens folle aussi, tu n'auras point de part avec eux. Encore si le Seigneur t'ordonnait d'égorger tes enfants en t'en promettant d'autres (singulière idée); mais non, il me dit simplement : égorge-moi ton cœur, afin que je t'en donne un bon. Maintenant je le sacrifie à ce cher Sauveur : nouveau Lazare, je n'appartiens plus qu'à lui ! »

Une femme non moins intéressante s'exprimait de cette manière naïve : « Jésus assiste seul dans ma cabane, comme une pauvre veuve : Le Seigneur est entré pour me dire ses consolations; » et le brave Simon : « Le courant des eaux m'emportait : aussitôt Jésus s'est jeté à la nage pour me tirer du fleuve, moi petit rien. »

La piété de ces chrétiens est active. Au-dedans de l'établissement comme aux environs, ils font des efforts bénis, pour que le nom du Sauveur soit connu de leurs frères. Leur zèle surtout s'excite quand ils ont un peu de

succès, ce qui n'est pas toujours le cas malheureusement. Esaie, appelé à définir ce sentiment, le fit de la sorte : « L'enfant qui se traîne est laissé à lui-même : s'il lève la main, chacun la lui prend pour l'aider à marcher; il n'en est pas autrement des rachetés de Dieu à l'égard des pécheurs qui s'amendent. »

Le goût pour la lecture va croissant. Les convertis donnent l'exemple. Ils lisent pour eux-mêmes, font lire leurs enfants, leurs femmes, leurs amis. Tout cela aide à la circulation de nos évangiles, qui à leur tour répandent la lumière à flots dans les esprits.

Quoi d'autre aurait pu dicter à un nommé Sépilla ces paroles aussi originales que sensées, qu'il rapportait naguère à son missionnaire : « Le réveil du cœur est dû à Dieu, dû à ses livres. Ils cherchent la chenille dans la coque où elle se complaît tant, et l'en font sortir, mais brillante de vie et de beauté. Ils lui offrent les vrais biens... Que de pleurs fait verser l'Evangile ! hier je le lisais en gardant mon troupeau; cette parole, *Pilate fit donc alors prendre Jésus*, m'arracha bien des larmes; qui aime assez la mort, me demandai-je, pour mourir ainsi pour les autres ? Cela ne se voit point entre les hommes. Jésus seul, oui, Jésus a pu mourir pour nous !»

Une femme disait dans le même sens, que la vue de ses péchés et la lecture de la Parole de Dieu lui faisaient verser des larmes *noires*. Sans doute l'auteur des Tropes aurait admiré celui-ci : mais qui n'admirerait encore plus le sentiment qu'il exprime ? Le nombre des baptisés de cette année ne s'élève pas à moins de 39. Dans l'heureuse impossibilité où nous nous trouvons de les tous faire connaître, nous nous arrêterons aux noms suivants.

Molibetsane. — C'était un chef de Baramokheles, qui eut autrefois bien des malheurs. La petite vérole, qui régnait il y a vingt-cinq à trente ans dans la contrée, lui

fit perdre un œil ; tout son bétail fut plus tard ravi par les Zoulas, cinq de ses frères tués dans les batailles, un autre dévoré par les cannibales ; il dit qu'un déluge d'ennemis assaillit alors sa tribu jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, comme les eaux de Noé, et que les missionnaires l'ont trouvé marchant sur *les ossements de ses petits enfants*. L'Evangile fit d'abord trembler Molibetsane. Il l'enserra, selon son langage, comme est enserrée l'hyène dans une trape-à-loup; sa plus grande crainte était d'être livré aux grincements de dents éternels; à la fin, il comprit la grâce justifiante de Christ, il y crut, et dès ce moment-là ce très intéressant Mossouto devint un chrétien très heureux. Aujourd'hui il a du crédit, des troupeaux, quelques sujets, et se voit aimé de tout le monde. C'est ainsi que notre glorieuse religion sait répandre la paix dans l'asyle de la guerre, et faire couler des fleuves d'eau sur la terre sèche.

Ntabanyana est l'ami intime de Molibetsane; ses paroles respirent l'humilité même. « J'ai commencé à pécher dès que j'ai pu bégayer ces deux mots : *ma mère !* Mais Celui qui sait tout, m'a dès-lors repris an moyen de la conscience. Je disais en moi-même: pourquoi, mon père, me grondes-tu? Aujourd'hui mon cœur se tait. La conscience est notre meilleure matrone, elle est une espèce de seconde mère; par elle j'ai connu une nouvelle naissance que je ne soupçonnais pas. Je suis un si grand pécheur devant Dieu. Oh! qu'il me soit en aide! Mon corps est pourri. J'ai pu médire des uns, dérober à d'autres leurs troupeaux. Mon fardeau de mal est bien grand, mais je renonce au vol, aux faux rapports, à l'incontinence, et m'offre à Jésus tel que je suis, désirant sincèrement vivre pour lui, puisqu'il mourut pour moi et que je ne peux aimer que ce qu'il aime.» Ainsi parle le bon Ntabanyana.

Evidemment la conscience est l'agent suprême de Dieu pour réveiller les âmes. Une femme reconnaît qu'elle était devenue un vrai *dard* dans son cœur avant qu'elle ait pu rien comprendre à ce verset de St. Jean : *Voyez quel amour nous a temoigné le Père que nous soyons appelés ses enfants.* Une autre se condamnait comme suit : J'ai long-temps suivi la voie large, pris le *serpent* du *péché* par la queue, nourri des couleuvres dans mon sein, prouvé par là que j'étais aussi détestable qu'un méchant chien. (1)

Enfin une troisième personne reconnaît que toutes les voies de Dieu sont droites, mais celles de l'homme fort obliques, qu'elle a ajouté de nombreux péchés aux péchés de ses pères. «Que de fois, s'écriait-elle naguère, j'ai renversé du pied les pots de ma voisine, lorsqu'elle me reprochait mes fautes, ou frappé sur elle à coup de mon balafo,(2) par une indigne jalousie ! Je pensai : tu es belle et fort recherchée. Je m'étais fait un kross du monde, mais le Seigneur me l'a fait jeter loin pour me recouvrir de sa justice. Oh ! lorsqu'il réveille le pécheur qu'il est admirable ! Qu'il se montre admirable, quand il nous attire.»

Au milieu de ce beau réveil, difficile à décrire dans un si court espace, Letsié, le principal chef de Morija, et toute sa ville restent indifférents et les autres plus ou moins bien disposés.

Le paresseux considère semer ; quand on moissonne il mendie ; mais chacun refuse à sa paresse, histoire de ce qui arrivera à bien du monde au jour du jugement.

---

(1) David, pour faire comprendre à Saül que les injustes persécutions qu'il dirige contre lui ne lui font pas honneur à lui-même, lui dit, sans trivialité peut-être pour ce temps-là : *Après qui est sorti un roi d'Israël? Qui poursuis-tu? un chien mort, une puce?* Sam. xiv, 15.

(2) *Tumo,* espèce de balafo garni d'une seule calebasse.

Cette amère réflexion est d'un des néophytes. Mais où est le pasteur ou le laïque qui ne la fasse souvent au grand chagrin de son âme ? Malgré cela, la reconnaissance nous sied autant que l'espérance. Témoin ce court resumé.

					TOTAL
Communiants	en 1842	28	en 1843	39	67
Enfants baptisés	»	22	»	20	42
Mariages bénis	»	21	»	18	39
Convertis aspirant au baptême	»	16	»	26	42
Simples catéchumènes { Internes.....					100
Simples catéchumènes { Externes......................					138
Adultes, 4 à 500 suivant le culte.					

Dieu veuille qu'à Morija l'œuvre marche longtemps encore dans cette progression ascendante !

Matériellement parlant, il serait aussi bien à désirer que cette station pût avancer davantage. Notre frère Gosselin s'y est surtout rendu utile au spirituel. Son collaborateur, M. Arbousset, ayant été deux mois malade, s'est vu remplacé par lui avec beaucoup de fidélité ; il l'a été de même durant près de deux autres mois qu'il a passés à Bossiou pour le rétablissement de sa santé.

La dernière partie du rapport est relative à la fondation des deux nouvelles stations de Bérée et de Béthesda. Mais, comme il en a été question dans la dernière livraison de ce Journal, (1) nous omettrons cette partie du Rapport, pour éviter des répétitions inutiles.

(1) Voyez XVIII[e] année, pages 422 et suivantes.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE.

Impressions produites en Europe et en Amérique par la nouvelle du traité de paix. — Premières démarches des missionnaires. — Extraits d'un journal de M. Milne.

La charité est patiente... elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. Le pieux et respectable docteur Milne écrivait eu 1814 à la Société des Traités religieux de Londres : « Au nom de trente millions de païens, dont une grande partie sait lire, et qui parlent tous la même langue, je viens vous prier d'étendre jusqu'à ce pays votre bienveillance chrétienne. Pour l'impression des Saintes Ecritures nous nous adressons à la Société Biblique ; pour notre entretien nous nous adressons à une Société des Missions ; pour la publication des Traités religieux, nous nous adressons à vous. Nous voulons nous charger du travail : nous ne pouvons pas faire le reste sans le secours de nos amis. Tel est dans ce moment l'état politique du pays, que nous ne pouvons y entrer pour y publier la bonne Nouvelle du salut. Les Traités peuvent cependant pénétrer silencieusement, même jusqu'à la chambre de l'empereur. Pendant long-temps, nous n'aurons probablement que de secs récits à vous faire de livres traduits, imprimés et répandus. Nous désirons un prompt succès, mais nous ne serons pas découragés si le succès tarde à venir. J'espère que la patience des Eglises ne se lassera pas non plus. Labourer et semer sont le travail de cette époque ; la mois-

son est réservée aux temps à venir. Nous travaillons avec espérance ; la parole de l'Éternel ne peut mentir : dans le temps convenable, toutes les nations seront bénies en Christ. La vérité et la justice ont beaucoup à combattre pendant leur marche à travers la terre ; leur progrès est lent, mais certain.»

Telles étaient les paroles du vénérable compagnon de Morrison. La patience de l'Église ne s'est pas lassée non plus que la sienne. L'Eglise a fait ce qu'il lui était possible de faire ; elle a imprimé la Bible et l'a répandue ; elle a publié des Traités religieux et en a distribué par milliers ; les Chinois les recevaient avec avidité. Des stations étaient fondées dans plusieurs villes étrangères habitées par des Chinois : Macao, Batavia, Singapore, Bankok. Les missionnaires travaillaient comme ils pouvaient, mais ils regardaient leurs stations comme des postes provisoires, et leur œuvre comme une œuvre préparatoire. Fixés aussi près que possible de la Chine, prêts à répondre à l'appel de la Providence, mais ne voulant pas le devancer, ils attendaient avec patience l'heure de Dieu.... Cette heure a enfin sonné.

A la suite d'une guerre dont nous n'avons à juger ni l'origine ni le caractère, le Céleste Empire s'humilia pour la première fois devant une puissance qu'il avait méprisée comme toutes les autres, et le fils orgueilleux du ciel dût reconnaître qu'il ne commande pas à tous les fils de la terre. Un traité de paix intervint, et ce traité a été depuis sanctionné. Cinq ports sont et restent ouverts aux Anglais, et selon toute probabilité, à toutes les nations d'Europe : ce sont, en allant du sud au nord, *Kanton* (par le 23e degré de latitude septentrionale), le seul qui ait été jusqu'ici accessible aux Européens ; *Amoy* (entre le 24e et le 25e degré) ; *Fou-Chou-Fou* (par le 26e) ; *Ningpo* (par le 30e) ; *Changaï* (entre le 31e et le 32e degrés.) L'une

des nombreuses îles de la baie de Kanton, Hong-Kong, reste propriété anglaise à perpétuité ; et jusqu'à l'entier paiement de l'amende, c'est-a-dire jusqu'à 1845, au moins, l'île de *Chusan* vers le nord, et l'île de *Kolong-Sou*, près d'Amoy, appartiennent aussi à la couronne d'Angleterre. On croit que Kanton contient environ un million d'habitants; Amoy, 130,000, sans parler de deux villes placées dans son voisinage, et qui renferment 500,000 âmes chacune; Fou-chou-Fou, capitale d'une province, de 5 à 600,000; Ningpo, l'une des plus belles villes de l'empire, 600,000 ; Changaï, enfin, communique avec le magnifique fleuve Yang-tse-Kiang (le fils de l'océan) et le grand canal impérial : c'est encore une grande ville commerçante. Ce sont donc, puisque les environs de ces villes seront libres aussi, sans aucun doute, ce sont au moins quatre ou cinq millions d'âmes immortelles devenues accessibles tout-à-coup; c'est plus que cela : la muraille morale est tombée; le sanctuaire de ce vaste empire va être ouvert à tous les yeux, et la Chine, avec sa population immense, va se lier enfin au reste du monde.

Cet événement a fait une sensation profonde en Europe : la politique a tressailli, le commerce s'est agité. Les Eglises se sont émues à leur tour, et à bon droit; elles ont aussi une position à prendre, et des intérêts à défendre. L'une d'elles, l'Église catholique, s'est hâtée de rentrer dans un champ que le scandale de ses divisions et de son relâchement lui a fait perdre, et partant la première, elle a semblé reprocher à sa rivale de vouloir lui disputer la conquête de ses martyrs. Nous rendons hommage à son zèle ; nous voudrions pouvoir en louer la douceur comme l'empressement.

Les Chrétiens d'Angleterre ont regardé les résultats de la guerre, dont beaucoup d'entr'eux avaient, du reste, hautement blâmé la cause, comme un solennel appel de la

Providence, et avec cette promptitude à la fois, et cette fermeté qu'ils savent si bien allier, ils se sont levés comme un seul homme pour mettre la main à l'œuvre. L'Église épiscopale se préoccupe des besoins religieux des habitants de la nouvelle colonie, et en attendant l'intervention du gouvernement, qui élève partout une chapelle à côté d'un comptoir, et une église à côté d'une forteresse, elle se disposait à prendre l'initiative, et à transporter à Hong-Kong, au moyen de souscriptions volontaires, son clergé, son culte et la Bible. Il ne peut être question pour elle que des colons européens. Mais la Société des Missions épiscopales s'est demandé, dès la fin de la guerre, si elle n'avait pas un devoir de prosélytisme à remplir dans le Céleste-Empire, inopinément ouvert à l'Évangile : une caisse épuisée, plusieurs grandes missions à peine commencées, et présentant toutes l'aspect le plus encourageant, la conviction, erronée peut-être, qu'en Chine il faut commencer l'œuvre sur une grande échelle, ou ne la point commencer du tout, l'avait décidée, à son très grand regret, à ajourner, pour le moment, tout effort décisif. La Société était comme confuse de cette retraite pénible que les circonstances lui avaient, bien malgré elle, imposée. Mais un ami généreux lui envoya un jour, sous le voile de l'anonyme (1) la riche offrande de £5805 (145,125 fr.). La Société fut heureuse de revenir sur sa décision, et dans son dernier Rapport annuel, se trouve un appel adressé aux jeunes ministres de l'Église anglicane, en vue de la Chine.

La pieuse Société des Traités religieux ne pouvait rester étrangère aux nouveaux travaux des Eglises chrétiennes dans le Céleste-Empire ; l'une des premières, elle a élevé la voix en faveur de ce grand pays. Son appel a

(1) Il avait signé : ελαχιστοτερος : *le plus petit de tous* (les fidèles).

été entendu. Des livres, des livres chrétiens, c'est le premier besoin des Chinois ; les livres iront où les missionnaires n'iront pas. On ne sera donc pas étonné d'apprendre que, dans le court espace d'un mois, la Société avait reçu pour l'œuvre spéciale de la Chine £675 (16,875 fr.).

Nous avons déjà annoncé les chrétiennes intentions d'une autre Société: la Société des Missions de Londres, (1) qui jusqu'ici s'était plus qu'aucune autre occupée de la Chine, a arrêté de transporter immédiatement son collége et ses presses de Malaca à Hong-Kong, et d'envoyer en deux ans, si elle les trouve, douze missionnaires qui se fixeront sur les côtes du Céleste-Empire. Une nombreuse assemblée se rendit, à la voix des Directeurs, dans la grande salle d'Exeter-Hall. Une réunion solennelle de prières et d'actions de grâces avait déjà eu lieu. Plusieurs orateurs prirent la parole à Exeter-Hall ; nous ne pouvons transcrire ici leurs chaleureux discours. Mais on a vu l'offrande du riche, voici celles du pauvre. Moins abondantes, elles sont aussi empressées, aussi généreuses, aussi agréables à Dieu. L'un des orateurs cita, entr'autres faits, les deux qui suivent : « Le premier don qui ait été inscrit sur la liste des souscripteurs, est celui d'un pauvre homme qui vint avec ses habits de travail me dire : « J'a-
« vais 8 demi-couronnes (25 fr.) dans ma poche, mais ces
« bons Messieurs Burder et Morrison les en ont fait sortir
« par leurs discours ; je vous les apporte, et j'espère de la
« miséricorde de Dieu qu'il daignera bénir cette offrande
« pour son règne. » Le second est celui d'une veuve qui n'a que £80 (2,000 fr.) (2) de revenu par an. Elle était venue auprès de moi, il y a quelque temps, me dire qu'elle avait à grand'peine épargné £10 (250 fr.) pour ses fu-

---

(1) Voyez XVII[e] année, page 78.

(2) C'est peu à Londres.
Rédacteurs.

nérailles; que toutefois, en y réfléchissant, il lui avait paru qu'il valait mieux les donner pour la cause des missions. Mais après l'assemblée de prières, elle est revenue : « C'est un mauvais moment pour donner, m'a-t-elle dit;(1) ma bourse est presque vide; cependant, si vous voulez bien accepter ces deux souverains (50 fr.), je les donne de bien bon cœur pour la Chine. » En un mois, grâce à cet esprit de piété et de libéralité chrétienne, commun à toutes les classes en Angleterre, les souscriptions en faveur de la Chine s'étaient élevés à près de 80,000 fr.; elles se seraient élevées à plus de 100,000fr. probablement, si plusieurs grandes villes n'avaient pas jugé à propos de mettre à part leurs offrandes respectives. Ces réunions de prières dans les églises, ces assemblées solennelles dans des lieux plus vastes, ces résolutions promptes, ces appels pressants, ces offrandes généreuses et du riche et du pauvre, tout cela en un mois, dans un seul pays, dès que la dernière bombe a été tirée, et que le premier bruit de paix s'est fait entendre: que cela est beau, grand et chrétien!

L'Amérique aussi s'est émue, l'Amérique protestante et chrétienne; l'autre dort du sommeil de la mort, et ne sent ni ne sait rien, pas même sa misère. Les Eglises des États-Unis, dignes filles et zélées rivales des Eglises d'Angleterre, veulent concourir avec elles à l'évangélisation de la Chine. Nous avons appris que de nouveaux efforts se préparent. Les quatre principales Sociétés des Missions dans l'Amérique du Nord : le Conseil américain pour les Missions étrangères, la Société des Missions baptistes, la Société des Missions épiscopales, la Société des Missions presbytériennes, avaient déjà des ouvriers dans les pays voisins du Céleste-Empire; le nombre va prochainement

(1) C'était le milieu de l'hiver. *Rédacteurs.*

en être augmenté. Depuis quelques années, l'Amérique faisait plus que l'Angleterre pour la Chine, à en juger par le nombre des missionnaires; espérons que, si à l'avenir l'Angleterre fait davantage, l'Amérique ne fera pas moins.

Voici quel était le nombre des missionnaires à la fin de la guerre : on en comptait onze envoyés par les Sociétés américaines, cinq envoyés par les Sociétés anglaises, un employé par une Société d'éducation fondée naguères en mémoire du célèbre Morrison, un médecin américain qui s'entretenait à ses propres frais, un missionnaire allemand enfin que nos lecteurs connaissent depuis longtemps, l'intrépide Gutzlaff. Lorsque les soldats de la reine d'Angleterre eurent fini la guerre de la force, les soldats de Jésus-Christ commencèrent la guerre de la foi. Déjà pendant la guerre, en février 1842, MM. Abeel et Boone s'étaient rendus à Kolong-Sou, dans la baie d'Amoy. Quoique Américains, les deux missionnaires furent parfaitement bien reçus par les officiers anglais de terre et de mer. On leur céda, à leur choix, l'usage d'une des maisons indigènes qui se trouvaient abandonnées, dans les lignes anglaises. Les propriétaires d'abord, les voleurs ensuite, avaient enlevé de ces maisons tout ce qu'elles contenaient d'agréable et d'utile. Lorsque les Chinois eurent fait la connaissance des missionnaires, et qu'ils eurent appris que les deux étrangers parlaient leur langue, curieux comme ils le sont toujours, ils les arrêtèrent souvent dans les rues pour les interroger touchant Jésus-Christ et sa doctrine. Chez quelques-uns, cette curiosité en général passagère et frivole se changea en intérêt et en attention. Ils allèrent écouter chaque dimanche la lecture de la Parole de Dieu. Des livres furent distribués; plusieurs personnes vinrent, après les avoir lus, demander des explications aux missionnaires. D'autres missionnaires se joignirent à ceux-là. Le docteur Cumming (c'est lui qui

pourvoit à ses dépenses sans l'aide d'aucune Société), alla offrir aux habitants de Kolong-Sou, le secours de son art. Les malades qui le consultaient, étaient ordinairement invités à assister au culte domestique. Le dimanche, M. Abeel avait réuni jusqu'à cinquante Chinois auprès de lui : en somme, les missionnaires étaient heureux, et leurs travaux semblaient déjà faire quelque bien. D'autres missionnaires s'étaient fixés à Chusan, mais le plus grand nombre se trouvaient à Hong-Kong. Non pas que la mission voisine de Macao eût été abandonnée : car d'un côté, en onze mois des soins avaient été donnés à 3826 malades dans l'hopital missionnaire; ces malades avaient été évangélisés : pendant leur séjour à l'hospice, ils avaient reçu des instructions, et avaient continuellement eu à leur disposition des Bibles, des Traités religieux, et d'autres livres chrétiens qu'ils ont pu emporter avec eux à leur sortie de l'établissement. De l'autre côté, l'école de la Société Morrison avait prospéré ; les derniers examens avaient constaté d'heureux progrès dans l'étude, soit de la langue anglaise, soit de la langue chinoise. Les jeunes élèves s'étaient, dans plusieurs occasions, fermement refusés à prendre part à des actes idolâtres, et ils n'avaient pas fléchi, même sous la verve de leurs parents. Hong-Kong, toutefois, va devenir le premier poste évangélique : ce sera le rendez-vous des missionnaires, ou, si l'on veut, le quartier général de la petite armée du Seigneur. On sait que cette naissante colonie change d'aspect à vue d'œil. La puissante nation anglaise la marque du sceau de la civilisation chrétienne ; elle crée une ville européenne à la porte du Céleste-Empire. Cette fois, c'est une importation, non plus de poison ou de bombes meurtrières, mais d'institutions libérales, d'établissements utiles, qui montrent aux Chinois ce que sont les conséquences sociales du christianisme. Maisons, ma-

gasins, rues, ponts, quais, églises, tout naît à la fois, et la ville qui se forme semble avoir un brillant avenir.

Dernièrement, les plénipotentiaires Chinois se sont rendus à Hong-Kong ; leur pompe grotesque mêlée à des coutumes bizarres a fort amusé les spectateurs ; on a ri dans l'île, on a ri en Europe. Cette conclusion solennelle d'un traité jusqu'ici sans exemple était cependant un fait très grave : c'était le premier acte de communion entre la Chine et le reste de l'humanité. La Chine eut pu rester encore isolée, mais une fois ouverte, elle ne peut plus se fermer au monde ; l'Europe frapperait de nouveau à la porte et la briserait ; le peuple, les hauts officiers, tous les habitants du Céleste-Empire, ont d'ailleurs perdu beaucoup de leurs préjugés et de leur malveillance. Ils ont appris à connaître les autres, et à se connaître eux-mêmes ; il s'est fait une révolution dans les esprits comme dans les affaires. Après la guerre, on craignait plus de haine, on a trouvé moins de préventions. Un lien a donc été formé entre le peuple de Confucius et les peuples de Christ ; les seconds ne perdront rien au contact ; mais le premier y gagnera beaucoup, si la vérité arrive avant l'erreur, et le christianisme avant le monde.

Voici comment un jeune missionnaire se prépare à son œuvre ; on verra une autre fois comment un autre missionnaire, vieux soldat de Jésus-Christ, poursuit le cours de ses utiles travaux. M. Milne écrit à son frère : « Ningpo, 18 décembre 1843. — La dernière fois que je vous ai écrit, j'étais à Tinghae, ou les choses vont très bien. J'ai voulu me ménager quelque temps pour l'étude. A Tinghae, les visites de mes bons amis européens, et surtout les demandes que les Chinois m'adressaient pour que j'intervinsse entre les autorités anglaises et eux, ne me laissaient que peu de loisir pour l'étude de la langue. J'avais gagné la faveur du peuple, mais ses griefs étaient de-

venus si nombreux et ses demandes si fréquentes que je résolus de m'éloigner pour quelque temps, de peur qu'on ne crut au-dehors que j'étais devenu l'un des agents du gouvernement. (1) Le but de mon séjour ici est donc : 1° d'étudier particulièrement la langue de cette province, dans mes continuels rapports avec le peuple ; 2° de me faire une idée bien exacte de ses coutumes et de ses usages, et de visiter autant de pays que possible ; 3° de voir jusqu'à quel point un anglais peut, sans être inquiété, vivre dans l'intérieur de l'empire, et y propager le christianisme ; 4° de réfuter la fausse accusation que les missionnaires protestants n'osent pas entrer dans le pays, parce qu'ils sont attachés aux douceurs de la vie, (2) et de montrer qu'ils y entrent bien quand bon leur semble, mais au su et vu de tout le monde, tandis que les missionnaires catholiques y entrent en cachette et y restent de même. Arrivé tard, dans l'après-midi du 9 novembre, au cœur de cette cité, j'excitai beaucoup de curiosité ; la vue d'un étranger ne pouvait manquer de produire quelque émotion. Les autorités députèrent auprès de moi force messagers, qui devaient s'informer de mon nom, de mon rang, de mes desseins ; l'intention des officiers chinois était de venir m'offrir leurs hommages, si j'étais un homme d'importance. Je répondis que j'étais un homme du peuple, et que ma profession était celle d'instituteur. Le 8, je me présentai chez son excellence ; je

(1) Pendant la guerre, les missionnaires, plus hommes de paix que jamais, ont rendu de grands services aux Anglais et aux Chinois : interprètes capables et sages conseillers, ils ont facilité bien des démarches et adouci bien des peines.

(2) D'autres missionnaires ont déjà donné la même marque de courage que M. Milne ; ceux qui ont attendu, l'ont fait par devoir, non par crainte. Un inévitable martyre n'eût pas valu pour leur œuvre la carrière de travaux qu'ils vont maintenant fournir ; et leurs vues assurément étaient sages ; l'événement l'a montré.

trouvai le magistrat fort aimable, et j'eus avec lui un court entretien sur le christianisme. Il me demanda pourquoi il y a deux religions qui se réclament du nom de Christ. Un officier d'un rang moins élevé assistait à l'entrevue. Le 9, cet officier me fit une visite ; il avait amené avec lui un autre officier; ils me plurent beaucoup tous les deux. Plusieurs personnes étrangères étant venues de Chusan, visiter cette ville, le premier magistrat, auprès duquel elles se sont rendues, m'a fait appeler pour lui servir d'interprête. J'ai visité un grand temple; j'y ai trouvé soixante prêtres, dont quelques-uns sont devenus, je l'espère, mes amis. J'ai déménagé aujourd'hui; je me suis logé dans un temple de Bouddha. Dans la chambre où j'écris en ce moment, se trouvent trois grandes idoles et plusieurs petites; j'ai déjà parlé contre ces faux dieux, et j'ai, en leur présence, déclaré qu'il n'y a qu'un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et l'homme, Jésus-Christ notre Seigneur. — Aujourd'hui dimanche, j'ai quelques bonnes occasions d'annoncer l'Evangile. Puissent mes paroles être accompagnées de la vertu efficace du Saint-Esprit. Je désire rester dans le pays, séparé de tout anglais, trois ans de suite. Je veux tellement m'occuper de langue, d'études chinoises, que je me reproche presque le temps que je mets à vous écrire. Je ne puis vous dire tout ce que j'ai vu, entendu et éprouvé pendant ces dix derniers jours : je vous ai plus particulièrement parlé des sentiments bienveillants des officiers, afin que vous voyiez que Dieu a changé le cœur des païens, non pas encore envers l'Evangile, mais du moins envers les étrangers qui le professent ou le prêchent. Ils voient avec plaisir que j'ai été tout-à-fait étranger à la guerre.

«Je me suis logé, vous serez peut-être surpris de l'apprendre, dans un monastère ou couvent de religieuses Bouddhistes. C'est le meilleur quartier de la ville pour

apprendre la langue, observer les coutumes, et annoncer l'Evangile. J'avais conclu l'arrangement avec l'abbesse; mon garçon allait placer mes effets dans la chambre, quand une objection a été inopinément faite; la digne religieuse voulait savoir du principal prêtre du temple que je venais d'occuper, comment je m'étais conduit dans le sanctuaire de Bouddha. Accompagné de ce prêtre lui-même, je me suis présenté chez elle; elle m'a témoigné toutes sortes d'attentions et de respects; elle m'a présenté une petite religieuse de dix ans; pauvre enfant! elle est bien digne de pitié. Les servantes de Bouddha ont les cheveux coupés et portent des vêtements semblables à ceux des prêtres. Il n'y a dans cette maison que sept ou huit religieuses. Leurs chambres sont à quelque distance, mais la place sacrée est fermée pour moi; je puis néanmoins entendre leurs prières et leurs chants. Ici, ce sont les *femmes* qui sont les *dévotes*, et c'est parmi elles que nous compterons probablement les premiers disciples de Jésus-Christ.»

Mr. Gutzlaff écrivait de Chusan, 16 mars, 1843, une lettre que nous nous proposions de publier; le manque d'espace nous la fait renvoyer à la prochaine livraison de ce Journal.

Nous venons d'apprendre que les missionnaires se sont réunis à Hong-Kong en assemblée générale pour examiner les meilleurs moyens de travailler à l'évangélisation de la Chine. L'œuvre ne peut que gagner à ce que les travaux soient commencés avec ensemble et poursuivis avec suite. Les missionnaires se sont donné une marque de fraternelle confiance en se soumettant ainsi leur mutuels projets. Un nouvel ouvrier venait de partir de Londres pour se joindre à eux. L'intrépide Gutzlaff allait recommencer ses courses apostoliques, mais cette fois

ce n'était plus le long des côtes qu'il voulait voyager ; il se proposait de se rendre, où jamais missionnaire protestant ne s'est rendu, dans l'intérieur du Thibet. Il voulait examiner l'aspect moral du pays et faire, si l'on nous permet de nous exprimer ainsi, une reconnaissance évangélique. Dieu veuille accompagner le pieux voyageur et ouvrir la porte à sa parole dans ces lontaines et mystérieuses régions. — Les dernières nouvelles politiques confirment pleinement ce que nous avons dit des nouvelles dispositions morales des Chinois pour les Européens. Ils viennent d'accorder à la France les mêmes avantages commerciaux qu'à l'Angleterre et à l'Amérique; ils s'engagent envers plusieurs puissances à la fois par des traités solennels, et ils montrent, pour la première fois, de la justice et de la bienveillance.

NOUVELLES RÉCENTES.

Décision d'un synode général relativement à l'œuvre des Missions.

M. le docteur Richter nous écrivait il y a quelque temps de Barmen (Prusse Rhénane), que le synode général des Eglises protestantes de ce pays a décidé qu'à l'avenir il sera célébré, le premier dimanche de chaque année, dans toutes les Eglises de la circonscription, un service annuel en faveur de l'œuvre des Missions. Ce dimanche a été choisi parce qu'il rappelle l'arrivée des mages à Jérusalem, et par conséquent les premières conquêtes de l'Evangile parmi les gentils. L'œuvre des Missions devient donc de plus en plus dans la Prusse Rhénane une œuvre d'Eglise. Elle l'est déjà en Amérique et en Angleterre.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO. — LETTRES DE M. LEMUE.

Traduction des Saintes-Ecritures. — Ressources de la langue séchuana pour ce travail. — Population indigène aux environs de Motito. — Coutumes religieuses et civiles. — Excursions du missionnaire Livingston au nord du pays des Béchuana.

«Les années passent si rapidement, que nous devrions être attentifs au précepte de Salomon, qui dit : *Tout ce que tu auras moyen de faire, fais-le, selon ton pouvoir.* Une tâche quotidienne nous est bien imposée, dans la prédication de l'Evangile ; Dieu a daigné la bénir pour la conversion de plusieurs âmes dans ce pays ; mais il reste une œuvre à faire non moins grande que celle-là : la traduction de la Sainte-Écriture. La prédication ne parle pas toujours, et ne peut pas tout dire comme la Bible, qui se lit à la clareté du jour et à la lueur d'un flambeau, dans les classes, dans les familles, dans le recueillement, à la maison et en voyage. C'est le désir d'utiliser pour ma part les heures fugitives de la vie, et de les faire utiliser aux Béchuanas, qui m'a fait traduire les Psaumes de David et les Proverbes de Salomon. Jusqu'ici, il est vrai, nous n'avons recueilli aucun fruit de ces traductions, vu l'impossibilité où nous étions de les faire imprimer ; mais dussé-je

n'en tirer d'autre profit que les recherches que ce travail a nécessitées, et que l'édification qu'il m'a procurée, je ne me repentirais pas de l'avoir entrepris. Un imprimeur, dit-on, vient d'arriver; (1) espérons qu'il pourra faire face aux travaux multipliés que lui prépare la mission. En attendant, je m'occuperai, avec l'aide de Dieu, à faire parler à la langue séchuana, les sublimes paroles du prophète Esaïe, espérant toujours que la presse viendra tôt ou tard à notre secours.

« Mais direz-vous, si Luther trouvait si difficile de faire parler le prophète de la cour d'Israël, dans une langue cultivée, n'y a-t-il pas présomption, pour un homme bien moins habile, à faire la même tentative dans une langue barbare? Cette objection s'est souvent présentée à mon esprit dans toute sa force, mais je me suis dit, qu'à tout prendre, il vaut mieux encore faire une traduction médiocre que de n'en pas faire du tout. D'ailleurs, il ne s'agit ici que du plus ou du moins, car aucune version n'a jamais pu prétendre à égaler la pureté, l'élégance, la force et l'onction du texte grec ou hébreu. La langue séchuana est pauvre en idées abstraites, surtout quand il s'agit de rendre les pensées profondes et le style vif, entrecoupé des épîtres, mais elle a en revanche des beautés qui lui sont propres. Elle est plus proche parente de l'hébreu que les langues teutoniques, et comme une partie de l'Écriture a été écrite par des hommes, et pour des hommes qui vivaient dans les temps primitifs, ils font souvent allusion à certains usages, que notre civilisation avancée a perdus et que l'on est charmé de retrouver chez les descendants de Cham et de Mitsraïm.

« Le Psaume VII nous en fournira un exemple. David dit que *le méchant est en travail pour enfanter la vanité et qu'il a conçu l'outrage;* et puis notre version ajoute,

---

(1) M. Ludorf, déjà à l'œuvre à Béerséba. *Rédacteurs*

il *a creusé une citerne et l'a rendue profonde*. Creuser des puits, était une œuvre de bien, comme on le voit par l'exemple d'Isaac; tomber sur une citerne, sous un climat comme celui de la Terre sainte, eut été un événement très-heureux. Il est donc bien plus naturel de croire que le mot כור désigne quelque chose de pareil aux fosses que creusent les naturels de ce pays, quand ils veulent prendre du gibier. Ces fosses sont si ingénieusement recouvertes d'herbes et de broussailles, qu'il est bien difficile de les apercevoir; mais au fond elle recèlent un pieu aiguisé, instrument horrible de supplice destiné à percer le cœur de l'animal, qu'un élan malheureux précipite dans le piége. Il y a trois ans, une femme des environs de Motito suivait un parti de chasseurs, espérant faire bonne chère; elle tomba dans une de ces fosses et y mourut.

« Dans ce même Psaume il est dit que : *Dieu prépare des armes mortelles au pécheur*, et qu'il *lui tirera des flèches ardentes*. Que ces *armes mortelles*, et ces *flèches brûlantes* doivent être bien comprises par les habitants de ce pays, qui ont si souvent ressenti les effets terribles de la flèche empoisonnée du Bushman! J'en ai connu plusieurs, qui avaient reçu des blessures de ces flèches depuis plus de vingt ans, et malgréc ela ils souffraient encore par intervalles des douleurs atroces.

«La présence dans ces lieux de la plupart des animaux de la Terre-sainte, rend le sens littéral de quelques passages plus saillant. Tel est le Psaume XXII, si poétique, si navrant, où nous avons une description fidèle des angoisses qui ont accompagné la passion du Fils de Dieu. Eh bien! quelles sont les images les plus propres à peindre ces angoisses; elles sont empruntées à des situations critiques, telles que la rencontre subite d'un animal féroce et les transes qu'elle fait naître. *Plusieurs taureaux m'ont en-*

vironné; de puissants taureaux de Basan m'ont entouré. Tel est encore le buffle de ces contrées; quel est le natif qui n'ait à raconter les dangers qu'il a courus à la chasse du *nari? Ils ont ouvert leur gueule contre moi, comme un lion déchirant et rugissant.* On sait ici par expérience combien est terrible le moment où le lion rode, rugissant, la gueule béante, prêt à s'élancer sur sa victime. Les cicatrices profondes de beaucoups de natifs en témoignent. Enfin le Messie angoissé prie pour être *délivré des cornes des licornes.* Voilà le rhinocéros, animal redoutable, qui poursuit son antagoniste avec fureur, l'éventre d'un coup de corne, et le jette à vingt pas derrière lui; si la personne qu'il poursuit a assez de présence d'esprit pour l'attendre, et se jeter de côté au moment où il va fondre sur elle, il laboure la terre de sa corne à l'endroit même où il croyait saisir sa victime.

« Des expressions semblables à celles-ci : *les bêtes sauvages*, *l'assemblée des roseaux*, *les forts taureaux*, *les veaux des peuples*, sont très fréquemment employées ici, et délectent l'oreille des Béchuanas. Il y a d'autres images qui passent comme inaperçues parmi nous, et qui sont bien comprises par les Béchuanas. Ainsi David dit : *Je m'en vais comme l'ombre quand elle décline, et je suis agité comme une sauterelle.* Le mot agité a quelque chose de vague; il n'est pas même possible de le comprendre, parce qu'il ne fait allusion à rien. Les Béchuana ont le mot *pua*, chasser, qui ne s'applique qu'à cela; et être chassé comme une sauterelle, c'est n'avoir aucun repos. En effet, ces insectes ne sont-ils pas chassés par les oiseaux des cieux, les bêtes des champs, les reptiles et l'homme qui en fait une horrible destruction? Tout semble vouloir se venger des dégâts que fait la sauterelle. Plus loin nous entendons David gémir et se comparer à une *outre mise à la fumée.* Dans ce pays, les outres sont en usage

comme dans les temps anciens. C'est dans des outres que les Béchuanas font cailler leur lait; c'est dans des outres qu'ils prennent de l'eau pour le voyage, et une outre mise à la fumée est un de ces objets qu'on peut voir tous les jours; seulement il est plus utile qu'agréable à la vue.

« Quand, dans la vision de Moïse, nous lisons : *Déchausse les souliers de tes pieds*, nous comprenons, sans doute; mais cette expression n'en est pas moins extraordinaire pour nos mœurs. Comme ce passage serait plus naturel, si l'usage des sandales avait été conservé! Ici, non seulement les natifs ont conservé l'usage des sandales, mais il leur est tout aussi naturel de quitter les sandales en entrant dans une maison qu'à nous autres d'ôter nos chapeaux. Ils les ôtent même avant d'entrer dans le kraal, que les bœufs rendent sacré.

« Ces exemples, que l'on pourrait multiplier, font voir que si nous avons à regretter la souplesse et l'abondance de nos langues, nous pouvons dans quelques cas être très précis. On peut même dire que les Béchuanas se trouvent sur leur terrain, là où nous sommes dépaysés. Toutefois une bonne traduction ne dépend pas seulement de la facilité à rendre quelques métaphores, ni même des recherches assidues pour trouver l'expression fidèle dans des mœurs pastorales, dans les usages simples des temps anciens et dans quelques rites, tels que la circoncision et les sacrifices domestiques ; il faut encore que le Saint-Esprit nous guide pour nous faire comprendre le sens de la Parole divine, et qu'il nous aide à y approprier une langue vierge encore. Le temps nous découvre tous les jours des richesses qui nous étaient cachées ; elles contribuent à faciliter les traductions qui existent déjà, et à faciliter celles qui restent à faire. »

« Si l'on voulait savoir à combien d'individus une traduction des Saintes-Ecritures peut servir, nous ne sommes

pas, comme autrefois, réduits à de pures conjectures. A l'aide d'un calcul simple, il nous est facile d'arriver à des données assez justes sur la population. On s'accorde généralement à compter trois individus pour chaque habitation. D'après ce calcul, une ville de 1,000 huttes contient 3,000 habitants. Pour être candide, il faut avouer que les faits dépouillés d'un certain mirage, qui fait paraître les objets gigantesques dans le lointain, ne sont pas propres à exalter l'imagination. On aura lieu d'être surpris qu'un pays plusieurs fois plus grand que la Picardie n'ait pas plus d'habitants qu'une ville de second ordre en France, et qu'une lieue carrée, qui, dans quelques départements de France, contient mille et même deux mille individus, n'en compte ici qu'un peu plus de trois : ce qui revient à-peu-près à un habitant par mille anglais. Quoi qu'il en soit, si nous essayons de soulever, par la foi, le voile de l'avenir, nous avons lieu d'espérer, qu'avec la bénédiction de Dieu, les guerres d'extermination d'un Dingaan, d'un Mousselékatsi et de tant d'autres tyrans inférieurs venant à cesser, la population croîtra beaucoup plus vite qu'en Europe. C'est ce que semble confirmer une observation faite sur cet endroit; depuis dix ans, il y a peut-être eu dix fois plus de naissances que de décès. D'ailleurs, nous sommes chrétiens; dès-lors le nombre de personnes qui peuplent ce pays est suffisant, plus que suffisant, pour nous engager à leur léguer une partie de la Bible; nous sommes beaucoup plus nombreux, nous qui nous intéressons au succès de cette mission, que n'étaient les habitants de Babel qui travaillèrent à élever la tour fameuse de ce nom, et pourquoi ne pas élever ce monument de la charité au milieu des Béchuanas? Si Abraham avait pu sauver Sodome à ce prix, il l'aurait sans doute fait. Or les guerres, qui continuent à dépeupler ce pays au nord de Motito, comme nous ve-

nous encore de le voir à l'occasion du malheureux Sébégoa, nous prouvent bien qu'il n'y a que la conversion de ces malheureux qui puisse les arracher des bras de la mort. Nous sommes chrétiens, et ils ont des âmes immortelles qui périssent tous les jours, et le nom de l'Eternel est déshonoré par leurs péchés; il est donc de notre devoir de leur donner la Bible. Ne jugeons pas de l'avenir par le présent. Un jour ces vastes régions dépeuplées seront couvertes d'églises florissantes, d'heureux rachetés de Christ, si nous faisons notre devoir. Mais si nous ne faisons pas de grands efforts pour amener à Christ une nation comparativement petite, nous la laisserons s'anéantir, et ainsi nous serons coupables, par négligence, de l'extinction d'un peuple pour lequel Christ est mort.

Aperçu de la population du pays des Béchuana en 1842.

« Le pays des Béchuana, qui commence vers la rivière Vaal (jaune) où l'on trouve une partie de la tribu de Mothibé ou Batlapi, s'étend un peu au-delà du tropique du Capricorne, où habitent les Bakuèna, qui ont pour voisins au nord, les Bamanguato. Il est donc situé entre les 24° et 28° de longitude, et entre les 23° et 28° de latitude.

« Trois fractions d'environ dix mille âmes, appartenant aux Barolong et aux Batlapi, sont maintenant hors de ces limites. Ce sont les Batlapi de Béthulie, les Barolong de Thaba-Unchu et de Taöane, qui vient de se détacher du chef de Thaba-Unchu pour aller habiter momentanément vers les rives du Vaal.

« Toutes les villes et villages un peu considérables qui se trouvent dans l'étendue du pays mentionné ci-dessus sont au nombre de vingt-un, savoir :

NOMS DES VILLES.	NOMS DES TRIBUS.	POPULATION.
Kuruman.............	Population mixte........	700
Vieux Kuruman..........	Batlaro.................	1,500
Katue et environs.......	Batlapi.................	700
Matloareng.............	Population mixte........	400
Motito.................	Majorité Barolong.......	800
Litakou................	Majorité Batlapi........	800
Linokaneng.............	Batlaro.................	400
Mashaüeng............	Barolong................	150
Morokoeng..............	Barolong................	1,000
Chue...................	Bakalahari..............	1,000
Taoun-rivière Hart......	Batlapi, section de Mahura.	6,000
id. *id.*	*id.* section de Mothibé.	2,000
id. *id.*	Balohorutsi, section de Mokhatla................	3,600
Likhatlong, jonction du Vaal et du Hart......	Bathapi, chef, fils de Mothibé................	800
Divers villages sur le Hart.	Batlapi................	1,000
Mosiga et Molapo, en quatre villages...........	Bakhatla................	4,000
Pays des Bauaketsi......	Bauaketsi...............	3,000
Pays des Bakuèna......	Bakuèna, section de Bobi.	1,500
id.	*id.* section de Sichele.	1,500
N.E. de Mosiga.........	Bakhatla-Bakuena.......	2,000
Habitants du désert......	Bechuana Bushmen......	10,000
	TOTAL......	42,850
	Par lieue carrée.......	$3\frac{10,235}{10,875}$

Nos lecteurs ont trouvé dans l'une des dernières livraisons de ce Journal quelques détails sur les coutumes religieuses des Béchuanas. (1) Nous les devons à la plume du missionnaire Rolland, de Béerséba. Tous les missionnaires français, sans exception, cherchent, autant que le leur permettent les nombreux devoirs de leur ministère, à fournir des lumières à la science sur un pays et des peuples qui lui étaient naguère entièrement in-

(1) Voir XVIII[e] année, pages 473 et suivantes.

connus. Nous encourageons ces recherches en les publiant. Faites dans un esprit de foi, elles sont souvent édifiantes et toujours instructives. D'ordinaire nous ne les accompagnons d'aucune réflexion ; nous les livrons, comme elles nous sont données, à l'intelligence du lecteur et nous lui laissons le soin de les juger. S'il a quelques souvenirs d'histoire et de géographie, il tirera grand profit de ces détails de mœurs et de religion, qui en rappellent tant d'autres. M. Lemue nous a aussi offert le fruit de ses observations; elles s'ajoutent naturellement à celles qui précédent et les complètent.

« Une jeune femme catéchumène arriva un jour chez moi, baignée de larmes, disant que ses amies voulaient lui faire faire une chose contraire à sa conscience : voici ce qui causait son chagrin. Lorsqu'une femme a une grossesse prématurée, la coutume veut qu'elle soit purifiée. Une victime est alors immolée ; on lui enlève la tête que l'on pose palpitante sur la tête de la femme, afin que le sang qu'elle contient ruissèle sur tout son corps ; cette cérémonie rémédie à l'irrégularité de la conception qui, sans cela, serait malheureuse. Cela est si vrai, que les enfants qui naissent dans ce cas, sans que l'on ait eu recours à la purification, sont censés porter malheur à leur sparents, à leurs amis, et même à la nation.

Aussi ont-ils le même sort que les jumeaux ou ceux qui naissent infirmes, c'est-à-dire, qu'on les met à mort. Il paraît que dans le courant de cette année deux enfants, nés de cette manière à Moshauing, près de Motito, ont été victimes de cette malheureuse superstition. Cette communication m'ayant engagé à pousser plus loin mes recherches sur le nombre et la nature des sacrifices en usage chez les natifs, voici à quelle conclusion elles m'ont amené : 1°. Tout individu est l'objet d'une série de sacrifices qui ont lieu aux époques importantes de sa vie,

depuis sa naissance jusqu'à sa sépulture. Le but de ces sacrifices est de prévenir les accidents, de guérir les maladies, de cimenter les alliances, et de purifier de toute souillure; mais c'est surtout l'idée de purification qui domine toutes les autres. Ce système, tout grossier qu'il est, est un réel obstacle à la réception des doctrines vitales et spirituelles de l'Evangile; car ne croyant pas à l'immortalité, et tremblant à la pensée des maux de cette vie, le malheureux espère qu'en se plaçant sous l'influence de ces cérémonies, il s'affranchira de tout mal. D'ailleurs, cette manière de parer aux malheurs n'exige de sa part aucun sacrifice réel; au contraire, elle favorise singulièrement son penchant à la gloutonnerie, car après tout, un sacrifice n'est pas perdu, c'est l'occasion d'une fête. Par ce moyen encore il échappe à toute obligation envers l'Etre suprême, ou Morimo. Ainsi, si un enfant naît, il se l'approprie par un sacrifice; s'il lui faut de la pluie, il a le privilége de se la procurer avec des victimes; il en est de même du reste. 2°. Ces usages confirment l'idée que la doctrine de l'expiation est aussi ancienne que le monde. Plusieurs ont même une ressemblance frappante avec les coutumes juives : tel est en particulier le sacrifice offert aux relevailles de la femme, le sacrifice de réconciliation, consistant en un bœuf blanc, que les chefs s'envoient pour faire la paix, ceux qui accompagnent la circoncision et d'autres encore. La liste suivante comprend tous ceux qui sont parvenus à ma connaissance.

PREMIERE CLASSE. — Sacrifices offerts aux principales époques de la vie.

1° *A la naissance.*

2° *Aux relevailles* qu'on nomme *litari*, langes, parce qu'alors on commence à promener le nouveau-né sur le dos dans une peau qui porte le nom de *tari*.

3° *A la circoncision* ou *boguéra.*

4° *A l'époque où une jeune fille devient nubile.*

5° *Aux mariages.* Outre la dot en bétail que le mari donne aux parents de la jeune fille, il envoie d'abord un sacrifice au père de la fiancée, et celui-ci rend la pareille à son gendre; ce sont les sacrifices d'alliance : *mabotse.*

6° *A la mort.* La cérémonie ne se fait pas en faveur du défunt, qu'on regarde comme anéanti, mais au profit des amis qui ont survécu. Elle consiste à délayer une certaine médecine avec du lait, et à s'en frotter le corps : c'est ce qu'on appelle *motlasisho,* purification, ou bien *iphorola,* se purifier.

Deuxième classe. — Sacrifices extraordinaires.

1° *De réconciliation.* Quand deux chefs ont été en guerre et que le sang a été répandu de part et d'autre, celui des deux qui est décidé à demander la paix, envoie des bœufs à son adversaire. S'il envoie un bœuf blanc, cette offrande est considérée comme la plus excellente : c'est l'image d'un cœur blanc et pur.

2° *D'alliance.* Deux individus veulent-ils contracter une étroite amitié, ils tuent un bœuf et se frottent réciproquement avec ce que contient l'estomac; cette cérémonie équivaut à un serment.

3° *D'expiation.* Au retour d'une attaque, la troupe qui a commis des meurtres et des brigandages doit se purifier par un sacrifice. Ce sacrifice offert, on commence par faire rôtir sur la braise et par manger le gras qui recouvre les intestins, ensuite les entrailles même, et puis toute la chair. L'estomac est gardé pour terminer la fête. Nos héros y font une large incision, puis faisant allusion aux dangers qu'ils ont courus, ils passent par ce trou, en disant : «*Re rule ka lechoha ya mogoru :* nous l'avons échappé belle.» Cette fête se nomme *Tita-molelo.*

4° *De guérison.* L'*Engaka*, ou sorcier, auquel est confié le soin du malade, a le droit de prescrire, selon sa fantaisie, ce sacrifice, qu'on nomme *khalaho;* en général, il consiste à égorger un bouc au-dessus du malade, de manière à ce que tout son corps soit arrosé du sang de l'animal.

5° Pour la pluie. Dans les temps de sécheresse, les *lingaka*, qui prétendent avoir la puissance de faire de la pluie, ont encore ici le privilége de prescrire le nombre et la nature des victimes, et d'en disposer à leur gré.

6° *Aux mânes irritées.* Rien n'effraie autant un Moshuana qu'un mauvais rêve; mais si le rève a rapport à une personne décédée, c'est le comble du malheur. En pareil cas, on a recours à certaines médecines pour conjurer ces mauvais présages. Si une maladie se déclare, après qu'on a rêvé d'un mort, la personne languira jusqu'à ce qu'elle meure, à moins qu'il n'y ait propitiation. L'engaka immole un bœuf, en prend le cœur, y introduit des médecines, et le fait manger au malade. C'est ce qu'on nomme *Ipekula.*'

7° *Pour une grossesse prématurée*, comme j'ai dit plus haut.

8° *De prouesse.* Ceux qui ont tué à la chasse soit un éléphant soit un rhinocéros ou un hypopotame, ont seuls le droit de manger la chair de ce sacrifice, qui est le plus cruel de tous. Le chasseur attache un bouc à une sagaie fixée spontanément, et lui fait faire un tour pour lui rompre les jambes.

Usages de famille.

Il y a ici une coutume qui rappelle la loi du *tabou*, établie dans beaucoup d'îles de l'Océanie. La voici : Quelquefois le chasseur ou les chasseurs font vœu que le gibier qu'ils tuent ne sera mangé que par les hommes à l'exclusion des femmes, et cette défense est observée

comme sacrée. La même défense peut aussi avoir lieu au sujet du bétail.

Les parents ont le singulier privilége de pouvoir se voler réciproquement un taureau, un bélier ou un bouc au besoin; c'est ce qu'ils appellent *mashori*, présents de famille.

La coutume a réglé ce que chacun doit à ses parents : ainsi, quand quelqu'un tue un bœuf, ou rapporte du gibier de la chasse,

La tête de l'animal appartient à son père;

Le cou à son oncle;

La cuisse à son frère;

Le dos à sa sœur;

La poitrine au chef;

L'épaule au docteur ou sorcier. »

Tous ces usages ont, comme on le voit, beaucoup de rapport avec quelques-unes des cérémonies de l'ancienne alliance, et aideront beaucoup les indigènes à comprendre une grande portion de la Bible. M. Lemue nous a aussi signalé la coutume remarquable des Béchuanas et des autres habitants du sud de l'Afrique de combattre et de danser au nom d'un animal particulier : ceux-ci au nom du poisson, ceux-là au nom du babouin; d'autres au nom du crocodile. « Chose remarquable, dit M. Lemue, toutes les nations ont eu leurs enseignes, et ont porté l'effigie de leurs dieux sur des drapeaux consacrés. Les Béchuanas eussent fait la même chose, si la civilisation ne se fût pas perdue parmi eux. On verrait aujourd'hui le crocodile ou l'éléphant flotter sur leurs étendards, comme autrefois le lion sur ceux des Babyloniens, le léopard sur ceux des Macédoniens, et les aigles sur les drapeaux modernes. Mais les Béchuanas se contentent de rappeler leurs insignes dans leurs danses, et de conserver pour elles une crainte mêlée de respect.»

Ces animaux sacrés ne sont pas seulement un objet de curiosité, ils peuvent être d'une utilité réelle en aidant à déterminer assez exactement, dans quel pays ces peuplades ont pris leur origine, et quelle est leur affinité. Ceux qui dansent en l'honneur du feu, ne viennent assurément pas des bords d'une rivière; ceux qui dansent en l'honneur du poisson, ne viennent assurément pas des sommets des montagnes; ceux qui dansent en l'honneur du même animal, doivent avoir la même origine. C'est le cas des Bakuèna, des Baoaketsi et des Bassoutos qui dansent, quoique séparés et indépendants les uns des autres, en l'honneur du crocodile. « C'est sans doute pour apaiser la fureur de ce redoutable amphibie, que ces peuplades ont imaginé de louer sa force et même sa férocité dans leurs chants. Ils ressemblent en cela aux anciens Egyptiens, qui lui rendaient des honneurs divins, et aux modernes, qui suspendent souvent, dit-on, un crocodile empaillé au haut de la porte de leurs maisons, prétendant qu'il a la vertu d'en écarter tout malheur. Tout ce qui a inspiré de la frayeur ou fait espérer quelque chose, a été chanté, presque divinisé; Dieu seul a été oublié. N'est-ce pas encore ici une preuve que tous les peuples ont une même origine, l'Orient! Les Béchuana ont-ils hérité de l'ancienne superstition de leurs ancêtres, les Egyptiens, ou bien les mêmes passions, la crainte, l'espérance, la faiblesse, ont-elles engendré ces superstitions? Dans l'une et l'autre supposition, toujours faudra-t-il reconnaître que les hommes ont une même origine, puisqu'ils ont les mêmes faiblesses. » M. Lemue indique les lieux où les différentes tribus ont dû prendre les insignes qu'elles ont conservés, les lieux par conséquent qu'elles ont d'abord habités. Nous supprimons à regret ces détails pour ne pas en omettre d'autres, qui nous paraissent plus importants.

« Indépendamment des tribus mentionnées dans le tableau qui précède, il reste encore un grand nombre de peuplades à explorer au nord, et au nord-est du pays des Béchuana, qui toutes parlent la langue béchuana ou de dialectes très-ressemblants. Je ne puis pas vous donner une idée plus exacte de ce pays qu'en vous faisant une relation succinte d'un voyage entrepris l'année dernière par le missionnaire et médecin Livingston, qui pénétra au nord jusqu'au 22° de latitude, à peu près aussi loin, par conséquent, que D. Hume, dont le voyage eut lieu il y a quelques années. D'ici au tropique les habitants sont très peu nombreux, mais le missionnaire suppose qu'au-delà le pays est plus peuplé. Il a vu les Bakuèna, les Bamanguato, les Bakaa déjà connus, et une fraction de tribu nouvelle qui porte le nom de Makalaka. La langue de ces derniers paraît ressembler beaucoup au Sessouto. On a donné à M. Livingston les noms de trente tribus nouvelles, probablement peu considérables, dont les deux tiers, dit-on, parlent le séchuana, et les autres une langue qui en approche. Le lac mystérieux (1) dont on a déjà tant parlé est, disait-on, quinze journées ou environ cent lieues plus loin que les 22° de latitude; les Batletli en occupent les rives occidentales, et Moussélékatsi les rives orientales. Les Bakuèna et les Bamanguato sont visités par des naturels venant des environs de la Goa (Lorenço). Ils échangent des colliers de perles grossières contre de l'ivoire. Deux hommes mettent sur leurs robustes épaules une défense d'éléphant, qui pèse quelquefois soixante livres, et traversent ainsi chargés de vastes espaces. Il paraît aussi qu'on commence à tisser le coton chez quelques peuplades au N. E. des Bamanguato, ce qui indiquerait une affinité

(1) Lac Maravat. *Rédacteurs.*

entre ces peuples et les nègres, qui habitent le continent de l'Afrique à l'ouest.

« Plusieurs plantes curieuses croissent dans ces latitudes. J'ai vu la conque d'un fruit venant des environs du lac, de la grosseur des noix de coco, mais un peu plus allongée. Les natifs en font des cuillères. Un arbre, qui ressemble au cafier, a aussi été découvert chez les Bakuèna, mais comme le fruit n'était pas entièrement mûr, on ne pourra s'assurer que dans une prochain occasion si c'est bien un arbre à café. Dans ces régions les orties croissent à une hauteur dont on n'a aucune idée en Europe. J'en ai vu un morceau qui a quinze pouces de circonférence. Le figuier sauvage y croît aussi ; on y remarque encore environ quinze sortes de fruits que les natifs mangent pendant les différentes saisons de l'année. Le pays avait été arrosé par d'abondantes pluies, mais les sources et les ruisseaux y sont très rares.

« Les Bakaa et les Bamanguato ont entendu l'Evangile pour la première foi de la bouche de M. Livingston. Quatre hommes de cette dernière tribu sont revenus avec lui pour apprendre à connaître les blancs et les habitants de ce pays. Il est à espérer que cette visite, pendant laquelle ils entendront l'Evangile fréquemment, leur sera en bénédiction.»

Quelque temps après, (1) M. Lemue écrivait encore : «M. Livingston, du Kuruman, vient de faire un second voyage au nord, et a pénétré comme la première fois jusqu'au pays des Makalaka, borné au sud par les Bamanguato. Il croit qu'il aurait pu aller jusqu'au lac, si ses gens eussent voulu l'accompagner, mais arrivé chez les Bakuèna, il n'a pu les décider à aller plus loin, à cause de la peur que leur inspirait Moussélékatsi. Obligé de laisser son wagon, et

(1) 15 juin 1843. La lettre qui précède est du 3 janvier de la même année.

ses gens chez les Bakuèna, le missionnaire poursuivit son but en *Pelessa*, c'est-à-dire monté sur un bœuf. Pendant plusieurs jours, il dut vivre de chasse et coucher sur la dure. Il trouva, au terme de son voyage chez les Makalaka, le fils d'un fermier hollandais; ce pauvre jeune homme perdit son père en bas âge, et devint entièrement sauvage. M. Livingston eut pendant son voyage quelques aventures qui auraient pu lui devenir fâcheuses. Un jour comme il faisait la chasse aux pallahs (antilope melampus) sur une plaine couverte d'un épais taillis, et où l'herbe lui allait jusqu'au menton, il perdit de vue son wagon, et le chercha en vain tout le reste de la journée. La décharge d'une arme à feu, à laquelle ses gens eurent recours pour le rappeler, ne servit qu'à le fourvoyer encore davantage; il crut courir vers l'endroit d'où partait le coup, mais il prit une fausse direction. La nuit le surprit, durant laquelle il entendit le rugissement du lion autour de lui; il monta sur un arbre, s'y attacha la cuisse avec un mouchoir; il se proposait de passer la nuit dans cette position, mais vaincu bientôt par le sommeil et la fatigue, il descendit et s'endormit sous un buisson. Le lendemain, dès la pointe du jour, guidé par les astres, il s'achemina vers un petit village de Kalahari, où il se rappelait avoir passé une nuit; il eut la joie d'y arriver le soir. Ainsi, il fut près de deux jours sans manger ni boire, et dans l'anxiété que doit nécessairement faire éprouver une telle situation. Mais Dieu le conduisit chez les pauvres habitants du désert, qui lui offrirent l'hospitalité la plus touchante. Ces bonnes gens envoyèrent ensuite quelques personnes à la recherche du wagon. Une autrefois un léopard se jeta sur son chien, qui était à ses côtés. Pendant qu'il était chez les Bakaa, il se cassa un doigt, se le remit, et eut le malheur de le casser encore deux fois. Les natifs qu'il a visités lui ont témoigné de l'affec-

tion; il put leur prêcher l'Évangile dans leur propre langue. A la fin de chaque service, ils criaient : *poula !* la pluie ! Moussélékatsi est au-delà des Makalaka; il poursuit son œuvre de destruction parmi les peuplades inconnues de ces régions; il continue à être un objet de terreur pour les Bamanguato et les Bakuèna.»

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Royaume de Siam : singulier édit contre les prêtres. — Distribution de livres. — Aspect encourageant de la mission. — Presqu'île de Malacca : Coup d'œil. — Empire Birman : Succès de l'œuvre parmi les Karens — Evangélistes indigènes. — Traits détachés.

Les deux Indes sont par excellence la patrie des dieux, des temples et des prêtres; on y compte les dieux par centaines, les temples par milliers, et les prêtres par centaines de milliers. Opulents et riches, honorés et craints, ceux-ci sont les vrais rentiers du pays. Tout le monde travaille pour eux, et ils ne travaillent pour personne, à moins qu'on n'appelle travail de vaines cérémonies qui ne coutent aucune peine, quoiqu'elles rapportent beaucoup. On remarque cependant qu'en beaucoup d'endroits l'influence des prêtres va s'affaiblissant, soit qu'ils dégradent leur ministère par leur mauvaise conduite, soit que le peuple apprenne à s'en passer par ses progrès. Dans le royaume de Siam, les prêtres ont dernièrement provoqué, par leur relâchement, des mesures que nous voulons faire connaître à nos lecteurs.

Voici d'abord, d'après les livres sacrés, leurs devoirs principaux : ils sont tenus d'observer strictement les *dix règles d'or* qui suivent : I. Tu ne tueras pas d'animaux. II. Tu ne voleras pas. III. Tu ne te marieras pas. IV. Tu ne mentiras pas. V. Tu ne boiras pas de boisson enivrante. VI. Tu ne mangeras pas dans l'après-midi. VII. Tu n'iras pas voir des scènes de théâtre. VIII. Tu ne porteras pas de vêtements brillants et tu ne te parfumeras pas. IX. Tu ne recevras pas et tu n'amasseras pas d'argent. — Il y a bien encore deux cent vingt préceptes, qui règlent plus en détail la conduite des prêtres, mais les dix premiers sont les plus importantes : pas un ne commande, il est vrai, soit l'amour de Dieu, soit la haine du péché, néanmoins ils ne sont pas d'une observation facile, et les prêtres de Siam ne s'y conforment pas tout-à-fait, comme on va voir.

En 1842 deux prêtres saisirent un enfant, qui les avait offensés ; ils l'attachèrent à un poteau et l'accablèrent de coups jusqu'à ce que la malheureuse victime, toute meurtrie et toute ensanglantée, expira dans d'horribles douleurs. Instruite de cette vengeance cruelle, la ville tressaillit d'indignation et de colère. Les prêtres furent déposés d'abord, puis cités devant des officiers civils. Le roi profita de cette occasion pour examiner la conduite des prêtres en général, et àl a suite des recherches qu'il fit, il publia deux proclamations solennelles, adressées, l'une aux prêtres eux-mêmes, l'autre au peuple. Dans celle-ci le roi révèle des choses étranges. Il se plaint d'abord de ce que, tandis que quelques hommes sincères embrassent la vie ecclésiastique par amour pour Bouddha, d'autres en beaucoup plus grand nombre ne l'embrassent que pour en violer les règles sacrées. Affligé de ce mélange de bons et de mauvais prêtres, il a, dit-il, consulté sur ce triste sujet ses conseillers et les hommes sages de l'empire ; il les a interrogés

sur les moyens de relever le culte de Bouddha tombé dans un si pitoyable état. Il a appris d'eux, que la cause du mal est la négligence des prêtres supérieurs à instruire leurs disciples, et la coupable apathie des disciples eux-mêmes, qui se complaisent dans leur ignorance. En conséquence, il a ordonné que les jeunes prêtres subiront un examen chaque année, et que si l'on n'a pas lieu d'être satisfait, soit de leurs progrès, soit de leur conduite, ils seront chassés comme indignes. Aussi bien, ajoute le prince, j'ai appris que le Bouddhisme n'a pas encore atteint la moitié de sa durée (sa durée doit être de cinq mille ans et il n'existe que depuis deux mille quatre cents ans); semblable au soleil en son midi, il n'est pas probable qu'il doive sitôt se couvrir d'ombres. Cependant, si les choses continuaient à aller du train dont elles vont, on verrait bientôt la demeure de chaque prêtre assiégée de tout côté par des berceaux d'enfants, fruit de son impureté.—Ceci est grave, mais ce n'est pas tout; le roi accuse encore les prêtres de fumer de l'opium; il les accuse de boire des liqueurs, de manger aux heures interdites, d'user de mets défendus, de se vêtir d'habits profanes, tels que chapeaux, pantalons, vestes; d'orner leurs corps sacrés de fleurs et de joyaux, de porter des armes cachées, des bâtons ferrés, de s'en servir pour livrer des combats, de visiter les spectacles, de changer de vêtements la nuit pour prendre part à des amusements coupables; enfin, de se livrer à différentes sortes de jeux, à l'occasion de luttes de bateaux, de combats de coqs et autres choses de cette nature. Le roi n'ayant pas précisément une grande confiance dans la conduite future des prêtres, a tout simplement permis à tout citoyen qui les verrait violer en public ou en cachette l'un ou l'autre de leurs devoirs, de les prendre sur le fait, de les conduire bon gré mal gré au temple le plus voisin, et là, de les

dénoncer à qui de droit. C'est un profond respect pour Bouddha, dit le roi, qui lui a dicté ces mesures sévères : il veut que la religion de Bouddha soit pure, honorable dans ses prêtres, comme elle l'est dans ses doctrines. Le roi de Siam ignore que les prêtres peuvent bien soutenir la religion sans les rois et malgré les rois, mais que les rois de ce monde n'ont jamais pu, avec tout leur pouvoir, ni faire des prêtres ni les corriger. Révéler d'ailleurs à toute la nation les scandales des ministres de Bouddha, mettre chaque prêtre à la merci de chaque malveillant, reconnaître autant d'espions qu'il y a de citoyens, commander ensuite au nom du trône ce qui ne doit se commander qu'au nom de Dieu, menacer, non de la colère céleste, mais du sceptre ceux qui ne relèvent pas du sceptre ; ce n'est pas assurer à la religion son long règne de cinq mille ans, c'est la faire descendre à son horizon et hâter les ombres que l'on craint pour elle. Les prêtres ne seront pas plus rangés, ils seront seulement plus faibles, parce qu'ils seront moins considérés. Il n'y avait pas très longtemps que les deux proclamations avaient été publiées, lorsqu'un nombre considérable de ministres de Bouddha s'enivrèrent excités les uns par les autres, puis assemblèrent une foule de gens, prirent des livres obscènes, se mirent à les lire, par dérision, d'un ton pieux, tournant en ridicule la religion dont ils étaient les ministres, et faisant le plus de bruit possible, comme pour rendre le scandale plus éclatant. L'autorité intervint, elle saisit une quarantaine de coupables ; du métal fondu devait être jeté dans leurs gorges, tous les préparatifs eurent lieu en leur présence ; un arrangement, une commutation de peine eut lieu, néanmoins ; ils furent déposés, placés au pillori pendant trois jours, enfin déclarés esclaves du gouvernement. Les fautes ne sont donc pas moindres, seulement le scandale est plus grand et la reli-

gion plus compromise. Ici les rôles sont renversés : ce ne sont pas les prêtres qui font la leçon aux rois, c'est le roi qui fait la leçon aux prêtres, et tandis qu'ailleurs les prêtres de Jésus-Christ souffraient jadis pour leurs vertus, les prêtres de Bouddha souffrent aujourd'hui pour leurs crimes.

Hélas! se dit en lui-même le lecteur chrétien : pourquoi ne fait-on pas resplendir la pure, la douce lumière de l'Evangile parmi les ténèbres du Bouddhisme? pourquoi les ministres de Jésus-Christ ne vont-ils pas se placer à côté, en face de ces prêtres profanes à qui on commande l'obéissance avec la verge? pourquoi le roi, pourquoi le peuple de Siam ne savent-ils pas qu'il y a au monde une religion qui n'a pas besoin, pour se soutenir, de l'appui des hommes, des prêtres, à qui les rois n'ont pas à enseigner les devoirs du ministère? Pourquoi ils l'ignorent? parce qu'ils veulent l'ignorer. L'Evangile est là, les missionnaires sont là depuis longtemps; le roi le sait, le peuple le sait; ils peuvent les voir déployer un zèle aussi pur qu'ardent; ils peuvent les voir se lever de bon matin, se coucher tard, pour racheter le temps que les prêtres de Bouddha perdent, aller de rue en rue et de maison en maison offrir leur message de paix, se réjouir quand une porte s'ouvre, tressaillir quand une voix répond à leur voix, pleurer de reconnaissance quand une âme se donne à Christ, et qu'un pêcheur entre dans le royaume de Dieu; ils voient cela, et ils n'en sont pas touchés; ils laissent faire les missionnaires, peut-être les admirent-ils, mais ils aiment mieux leurs prêtres et leur religion, comme les juifs aimaient mieux les faux docteurs que le Fils de Dieu lui-même : avec leurs prêtres ils vivent comme ils veulent; les prêtres sont sans autorité, parce qu'ils sont sans vertus; les plus mauvais sont les plus commodes.

Les missionnaires, au contraire, condamnent l'indifférence par leur conduite aussi bien que par leurs paroles; peut-être s'ils disaient moins la vérité, on les écouterait davantage, et peut-être ils ne vivraient pas aussi seuls s'ils vivaient moins bien. L'Evangile n'est pas seulement une odeur de vie, c'est aussi une odeur de mort, et il arrive quelquefois qu'au lieu de retirer les hommes du mal il ne sert qu'à les y plonger davantage.

Cependant quelques âmes, que l'Esprit de Dieu avait préparées, l'ont reçu très sincèrement. Mais à Bangkok, les conversions viennent lentement, les unes après les autres; elles ne sont ni nombreuses ni promptes; toutefois il se fait quelque bien positif, immédiat : les lettres des missionnaires en font foi. Celles que nous avons sous les yeux parlent de plusieurs pécheurs qui ont embrassé l'Evangile, de plusieurs fidèles qui l'honorent par leur conduite : la vérité est annoncée régulièrement dans plusieurs endroits qui servent de lieu de culte. Deux noyaux d'Eglises au moins ont été formés; plusieurs écoles ont été ouvertes, et sont fréquentées par un nombre assez considérable d'enfants; mais la grande œuvre des missionnaires est une œuvre préparatoire : ils jettent la semence, c'est là leur tâche; d'autres verront les fruits, ils ne s'attendent pas à les voir eux-mêmes. Dans les pays où la prédication régulière de l'Evangile est à peu près impossible, moins à cause des lois qui la défendent souvent qu'à cause des habitudes et des préjugés des peuples, qui ne savent ce que c'est que de s'assembler pour écouter dans le silence, les missionnaires trouvent généralement une précieuse compensation, c'est l'usage de la lecture ; obligés de se taire, ils font parler des milliers de livres comme autant de bouches; ils multiplient à l'infini les échos de l'Evangile, et le rendent en quelque sorte présent partout. C'est ainsi que l'œuvre se fait

dans presque tout l'orient, et en particulier dans le royaume de Siam.

On sait que le pays contient deux populations distinctes : la population indigène et la population chinoise, qui s'élève, dit-on, à 500,000 âmes. Ce sont deux champs différents : les missionnaires travaillent dans les deux à la fois; les Chinois leur offrent plus d'encouragement, mais les indigènes ne sont pas négligés; le Nouveau-Testament avait presque tout entier été traduit dans leur langue, avec des portions de l'Ancien-Testament et un grand nombre de livres chrétiens. Les missionnaires américains du Grand Conseil et des Eglises baptistes, les seuls que l'on trouve à Bangkok, rivalisent de zèle dans la traduction et la distribution des Saintes-Ecritures et des traités religieux. Chacune des deux Missions s'occupe des deux populations. L'une avait imprimé, dans le courant d'une année seulement, un million et demi de pages, et depuis le commencement de l'œuvre plus de quatre millions et demi.

Bangkok, cette ville considérable, devenue la capitale du royaume, est bâtie sur le fleuve Meinam; les gros vaisseaux peuvent remonter jusque-là; les petites barques peuvent descendre la rivière en venant de l'intérieur du pays : Bangkok est donc le rendez-vous général des habitants du royaume et des étrangers; la rivière est sans cesse couverte de bâtiments, grands et petits. C'est sur cette scène mobile que le missionnaire Caswell dirigea, il y a quelque temps, son activité évangélique. « Assis à la turque dans un petit bateau, dit-il, entouré de deux rameurs et muni d'une caisse de livres, je vogue sur la rivière, je m'approche des bateaux et je leur distribue mes livres. Je visite ainsi de vingt-cinq à trente bateaux, et je distribue de soixante-quinze à cent livres. D'ordinaire je ne donne qu'un traité à chaque personne. J'ac-

compagne le livre de quelques paroles d'explication et d'exhortation. Pendant le mois dernier, j'ai commencé mes distributions avant le lever du soleil. Les bateaux peuvent transporter mes livres et avec eux l'Evangile dans toutes les parties du royaume. Il n'y a peut-être pas de pays au monde aussi considérable que celui-ci, dont les habitants visitent aussi souvent leur capitale. C'est donc un grand champ qui nous est ouvert; je ne sais rien qui puisse nous empêcher de donner des traités religieux à tout bateau qui vient à Bangkok. J'ai distribué des traités devant les palais des plus hauts personnages, devant celui du roi lui-même, et je n'ai jamais rencontré la plus légère opposition. Le gouvernement ne nous est pas hostile; personne ne s'oppose à nous. Pendant les mois de février et de mars, j'ai distribué 1,209 traités à349 bateaux et 200 aux bateaux de Bangkok; les 349 bateaux étaient venus de quarante-six endroits différents. »

Le même missionnaire écrivait plus tard : « A dix heures du matin, je m'assieds sous le verandah de la maison pour prêcher l'Evangile à ceux qui, en passant, se détourneront vers moi pour m'écouter. Je commence ma prédication entre dix et onze heures, parce que tout le monde étant occupé, je puis espérer que mes auditeurs ne seront pas trop nombreux. Je désire qu'ils ne viennent pas en trop grand nombre à la fois, pour avoir avec eux des entretiens plus prolongés et plus individuels. Sous ce rapport, mon attente a été trompée. J'ai ordinairement, peu de temps après avoir pris place sur mon siége, de vingt à trente auditeurs, souvent même quarante. Toutes les demi-heures je fais une distribution de traités. Pendant les cinq semaines qui viennent de s'écouler, je n'ai manqué que deux fois au rendez-vous. »

Enfin, voici comment le même missionnaire parle d'un projet nouveau de distribution de livres. « Le nombre

des prêtres de la ville de Bangkok et des faubourgs ne peut pas, je pense, être au-dessous de 10,000. Il y a dans la ville deux temples qui renferment chacun, m'assure mon instituteur, 1,000 prêtres, cinq cents de la première classe, cinq cents de la seconde. La plupart de ces prêtres sont des jeunes gens. Nous ne saurions mieux faire comprendre ce qu'est un temple ici, qu'en l'appelant un séminaire ou une université. Les jeunes gens espèrent, après avoir passé un certain temps dans les temples, prendre les degrés et entrer dans la vie active. En attendant, ils ont peu à faire, et souvent le temps leur pèse. Une histoire intéressante, si elle est à leur portée, ne peut guère manquer d'être lue. Leurs pères et leurs frères liront aussi les livres qui leur auront été donnés. De même les prêtres âgés, que le peuple vénère, et qui ne visitent jamais les missionnaires, seront atteints de cette manière. Personne, dans les temples, ne m'a traité avec plus de respect que les prêtres âgés. Enfin, en distribuant des livres dans les temples, nous avons accès auprès des enfants des nobles et des princes du royaume; car, comme il faut passer par les temples et prendre les deux degrés de la prêtrise pour arriver aux emplois civils, les fils des nobles vont y faire leurs études. »

En résumé, sans avoir porté beaucoup de fruits visibles et connus, l'œuvre présente un aspect encourageant. Les missionnaires du Conseil Américain écrivaient en 1841 : « L'Eternité seule fera connaître les effets des livres que nous avons distribués cette année et les années précédentes. Cependant nous n'avons jamais eu plus d'encouragements, soit dans l'une, soit dans l'autre branche de notre œuvre. Nous ne pouvons nous empêcher de croire que par les travaux, l'exemple et les souffrances de ses serviteurs, Dieu fait ici une grande œuvre, une œuvre préparatoire qui amènera le

déploiement de son pouvoir et de sa grâce pour la conversion de multitude d'âmes. Nous moissonnerons dans le temps convenable, si nous semons avec persévérance. Les Chinois, en particulier, nous offrent un champ de travail fort intéressant. Leurs enfants sont, comparativement, très accessibles à l'influence chrétienne. Nous avons tout lieu de croire, que si nous pouvions prêcher avec facilité en leur langue, nous formerions avant longtemps des assemblées assez considérables. »

Le langage des missionnaires baptistes est plus satisfaisant encore : « Il n'existe en ce moment, disaient-ils en juillet 1842, aucun champ parmi les Chinois plus encourageant que celui de Bangkok, aucun qui mérite plus d'intérêt et demande plus impérieusement de nouveaux ouvriers. Nous ne voulons nullement dire que la Chine, maintenant accessible, n'est pas un champ encourageant; au contraire, il faut rendre grâce à Dieu qui a ouvert cette grande porte; mais nous pensons que l'œuvre ici mérite au moins les mêmes prières, les mêmes sympathies, la même coopération. La population suffit à toute l'activité de plusieurs missionnaires. L'influence exercée sur elle sera durable; la population est fixée dans le royaume. Elle est plus facile à aborder ici que partout ailleurs; car, d'un côté, elle n'a pas les forts préjugés des Chinois restés dans leur pays natal, et de l'autre, elle n'a rien à craindre de l'autorité. Déjà nous avons une petite Eglise, qui se compose de seize Chinois convertis; l'un d'eux est déjà un aide fort utile; deux autres promettent une précieuse coopération. De plus, nous avons plusieurs candidats au baptême; quatre ou cinq au moins donnent des marques satisfaisantes de piété. Nous avons un auditoire très respectable le dimanche. Nous trouvons aussi, dans les visites que nous faisons, et dans nos distribu-

tions de livres, des encouragements qu'on ne pourrait attendre dans une station nouvelle. »

Nous dirons fort peu de chose des stations de Malacca, de Singapore et de Penang. L'important collége anglo-chinois, établi depuis si long temps dans la première de ces possessions de la Grande Angleterre, a dû être transporté à Hong-Kong, où il sera, de toutes les manières, mieux placé. Nous ne savons pas si la station de Malacca sera abandonnée, son caractère du moins sera changé ; elle ne sera plus un dépôt d'armes spirituelles préparées pour la Chine. Le dépôt sera plus près du champ de bataille. A Singapore et à Penang les missionnaires ne travaillent pas sans quelque encouragement : Chinois et Malais écoutent l'Evangile qui ici aussi est annoncé sur les places publiques, et de maison en maison ; les missionnaires, malheureusement très peu nombreux, sont reçus avec respect, quelquefois écoutés avec intérêt ; les écoles ne laissaient pas que de donner quelque satisfaction. Cependant la tâche est bien dure, bien ingrate. Les Malais sont pleins de préjugés, les Chinois d'indifférence ; la plupart du temps ils n'écoutent pas, quand ils écoutent c'est sans comprendre, s'ils comprennent, c'est sans croire, et la semence tombe souvent sur un chemin rocailleux, où elle se dessèche et périt.

Dans l'empire Birman la prédication de l'Evangile porte beaucoup plus de fruits; non pas que la prédication soit libre; l'empire est interdit aux messagers de la bonne Nouvelle. Le prince veut rester dans ses ténèbres, dans son idolâtrie. Comme il n'y a qu'un trone, il veut qu'il n'y ait qu'une religion; maître des corps il veut l'être des âmes. S'il est un pays cependant où les missionnaires se soient montrés dignes de leur charge par un dévouement et une patience inébranlables, c'est bien

l'empire Birman, cet empire dont les prisons ont vu les souffrances du fidèle Judson, et les angoisses plus grandes peut-être de son admirable épouse. Que des missionnaires ou faibles ou ambitieux soient bannis d'un pays, cela se comprend; mais il est barbare de bannir aussi des hommes à qui des châtiments aussi cruels qu'injustes n'ont jamais arraché une parole d'accusation ou de murmure, qui n'ont demandé pour compensations à leurs peines que le privilége de continuer leur œuvre, en souffrant encore, s'il le fallait. Le souvenir des missionnaires vit au cœur de l'empire, ils y sont présents par la foi, par la piété qu'ils y ont laissée; de nombreux chrétiens y servent Dieu tantôt tranquilles, tantôt persécutés. Seuls depuis long temps, ils semblent n'avoir rien perdu de leur ferveur, de leur zèle ; le Seigneur est leur pasteur, il les nourrit du lait pure de sa parole, et l'œuvre commencée par les missionnaires se continue sans eux. Il y a plus d'un rapport entre les martyrs de Madagascar vivant dans les déserts et dans les cavernes, traqués comme des bêtes fauves, puis percés par la lance du bourreau, et ces Karens dispersés qui ont eu aussi à souffrir amendes, travaux forcés, emprisonnements. Moins cruel, cependant, ou moins aveugle que la sanguinaire reine de Madagascar, le chef de l'empire Birman revient à des sentiments plus équitables envers ses sujets chrétiens. Il a cessé de les persécuter. On l'a vu souvent : la haine qui punit se lasse plutôt que la charité qui souffre ; quand une Eglise est fidèle, les coups l'affermissent plutôt qu'ils ne l'ébranlent, et la verge de l'exacteur s'use si la patience du martyr ne s'use pas. Les Karens ne se sont jamais permis de représailles dans un pays où les vengeances sont si faciles et si communes ; chrétiens inflexibles, ils étaient aussi des citoyens soumis. S'ils excitaient la co-

lère du monarque par leur foi, ils commandaient sa confiance par leur fidélité. Leur sagesse porte ses fruits. Les dernière nouvelles annonçaient qu'ils pouvaient enfin servir Dieu en paix. Les chrétiens de l'intérieur, disait-on, forment de vastes assemblées. Les officiers Birmans sont présents à leur culte. Les évangélistes circulent librement et ouvertement dans le pays; ils tiennent des réunions sans trouver d'opposition, le gouvernement les laisse faire et se tait. La pensée du gouvernement semble être de garder une parfaite neutralité, de n'intervenir en aucune manière dans les pratiques religieuses des Karens, si elles ne touchent pas à leurs devoirs civils. On rapporte que dans sa dernière visite à Rangoun, le roi demanda des renseignements sur les Karens qui ont embrassé la religion *étrangère;* on lui dit qu'ils étaient soumis aux lois, qu'ils payaient bien les taxes; alors, dit le roi, laissez-les tranquilles.

Le nombre des Karens convertis dans l'empire proprement dit, serait fort difficile à déterminer; ce que l'on peut dire de plus certain, c'est qu'il croît très rapidement. On assure que des villages entiers ont embrassé l'Evangile, de nombreuses Eglises se sont formées d'elles-mêmes, elles sont sous la conduite d'évangélistes indigènes. Plusieurs centaines de personnes avaient quitté leurs demeures et avaient fait seules ou avec leurs familles un long voyage à travers les montagnes de l'Aracan pour aller demander le baptême à l'un des missionnaires. Celui-ci avait baptisé, en janvier et février de l'année 1842, deux cent cinquante-neuf candidats. Plus tard, et pendant une portion de l'année seulement, il baptisa encore cent trente personnes, tandis que des ministres indigènes en baptisaient de leur côté deux cents. C'est quelque chose de bien encourageant

pour les missionnaires et de bien intéressant pour tous les amis de leur œuvre, que de voir des foules de chrétiens venir incessamment de l'intérieur d'un pays fermé à l'Evangile, préparés, touchés on ne saurait par qui, si on ne connaissait pas la puissance de l'Esprit de Dieu, qui sait également se servir des hommes et s'en passer; venir, dis-je, demander le privilége de porter un nom qui ne confère que l'opprobre, et qui baptisés s'en retournent joyeux dans leurs demeures, où jusqu'ici la persécution ne manquait guère de les frapper. Si vingt, si quarante missionnaires pouvaient tout-à-coup et à la fois se répandre parmi ces Eglises naissantes, parmi tant de villages déjà ébranlés, quelles conversions, quels changements, quels triomphes ! Les missionnaires sont là, à côté, mais ils ne peuvent faire un pas; du regard ils voient, ils admirent la moisson toute blanche, mais le sol leur est interdit et ils ne peuvent tendre la main pour cueillir ces fruits. Si quelquefois, peut-être plus hardis que sages, ils franchissent, malgré les lois, les limites de l'empire, ce ne peut être que furtivement et pour peu de temps. Mergui, Tavoi, Amherst, Aracan, sont les principales villes qu'ils habitent. Ils y vivent en paix, parce que le pouvoir de l'empereur y est faible ou nul, les Anglais ayant pris possession d'une grande partie des côtes, et plusieurs chefs indigènes étant parvenus à se rendre indépendants, ou à peu près. La station de Rangoun paraissait être dans un très fâcheux état; les missionnaires se proposaient de la visiter, quoiqu'elle soit dans l'empire propre; ils se proposaient, en général, de faire de nouvelles tentatives pour recommencer l'œuvre dans l'intérieur. Ce n'est pas que le champ qu'ils cultivent soit trop étroit; leur œuvre même sur les côtes est au-dessus de leurs forces; car là aussi les Karens sont et très nombreux et très bien disposés. Qu'est-ce que cinq missionnaires proprement

dits (1) pour trente ou quarante lieux, éloignés les uns des autres, qu'il faut visiter à des époques régulières, qu'il faut pourvoir d'instituteurs, d'évangélistes, d'écoles et de livres! Les missionnaires sont appelés, ils sont nécessaires partout, et ils ne peuvent être qu'en peu de lieux à la fois. Ils demandent avec instance des collaborateurs à leurs amis d'Amérique; en attendant, ils se multiplient autant qu'ils le peuvent. Ils publient des ouvrages qu'ils ont traduits, ils les répandent et les font répandre. Plusieurs presses fonctionnent toujours, plusieurs imprimeurs travaillent incessamment. La traduction de la Parole-Sainte, cette œuvre si grande et si difficile, surtout dans une langue sans littérature, se poursuit avec activité; plusieurs portions du Nouveau-Testament avaient déjà paru. Au milieu de ces Eglises à peine formées, les missionnaires avaient établi des Sociétés de Mission, et ces Sociétés entretenaient, à leurs frais, plusieurs ouvriers dans la vigne du Seigneur; le temps n'est pas loin peut-être où, pauvres en biens de ce monde, mais riches en foi, elles pourvoiront à l'entretien de tous leurs missionnaires. Un nombre très considérable d'évangélistes indigènes, cinquante au moins, travaillaient autour des missionnaires, et occupaient beaucoup de ces stations intéressantes que les missionnaires ne peuvent que visiter. Le nombre des aides indigènes dans l'intérieur du pays nous est inconnu; il doit être considérable aussi. Les missionnaires avaient imposé les mains à plusieurs indigènes, qui, par la solidité de leur piété et la maturité de leur caractère, leur avaient paru mériter cette haute marque de confiance. Ils en préparaient d'autres aux mêmes fonctions. L'active coopération de ces hommes simples, mais

(1) Le nombre des ouvriers américains est de 15 à 20, y compris les aides et les femmes.

fidèles, avait beaucoup contribué aux progrès de l'œuvre. En général, ils s'étaient montrés dignes, prudents, dévoués; ils avaient aidé les missionnaires à poursuivre l'œuvre sur une grande échelle; eux seuls la continuent dans l'empire; c'est par eux que l'Evangile y pénètre, s'y répand, que les Eglises y naissent et s'y affermissent. Sur les côtes, quelquefois ils précèdent les missionnaires, quelquefois ils les suivent; ils commencent les travaux ou les poursuivent, et tout à la fois colporteurs, instituteurs, prédicateurs, ils rendent à la cause de l'Evangile d'immenses services. Il ne peut se faire cependant que dans un nombre d'ouvriers si considérable il n'y ait personne qui ne manque de lumière ou d'expérience; leurs conseils ne sont pas toujours sages, leur zèle n'est pas toujours pur, et les missionnaires qui les emploient, qui les encouragent, qui rendent justice à leurs qualités en supportant leurs défauts, gémissent profondément de n'être pas plus nombreux, aussi nombreux que le sont leurs aides, car alors les fautes seraient redressées aussitôt que commises, et mieux dirigés les évangélistes seraient beaucoup plus utiles. En tenant compte de ce qui manque aux ouvriers, de ce qui manque aux troupeaux, peu d'œuvres ont eu des succès aussi rapides et aussi beaux, peu de populations au monde sont mieux disposées que cette intéressante nation des Karens, naguère ignorée, même de la science, livrée sans consolation à un dur despotisme, mais dépositaire de souvenirs remarquables, que nous avons fait connaître dans le temps, et qui la préparaient à l'avance à recevoir l'Evangile qui les rectifie et les complète. (1) Sur les côtes, trente ou quarante églises composées de Karens convertis, autour de ces églises trois ou quatre mille âmes qui écoutent l'Evangile, vingt, trente mille âmes qui seraient heureuses

(1) Voyez XII[e] année, pages 239 et suivantes.

de l'écouter, s'il leur était annoncé ; dans l'intérieur des troupeaux très-vivants, quoique sans pasteurs, l'œuvre se faisant en quelque sorte sans ouvrier, ou plutôt par l'ouvrier par excellence, le St.-Esprit, et des dispositions si favorables, que si un missionnaire, dit-on, pouvait se rendre au cœur du pays, des centaines de Karens se jetteraient à ses pieds pour lui demander le baptême : tel est l'état de la mission au-dedans et au-dehors de l'empire Birman. De cette vue, un peu générale, détachons deux traits particuliers.

Converti jeune, Bléh-Poh avait trouvé de l'opposition parmi ses parents ; il opposa aux menaces la douceur de son caractère et la sagesse d'une conduite réservée, quoique ferme; il gagna par son exemple plusieurs membres de sa famille à l'Evangile, que depuis lors il pratiqua avec fidélité et prêcha avec zèle. Il avait perdu une partie de ses biens en devenant chrétien : il ne parut jamais les regretter. En 1842, il reçut de la Mission qu'il servait trente-six roupies. « C'est l'argent du Seigneur, » dit-il; il chercha des chrétiens indigents, il leur donna tout ce qu'il avait reçu ; pour lui, pauvre, comme toujours, il se confia en la Providence et continua son œuvre sans salaire ici-bas. Il s'occupait nuit et jour des autres, jamais de lui-même. Persécuté de très bonne heure par les officiers du gouvernement, il fut questionné, menacé de tous les dangers ; on ne lui demandait qu'une chose, de cesser de prêcher à ses amis la religion *étrangère*. La mort, et une mort très cruelle, pouvait suivre son refus; il ne parut jamais hésiter un instant, ni éprouver la moindre crainte des châtiments. Il y avait dans son maintien tant de calme, dans sa parole tant de douceur, que ses adversaires devenaient comme impuissants devant lui : ils ne pouvaient le punir, ils le respectaient, ils le craignaient presque, lui prisonnier; il leur disait ce que per-

sonne que lui ne pouvait leur dire; ils lui défendaient de prêcher, et il leur prêchait à eux-mêmes, mais avec tant de charité qu'ils n'en éprouvaient aucune irritation : on croit même que plusieurs furent persuadés, et que, chrétiens dans le cœur, il ne leur manque que la force de suivre par une profession franche de la vérité le bel exemple qui leur a été donné. Aucun des évangélistes indigènes ne souffrit moins de la persécution, quoique aucun ne l'ait bravée davantage. L'excellent Bléh-Poh circulait librement dans le pays; il allait dans toutes les directions apporter des exhortations, des encouragements, des conseils. Modeste, discret, humble comme un enfant, d'un jugement sûr, pénétrant même, d'une conduite toujours irréprochable, d'une candeur telle que tout son être était comme transparent, il excerçait une très grande influence, il avait le respect et la confiance de tout le monde; pour tous les cas graves on recourait à son bon sens chrétien, ses décisions étaient sans appel: on savait que la plus parfaite impartialité les dictait toujours. La prière était pour lui une habitude, la plus douce de ses habitudes; il n'aurait pas pu vivre sans prier. Déjà avant d'entrer dans la carrière missionnaire, on le voyait se retirer souvent dans quelque lieu caché, et passer là un jour dans le jeûne et le recueillement. Sa maladie interrompit cette vie de dévouement. Attaqué du choléra, il ne tarda pas à se relever. Mais il était faible encore; ses amis devinant ses désirs, le prièrent de se soigner pour éviter une rechute. Mais on souffrait autour de lui, sous ses yeux; il ne put supporter ce spectacle; s'oubliant lui-même jusqu'à la fin, il se traîna devant les lits des malades; il alla de maison en maison exhorter, consoler les victimes de l'épidémie; autant qu'il le put, il profita de ce moment précieux pour faire du bien; mais les forces ne tardèrent pas à l'abandonner. Une seconde attaque du terrible fléau le mit

tout-à-coup à deux doigts de la mort; tranquille pour lui-même, plein de confiance en son Sauveur, il employa les derniers moments de sa vie, malgré les angoisses de la plus affreuse de toutes les maladies, à supplier ses amis de rester fermes, et de ne jamais déserter la cause de Christ; son dernier souffle leur apporta une dernière parole de charité et de consolation. Le pieux évangéliste cessa d'exhorter en cessant de vivre. Il mourut, le 20 décembre 1842, à l'âge de 30 ans. Après sa mort, ce ne furent que regrets et que larmes; les plaintes se mêlaient à l'admiration et aux éloges; des familles, des congrégations entières le pleuraient comme un parent, comme un ami vénéré et chéri; on repassait ses qualités, on parlait de sa douceur, de son humilité, de son dévouement; on se rendait en foule auprès du missionnaire, et l'on s'écriait en sanglottant : « Bléh-Poh est mort! instituteur, que ferons-nous? » Le missionnaire lui-même résume ses impressions et son jugement en ces mots : « Je n'ai jamais vu son égal dans l'empire; quand je pense à sa mort, une sorte d'effroi s'empare de moi, et mon cœur se fond comme de l'eau. »

Bléh-Poh avait renoncé aux biens de la terre; dans le le lieu où il est, il ne se repent pas de son sacrifice. Ce sacrifice, beaucoup de chrétiens n'auraient pas la force de le faire, d'autres n'en auraient pas la liberté, ils pensent que jouir chrétiennement des biens que Dieu donne, est aussi beau et peut-être plus difficile que de s'en dépouiller tout-à-coup. Tel était le sentiment d'un chrétien Karen, que l'un des missionnaires visita, il y a quelque temps, dans sa retraite paisible. Sa maison était agréablement située, sur le penchant d'une jolie colline. Elle était entourée d'arbres, que les mains du propriétaire avaient elles-mêmes plantés. Une vallée s'étendait devant elle, et dans la vallée un ruisseau, clair comme le

cristal, coulait bruyamment en formant de pittoresques cascades. Le regard se promenait sur une forêt d'arbres de toute sortes, qui étalaient au loin leur riche verdure et leurs fruits parfumés. Les fleurs étaient aussi variées que belles; un troupeau de chèvres paissait à quelque distance. Le soleil épanchait une douce lumière sur cette scène charmante. Il était difficile d'imaginer quelque chose de beau ou quelque chose d'utile qui ne se trouvât là. Riche, la famille était de plus entourée de respect et d'affection, et rien ne semblait manquer à son bonheur. En plaçant le diner du missionnaire sous l'ombre d'un grand arbre, l'un de ses gens dit : « Ceci est un lieu très agréable. » — « Oui, très agréable,» répéta-t-il, tandis que son regard se promenait tour-à-tour sur la colline au charmant aspect, sur la vallée au ruisseau murmurant. « Peut-être trop agréable,» pensa en lui-même le missionnaire, « pour le bien de son propriétaire.» Celui-ci était assis à ses pieds : « Mon ami, lui dit le serviteur de Dieu, si le Seigneur vous appelait à passer de ce jardin dans le tombeau, ne seriez-vous pas affrayé?» « Non, je ne serais pas effrayé; je ne considère comme mienne aucune des choses que je possède; tout est à Dieu. Pendant que je suis sur la terre, il m'accorde l'usage de ces choses pour mon entretien ; grâce à sa bonté, je possède assez pour moi et ma famille; je puis aussi épargner quelque chose, que je m'efforce de partager avec mes amis pauvres, et les étrangers qui me visitent.» Cet homme n'avait pas d'enfants, et cependant sa maison en était remplie : c'est que sa maison était un refuge pour les malheureux, et il se plaisait, lui, à être le père des orphelins. Il avait donc deux enfants qui avaient perdu leurs mères, et qu'il devait garder pour les élever; trois enfants qu'il nourrissait, en attendant que leurs parents malades pussent les reprendre; un enfant sans mère, un enfant en séjour, et trois autres enfin qui appartenaient

à une femme malade, établie dans la maison. Des marchands Hindoux se présentèrent : leurs marchandises étaient séduisantes, on en acheta pour *une* roupie; le missionnaire partit le lendemain, on lui remit une offrande pour l'œuvre des missions : Ceux qui n'avaient trouvé qu'une roupie pour eux, en trouvèrent seize pour Dieu. Lecteur chrétien, ou renoncez aux biens comme l'Evangéliste, ou usez-en, comme le chef de famille.

NOUVELLES RÉCENTES.

Mort d'un Chef venu de l'Océanie à Londres.

Il n'y a que fort peu de temps, que nous annoncions l'arrivée à Londres de deux insulaires de l'Océanie; embarqués sur le *Camden*, ils avaient fait le voyage avec le missionnaire Heath. (1) L'un d'eux n'est plus. Quelques jours de souffrance l'ont conduit dans la tombe. C'était un chef de quelque importance; il était né a Tutuila, île bénie parmi ces îles Samoas, où l'Evangile a fait de si beaux, de si rapides progrès. Son peuple le regrettera sans doute longtemps, car il était un chef honnête, doux, qui faisait plutôt aimer que craindre son autorité.

Il n'y avait qu'un an ou deux qu'il était converti et baptisé, lorsque le *Camden* partit pour l'Angleterre; M. Heath lui proposa de venir avec lui visiter les chrétiens de la Grande-Bretagne. Leota accepta. Pendant la traversée sa conduite fut exemplaire. Lui et l'instituteur son compatriote priaient chaque jour ensemble, et chacun en particulier, dans leur langue; ils lisaient aussi régulière-

(1) Voyez XVIIIe année, page 436.

ment l'Evangile et d'autres livres chrétiens. Il tenait un journal de tout ce qu'il remarquait à bord ; il continua ce journal pendant son séjour en Angleterre. Beaucoup de chrétiens désirèrent le voir ; il voyagea, il parla plus que ses forces ne lui permettaient. Ses paroles simples et édifiantes produisaient toujours un excellent effet. La dernière fois qu'il parla en public, il termina ainsi son discours : « Nous ne nous verrons peut-être plus dans ce monde; c'est pourquoi, préparons-nous pour la grande réunion dans les cieux.» Il tomba malade en revenant à Londres; il se plaignit d'une douleur assez vive, mais qui ne paraissait pas grave. M. Heath et l'instituteur durent se séparer du malade ; ce n'était, pensaient-ils, que pour quelque temps ; ils firent, néanmoins, remarquer au chef que bien des personnes étaient mortes d'une maladie semblable à la sienne. Il répondit avec beaucoup de calme: «Comme il plaira à Dieu. Je ne crains pas. Je crois en Jésus.» Quelques jours plus tard Leota était mort d'une maladie de poitrine, dont il porta le germe en Angleterre, mais que les fatigues de fréquents voyages, une nourriture et un climat nouveau développèrent rapidement, selon le rapport des médecins.

La cérémonie de l'enterrement fut solennelle et touchante. On remarquait, parmi les assistants, le capitaine et le premier officier du *Camden*, le missionnaire Heath, l'un des fils du martyr Williams, l'instituteur des Samoas, un jeune insulaire de Tahiti, et plusieurs des directeurs de la Société des Missions de Londres. L'un de ces derniers, M. Freeman, prononça un discours dont nous citerons les paroles suivantes :

« Il avait des formes belles et nobles, une taille haute et imposante, une expression remarquable de douceur et de bonté en même temps que d'intelligence et d'énergie. Tel l'avait fait le Dieu de la nature. Ses qualités phy-

siques prouvaient la vérité de ce qu'Ellis et d'autres nous ont dit des formes et de l'air des chefs de l'Océanie méridionale. Il était né pour commander; il n'aurait été déplacé dans aucune aristocratie. Mais voici qui valait mieux que tout cela : Dieu avait renouvelé son cœur, éclairé son esprit, et nous avons vu, non pas un sauvage, un païen, un grossier idolâtre; car il n'y avait rien en lui de féroce, rien d'apathique, rien qui put révolter ou blesser ; nous avons vu un homme d'une douceur qui commandait dès l'abord l'affection et la confiance. Il gagna plusieurs amis, bien qu'il ne put causer avec aucun. Son attitude, sa manière d'être seule lui assurait l'estime de ceux qui le voyaient. Mais c'était surtout parce qu'il était chrétien qu'on l'aimait. Ses réflexions dans les réunions publiques annonçaient une sobriété et une justesse de jugement, une reconnaissance envers Dieu, un zèle pour la propagation de l'Evangile, qui lui faisaient honneur. Nul doute que nos relations avec lui n'eussent été bien plus agréables, si nous avions pu le comprendre sans recourir à un interprète..... Voilà donc devant nous les restes d'un païen converti, d'un croyant, d'un homme qui avait placé toute sa confiance en l'Agneau de Dieu, et dont l'âme, nous l'espérons, est maintenant aux cieux. C'est là notre consolation. Cette mort nous montre ce que l'Evangile peut faire, et combien il importe de le propager. Souvenons-nous de notre ami, le prédicateur indigène ; privé de son compagnon de voyage, il sent son épreuve, il doit se trouver bien seul. Puissons-nous tous dire à notre heure dernière, comme notre ami décédé : «Je ne crains pas; je crois en Jésus.» Adieu, Leota, nous répandons nos larmes sur ta dépouille mortelle; adieu, jusqu'à ce que la trompette sonne, et que les morts se relèvent de la poussière.»

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MÉKUATLING.—Lettre de M. Daumas, sous la date du 2 avril 1843.

Retour dans la station de personnes qui l'avaient quittée. — Fourberies d'un faiseur de pluie et credulité des natifs. — Effets de l'exemple donné par le missionnaire dans les travaux d'agriculture. — L'Evangile annoncé par les indigènes convertis. — Baptême de huit candidats.

Messieurs, et bien chers Frères en notre Seigneur,

La douleur que nous éprouvons lorsque quelques naturels nous abandonnent, reste longtemps gravée dans nos cœurs. Ceux qui vivent loin de nous s'imaginent, peut-être, que le vide que laissent dans les stations les personnes qui s'en éloignent est bientôt comblé par l'arrivée de nouveaux habitants. L'expérience prouve qu'il n'en est pas toujours ainsi : une station exposée à voir ses habitants émigrer, bien loin d'attirer les natifs, les éloigne. Les gens prévenus contre l'Evangile s'imaginent qu'il y a des raisons qui commandent ces émigrations, et ceux qui s'éloignent les confirment toujours dans leur opinion. C'est ainsi qu'une station souffre toujours de ces sortes de déplacements, qu'il est difficile d'éviter parmi ces tribus no-

Ce premier essai n'ayant produit aucun résultat, l'Engaka commanda qu'on immolât une vache noire, aprés lui avoir coupé les jointures des genoux, et l'avoir laissée mugir et se débattre quelque temps. Ce moyen et d'autres non moins cruels ne réussirent pas mieux ; un soleil brulant consumait les paturages et arrêtait toute végétation. Les natifs, remplis d'inquiétude et impatients de voir leurs désirs réalisés, demandaient avec humeur à l'Engaka de faire tomber de la pluie. Il tâcha de les tranquilliser en leur disant qu'à la nouvelle lune leurs prières seraient exaucées. L'oracle se trompait encore. Les troupeaux dispersés au loin, à cause du manque d'herbe, furent ramenés par son ordre. Il prophétisa avec assurance que le mugissement du bétail ferait monter les nuages et tomber la pluie avec abondance; mais hélas ! nouveau désappointement, qui lui fit enfin perdre la confiance de ses adeptes. Les natifs étaient fatigués de tant d'illusions, et les femmes étaient extrêmement irritées. L'Engaka tombé en discrédit, n'osa plus sortir de sa maison le jour, tant il craignait les insultes de ceux qu'il avait si grossièrement trompés. Lorsqu'il demandait de l'eau, on lui en refusait, en lui disant que les fontaines étaient sèches, et qu'il devait s'empresser de faire de la pluie. Sur ces entrefaites, le chef vint me visiter. Je tâchai de faire tomber la conversation sur l'Engaka, et je m'efforçai de lui faire comprendre quelle folie il y a à se confier en un pauvre mortel pour avoir de la pluie. Je lui dis que je n'étais pas étonné de voir une si grande sécheresse régner dans le pays, que sans doute Dieu voulait cette année montrer l'impuissance des Engakas, afin que la tribu comprit mieux qu'il y a un Etre Suprême qui donne les pluies de la première et de l'arrière saison. J'appris ensuite, que dès que Molitsane fut rentré chez lui, il fit appeler l'Engaka, et lui ordonna de quitter la ville

sans retard. L'Engaka effrayé supplia le chef de le laissser dans la ville, vu que s'il le chassait on le tuerait certainement dans d'autres villages.

Ces ministres de ténèbres malgré leur ignorance, conservent encore une trop grande influence. Les indigènes les craignent, particulièrement ceux qui n'ont point encore été dans les stations missionnaires. Ils croient sans difficulté aux échappatoirs que les Engakas savent toujours trouver pour sauver leur crédit. Aussi celui dont je viens de parler, osa déclarer ouvertement peu de temps après avoir été menacé d'être chassé du milieu de nous, qu'il y avait un homme dans la tribu qui empêchait la pluie de tomber. Un *picho* (assemblée) fut convoqué, l'accusé dut comparaître pour se justifier. Il avait eu soin de prendre avec lui sa femme qui était extrêmement maigre. Lorsqu'on l'interpella, il se leva, et dit qu'il n'était nullement coupable de ce dont on l'accusait; qu'il désirait lui autant que qui que ce fut voir tomber la pluie, qu'on pouvait considérer sa femme, et se convaincre qu'il n'avait pas des provisions abondantes. Ses arguments parurent assez concluants. L'un des assistants prit la parole après l'accusé; on voyait à son costume que ce n'était pas un habitant des stations, ses peaux, son corps tout graisseux, ses cheveux longs l'annoncaient assez. Il se déclara en faveur de l'accusé, et dit que Jéhovah seul faisait de la pluie, que personne n'avait le pouvoir de la faire tomber. Après d'autres orateurs qui semblaient faire peu de cas des paroles de l'Engaka, notre petit chef Ralyé déclara franchement ce qu'il pensait des coutumes de ses ancêtres, et fit entendre la vérité. Molitsane lui-même fut tellement de l'avis de son neveu, qu'il acquitta l'accusé à la confusion de l'Engaka. Les natifs semblaient être amenés par les circonstances à comprendre ce que nous ne cessons de leur dire depuis plusieurs années : *Que l'Eternel fait tout ce qu'il lui plaît dans les cieux*

et sur la terre, dans la mer et dans les abîmes, qu'il fait monter du bout de la terre les vapeurs et qu'il produit les éclairs pour la pluie. (Psaume CXXXV, 6, 7.) Les Services devinrent plus fréquentés. Une famine terrible était redoutée, lorsqu'enfin le Seigneur entendit les prières de ses enfants qui lui étaient addressées dans sa demeure et ailleurs. Des pluies abondantes vinrent remplir de joie et d'espérance les cœurs des pauvres natifs. Quoique les pluies aient été très tardives, la récolte sera aussi belle que nous pouvons le désirer. Les jardins offrent en ce moment un coup d'œil magnifique. Les gelées qui s'étaient fait sentir les autres années au commencement de ce mois, ne se sont pas encore reproduites, de sorte que les naturels ont bon espoir de recueillir une abondante moisson. Cette pensée les a remplis d'un nouveau courage, et les a portés à enclore par des fossés et des murs quelques-uns de leurs jardins. Une vallée d'une grandeur considérable a été fermée par un mur de sept mille mètres, soit environ deux mille trois cents pieds.

On pourrait croire au premier abord que l'agriculture détourne le missionnaire de sa vocation et le rend matériel; sans doute il serait plus doux pour nous, de nous occuper exclusivement de l'œuvre spirituelle, et de laisser à d'autres mains les travaux manuels auxquels nous devons nous livrer presque journellement, mais la chose est impossible, à cause de notre position au milieu d'un peuple sauvage. De plus, il faut se rappeler que nous sommes venus non seulement convertir ces tribus au christianisme, mais encore apporter aux sauvages la civilisation, leur inculquer des idées d'ordre, d'industrie, qui tout en les attachant au sol, les rendent plus dignes du nom de chrétiens. J'ai vu des natifs faire des sacrifices pour ne pas s'abaisser à des travaux qu'ils considèrent comme avilissants. Les missionnaires qui dans leur pensée peuvent tout faire faire et

qui cependant se livrent à des travaux assidus, quelquefois mêmes pénibles, sont un puissant moyen pour les exciter à l'activité et leur faire abhorrer la paresse. Dans ce pays plus particulièrement qu'ailleurs, le pasteur doit être le modèle de son troupeau en toutes choses. Ainsi j'ai vu des natifs qui dans le commencement donnaient une tête de bétail pour se faire bêcher un jardin, et qui vivaient dans la paresse, se fiant à la générosité des autres, aller la bêche sur l'épaule dans leurs champs pour les cultiver. J'ai fait tout mon possible pour introduire parmi les naturels de Mékuatling la culture du blé européen, je les ai encouragés, en leur donnant une petite quantité de semence. Le chef Mokbana ne pouvait assez me remercier dans sa dernière visite pour un décalitre environ de semence dont je lui avais fait présent. Le blé européen est mûr dans ce pays en décembre et le blé indigène en avril ou mai. Les naturels n'ont aucune idée des plantations d'arbres ; ils se sont contentés jusqu'à présent des fruits sauvages et des productions annuelles de leurs jardins. Maintenant ils sont surpris de voir la variété de fruits que nous avons dans le jardin de la mission, et ils désirent suivre notre exemple. Déjà l'année dernière j'ai distribué aux mieux disposés quelques pêchers, quelques pommiers, et quelques vignes. La culture des arbres fruitiers est extrêmement propre à faire comprendre une foule d'expressions bibliques qui sont fort simples pour nous, mais qui sont incompréhensibles pour les natifs. Ainsi par exemple les paraboles du vigneron et du figuier stérile deviennent pour eux aisées à saisir par l'introduction de la vigne et des arbres fruitiers dans ce pays. L'art de greffer a beaucoup surpris nos indigènes ; ils ne pouvaient revenir de leur étonnement en voyant de petites branches venues d'une grande distance, *sans racines*, *plantées* sur le haut d'un autre arbre où elles peuvent si bien croître et porter des fruits. Ceci est bien propre à

leur faire comprendre ce que dit St. Paul, Rom. XI. 17-21.

Je profitai du séjour au milieu de nous de notre cher frère Lemue, pour visiter nos environs à peu près chaque dimanche. Je fus partout aussi bien reçu que je pouvais le désirer. Depuis lors, quelques indigènes ont pris la bonne habitude de se rendre dans la station le dimanche. J'ai la douce espérance que peu-à-peu ce bon exemple sera suivi par d'autres. L'Evangile fera des progrès; il se répandra de proche en proche, et soumettra tous les cœurs à l'empire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. Nos chrétiens s'empressent dans les chasses et en général dans toutes les circonstances de rendre témoignage à la vérité. Dernièrement un des habitants de la station, qui s'est rendu chez les Barapoutsas, à environ cent lieues N. E. d'ici, a porté la bonne nouvelle du salut à cette tribue éloignée. Avant son départ, j'avais eu une longue conversation avec lui, et lui avais confié pour le chef un message dont il s'est fidèlement acquitté. A son arrivée, une tête de bétail fut tuée en son honneur, et la tribue fut réunie pour entendre les *nouvelles* qu'annonçent les missionnaires. Le chef des Barapoutsas m'a fait remercier pour mon message, et m'a promis de me faire une visite. J'espère que les quelques paroles que je lui ai fait annoncer prépareront les voies à un messager de paix. Le fils d'un chef d'une tribu de Koranas, qui habite à l'embouchure de la Tikoue, est venu, il y a peu de semaines, accompagné de six hommes, me supplier d'intercéder auprès de mes amis pour leur faire avoir un missionnaire; il m'a dit, qu'ayant appris qu'ils ont une âme à sauver, ils désiraient, lui et ses compagnons de voyage, être instruits. Je leur fis un petit présent, leur donnai un exemplaire de l'Evangile selon St.-Matthieu; je leur recommandai de ne pas faire la guerre, de s'efforcer de vivre en paix avec leurs voisins, et je leur dis que

peut-être Dieu répondrait à leurs désirs, et leur enverrait un messager de salut.

Le Seigneur nous a encore encouragés par la réception de huit candidats. La cérémonie de leur baptême eut lieu vers la fin de l'année dernière. Nos bien-aimés M. et Mme Lemue étaient au milieu de nous, lorsque je baptisai les huit nouveaux membres de notre petit troupeau. Frère Lemue, qui avait bien voulu, dans la même occasion, administrer le saint sacrement du baptême à un enfant que le Seigneur nous avait donné trois semaines auparavant, se chargea du service de l'après-midi, et nous distribua la Cène. Que ce jour fut béni pour nos âmes! Combien nous nous sentîmes heureux de pouvoir célébrer une fois encore ensemble sur cette terre étrangère, avec nos chers néophytes, la mémoire de la mort de notre adorable Rédempteur.

Les huit indigènes, qui ont été reçus membres de notre Eglise, avaient été longtemps à l'épreuve. (1) Nous espérons que leur foi, leur zèle, leur attachement à la vérité les rendront dignes de leur vocation. L'un d'eux est fils d'un Engaka, malheureusement trop célèbre dans le pays. Il a beaucoup à souffrir dans sa famille, et a besoin d'une grande fermeté pour suivre son Sauveur sans se détourner ni à droite ni à gauche. Jusqu'à présent, il a été soutenu merveilleusement, et nous a réjouis par sa conduite. Il est doux pour nous de savoir qu'il y a un fidèle serviteur de notre Dieu dans la maison même où Satan déploie sa puissance pour retenir les âmes captives dans l'ignorance et la superstition. Un autre était Engaka, et avait un grand crédit dans la tribu. Dès qu'une tête de bétail était égarée, on courait à lui; personne ne se serait

---

(1) Ils étaient membres de mes classes de catéchumènes depuis deux, trois et quatre ans.

avisé de douter de sa science divinatoire. En trompant ses compatriotes, il avait pris sur eux une grande influence. Avant d'entendre l'Evangile, il avait renoncé à la polygamie; il avait renvoyé publiquement cinq de ses femmes, et retenu celle qui était reconnue légitime, tant il était fatigué du mal qu'engendre la pluralité des femmes dans les familles. Cette nouvelle répandue au loin produisit une impression pénible. Le chef Molitsane en fut lui-même alarmé à tel point que sa colère s'enflamma contre l'Engaka, et qu'il le menaça de le faire mourir pour le punir du mépris avec lequel il traitait les coutumes de ses ancêtres. Comme on redoutait l'influence d'un tel exemple, on fit beaucoup de bruit pour intimider ceux qui pourraient nourrir la pensée de le suivre. Toutefois on n'osa rien faire à l'Engaka vénéré; on craignit qu'une révélation de *morimo* ne l'eût obligé à renvoyer ses femmes; ainsi on le laissa tranquille.

Une circonstance rattachée à l'histoire de cet indigène doit être mentionnée, quand ce ne serait que pour encourager les ministres de la Parole à profiter de toutes les occasions qui se présentent pour annoncer l'Evangile de paix aux pécheurs. Quoique Lekorou eût renoncé à la polygamie, il était entièrement étranger à la foi qui sauve. Jamais l'Evangile n'avait retenti à ses oreilles, et ne lui avait montré le chemin qui mène à la vie éternelle. En revenant de la colonie, il y a un peu plus de cinq ans, nous dételâmes un soir devant un petit village en-deçà du fleuve Orange. Sur les neuf heures nous fûmes troublés par des cris redoublés. Je sortis précipitamment de mon wagon, et me rendis du côté d'où venait le bruit. Arrivé au kraal, j'eus la douleur d'apprendre qu'un des natifs venait de battre cruellement sa femme. Après avoir rétabli l'ordre, je réunis les naturels, leur parlai de l'Evangile pendant quelques instants, et

terminai mes exhortations par la prière. Ce fut dans cette occasion que Lekorou et sa femme, qui fut baptisée il y a dix-huit mois, commencèrent à penser à leur salut éternel. Les nouvelles des blancs les étonnèrent d'autant plus, que c'était la première fois qu'il les entendaient. Ils s'enquirent auprès de nos domestiques de ce que nous étions, et du lieu où nous allions. Ayant appris que nous nous rendions à Mékuatling pour y évangéliser la tribu des Bataoungs, ils en furent réjouis, parce qu'ils appartenaient eux-mêmes à cette tribu; peu de temps après, ils nous rejoignirent et se fixèrent dans notre station. Ils y sont devenus des personnes industrieuses, des membres zélés et vivants de l'Eglise. J'ai cité cette circonstance pour ajouter une nouvelle preuve à cette déclaration de l'Ecriture : *Jette ton pain sur la surface des eaux, car avec le temps, tu le trouveras.*

Aux fêtes de Pâques, je me propose de baptiser dix nouveaux candidats que je prépare depuis quelque temps.

J'ai préparé pour nos écoles un nouveau livre d'épellation, suivi de quelques exercices de lecture, et du premier chapitre du *Voyage du Chrétien*, cet excellent livre, traduit déjà en tant de langues, et que je vais à mon tour traduire tout entier en sessouto ; M. Ludorf va imprimer le plus tôt possible mon travail.

Recevez, etc.,

F. DAUMAS-COLANY.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE.

Circonstances favorables. — Grande distribution de livres. — Lettre d'un Hindou.

Après la Chine, l'Inde est le pays qui renferme le plus d'habitants. La Chine est ouverte, mais en partie seulement; les villes accessibles ont une haute importance, mais sont, comparativement, peu nombreuses. L'Inde est accessible partout; de l'Hymalaya au cap Comorin, de Madras à Bombay, la Bible et les missionnaires peuvent librement circuler. C'est le plus beau champ du monde. Que sont les îles semées sur la surface du Grand Océan, que sont les habitants épars du désert, en comparaison de ces villes immenses, de ces royaumes populeux, qui couvrent l'Inde? C'est sur ce terrain que doit se livrer le grand combat entre le christianisme et l'idolâtrie. De même que la grande question politique est dans l'empire de Mahomet, de même la grande question religieuse est dans l'empire de Brahma et de Bouddha; vaincre l'Inde, serait vaincre les royaumes voisins et même en partie la Chine; c'est de l'Inde que l'idolâtrie s'est répandue dans ces contrées; si l'arbre était coupé par sa racine, les branches ne tarderaient pas à sécher. Le roi de Siam envoie aujourd'hui encore des députés à Ceylan pour y adorer une dent de Bouddha: le monarque idolâtre ferait un sérieux retour sur lui-même, s'il apprenait de ses envoyés que Christ règne dans l'île au lieu de Bouddha, et que les pagodes sont changées en églises.

Pour connaître le véritable état de l'œuvre dans un

pays aussi considérable, il ne suffit pas de voir ce qui se passe dans chaque station en particulier ; cette vue détaillée et successive doit être précédée ou accompagnée d'une vue générale des choses ; seule, elle induirait en erreur. Un pays peut être à la veille d'une grande transformation morale et religieuse, sans que les circonstances extérieures l'indiquent, si on les considère l'une après l'autre. Le changement est dans les pensées, il n'est pas encore dans les faits; il faut donc pénétrer un peu plus avant et examiner les esprits et les cœurs, les besoins et les tendances. Si un observateur avait parcouru l'Europe au commencement du seizième siècle, pour voir où en était une grande œuvre de réformation dont on lui aurait parlé, et s'il avait voulu juger de l'état et des chances de cette œuvre par les faits déjà accomplis, aurait-il supposé l'œuvre probable, prochaine? aurait-il supposé que quelques années plus tard elle serait consommée? Evidemment non ; mais s'il avait pénétré les cœurs, apprécié l'état des esprits, il aurait vu la réforme, non-seulement prochaine, mais déjà commencée. De même, si l'on jugeait de l'Inde par les progrès matériels et accomplis de l'Evangile, on ne connaîtrait que la moitié de l'œuvre et la moindre ; ce qui s'est fait au-dedans est plus grand que ce qui s'est fait au-dehors. Le polythéisme dans l'Inde est comme ces grands édifices que le canon et la sape attaquent depuis longtemps ; à les voir de loin, on les croirait à peine entamés ; mais si on les examine de près, on découvre qu'ils sont minés par la base et près de s'écrouler.

Nous avons déjà dit quelque part que le pieux et savant évêque de Calcutta croit à une chûte générale et prochaine de l'idolâtrie dans l'Inde. Un missionnaire qui a passé vingt ans dans l'Inde, et que beaucoup d'amis de l'œuvre des Missions ont eu l'année dernière le bonheur

de voir et d'entendre, M. Lacroix, partage tout-à-fait à cet égard l'opinion de l'évêque Wilson. Nous l'avons entendu exprimer l'opinion, ou plutôt la conviction, que l'Inde se convertira en masse; il se fait dans tout le pays une œuvre préparatoire immense qui doit amener une crise décisive. Voici, d'après M. Lacroix, les circonstances générales qui la préparent :

« A l'époque de la venue de notre Seigneur, presque tout le monde connu avait été conquis par les Romains, et avait ainsi été soumis au même pouvoir ; circonstance qui facilitait beaucoup les rapports des peuples entr'eux. Les innombrables tribus de l'Inde, autrefois en guerre perpétuelle les unes avec les autres, sont maintenant soumises à la Grande-Bretagne, dont le gouvernement assure la liberté à tout le monde. Ainsi les missionnaires peuvent circuler sans danger d'un bout du pays à l'autre. — Avant la venue du Messie, on remarquait une attente générale, une sorte de pressentiment universel qu'un roi naîtrait dans la Judée, dont le pouvoir s'étendrait au loin, et dont l'influence changerait l'état moral et religieux du monde. D'après une ancienne prophétie contenue dans leurs livres sacrés, tous les Indiens s'attendent au renversement, dans ce siècle même, de leur religion, et à l'établissement d'un ordre de choses entièrement nouveau. Les travaux des Missionnaires dans l'Inde ont persuadé aux Hindoux qu'une grande révolution est imminente. C'est à cause de cela qu'ils défendent si mal leur religion. Comment se dévoueraient-ils aux succès d'une cause dont ils prévoient la chute ? — Les Juifs, au temps de notre Seigneur, s'étaient établis dans les pays étrangers; ils avaient communiqué aux païens leurs idées sur la divinité; ils avaient montré une forme de culte plus pure, tandis que par la traduction de l'Ancien-Testament qu'il avait fait faire, l'un des Ptolémées avait, de

son côté, contribué à faire connaître Dieu, ses attributs, sa volonté révélée, et d'autres vérités ignorées. Aujourd'hui dans l'Inde on remarque quelque chose de semblable. Au lieu des Juifs, ce sont des Européens qui se sont établis parmi les païens. Ceux-ci peuvent voir dans les églises et dans les chapelles les formes du vrai culte; ils ont entre les mains les Saintes-Ecritures, des livres, des Traités religieux; ces livres agissent sur les esprits, et exercent plus d'influence que ne pouvaient probablement le faire l'exemple et les livres des Juifs au milieu de l'empire romain.—On trouve encore dans l'Inde d'autres signes du temps qui précédèrent l'établissement du christianisme dans le monde. Lorsque le paganisme vieilli allait tomber, ses derniers adhérents imaginèrent de le fortifier, en l'épurant par la philosophie de Platon. Par là il devait devenir plus raisonnable, plus conforme aux idées du peuple qui était trop éclairé pour respecter encore les folies d'une grossière idolâtrie. Le croirait-on? on fait maintenant dans l'Inde le même essai de réforme. Quelques brahmines instruits, désespérant de maintenir la religion avec ses vieilles erreurs, s'efforcent d'enter dessus un système de morale plus raffiné, pris des portions les plus sûres des Védas, et d'après lequel il faut adorer Dieu en lui-même sans aucune représentation sensible. Ils ont franchement avoué leur intention d'arrêter les progrès effrayants du christianisme, en présentant aux hommes de ce siècle éclairé une religion plus raisonnable que l'ancienne. — Qu'on se rappelle encore ce qui précéda une autre grande révolution, celle du seizième siècle. La renaissance des lettres, les écrits d'Erasme et d'autres savants littérateurs, l'avaient préparée en jetant le discrédit, en attirant le mépris sur les erreurs et les abus de la religion établie. Il se passe dans l'Inde des événements de la même nature, qui promettent d'être aussi favorables aux

progrès de la vérité. Tels sont l'étude de la science et de la littérature européenne, les relations journalières des Hindoux avec des chrétiens, les travaux des missionnaires, et enfin les doutes de plusieurs païens éminents. Le besoin de quelque chose de nouveau est si profond dans la métropole de l'Inde, que je connais une foule d'Hindoux prêts à quitter leur religion, dès qu'une bonne occasion se présentera. Après cela, je demande avec confiance s'il est au monde un pays aussi visiblement préparé par le Seigneur à recevoir l'Evangile. Si de sérieux efforts n'étaient pas faits pour convertir l'Inde, elle risquerait de tomber dans l'incrédulité et de devenir impie. Que les jours du brahminisme soient comptés, cela est parfaitement sûr pour moi; c'est l'opinion arrêtée de tous ceux qui ont examiné l'état moral du pays avec quelque soin. Ils savent que la vieille idolâtrie des Hindoux tombera avant longtemps : le cours des choses, les progrès rapides des idées, tout dans l'Inde conduit à cette conclusion. La grande question n'est pas celle de la chute de l'idolâtrie, celle-là est tranchée; c'est celle-ci : l'idolâtrie sera-t-elle remplacée par le christianisme, ou par une froide et mortelle incrédulité ? A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi; mais le grand mal aurait lieu certainement, si de promptes mesures n'étaient prises pour l'empêcher. »

Voici pourquoi il aurait lieu. M. Lacroix l'a expliqué dans une autre circonstance : le gouvernement fait enseigner dans ses écoles les sciences, non la religion. Or l'instruction détruit nécessairement dans les Hindoux toute confiance en leurs livres sacrés. Ces livres ne sont pas relatifs à la religion seulement, mais à l'astronomie, à la physique, à l'histoire naturelle, et toutes les connaissances des Hindoux ont leur base dans ces livres. C'est pourquoi les jeunes gens des grandes familles de l'Inde, qui fréquentent les écoles du gouvernement y deviennent

incrédules. L'astronomie, la géographie, la physique leur ôtent toute confiance en leurs livres sacrés, et comme on n'enseigne pas la religion dans les écoles du gouvernement, il n'ont rien pour remplacer leur ancienne foi, et ils tombent dans le déisme, l'athéisme, le matérialisme. Il faudrait que partout où il y a des écoles du gouvernement, il y eût des stations missionnaires : mais nous n'en sommes pas là.»

Cela n'est que trop vrai. L'Inde est bien le rendez-vous principal de toutes les Sociétés religieuses protestantes, et en vérité, il n'en pouvait être autrement : il n'est pas de champ plus vaste, il n'en est pas de plus intéressant, il n'en est pas de plus libre. Toutefois entre les ressources de l'œuvre et ses besoins la disproportion est effrayante. Voici quel était, il y a un an ou deux, l'état matériel de la mission protestante dans l'Inde et dans l'île de Ceylan.

SOCIÉTÉS DE MISSIONS.	Stations connues.	Missionnaires consacrés.	Aides et Instituteurs européens, non-compris les femmes.	Aides indigènes.	Communiants.	Ecoliers.
Baptistes (de Londres).	57	35	—	86	1,350	2,612
Id. générales Id..	9	6	—	12	—	—
Episcopale........	42	67	15	645	2,234	12,687
Pour la propagation de l'Evangile....	29	40	10	122	—	—
De Londres.......	20	50	4	314	544	6,903
Wesleyennes......	21	18	13	20	1,309	6,186
Eglise libre d'Ecosse	5	13	—	—	—	1,000
De Bâle..........	7	17	—	9	—	1,072
Protestante Irland.	1	5	—	—	—	—
Conseil Américain.	20	27	4	85	431	8,673
Id. baptiste...	4	5	1	6	—	100
Id. presbytérien	5	17	3	5	30	600
Free will-Baptiste.	—	4	—	—	—	—
Evangélique luthér.	—	2	—	—	—	—
Total......	220	306	50	1304	5,798	39,833

Nous devons le répéter, si l'on jugeait de l'œuvre seulement d'après ces faits réalisés et connus, on en aurait une idée tout-à-fait fausse; elle se fait aussi, quoique moins visiblement, hors des stations: tous les instituteurs, tous les professeurs du gouvernement, sont les auxiliaires des missionnaires, en ce sens, qu'ils leur préparent le terrain ; ils combattent, ils déracinent dans les cœurs d'une jeunesse nombreuse, de la jeunesse influente et riche du pays, les germes d'une idolâtrie invétérée. Ce n'est pas assez sans doute, c'est beaucoup néanmoins. Non seulement les directeurs d'écoles, mais tous les européens secondent, sans le savoir, les missionnaires, en montrant à une population déjà ébranlée la supériorité de la civilisation chrétienne sur la civilisation païenne, et en la confirmant dans cette idée vague, mais générale, que l'avenir du monde appartient au christianisme.

Mais voici d'autres auxiliaires plus directs; nous voulons parler de ces livres, qui multiplient à l'infini les appels du Seigneur. Les missionnaires ont des presses à leur usage; elles fonctionnent incessamment : les uns traduisent, les autres impriment, les autres colportent. Nous voudrions pouvoir donner une idée de ce qui se fait sous ce rapport dans l'Inde. Il est impossible d'indiquer exactement le nombre d'ouvrages chrétiens distribués chaque année; on ne le trouve pas dans les rapports des missionnaires; plusieurs grandes Sociétés, les plus grandes mêmes, ne s'expliquent pas non plus à cet égard. Voici néanmoins ce que nous avons recueilli dans des documents officiels.

La Société des Missions Baptistes avait imprimé à Calcutta,

En 1842 : Nouv.-Test.	en Bengali,	55,000 ex.	
Id.	en Hindoustani.	3,000 ex.	
Id.	en Hindoui.	21,500 ex.	90,000 ex.
Id.	en Sanscrit.	4,500 ex.	
Autres (non-connus)		6,000 ex.	

Depuis 1836, Nouveaux-Testaments .... 289,510 ex.
Depuis 1801, Id. .... 529,510 ex.

Elle préparait pour 1843 :

Des Nouv.-Test. avec parallèles, en Arménien.
Id. Id. en Hindoustani.
Id. sans parallèles, en Hindoui.
De la Bible entière, en Bengali .... } 99,000 ex.

Le Grand Conseil américain avait distribué :

Aux environs de Bombay, dans la langue des Mahrattes :

En 1841 .... 2,644,000 pages.
Depuis le commencement de la mission .... 23,139,987 pages.

Aux environs de Madras, dans la langue Tamule :

En 1841.................................. 19,430,467 pages.
Depuis le commencement de la mission. .... 53,180,467 pages.

La Société des Missions de Londres avait distribué, livres divers, en 1841 .... 127,467 ex.

La Société presbytérienne d'Amérique avait imprimé en 1842.............................. 13,544,685 pages.

La Société biblique britannique et étrangère avait envoyé de Livres saints en 1841 :

A Calcutta .... 6,000 ex.
A Bombay................................. 900 ex.
A Madras.................................. 588 ex.

La Société biblique auxiliaire de Calcutta, en 1841, avait imprimé. .... 147,700 vol.
Distribué et vendu depuis sa fondation........... 359,325 vol.

La Société biblique auxiliaire de Bombay, en 1841, avait imprimé et préparé en Mahratte et autres dialectes.............................. 33,000 vol.

La Société biblique auxiliaire de Madras avait imprimé.................................. 47,000 vol.
Vendu et distribué......................... 25,072 vol.

La Société des Traités religieux de Londres avait envoyé en 1841 des livres et des secours considérables à neuf villes qui sont des centres de distribution et de vente.

La Société de Calcutta pour publications religieuses avait imprimé en 1841, en diverses langues. 519,400 vol.
Elle avait expédié.......................... 58,240 vol.
Elle avait en magasin.......................... 273,648 vol.

La Société de Traités de Bombay avait mis en circulation, de plusieurs traités. .... 34,541 ex.

Celle de Bangalore avait distribué, traités.....		15,928
	livres......	1,895
Celle de Nagercoïl, imprimé et distribué, traités.		65,000
Celle de Madras, distribué depuis son commencement, traités		2,089,475
Livres reliés		4,518
Celle de Vizagapatam, Id. traités.		25,000
Celle d'Orissa, livres et traités		336,300
Celle de Tinnevelly, traités en 1842		73,000

Ces chiffres sont très imparfaits. Cependant ils ont une haute portée; ils nous annoncent que ce ne sont pas seulement quelques missionnaires qui attaquent une empire colossal, mais que tout un monde chrétien grandit à côté et travaille à sa ruine. Les meilleurs amis de l'Inde sont dans l'Inde; l'Inde renferme une foule de chrétiens sincères, zélés, qui soutiennent ces nombreuses Sociétés que nous venons de nommer, et qui secondent l'œuvre des missions, d'abord par l'exemple de leur conduite, ensuite par les sacrifices de leur charité.

Grande folie, triste prodigalité, dira-t-on peut-être, que ces millions de livres, distribués ou plutôt perdus chaque année. Donnés au hasard et sans discernement, quel bien peuvent-ils faire, quelle impression peuvent-ils produire, qui ne s'efface aussitôt, puisque personne n'est là pour continuer l'œuvre commencée. Ainsi juge le monde, mais la foi juge autrement. Dieu a promis que sa Parole ne retournera pas à lui sans effet. Mais est-ce la Parole parlée seulement, n'est-ce pas aussi, n'est-ce pas plutôt la Parole écrite, puisque celle-ci est plus pure que l'autre? Sans doute un livre n'est pas un missionnaire; mais s'il ne fait pas l'œuvre, il la prépare du moins, et c'est quelque chose. Si la tradition est exacte, c'est par de petits livres que l'idolâtrie s'est répandue en Orient; si les petits livres l'ont répandue, ils peuvent bien la détruire. D'ailleurs, il faut tenir compte du vide profond

que laisse dans les esprits l'instruction donnée par le gouvernement ; il s'obstine, on ne sait pourquoi, à tenir la Bible éloignée de ses écoles. Les jeunes gens en sortent dégoûtés de la religion de leurs pères ; ils ont besoin d'une croyance nouvelle, et ils trouvent, sait-on quoi? les livres des philosophes incrédules de l'Angleterre, dangereux pour tout le monde, mais surtout pour des jeunes gens sans conviction. Hume, Paine, Bolingbroke, sont étudiés avec empressement. « Lisez, disait à un jeune Hindou un missionnaire de Calcutta, lisez les *Evidences* de Paley. Attendez, répondit le jeune homme, que j'aie repassé *le Siècle de la Raison*, de Paine, que j'ai déjà lu ; mon esprit sera mieux préparé à apprécier les *Evidences*. » Combien donc n'importe-t-il pas que des livres chrétiens, variés dans la forme et dans le fond, aillent, pour ainsi dire, faire sentinelle sur le seuil de ces écoles où les missionnaires ne peuvent entrer, et apportent un aliment à ces cœurs que les études dessèchent, et qui seront bientôt gagnés par l'incrédulité, s'ils ne le sont par l'Evangile.

Vous croyez que les livres des missionnaires sont inutiles, les Brahmines ne le pensent pas. Ils ne les redouteraient pas comme ils le font, s'il ne savaient ce qu'ils en doivent craindre. Ennemis et amis reconnaissent que la grand œuvre, la grande puissance des missionnaires, est dans ce merveilleux moyen de se multiplier à l'infini et de parler à des milliers d'âmes à la fois. Un Pundit se présenta un jour chez un missionnaire. Jusqu'alors il avait été un adversaire violent de l'Evangile, mais il avait reçu un Nouveau-Testament en sanscrit, et il avait, en le lisant, changé de sentiment. « Quelle peine s'est donnée l'homme qui a traduit ce livre, dit le Pundit au missionnaire. Quel a pu être son but? » « La conversion des âmes ou au moins d'une âme, répondit le missionnaire. Le salut des âmes est la

chose du monde la plus importante, car le monde lui-même ne vaut pas autant qu'une seule âme. » « Mais qu'est-ce donc qui vous porte à croire que cette Parole de Christ, que vous annoncez ou distribuez à des hommes que la plupart du temps vous ne voyez plus, amènera leur conversion et leur salut ?» — «La promesse du Seigneur, qui nous dit que lorsqu'il aura été élevé, il attirera tous les hommes à lui, qu'il a d'autres brebis qui ne sont pas de sa bergerie, qu'il doit les amener, qu'elles entendront sa voix, et qu'ainsi il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul berger.» — «Quand est-ce que cela aura lieu?» — «Je ne pourrais préciser l'époque : mais de même que lorsqu'une terre doit être labourée et ensemencée, on abaisse les hauteurs, on fait disparaître les inégalités, de même nous préparons la voie au Seigneur, en même temps que nous le prions de se souvenir de ses promesses, et espérons qu'il s'en souviendra autant pour le salut des âmes que pour la gloire de son nom.» — «Voilà votre point de vue, le mien est différent. Vous donnez ces livres sans recevoir la moindre récompense, et les gens qui les reçoivent ne sont ni effrayés par vos menaces, ni attirés par vos promesses. Vous ne les voyez plus ensuite, il peut même arriver que vous n'en entendiez plus parler. Ils meurent, et peut-être n'ont-ils pas été changés dans leurs esprits par vos livres ; mais les livres ne meurent pas, leurs enfans en héritent et raisonnent ainsi : « Nos péres reçurent ces livres et les gardèrent jusqu'à la mort ; ils doivent renfermer quelque chose de bon. Peut-être nos pères pensaient-ils que nous les lirions ; nous les lirons en effet. » De cette manière vous vous assurez du changement des enfants : c'est ainsi que je juge vos travaux. »

Le Pundit avait raison : les livres feront du bien dans l'avenir, mais ils en font aussi dans le présent. Un exemple montrera d'abord comment ils sont demandés et reçus : « Je me trouvais un jour, disait, il y a quelque temps,

M. Lacroix, dans une île à l'embouchure du Gange; c'est un lieu de pélerinage extrêmement fréquenté, je m'y étais rendu à cause de cela même. Après avoir prêché à d'immenses multitudes qui s'étendaient aussi loin que pouvait aller ma voix, je me mis à distribuer des traités; j'en avais pris avec moi une bonne provision. Comme je vaquais à cette occupation, je vis un homme d'une taille haute et d'une vigueur peu commune qui fendait la foule et s'approchait de moi. Il me demanda un traité. Comme il ne savait pas lire, je lui dis que je ne pouvais raisonnablement pas lui en donner, puisqu'il y avait là beaucoup de personnes sachant lire, entre les mains desquelles un livre serait mieux placé. Il insista vivement et me supplia de lui remettre un traité. « J'ai un frère qui sait lire, disait-il, et il me le lira. » Me voyant persister dans mon refus, cet homme se baissant me prit dans ses bras, et me porta à travers la foule, déclarant qu'il ne me déposerait à terre que lorsque je lui aurais promis de lui donner un traité. Comme je ne pus, ni par prières ni par menaces, obtenir qu'il me mît en liberté, et qu'il continuait à me porter au milieu de la foule étonnée de ce spectacle, je finis par lui donner un traité, qu'il reçut avec toutes les marques de la plus grande joie, et qu'il emporta sans doute chez lui. Vous pouvez voir par cet exemple avec quelle avidité on reçoit nos traités. »

La preuve que les livres des missionnaires sont appréciés, c'est que les Hindoux les répandent eux-mêmes; le trésorier de la Société des traités religieux de Madras, trouva à trois cent soixante-dix milles de cette ville, un colporteur indigène. Celui-ci lui demanda s'il avait besoin de livres anglais. Le trésorier le pria de lui montrer ses livres; à sa grande joie, il trouva dans la caisse du marchand païen plusieurs publications religieuses de la Société de Madras.

Un missionnaire rencontra dans l'un de ses voyages un jeune brahmine, qu'il connaissait déjà. Aussi réjoui l'un que l'autre de se revoir, ils s'assirent pour causer. Une vingtaine de personnes se placèrent autour d'eux pour les écouter. Le missionnaire dit, qu'il ne lui fut jamais donné de parler de l'amour du Sauveur, avec plus d'émotion que ce jour-là. Les assistants gardaient un profond silence. Les larmes coulaient des yeux du jeune brahmine; le missionnaire retenait difficilement les siennes. Il parlait des priviléges du chrétien, du bonheur de pouvoir s'approcher de Dieu par son Fils, de voir ses prières exaucées, d'être soutenu dans les faiblesses, consolé dans les peines; le brahmine ne put plus se contenir, et se levant tout à coup, il se retira en sanglottant et en s'écriant: « J'essaierai, j'essaierai ! ! » Le brahmine avait lu les livres des missionnaires. D'autres missionnaires écrivent : « Je trouvai un homme, qui avait entendu l'Evangile et lu quelques-uns de nos livres. « Je m'imagine, lui dis-je, que vous allez en ce moment offrir aux dieux vos prières du soir.» « Mes prières du soir! que sont-elles, Monsieur, sinon fausseté et folie ? Voilà plusieurs années que je ne les dis plus.» « Si cela est vrai, je présume que vous avez aussi abandonné vos idoles ? » « Mes idoles! mais que sont-elles donc, sinon des poupées sans vie ? » « Pourquoi donc, portez-vous encore ces marques sur votre tête ? » « Je reconnais que ce sont des choses vaines ; je les porte simplement par déférence pour mes amis ! » A la fin de notre conversation, il dit, en présence de plusieurs personnes : « Ma conviction est, qu'avant longtemps tous seront chrétiens; car je vois, Monsieur, avec quel empressement on reçoit vos livres.» A K., tandis que j'exhortais une petite assemblée, deux prêtres, l'un père l'autre grand-père d'un écolier, m'informèrent que depuis deux ou trois semaines, cet enfant qui n'a pas plus de dix ans, n'a pas

cessé de leur dire, que les idoles ne doivent pas être adorées, parce qu'elles ne peuvent ni voir, ni entendre, ni parler, ni marcher. Un ivrogne m'a aussi fait cette plainte: «Mon fils me fatigue beaucoup; il me dit, que je ne dois pas m'enivrer, parce que cela est un péché, et que si je continue à m'enivrer, je perdrai à la fois mon corps et mon âme.»

«Un brahmine, qui avait reçu plusieurs traités, vint auprès de moi, tandis que j'étais occupé avec plusieurs personnes, dans le bazar. Comme il s'élevait au-dessus de la foule, il fixa ses yeux sur les miens. Lorsque mon regard rencontra le sien, «Je veux un grand livre, me dit-il; je veux être pleinement instruit dans cette voie. Nous avons lu les livres, que vous m'avez donnés; vos livres ont fait beaucoup de mal à nos cœurs, et comme ce sont vos livres qui nous ont fait ce mal, c'est à vous à le guérir. J'irai chez vous, j'ai beaucoup de choses à vous demander, et vous devez me dire tout ce que je désire connaître, car nous sommes dans une grande tristesse de cœur. Mais vous devez d'abord me donner un grand livre. Je ne manquerai pas de me rendre auprès de vous.» Comme il y avait beaucoup de monde entre le brahmine et moi, il a été obligé de parler si haut que chacun a pu l'entendre. Un jeune homme, avec qui j'ai lu le Nouveau-Testament, est dans les meilleures dispositions. Obligé de cesser l'étude du texte, que je faisais avec lui, je l'ai mis dans une grande peine, en cessant de l'entretenir. Monsieur, m'a-t-il dit, je n'ai pas besoin d'argent, Dieu pourvoira à mes besoins; mais j'ai besoin d'instruction!» On l'a menacé de le chasser, s'il venait si souvent chez moi. Il n'a pas été ébranlé; il m'a donné le peu d'argent qu'il avait épargné, pour que je lui procurasse un logement près de nous. Il a fini par se donner à nous, avec un parfait abandon. Aucun père ne peut éprouver plus de joie, de la naissance

de son premier enfant, que n'en a éprouvé mon cœur de la conversion de ce jeune musulman. Un très intéressant petit enfant de huit ou neuf ans vint auprès de moi l'autre jour dans le bazar. Il me demanda si Jésus-Christ est Sauveur. Je lui dis, qu'il l'est. « Mais Jésus-Christ est Dieu aussi, ajouta-t-il; sont-ils donc un seul et même Dieu?» «Oui, répondis-je; ils le sont.» L'enfant parut faire effort pour se rappeler quelque chose qu'il avait oublié, et sans me laisser le temps de développer ma réponse, « Ah! oui, dit-il, un seul et même Dieu, mais non pas sous les mêmes formes,» et il disparut immédiatement. »

« Nous avons été heureux de trouver à la grande fête de cette année quelques traces de nos travaux de l'année dernière; ceux qui avaient reçu des livres sont venus nous en demander d'autres. Un individu a appris par cœur et a voulu nous réciter la moitié de la « Vie de Christ, » écrite en vers hindoux. Un second m'a rappelé le reproche que je lui fis au sujet d'un acte d'idolâtrie. Un troisième, qui avait aussi lu nos livres, a assisté à nos prédications, et est souvent venu dans notre tente pour s'instruire. A une autre fête annuelle, il est venu comparativement peu de monde; un brahmine nous a dit que c'est nous qui empêchons le peuple de venir, en lui donnant des livres, et en parlant contre l'idolâtrie. Il a ajouté qu'il espérait bien que nous cesserions nos distributions, parce qu'elles enlèvent aux prêtres leurs moyens d'existence.»

« Tous ces livres que nous distribuons tomberont-ils dans l'oubli? Ces milliers de silencieux messagers délivreront-ils toujours leur message sans effet? Espérons que comme il y a une vigne du Seigneur que le maître arrose à chaque instant, de même il y a une semence du royaume des cieux qui doit croître, sans que nous sachions comment, et que tôt ou tard le temps de la moisson arrivera. En recevant le Nouveau-Testament

en sanscrit, un Pundit s'écria : « Si je ne le lis pas d'un bout à l'autre attentivement, périssent neuf générations de ma famille! » Nous avons un brahmine, aujourd'hui prédicateur de l'Evangile, qui est un exemple vivant de l'effet des livres. Un autre reçut un livre à une fête ; il le lut, il le médita, il devint chrétien, et il renonça à la religion de ses pères. Sukhá Misr est un troisième exemple, qui montre la puissance des livres pour détruire les préjugés de la caste, de l'éducation et de la religion, ainsi que pour surmonter tous les attachements du cœur. Enfin, Budh Sen prouve, qu'après avoir paru morte pendant plusieurs années, le semence peut pousser encore. L'expérience justifie notre attente des fruits; nous moissonnerons certainement, si nous ne nous lassons pas en faisant du bien ; nous connaissons celui qui a dit : *J'ai juré par moi-même que la parole qui est sortie de ma bouche en justice, ne retournera pas à moi, jusqu'à ce que tout genou se ploie devant moi, et que toute langue me confesse.* »

Nous pourrions ajouter d'autres faits à ceux-là, nous pourrions nous appesantir sur la joie et l'étonnement qu'éprouvèrent, il y a peu de temps, deux missionnaires dans le cours d'une tournée évangélique. Ils découvrirent sur leur chemin, dans un pays ignoré, à plus de cinq cents lieues dans l'intérieur, un nombre considérable de personnes, qui avaient été amenées à croire au Sauveur uniquement par la lecture de traités religieux et de portions de l'Ecriture-sainte; elles n'avaient jamais vu de missionnaires, mais elles étaient elles-mêmes devenues des missionnaires, car elles répandaient leur nouvelle croyance dans les villages voisins. Que d'autres faits, semblables à celui-là, et ignorés comme celui-là l'était naguère! Tous ces détails ne montrent-ils pas ce

qu'ont de vrai les paroles du missionnaire Lacroix sur les besoins profonds et universels des cœurs dans l'Inde, sur le progrès des idées chrétiennes, enfin sur les symptômes aussi nombreux que remarquables qui annoncent la prépondérance prochaine du christianisme dans l'Inde, et la chute inévitable de la plus invétérée, et peut-être de la plus ancienne de toutes les idolâtries. A ce témoignage du missionnaire nous voulons ajouter, en terminant, un autre témoignage qui a bien sa valeur aussi, et qui montre que les livres ne font pas seuls du bien. Il y a quelques années qu'on a fondé à Calcutta un Dhurma Subha, un Grand Conseil religieux pour la défense de la religion. Ce fait lui-même est assez significatif. Quelques brahmines des plus instruits, d'autres personnes des plus riches et des plus influentes, composent la Société. Des divisions intérieures partagent ce Conseil en deux, même en trois partis violemment opposés l'un à l'autre. Un Hindou, affligé de ces disputes, et surtout des succés du célèbre missionnaire Duff, crut devoir écrire au vénérable Dhurma Subha pour le rappeler au sentiment de son devoir, et lui exprimer des craintes heureusement très fondées. Il écrivit donc la lettre qu'on va lire, et qui a paru, en février 1842, dans l'un des journaux de Calcutta.

« O les plus saints des hommes ! ne vous vantez plus d'être Hindoux. Vous pensez que vos enfants resteront fidèles à la religion de leurs pères; vous pensez joindre vos corps religieux pour défendre l'Hindouisme. Abandonnez de telles espérances. Les missionnaires qui ont quitté leur propre pays et sont venus dans l'Inde, parcourent maintenant, en larges troupes, chaque coin et recoin pour détruire la religion des Hindoux; et des enfants insensés séduits, comme des poissons gourmands,

par l'espoir du gain, sont pris par l'hameçon de leur sorcellerie. (1) En conséquence de l'opposition (à l'idolâtrie) de M. Duff, plusieurs enfants ont abandonné leurs familles, leur caste, leur religion, sont entrés dans la famille de Jésus, ont été initiés aux mystères de la Bible, et ont détruit leur propre noblesse par l'instruction. Le léopard de la forêt Hedo dévore l'un après l'autre ces enfants, qui, en intelligence, ne sont pas au-dessus des bêtes. La dernière semaine encore, un enfant a déployé ses ailes, et s'est envolé vers l'arbre de l'amour de Jésus-Christ. Personne ne peut dire ce qui arrivera bientôt. Comme l'autel de Calighat, les autels des missionnaires sont prêts nuit et jour, et toutes les fois qu'une occasion seprésente, ils portent leur offrande et tuent leur victime.

« Nous sommes plus effrayés des Padres (missionnaires) que du choléra, des fièvres et des morsures du serpent. Celles-ci peuvent être guéries par des charmes et des remèdes; mais ces maladies que les Padres nous donnent, rien ne peut les guérir, ni charmes, ni remèdes. Cette fois, M. Duff est revenu d'Angleterre avec de grands desseins. Il est très instruit, il est très habile pour l'instruction. Il ne faut donc pas s'étonner quand par ses instructions, de pauvres enfants sont trompés et plongés dans l'océan de la religion de Jésus.

« Nous ne pouvons pas beaucoup blâmer les Padres, car c'est pour l'honneur de leur religion qu'ils ont traversé plusieurs océans et treize rivières (c'est l'opinion des Hindoux), pour venir dans ce pays, et ils emploient maintenant des forces immenses pour convertir les Hindoux.

« Notre religion, n'ayant aucun moyen de se défendre

(1) Le docteur Duff, en effet, en a attiré un millier dans ses écoles.
Rédacteurs.

elle-même, se meurt et s'en va à sa demeure, c'est-à-dire dans la maison d'Yam (les régions infernales), et les saints hommes du Dhurma Subha n'emploieront pas même une fois le remède de leurs efforts pour le relèvement de leur religion mourante.

« Pourquoi vous querellez-vous les uns avec les autres ? Si tous les enfants se joignent aux Rishes (sages) à la face blanche, vous n'aurez bientôt plus rien qui vous divise. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Massacre des Nestoriens. — Vraies causes de ce malheur.

Nos lecteurs ont déjà entendu parler de la destruction des Nestoriens, par les Curdes et les Turcs. Ils ont appris que les Vaudois de l'Asie, ces témoins si fidèles de la vérité, ces disciples si persévérants de la Bible, que n'avaient effrayés ni les anathèmes de Rome, ni le cimetère turc, ont été attaqués et détruits dans leurs retraites jusqu'ici inaccessibles. Ils n'avaient voulu accepter ni le Coran ni le tribut ; restait l'épée, et l'épée vient de les frapper. On a répandu sur les causes des ces attaques, des bruits qui eussent été bien affligeants s'ils avaient été vrais. C'étaient, disait-on dans les journaux publics, des missionnaires rivaux, qui en se disputant la conquête de ce peuple, l'avaient perdu. Nous avons attendu des renseignements certains et complets. Nous les publions aujourd'hui : nous les devons à la plume du courageux missionnaire Grant, qui pleure maintenant sur des morts et sur des ruines.

Voici d'abord le récit du massacre. Le docteur Grant écrivait de Mossoul, le 25 août 1843.

«La petite tribu de Diss, au nord-est, plia la première devant l'ennemi envahissant. Eu égard au nombre des victimes, les dégats paraissent avoir été très grands. La mère, un frère, et plusieurs autres membres de la famille du Patriarche sont au nombre des personnes tuées. On dit que les restes mutilés de la mère du Patriarche, déjà pavenue à un grand âge, ont été jetés dans la rivière; les farouches meurtriers les apostrophant : allez, auraient-ils dit, allez annoncer au Patriarche que tel sera aussi son sort. Trois frères du Patriarche, sa sœur, et d'autre parents au nombre de dix-huit ou vingt, furent emmenés en captivité avec des centaines de femmes et d'enfants; ils souffrent maintenant les dernières rigueurs de la pauvreté et de la misère. Jusqu'alors j'étais resté à mon poste dans les montagnes, mais il devint évident que je n'avais pas de temps à perdre, et ce ne fut pas sans difficulté que je me sauvai dans cette ville. L'armée victorieuse ayant été fortifiée, par l'arrivée du chef Buktan, fit une attaque vigoureuse sur la puissante tribu de Tiyary. Entrée par un endroit qui n'était pas gardé, elle enleva tout ce qui se trouva sur ses pas; de sorte que la tribu entière disparut, comme si elle avait été emportée par le balai de la destruction. Le chef Malek (roi) se trouva parmi les premiers qui tombèrent. Plusieurs furent écrasés par les forces supérieurs de l'ennemi, tandis qu'ils défendaient noblement leurs villages ou les chemins à travers les montagnes. D'autres voyant que la résistance était inutile, s'enfuirent dans leurs forts. Tous ceux qui tombèrent devant l'ennemi furent coupés en morceaux ou emmenés en captivité. On fit sauter des églises antiques et vénérables, ou bien on les démolit. Tous les villages, à l'exception de quatre ou cinq, furent brûlés. Les récoltes furent-

détruites, les troupeaux enlevés, et ces vallées naguère si paisibles devinrent une scène de désolation et de deuil, qu'il est impossible de décrire. Une fois les Curdes jetèrent des enfants en l'air, pour montrer leur adresse en les coupant en deux tandis qu'ils retombaient. Une autre fois, un prêtre fut entraîné dans un ruisseau. Chaque fois qu'il levait la tête hors de l'eau, on lui lançait des pierres qui le forçaient à la cacher de nouveau. Ce jeu cruel dura jusqu'à ce que le malheureux prêtre fut enfin noyé, ou tué de sang-froid. Toute une troupe de femmes, amenées en captivité, se jettèrent en passant sur un pont, d'elles-mêmes et toutes à fois, dans la rivière, où elles périrent. D'autres, qui n'étaient ni jeunes ni belles, et qui par conséquent ne valaient pas la peine d'être transportées, furent mises à mort après avoir été prises. Tout le pays est maintenant au pouvoir des Curdes, qui ont nommé gouverneur de Tiyary, l'un des pires voleurs des montagnes. Il a établi son quartier avec une garde de cinq cents Curdes dans notre maison missionnaire, qu'il agrandit en ce moment, aux dépens des muscles et des nerfs des pauvres Nestoriens qui ont survécu. Le Patriarche, avec l'un de ses frères, un prêtre et quelques personnes de sa suite, est venu chercher un refuge à Mossoul. Son avenir est assez incertain. J'ai peu de confiance dans les arrangements qui pourraient être faits pour lui ou son peuple. S'il avait réussi dans sa première tentative, et avait pu fuir en Perse, il aurait eu moins à craindre et il se serait trouvé au milieu de ses frères. Quelque chose peut être fait pour délivrer les captifs; nous tentons un effort, mais cela même sera difficile. Deux Nestoriens ont été conduits ici aujourd'hui, comme un présent pour notre Pacha. C'est ainsi que les captifs sont dispersés dans le pays. Que le Seigneur soit leur aide dans cette heure de détresse! Je ne sais guère si nous devons pleurer sur les morts plutôt que

sur les vivants, sur ceux qui firent du Zab une tombe commune, pour eux et pour leurs ennemis acharnés, plutôt que sur les malheureux qui sont demeurés privés de nourriture et d'abri dans leurs montagnes arides, et sur les captifs obligés de choisir ou un changement de religion, ou la misère et la mort.»

Voici maintenant comment M. Grant explique les causes du massacre ; on remarquera le calme et la douceur de son langage. M. Grant écrivait encore de Mossoul, mais sous la date du 16 octobre 1843.

« La dernière guerre du Curdistan, qui a fini par la soumission des Nestoriens de la montagne, paraît être très imparfaitement comprise. Dans le *Journal des Débats* du 8 septembre, nous trouvons une lettre écrite de Constantinople par un correspondant du *Globe* (de Londres), qui attribue toute l'affaire à des querelles religieuses survenues entre des missionnaires indépendants d'Amérique, puséïstes d'Angleterre, catholiques de France. Cette accusation est trop grave, trop extraordinaire pour qu'elle passe inaperçue. Je répugne d'autant moins à fixer l'esprit public sur ce sujet, que l'auteur a franchement avoué « que la justice exigeait qu'il fut établi, que dans cette affaire, *les missionnaires américains* sont exempts de tout blâme.» Peut-être ne puis-je mieux rétablir la vérité des faits, qu'en faisant un court récit de la naissance et du progrès des hostilités qui ont amené ces horribles calamités d'un peuple malheureux. Le mot d'ordre des disciples de l'islamisme, *le Coran, le tribut ou la mort*, fait supposer à lui seul que l'existence d'un peuple nominalement chrétien au cœur même de l'empire du *prophète*, où il a résisté à l'un et l'autre des ordres des vainqueurs douze siècles et demi, a été un sujet de reproche que les « fidèles » avaient à cœur de faire disparaître. Ceci était difficile, les Nestoriens étant défendus

par un double rempart de montagnes presque inaccessibles, et les tribus indomptées des Curdes étant trop divisées pour entreprendre la conquête de la contrée voisine ; à la fin, par la politique conseillée et vigoureusement pratiquée par Reschid Pacha, les Curdes furent assez soumis pour qu'on òsât espérer de pouvoir se servir d'eux pour soumettre les Nestoriens. A mon premier voyage dans cette ville, en 1839 (j'avais déjà passé quatre années dans le pays), je trouvai le Pacha très décidé à marcher contre les Nestoriens; il avait déjà soumis tout le pays, jusqu'au pied de leurs montagnes. Pendant l'automne de cette année, et tandis que j'étais dans les montagnes, il se présenta une occasion pour commencer les hostilités. On en profita. De part et d'autre il y eut quelques pertes. A mon retour à Iulamerk, au printemps de 1840, je trouvai que le chef Kakary, Noorolah Bey, était allé former avec le Pacha d'Erzeroum une alliance, dont l'objet principal était la soumission des Nestoriens indépendants, vivant dans les limites de ce pachalic.

« En me rendant à Constantinople, je trouvai le chef à Van. Il arriva dans cette ville pendant que j'y étais; il était accompagné du nouveau Pacha de Van (soumis à celui d'Erzeroum), envoyé pour remplacer le vieux Pacha et concourir à la guerre contre les Nestoriens. Il ne faisait pas secret de cela.

« A la même époque, le Pacha de Mossoul s'était mis en route pour Omadiah (qui est à douze heures de Tiyary), avec l'intention d'attaquer les Nestoriens. M. Ainsworth, écrivant d'Amadiah le jour même où je quittai Van, dit : « Aujourd'hui il (le Pacha de Mossoul) est venu « et a dressé ses tentes à un mille de la ville. Les officiers « se réjouissaient beaucoup d'une chose qu'ils regardent « comme certaine, la soumission des Nestoriens chal-

« déens de la Montagne.» *Journal of Royal Geog. Soc.* Vol. xi., p. 32. Voilà où en était l'affair lorsque je me rendis en Amérique. Ce n'était donc pas sans raison que je disais : « les Nestoriens indépendants ne furent « jamais peut-être dans un plus grand danger que mainte- « nant d'être soumis au pouvoir des Musulmans, qui ont « poussé leurs conquêtes parmi les Curdes jusqu'aux pieds « des forteresses des montagnes. J'ai de bonnes raisons « de croire que les Musulmans veulent pénétrer au mi- « lieu des Nestoriens.» *Nestorians, etc. pag.* 283, *first London Edition.*

« A mon retour dans le pays en 1841, je trouvai que ces projets avaient été renversés ou ajournés par la retraite du Pacha d'Erzeroum, la mort du Pacha de Van, et l'ordre subit donné au Pacha de Mossoul d'aller repousser l'attaque des Persans sur Sulamanieh. Malgré cela on persévéra dans le désir de soumettre les Nestoriens, et le chef Hakary était déjà allé solliciter l'assistance de Bader Khan Beg, le chef puissant de Bitchtan, qui est enfin devenu l'agent le plus actif des malheurs des Nestoriens. Les forces réunies de ces chefs firent une attaque contre les Nestoriens de la tribu Diss, brulèrent la maison du Patriarche, et après d'autres déprédations se retirèrent sans pénétrer au milieu des tribus plus puissantes de Tiyary, etc. Le coup cependant était si terrible, que les Nestoriens ne s'en relevèrent pas ; en refroidissant leur courage et divisant leurs chefs, ce premier échec prépara la catastrophe finale. Au fait, depuis ce moment, le chef Hakary regarda comme sien tout le pays des Nestoriens.

«En même temps le Pacha de Mossoul enleva plusieurs troupeaux aux Nestoriens, et fit mourir plusieurs personnes. A la fin de l'automne de la même année, il envoya une armeé contre eux ; mais la rigueur de la saison ne per-

mit pas à l'armée de remporter d'autres avantages. Les Nestoriens se vengèrent en ravageant les villages voisins du Pacha; tandis que celui-ci se consolait par l'espoir de subjuguer ses adversaires au printemps. Ses vues furent néanmoins frustrées par une révolte des Curdes, et la perte momentanée d'Amadiah. De son coté, le Pacha d'Erzeroum était sur le point d'en venir aux mains avec les Persans, de sorte que rien de décisif ne put être tenté l'année dernière pour la soumission des Nestoriens. Pendant ce temps, j'avais de nouveau pénétré dans les montagnes par la frontière perse, et après avoir passé quelques jours avec le chef Hakary, j'obtins de lui la permission officielle et écrite, de bâtir une maison ou des maisons à Asheta, village de Tyary. Je mis la main à l'œuvre en septembre dernier; je commençai à construire une maison qui devait nous servir de logement ainsi que de salle d'école. Cette maison, indispensable à la fondation d'une station permanente, fut bâtie par les natifs, et comme celles des natifs, elle était très simple.

«Au mois d'octobre, un collaborateur vint nous rejoindre dans les montagnes; peu de temps après, un missionnaire catholique romain fit une visite au Patriarche, auprès duquel nous nous trouvions alors. Il se retira bientôt sans qu'aucune parole désagréable eût éte prononcée soit par lui, soit par nous. Depuis lors, je lui ai plus d'une fois donné des soins dans cette ville, en ma qualité de médecin. J'ai aussi soigné quelques-uns de ses collaborateurs, et je puis dire avec vérité, que nos rapports ont toujours été en stricte conformité avec le précepte de l'apôtre, qui nous commande d'être *doux*, quelque différentes que soient d'ailleurs nos opinions religieuses. Quant au digne Consul de France, qui veut bien nous accorder sa protection, nous sommes heureux de le compter parmi nos meilleurs amis.

« Si tel n'a pas été à tous égards le caractère de nos

rapports avec les « puséïstes anglais, » c'est un exception aux relations très amicales que nous avons soutenues avec tous les autres anglais que nous avons eu le plaisir de connaître dans ces contrées.

« Il faut dans tous les cas attribuer la faute à celui à qui le correspondant du *Globe* l'a attribuée. Je les ai soignés dans leurs maladies, et nous avons aussi, mon collègue et moi, cherché par tous les moyens convenables à avoir avec eux des rapports bienveillants; nous avons évité consciencieusement de parler contre eux, sous quelque influence que ce fut. Si nous n'avons pas réussi dans nos efforts de conciliation et de paix, ce n'est pas notre faute, et la responsabilité de tout mal provenant de l'opposition de M. B, doit retomber sur lui-même. (1) Mais bien certainement les derniers malheurs des Nestoriens n'ont aucun rapport avec cette circonstance.

« Le récit que j'ai fait de l'origine de cette guerre, montre qu'aucun acte de missionnaires, soit francais, soit anglais ou américains, de la nature de ceux auxquels on a fait allusion, ne peut en avoir été l'occasion. Car il est parfaitement certain que le commencement en remonte beaucoup plus haut, et se rattache à des circonstances bien différentes. Le témoignage du Journal de la Société royale de Géographie, que j'ai cité, est antérieur de deux ans à l'arrivée des missionnaires anglais et français dans ce pays, et à la contruction de notre maison dans les montagnes. L'invasion des Curdes, et l'incendie de la maison du Patri-

(1) M. B * *, dont on a souvent parlé, est américain ; après avoir appartenu à des Eglises et à des Sociétés qui n'étaient rien moins qu'épiscopales, il se rendit en Angleterre, devint ardent puséiste, et partit missionnaire pour l'Orient; il avait été consacré par l'évêque de Londres. En Orient, il a montré envers les missionnaires protestants des préventions et une intolérance égales au moins à celles des missionnaires catholiques.

Rédacteurs.

arche en 1841, eurent lieu un an avant ces événements. Les Représentants du gouvernement anglais à Constantinople, à Erzeroum, Mossoul, Bagdad et à la cour de Perse, peuvent fournir des preuves des dangers auxquels les Nestoriens ont été exposés depuis lors jusqu'aujourd'hui. Ils ont des documents en main.

«Tout le monde sait, que dans ce pays il n'est pas difficile de faire un faux rapport, et de le soutenir ensuite avec la dernière effronterie, quelque incroyable qu'il soit d'ailleurs. On publie en ce moment quelque chose de semblable à ce qu'on a dit de notre prétendu château. M. Botta, le Consul francais, ayant bâti une maison de terre sèche, pour s'y abriter tandis qu'il poursuit ses importantes recherches d'antiquité, notre bon Pacha s'est plaint que le Consul a bâti un grand château ; il a dit de cette maison les choses extravagantes qu'il a dites de la nôtre, et avec aussi peu de fondement. Le Consul et nous avions la permission écrite de bâtir, et le document qui nous concerne en particulier peut se voir à la Légation des Etats-Unis à Constantinople, portant le seing officiel du chef Hakary, signé aussi et scellé par le Patriarche des Nestoriens. En outre, j'ai entre les mains une lettre particulière du même chef, écrite depuis les malheurs des Nestoriens, m'invitant à revenir et à résider au milieu des montagnes, et me promettant aide et protection, avec l'assurance d'une confiance inaltérable. Les mêmes sentiments me furent manifestés par Bader Khan Beg, à l'occasion d'une visite qu'en ma qualité de médecin je lui fis, sur sa demande, avant qu'il envahit Tiyary. Le Pacha de Mossoul, après avoir envoyé ses plaintes à la capitale, bien loin de nous susciter des obstacles, m'accorda sa protection officielle pour la présente année, lorsque je revins dans la Montagne. Ce ne sont pas là les actes d'hommes qui croient les mauvais rapports qu'ils ont eux-mêmes faits, et dont dans ce moment

je ne puis rechercher l'intention et le but. Qu'il suffise de dire, qu'ils respirent le véritable esprit de leur croyance.

« Selon cette croyance, c'a été un agréable offrande que les villages incendiés, les églises ruinées, la misère, les larmes, les soupirs des Nestoriens captifs et affamés, le triste sort des veuves et des orphelins délaissés, le sang de plusieurs centaines de braves montagnards tombés en combattant. Hélas, tandis que j'écris, la guerre a recommencé, mais cette fois, je regrette de le dire, par le soulèvement des malheureux Nestoriens! »

Un nouveau Vaisseau missionnaire.

Les journaux politiques se sont fort occupés pendant ces derniers temps des îles de la mer du Sud, et de l'île de Tahiti en particulier. Non-seulement les organes de la presse, mais ceux de l'autorité ont été, ne disons pas malveillants, mais inexacts, mal informés à un point tout-à-fait étrange, extraordinaire. On avait assuré l'année dernière que les missionnaires protestants et les missionnaires catholiques avaient pénétré en même temps dans l'Océanie, bien qu'il y ait entre le commencement de la première mission et celui de la seconde presque la différence d'un demi siècle; on a dit cette année que les missionnaires catholiques étaient arrivés en même temps que les missionnaires protestants dans la Nouvelle-Zélande, quoique tous ceux qui connaissent tant soit peu l'œuvre des missions, sachent parfaitement qu'il n'en est rien; que les missionnaires protestants avaient longtemps auparavant commencé l'œuvre, au péril de leurs jours, et qu'elle était à moitié faite lorsque leurs adversaires sont arrivés dans le pays; que de plus, les missionnaires des deux religions travaillent avec le même zèle, et d'accord les uns avec les autres,

au nom des deux gouvernements, à la même œuvre de foi et de civilisation; bien qu'il soit constant que les derniers venus semblent avoir pris à tâche de traquer leurs prédécesseurs, et qu'on mette un soin égal, d'une part à prévenir, de l'autre à demander, l'intervention des gouvernements. Une chose qui nous frappe beaucoup dans tout ceci c'est la merveilleuse facilité avec laquelle on croit les rapports des jésuites, qui parlent des missionnaires protestants. Il est un raisonnement tout simple que chacun peut faire. En France, sous les yeux d'un public éclairé, les jésuites osent écrire publiquement que les hommes les plus honorables du pays prêchent le vol, le meurtre, l'impiété, le parricide et autres monstruosités pareilles, et même que le chef de l'Université veut renverser Dieu pour se mettre à sa place, et se faire adorer de la génération présente ; placés en face d'adversaires qu'ils haïssent au moins autant, mais qu'il est bien plus facile de calomnier, les Jésuites ne peuvent devenir tout à coup, et par une sorte de magie, scrupuleux, exacts et véridiques. Nous voudrions donc que ceux qui croient si facilement les missionnaires jésuites de l'Océanie, se souvinssent un peu des missionnaires jésuites de France.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir, que tandis que l'on accuse en France d'ambition et de cupidité les agents des Sociétés anglaises, des enfants, mus par le zèle le plus touchant, ont dernièrement collecté ou plutôt donné en Angleterre plus de cent mille francs, pour l'achat d'un nouveau vaisseau missionnaire, qui doit remplacer celui qui amena le martyr Wiliams sur les rives d'Eromango, et qui devenu trop petit, ne suffisait pas aux besoins d'une œuvre qui grandit dans l'ignominie. Les missionaires évangéliques demandent des bâtiments à l'Eglise ; ils n'en demandent pas à l'Etat.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIOU. — Lettre de M. Casalis, sous la date du 15 juillet 1843.

Récit du Meurtre d'une prétendue Sorcière.

Messieurs et très-chers frères,

Il vient de se passer ici un événement bien déplorable en lui-même, mais que le Seigneur peut faire contribuer à hâter le moment où les Bassoutos seront affranchis de leurs superstitions.

Au pied de la montagne de Salaï, dans le district de l'Orange, vivait une femme aliénée, nommée Mamotépané, parente de Moshesh, quoique à un degré un peu éloigné. Elle ne déraisonnait que sur certains sujets, et sa principale manie consistait à se donner pour sorcière. Moyakisané, le chef de son village, se permit, il y a deux ans, de la déposséder d'un champ qu'elle avait accoutumé de cultiver. L'infortunée protesta fortement contre cette injustice; mais voyant l'inutilité de ses remontrances, elle finit par s'écrier : « Qu'on me l'enlève ce champ convoité, on n'y moissonnera que la mort.» A la saison où les blés mûrissent, le ravisseur, en passant sur le même terrain, se blessa l'œil contre la barbe d'un épi. L'inflammation que cet accident produisit n'était pas encore tout-à-fait dissi-

pée, lorsqu'une attaque du typhus, qui ravageait le pays à cette époque, emporta Moyakisané. Des gens plus éclairés n'eussent vu dans tout cela qu'une coïncidence surprenante; les Bassoutos y trouvèrent une preuve irrécusable que Mamotépané était sorcière, et qu'elle affectait d'être folle pour avoir plus de liberté dans la préparation de ses maléfices. Rapoto, son plus proche parent, la chassa, et elle se vit alors obligée d'errer de lieu en lieu. Partout où elle allait, on évitait avec le plus grand soin de l'offenser. Un signe sinistre ou une parole menaçante de sa part, suffisait pour qu'on se hâtât de lui céder tout ce qu'elle désirait s'approprier. Cette complaisance superstitieuse ne pouvait que confirmer de plus en plus l'habitude funeste qu'elle avait contractée. Mamotépané devait finir sa triste carrière à Thaba-Bossiou. Elle y arriva au commencement du mois de mars dernier. On parut d'abord s'occuper très-peu d'elle, mais sa conduite inexplicable ne tarda pas à alarmer le parti païen qui croit fermement à l'existence de la sorcellerie. Seulement la crainte de déplaire à Moshesh, dont le mépris pour ces puérilités est bien connu, arrêtait la manifestation des soupçons. Le 18 mars fut un de ces beaux jours de dimanche où la nature tout entière semble sourire aux adorateurs du Seigneur, et les inviter par un calme parfait au recueillement et à la ferveur. Un auditoire nombreux avait écouté l'explication de ces paroles de St.-Jacques : « Tu crois qu'il y a un Dieu, tu fais bien; les démons le croient aussi et ils en tremblent.» Moshesh venait de se mettre à table avec nous pour dîner. Il paraisait triste et rêveur, et il ne parlait qu'à mes enfants, ce qui lui arrive communément lorsqu'il éprouve de l'embarras. Tout-à-coup, il lève les yeux sur moi et il me dit : « Je fais de vains efforts pour manger; un meurtre s'est commis dans ma ville!....—Un meurtre!.... Que dites-vous?.... — Je viens d'apprendre

qu'une étrangère à laquelle j'ai donné l'hospitalité a éte tuée pendant que nous étions au service....—Vous voulez dire battue, tout au plus blessée?....—Non, tuée, elle est réellement morte!—Allez donc bien vîte voir ce qu'il en est, peut-être la malheureuse respire-t-elle encore!» Le chef se lève, appelle Josué Makoniane et quelques autres de ses conseillers, et remonte sur sa montagne. Son départ alarme la congrégation, qui attendait, assise autour de la chapelle, l'heure du second service. On interroge de toutes parts la personne qui a apporté la nouvelle. Nous apprenons alors que Mamotépané a péri sous les coups de trois femmes du chef. Ces femmes, encouragées secrètement par un frère de Moshesh, nommé Mogalé, avaient formé le dessein d'éconduire la prétendue sorcière hors de Thaba-Bossiou; mais, à ce qu'il paraît, sans préméditer de violence. Au moment où le son de la cloche les avertit qu'on entrait dans l'église, elles se sont saisies de Mamotépané, en lui disant: «Viens, nous allons te mettre sur ton chemin qui conduit au pays de ta famille.» La pauvre folle a résisté avec opiniâtreté, et a voulu se réfugier dans une hutte. On l'a menacée; alors recourant à ses armes ordinaires, elle a jeté un regard furieux sur ses persécutrices, et s'est écriée: «Ecoutez, femmes de Moshesh, vous nourrissez chacune un enfant; ces enfants mourront cette année, et vous serez pour toujours stériles.» Elle n'a pas plutôt proféré ces mots, que ses ennemies, égarées par la rage, ont lancé contre elle d'énormes pierres, dont une seule eut suffi pour l'écraser. La vérité de ce récit me fut bientôt confirmée par un messager de Moshesh. Je rassemblai mon troupeau, et lus avec émotions le neuvième chapitre du livre du prophète Daniel. Cette lecture devait être suivie d'une prière, mais l'assemblée, incapable de se contenir, fondit en larmes, et l'on n'entendit plus que des sanglots et des gémissements.

Ainsi finit ce jour du Seigneur dont la matinée nous avait paru si belle! Le lendemain nous rendîmes les derniers devoirs aux restes mutilés de Mamotépané. Le parti païen voulait qu'on les enterrât sans façon à l'endroit même où ils gisaient, mais l'Eglise tenait à leur donner une sépulture décente, ne fût-ce que pour protester hautement contre le crime de la veille. Moshesh prit part à la cérémonie. Ses traits portaient l'empreinte d'une profonde douleur. Quelques semaines plus tard il examina l'affaire devant une assemblée nationale. Les parents de Mamotépané y furent tous spécialement invités. Voici textuellement les principaux discours qu'on y prononça.

MOSHESH.

« Ne soyez point surpris. La question qui nous occupe n'est pas nouvelle. Je ne me suis pas toujours appelé Moshesh; dans ma première enfance, je reçus le nom de Lepoko (dispute), parce que j'étais né au moment où l'on se battait dans la ville de mon père, au sujet d'une personne accusée de sorcellerie. Vous dites que je suis votre roi; eh bien! c'est la première fois que les vautours mangent quelqu'un chez moi. (1) Dites vous-mêmes les sujets dont je vous entretiens communément. Je vous parle de troupeaux. Je vous en montre et je dis : ce troupeau m'a couté une blessure. Je vous en montre un autre et je dis : celui-là m'a couté un frère. (2) Je n'ai jamais tué ailleurs que sur le champ de bataille. C'est la première fois que les vautours mangent quelqu'un chez moi. Cette mon-

---

(1) C'est-à-dire : c'est la première fois qu'un meurtre se commet chez moi. Dans ce pays-ci les personnes mortes violemment sont rarement enterrées, et deviennent la proie des oiseaux carnassiers.

(2) Allusion à la perte de Ralisoane, frère de Moshesh, qui fut tué lors de l'invasion du pays des Tamboukis par les Bassoutos, en 1835.

tagne est pleine de mes tombeaux, des tombeaux de mes femmes et de mes enfants. Avez-vous jamais appris que ces tombeaux aient causé la mort de quelqu'un? Quand la maladie m'a enlevé un enfant, suis-je allé consulter un devin, pour apprendre de lui qu'il avait ensorcelé ma famille? Vous dites qu'il y a des devins qui savent découvrir les sorciers; ces devins vous trompent. Feignez d'être malades et montrez leur un beau présent, vous verrez qu'ils n'hésiteront pas à vous désigner l'auteur de votre maladie, quand même vous vous portez très-bien. Nous revenons de la chasse; n'avez-vous pas trouvé le désert jonché d'ossements d'antilopes? Ces antilopes, qui les a ensorcelées, qu'elles soient mortes ainsi? On nous le dit sans cesse, un homme a été sacrifié pour nous; si un homme a été sacrifié pour nous, qu'est-il besoin d'autres sacrifices? (1) Nous sommes des vases d'argile. Ne me regardez pas; je ne suis qu'un homme comme vous, je ne suis qu'un vase d'argile. Voyez comme il vous est facile de briser un vase; eh bien, c'est ainsi que Dieu nous brise. Comment l'homme aurait-il le droit de tuer ce qu'il n'a pas su faire? Ecoutez-moi bien aujourd'hui. Que jamais personne n'ait l'audace de venir me dire : j'ai été ensorcelé! Que ce mot ne soit plus prononcé en ma présence! Le sorcier, c'est celui qui fait une blessure à son frère et le tue. Liez-moi, mes seigneurs, c'est chez moi que le mal s'est commis, c'est moi qui ai péché; liez-moi, (2) Setlopo m'a tué, Mogale et Mating m'ont tué! (3)

(1) Allusion à la mort de Jésus-Christ.

(2) Chez ces peuples, la responsabilité des actes d'une femme repose sur son mari. Les femmes sont censées n'avoir pas de volonté propre.

(3) Mogale, Setlopo et Mating virent Mamotépané assaillie, et ne firent aucun effort pour la sauver. Ces trois individus étaient probablement dans le complot. Mogale se trouvait à Thaba-Bossiou en visite.

J'étais allé où l'on nous apprend à prier le vrai Dieu. Voici trente têtes de bétail que je donne aux parents de la défunte. Cependant une créature humaine est au-dessus de tout prix, ce bétail ne doit pas être considéré comme une compensation. Chez les blancs le meurtrier est mis à mort, (1) mais cette loi nous effraie encore et pour le présent il nous faut faire selon notre coûtume.

SÉTLOPO.

Tu as bien parlé, fils de Mokachane; c'est nous qui avons mal fait; nous n'avons pas su garder ton troupeau. Tu étais absent ainsi que Ratsiou. Nous ne saurions le nier, c'est sur nous que retombe la faute. Nous n'avons rien à dire, c'est à toi de savoir comment tu arrangeras cette affaire. Punis-nous si tu le juges bon, fais comme tu fais toujours. Le peuple se confie en ta sagesse.

RAMASEATSANÉ (ABRAHAM).

Vous avez raison, mes seigneurs. Moi aussi, je suis un sujet de Moshesh; j'ai été recueilli par lui. Je vins

---

J'ai déjà dit qu'il est frère de Moshesh. Il réside commmunément à quelque distance de Morija, dans le district de l'Orange. C'est peut-être le plus superstitieux de tous les Bassoutos; on le voit toujours entouré de devins. Il a beaucoup de férocité dans le caractère. Ce n'est certes pas lui qui aurait pu dire : « Voici la première fois que les vautours dévorent quelqu'un chez moi. »

(1) Cette loi existe aussi chez les Bassoutos, et on la met quelquefois à exécution. Mais, en général, dans la punition des meurtriers les chefs se règlent sur les désirs des parents de la victime; (Nomb. xxxv, 19.) il arrive le plus souvent que ceux-ci, par des motifs d'intérêt, demandent une indemnité en bétail. Moshesh, dans son gouvernement, a toujours eu la plus grande répugnance à recourir à la peine capitale. Lorsqu'il entendit l'histoire de Caïn, il ne manqua pas d'observer que Dieu avait infligé à ce criminel un châtiment plus sévère, en le condamnant à l'exil, que s'il l'eut fait mourir. Il répète souvent que le méchant ne craint pas la mort.

chez lui lorsque je n'avais pas encore de barbe. Aujourd'hui j'ai de la barbe, et même quelques cheveux gris. Je connais Moshesh : il vient de vous dire la vérité. Ce n'est pas la première fois qu'il nie l'existence de la sorcellerie, et la sagesse qu'il a sur ce point, il ne la doit à aucun de nous. Il dit qu'il n'y a pas de sortilèges; non, il n'y en a pas, du tout, du tout, du tout. Croyez-moi, mes seigneurs; Dieu seul sait faire vivre et fait mourir. Rapoto, nous te regardons toi et tes frères; nous vous regardons vous les maîtres de la personne qui a été tuée. Vous venez venger sa cause, mais pourquoi n'expliquez-vous rien ?.... Ne nous hâtons pas de regarder cette affaire ici : considérons-là aux lieux où elle a commencé. Parlons du premier cœur qui a voué cette femme à la mort. Cessons de regarder Moshesh, quand même il nous dit que le meurtre a été commis chez lui. Ce meurtre n'a-t-il pas commencé ailleurs ? Dites, maîtres de Mamotépané, que vous avait fait votre sœur ? Pourquoi l'avez-vous chassée et l'avez-vous forcée à venir ici ? Nous a-t-elle trouvés occupés à parler de sorcellerie ? Non ! ce mot menteur, c'est chez vous d'abord qu'il a été prononcé.— J'entends qu'on parle de payer une amende. On dit que Mamotépané a été tuée par des femmes. Ces femmes où sont-elles ? Les coupables doivent venir trembler devant l'assemblée du peuple, et être livrées à la censure de tous.

KOABANÉ.

Mes amis, il n'y a que Moshesh qui parle de moi; vous, vous ne me nommez jamais. Si j'approuve la conduite de Moshesh, vous allez dire que je me suis donné à lui et que j'ai renié le sang de mes pères. Il y a longtemps qu'on parle et je n'ai encore entendu personne demander : Koabané est-il là pour écouter ? N'est-ce pas

que vous pensez que les vautours ont établi leur demeure chez moi, etqu'on n'entend dans ma ville que le battements de leurs ailes?—Moshesh, quant à toi, tu es un honnête meurtrier. Certes tu aurais bien pu attendre que nous fussions venus te demander compte de ta conduite. Tu es un honnête meurtrier, qui dis aux maîtres de la personne tuée, me voici, venez me lier.— Il n'existe pas de sorcellerie. Moshesh vient de dire ce que je disais, il n'y a que quelques jours. Si Sénoukou était ici il pourrait rapporter mes paroles. Un homme qui passe pour sorcier ne doit pas être tué, mais il faut éviter sa société. Que la personne qui le voit venir à elle le repousse en disant : Va porter ta magie ailleurs ! Le malheureux se lassera bientôt d'errer dans les champs, comme une bête féroce, la solitude le corrigera; s'il a eu de funestes desseins, il y renoncera. Quand on tue le méchant, il meurt sans avoir éprouvé de douleur.—Ramaséatsamé, j'aime tes paroles; mais pourquoi as-tu dit que les femmes devraient venir ici pour trembler? En sommes-nous encore à chercher les coupables? ton avis serait bon s'il s'agissait de les découvrir, car alors les consciences troublées se déclareraient par leur effroi. (1)

---

(1) Koabané était autrefois un petit chef indépendant; mais il a, depuis plusieurs années, fixé sa demeure à peu de distance de Thaba-Bossiou; on l'accuse avec raison de jouer auprès de Moshesh le rôle d'un vil adulateur. Il s'est peint dans son discours. Le désir de se ranger de l'avis du chef le porte à nier l'existence de la sorcellerie; mais bientôt il oublie ce qu'il vient de dire, et trace la ligne de conduite qu'on doit suivre avec les sorciers. On n'est pas fâché qu'une contradiction si humiliante ait échappé à un orateur, qui s'est exprimé avec une vanité si naïve dans son exorde. Koabané jouit, du reste, de quelque réputation dans le pays, parce qu'au temps où la tribu menaçait de se disperser pour se soustraire aux attaques des Koranas, il la retint par un seul mot : « Mes amis, dit-il, la rivière est pleine. » On comprit qu'il voulait dire que les succès de l'ennemi passeraient aussi vite que les eaux d'un torrent gonflé par la pluie.

MOSHESH.

Non! non! Koabané!.... Ramaséatsané à raison; tout coupable mérite des reproches publics.

RAPOTO.

Je parle au nom de mes frères. Nous sommes comme vous l'avez dit, les maîtres de Mamotépané; nous venons pleurer sur elle. Mais que dirai-je? La première faute a été commise par nous. Nous avons eu peur de notre sœur, et c'est nous qui lui avons donné le désert pour demeure. Pardonnez-nous, mes seigneurs.

RAMALITSÉ.

Rapoto, toute la faute doit retomber sur toi. Mamotépané était veuve, et tu lui as enlevé le bétail que son mari lui avait laissé. Cela l'a portée à aller acheter un sortilége pour nous le jeter dessus. Il en est de la sorcellerie comme d'un charme qu'une femme négligée donne à son mari pour s'en faire aimer; si la drogue ne ramène pas l'amour, elle produit la mort......

MOSHESH.

Tais-toi! tais-toi!.... Tu n'as rien compris! ... Ah! quel homme sans oreilles..... Quoi! tu parles encore de charmes comme s'il en existait? Tu veux nous persuader que Mamotépané était véritablement une sorcière.— Pourquoi renouvelles-tu nos vieilles querelles au sujet du bétail? celui dont tu te nourris présentement t'a-t-il été donné par ton père?

Mes seigneurs, l'affaire est terminée; renonçons à nos erreurs, et que désormais on ne parle plus de sorciers ou de devins.

Vous vous joindrez, sans doute, à nous, messieurs et

très-honorés frères, pour demander au Seigneur de hâter le triomphe de sa cause, et de déjouer les machinations du père du mensonge. L'Eglise de Thaba-Bossiou continue à combattre avec persévérance et elle se recommande tout spécialement à vos prières.

Je demeure votre tout dévoué en Jésus.

E. CASALIS.

STATION DE FRIEDAU.—Extraits d'une Lettre de M. Pfrimmer, sous la date du 28 aout 1843.

Progrès des indigènes, et fruits de l'Evangile parmi eux. — Danger et accident pendant un voyage. —Travaux de construction.

Messieurs et très-honorés frères,

Je me dispose de nouveau à vous rendre compte de mes travaux, de mes joies, et de mes épreuves depuis le mois d'avril, date de ma dernière lettre. (1) La fatigue et la peine sont, par un juste arrêt, le lot commun et journalier de tous les pélerins ici-bas. Les joies ressemblent aux fleurs dans le désert; elles sont aussi agréables, mais aussi rares; le repos ne se trouve qu'au terme du voyage. La vie missionnaire a ceci de particulier, qu'elle exige le déploiement non interrompu de toutes les forces du corps, de l'âme et de l'intelligence. Le cœur presque toujours souffrant, continuellement balancé entre l'espérance et la crainte, trouve rarement le moyen de s'ouvrir à la paix. Le ciel et la terre pèsent également sur lui et le compriment. Le bonheur, du reste, n'est pas dans une vie sans trouble, il consiste à saisir, pour ne plus le perdre, le fil conducteur, qui peut seul guider nos pas à travers le labyrinthe des expériences terrestres. Or, ce fil nous

(1) Voyez 18e année, page 454, et suiv.

l'avons trouvé, grâces à Dieu ; nous le tenons, et avec lui nous avons tout le bonheur dont les vues sages de notre Dieu, nous permettent de jouir.

Vous vous souvenez, messieurs, que dans ma dernière lettre je vous annonçais entr'autres choses mon dessein de commencer un cours d'instruction chrétienne, avec plusieurs indigènes assez avancés pour faire ce pas. Au jour marqué, j'ai ouvert mon cours de catéchisation, avec six personnes, dont cinq Béchuanas et une Korana ; ce sont trois femmes et trois hommes. Le nombre des assistants s'est augmenté de tous les membres reçus dans l'Eglise depuis longtemps. Les progrès des catéchumènes répondent à mes vœux et à mes efforts. Encore quelques mois, et avec le secours du Seigneur, nous espérons pouvoir fortifier par le baptême la phalange des soldats de Christ dans ce lieu. Nous avons célébré la Sainte-Cène tous les mois, excepté les deux derniers, pendant lesquels la plus grande partie des membres reçus étaient en voyage. Toutefois le nombre des fidèles à la Table sacrée est diminué par l'absence d'une homme accusé d'inconduite. Il est revenu à la fin de décembre pour se faire juger ; convaincu de ce dont on l'avait accusé, il s'est retiré et n'a plus reparu depuis.

Un contact continuel avec les Béchuanas, pendant mes travaux matériels, me donne souvent l'occasion d'entrevoir ce qui se passe au fond de leurs cœurs, ainsi que le degré de connaissance qu'ils peuvent avoir acquis des vérités de l'Évangile. Vers la fin du mois de mai, nous allions au Vaal couper et charrier du bois de construction. Un de mes gens marchait à mon côté près du wagon. Je lui avais proposé différentes questions, sur lesquelles nous nous entretenions, lorsque tout-à-coup il fit un écart et s'éloigna de moi. Je lui demandai ce qu'il avait ; il me montra du doigt un serpent noir, qui, la tête dressée, sor-

tait et retirait sa langue en forme de dard. Sa bouche était béante, son cou aplati et large comme une main. C'est le plus grand serpent que j'aie vu en Afrique. Je voulais le faire tuer par les chiens, mais le Mochuana reprit : « Non, il tuerait les chiens.» Cependant ceux-ci, une fois lancés, ne tardèrent pas à se saisir du reptile, et chacun à son tour, ils le secouèrent si rudement, qu'il en demeura étourdi et comme mort. Le Mochuana, étonné, ramassa une pierre et acheva le serpent, en disant : «Dieu a mis l'inimitié entre ta semence et celle de la femme. Séducteur dès le commencement, voilà ce que tu mérites.» En quittant ce lieu, il me dit : « Tu m'as fait voir quelque chose qui m'a rempli d'étonnement; nous autres Béchuanas nous n'aurions jamais permis à un chien d'approcher de ce serpent; Dieu est avec toi et t'aide.»

Une autrefois, revenant du Vaal, nous dételâmes à moitié chemin. Pendant la soirée notre dreiver, (conducteur) assis auprès du feu, tenait son livre d'épellation et faisait des efforts pour lire quelques petits mots. Les Béchuanas qui l'entouraient gardaient, contre leur coutume, un profond silence, quand l'un d'eux commença à parler et dit : «Tu ne sais pas encore lire?» «Non, répondit le Korana; j'apprends toujours, et tour à tour je reprends l'alphabet et le syllabaire. Il y a des gens qui apprennent si vite, et qui quand ils ont entendu la Parole de Dieu, s'en souviennent toujours; mais moi, je ne leur ressemble pas. Dieu m'a fait comme cela, mais il peut me changer quand il voudra. Il a tout si bien fait, et nous seuls nous murmurons toujours et ne sommes jamais contents. Lorsqu'il fait chaud, nous disons : la chaleur nous tue; en hiver nous nous plaignons que le froid nous fait mourir, et nous ne pensons pas qu'à chaque instant la moindre chose peut abréger notre vie. Le matin quand nous nous levons, et le soir quand nous nous couchons, nous ne sa-

vons pas si c'est pour la vie ou pour la mort.» «Mon ami, reprit le Mochuana, tu dis vrai; tout peut nous tuer, mais regarde tout ce que Dieu a fait, la terre et toutes les bêtes qui y sont, grandes et petites, et les autres choses encore à nous inconnues. Les unes sont plus grandes que nous, les autres plus petites; cependant l'homme les vainc toutes. Les unes ont quatre pieds, les oiseaux deux, et les insectes en ont sans nombre; l'homme n'a que deux pieds et deux mains, avec lesquels il sait tout faire.» Le Korana : « Mais l'homme a un esprit qui vient de Dieu.» Le Mochuana : « Oui, je sais que notre corps n'est qu'un véhicule, une maison, qui se corrompra et qui sera mangé des vers, quand l'âme en sera sortie.» Le Korana : « Mais puisque l'esprit ne doit point mourir, il est de notre devoir d'en prendre plus soin que du corps, et de lui préparer une demeure, où il logera quand le corps ne sera plus.» « Eh ! mon ami, répartit le Mochuana ; nous mourrons, puisque nous sommes des transgresseurs et des pécheurs.» Le Korana : « Dieu veut que nous nous convertissions et sauvions notre âme, en cessant de commettre le péché.» Le Mochuana. « Je sais tout cela ; mais pourquoi sommes-nous comme les chiens qui retournent sans cesse à ce qu'ils ont vomi ? » Un troisième les avait écoutés, en cachant le visage dans ses deux mains, et poussant de temps en temps un soupir. Les deux interlocuteurs cessèrent de parler; l'un alla faire sa prière, et l'autre fit un profond soupir en essuyant une grosse larme qui tombait de ses yeux.

Des entretiens semblables sont, pour ainsi dire, à l'ordre du jour, et plus d'une fois je les ai surpris assis auprès d'un petit feu, s'expliquant ou se rappelant l'un à l'autre quelque parole de notre Seigneur, quelque Commandement ou un passage de la prédication. Le Mochuana a dans la confession de ce qui se passe dans son cœur, une fran-

chise qui, hélas ! n'est que trop rare parmi les Koranas. Le Korana est plus subtil, le Mochuana plus droit, et par conséquent plus vrai dans ses entretiens.

Il y a un an qu'un parti de Barolong, sous la conduite des chefs Motlabi, Gosetse et Tauane, se détacha de Morake à Thaba-'Nchu, et émigra dans le pays de ses ancêtres, à une ou deux journées de notre station. Dans le courant du mois de juin, un fils de Tauane, membre de l'Eglise de Thaba-'Nchu, nous fit une visite, et nous parla de la situation spirituelle de ses amis. Ils sont une quinzaine de gens baptisés par les missionnaires Wesleyens, et Molana (c'est le nom du fils de Tauane), le plus instruit d'entre eux, leur fait des lectures de la Parole de Dieu, et tient, selon ses moyens, une école d'enfants. Il était venu pour me demander quelques livres et quelques abécédaires, que j'eus le plaisir de pouvoir lui remettre, et qu'il reçut avec une vive reconnaissance. Il assista à plusieurs services dans notre chapelle, et s'en retourna quelques jours après pour rejoindre les siens, et leur apporter ce qu'il était venu chercher ici.

Rien ne demeure stationnaire dans la vie humaine. Le progrès est une loi inviolable, à laquelle rien n'échappe; on recule nécessairement, si on n'avance pas. Or, grâces à Dieu, cette loi s'opère chez nous dans le bon sens. La crainte du Seigneur devient de plus en plus générale, et l'égoïsme naturel fait place à l'amour du prochain. Au mois de juin, une seule nuit détruisit les pâturages de la contrée, tout l'espoir pour l'hiver qui avait déjà commencé. L'herbe avait été mise en feu, et la flamme, chassée par le vent du nord, faisant des progrès rapides, consuma tout ce qu'elle rencontra sur son chemin. Des recherches faites le lendemain prouvèrent qu'un Mochuana-Bushman d'un kraal voisin était l'auteur du dégât. Cité devant le conseil, il fut jugé et condamné à payer une

indemnité, qui consistait en une chèvre. Le coupable amena une chèvre au chef Korana, et celui-ci lui demanda s'il en avait d'autres; il se trouva que cette chèvre était son unique bien. Mosheu le regarda un moment, et lui demanda ensuite, s'il se repentait de son tort. Le coupable répondit avec force, que les mains qui avaient commis ce mal n'y seraient plus jamais employées. La chèvre fut rendue à son possesseur, qui, plein de reconnaissance et de joie, s'en retourna dans sa demeure. Un trait semblable parle mieux que le plus long discours. On y voit une délicatesse inconnue au cœur naturel, et pour tout dire, un juge qui sait pardonner, parce que grâce lui a été faite devant le tribunal de l'Arbitre suprême.

Une de nos plus rudes épreuves de l'année passée a été le manque d'ouvriers, ou de gens disposés à nous aider dans nos travaux. Ce n'était qu'avec la plus grande peine que je réussissais alors à trouver trois hommes pour me seconder; encore regardaient-ils comme le plus grand bienfait les insuffisants services qu'ils me rendirent pendant trois mois. Toutes leurs paroles n'étaient que des plaintes sur la grande fatigue que causent les travaux des blancs. L'Evangile a aussi été une vertu régénératrice sous ce rapport. Car, quoique plusieurs recherchent le travail par l'attrait du gain (ce qui, l'an dernier, ne les faisait pas bouger), il y en a cependant aussi qui viennent, poussés par des motifs plus élevés. L'exemple est la plus efficace des prédications. Abandonnés de tout le monde, nous avons continué seuls nos travaux, et les Béchuanas se sont étonnés. On m'a appelé *ua namani e tuna* (veau mâle), un « morimo » (1), et

(1) Le mot « morimo, » consacré pour le nom de Dieu, ne dit dans sa signification primitive et commune chez les non-chrétiens qu'une

dans leur étonnement ils ont dit : « Dieu le protège et lui donne la force ; le feu même ne le consumerait pas.» Mes réponses à leurs propos furent toujours de nature à leur faire comprendre que l'homme n'était point né pour l'inactivité, et que la Parole divine nous enseigne que celui qui ne veut point travailler, ne mérite point la nourriture qu'il reçoit de la main de Dieu. — Aujourd'hui je n'ai qu'à me rendre à l'ouvrage, et ils sont présents. Quand leur nombre m'oblige d'en renvoyer quelques-uns, ils s'en vont tristes, et ils disent : « On ne veut donc pas que nous jouissions aussi de la bénédiction (du salaire) des blancs...» Toutefois ils ne font rien pour rien, selon la maxime de l'égoïsme et surtout de l'Afrique; mais un grand pas est fait, puisqu'ils témoignent de la bonne volonté, et ne refusent point l'aide de leurs bras.

Les travaux annoncés dans ma dernière lettre ont été commencés. La plus grande partie du bois de charpente est sur la station. Nous l'avons coupé sur les bords du Vaal, qui n'est éloigné que d'une bonne journée en wagon. Dans une de ces expéditions j'ai eu un malheur, qui a failli me coûter la vie. Nous avions coupé des poutres de vingt pieds dans une île, et étions occupés à les faire passer sur la rive. Je m'étais chargé d'une des poutres avec l'un de mes gens; lorsque nous fûmes arrivés à l'eau, il la laissa tomber de son épaule sans m'en avertir. Le bois tomba sur plusieurs autres, qui le renvoyèrent en l'air. Le contre-coup vint porter contre mon menton, et me terrassa. J'étais presque évanoui, et pensais que ma machoire devait être cassée. J'y portai la main, et je

---

chose « supérieure, »] soit en bonne, soit en mauvaise acception. Il vient de la même racine que le mot « gorimo, » « dessus, au-dessus, » d'où « legorimo, » « ciel. » On l'a dit de moi, d'une de mes vaches, de grosses pierres, de poutres, et enfin de toute chose tant soit peu extraordinaire.

la retirai toute rouge de sang. Après m'être lavé dans la rivière, j'examinai ma figure, et je trouvai une blessure large comme le doigt sous le menton, trois dents brisées et tombantes, et le bout de la langue tout déchiré par une horrible morsure. Pendant une semaine, je ne pus me nourrir que de liquides, et la brèche faite dans mon ratelier supérieur m'a longtemps gêné. Malgré tout cela, je ne pus que rendre grâces au Dieu de bonté, qui avait retiré ma vie de la fosse. — Nous avons aussi préparé des pierres, et posé les fondements d'une maison. Je me vois obligé d'achever d'abord une seule chambre à la hâte, afin de pouvoir y trouver un refuge contre la pluie. A en juger d'après la saison présente, cette année sera une année de bénédictions sous ce rapport, et notre maisonnette, couverte de roseaux, ne nous met plus à l'abri de l'eau. Ce même inconvénient, ainsi que le manque d'espace, nous a fait occuper la hutte que M. Bouchaud avait construite. Nous sommes presque tombés de Charybde en Scylla; car sans parler de l'eau qui nous inonde à la moindre petite pluie, le toit menace chaque jour de nous enterrer sous ses débris. Il s'est tellement affaissé que j'ai de la peine à me tenir debout; quand je sors, il faut que je me baisse pour ne pas laisser mes cheveux attachés au toit. Tout l'espace vide que nous laissent deux malles et un lit, est de six pieds carrés. L'appartement, que je pense achever aussitôt qu'il me sera possible (les murs sont déjà élevés de deux pieds au-dessus du niveau, et le bois pour la toiture est prêt), aura cinq mètres carrés, et sera la moitié de la maison commencée.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE. — CALCUTTA ET LES ENVIRONS.

Calcutta, premier poste missionnaire de l'Inde. — La cathédrale. — Préjugés et calomnies.

Notre intention n'est pas de faire une revue détaillée des travaux des missionnaires dans l'Inde; grâce à Dieu, les stations, les églises, les écoles, les ouvriers sont si nombreux aujourd'hui dans ce grand et important pays, que si nous voulions les nommer tous, nous ne pourrions guère faire que cela, et cet article, et ceux qui le suivront, ne seraient qu'une sorte de table de matières sèche et sans intérêt. Nous avons consacré nos premières remarques à une vue générale de l'œuvre; nous entrons aujourd'hui dans le récit de faits plus particuliers, mais sans vouloir tout examiner, et tout dire. Ce sera une revue, mais une revue générale; nous visiterons successivement les principales parties de ce vaste champ, mais sans nous arrêter partout; nous cueillerons des épis, ou nous signalerons des épines, à la hâte et comme en passant, à moins que le champ ne soit très-beau, et la moisson très-riche.

Nous partirons de Calcutta, cette grande ville qui est comme le cœur de l'Inde. Politiquement, c'est de là que tout part, et c'est là que tout aboutit. Religieusement, c'est là qu'est à la fois le dépôt et le champ de bataille principal de la petite armée missionnaire. A côté du riche comptoir s'élève la modeste mais bienfaisante école; à côté de la pagode, la chapelle missionnaire, ou la cathédrale épiscopale. Le monde et l'Eglise, le Bouddhisme

et l'Evangile, sont là l'un à côté de l'autre. Un missionnaire a donné sur cette importante ville des détails qu'on lira avec intérêt.

« Dans cette cité vit et s'agite une population d'au moins cinq cent mille âmes, et dans un rayon de quinze milles se trouvent plus de deux millions d'habitants. C'est le centre des travaux missionnaires dans le nord de l'Inde, c'est le cœur du Bengale. Toutes les traductions des Saintes-Écritures, les règles pour leur distribution, les traductions de traités religieux, l'impression de livres d'écoles, tout est dirigé par des Comités de Calcutta, et principalement par l'influence des missionnaires; car sans eux tous les Comités languiraient, et peut-être périraient. Plusieurs Européens philantropes ont des rapports avec les missionnaires de Calcutta, et s'occupent de certaines branches de l'œuvre, qu'ils soutiennent généreusement par leurs dons.

« Sous le rapport de l'éducation, Calcutta ressemble jusqu'à un certain point à Cambridge ou à Oxford; des milliers de jeunes gens viennent et demeurent à Calcutta, dans le seul but de s'instruire. Pour ma part j'ai cent cinquante élèves qui étudient, au moyen de la langue anglaise, la Bible, les Évidences du Christianisme de Horne et de Milton, et la philosophie naturelle; les quatre cinquièmes se sont logés à Calcutta uniquement pour pouvoir suivre l'école: leurs parents se trouvent peut-être à cinquante ou cent milles dans l'intérieur. La Providence me permet ainsi d'envoyer des propagateurs de l'Evangile dans divers endroits du pays. Je me suis convaincu plus d'une fois que les enfants revenus chez eux, ont entretenu leurs parents de ce qu'ils avaient entendu de moi dans l'école. Un grand champ est donc ouvert ici pour des travaux d'éducation; il y a plus de cent mille enfants à Calcutta, dont dix mille seulement, à ce que je crois, suivent les écoles. Les jeunes

gens élevés forment aussi une belle sphère de travail. J'ai pu faire beaucoup parmi eux : pendant les douze derniers mois, j'ai consacré de huit à dix heures par jour à la lecture et à l'instruction. Je donne chaque jour quatre heures à une école anglaise, et deux heures à une classe de jeunes gens chrétiens. Ils étudient avec moi l'histoire de la Bible, les Évidences, et le Paradis perdu de Milton. Ils me donnent beaucoup de satisfaction ; j'espère que quelques-uns d'entre eux deviendront d'utiles catéchistes et maîtres d'école. Quand je ne suis pas dans les écoles, je suis visité par des jeunes gens dont l'éducation est finie. Depuis mon arrivée à Calcutta j'ai eu des conversations avec des centaines de jeunes gens sortis des écoles. J'ai fait cette année un cours de philosophie et d'éthique à des jeunes gens, et à des instituteurs. L'un de ces derniers est un homme d'un grand talent, et a été autre fois dans cette ville éditeur d'un journal. Ces travaux me donnent de l'influence, et j'ai l'occasion d'exposer le christianisme indirectement, et d'une manière qui ne blesse pas. Comme je fais du bien à mes auditeurs au point de vue temporel, ils sont disposés à recevoir de moi l'instruction chrétienne.

« Il y a plus d'activité d'esprit parmi les habitants de Calcutta, que parmi ceux de la campagne. Hors de la ville, les écoles du gouvernement ont subi une grande diminution ; il y a une effrayante apathie dans la campagne. La coutume des apôtres était de se fixer dans les villes, comme dans des postes plus propres à la propagation de l'Évangile. L'idolâtrie trouva son dernier refuge dans les villages ; de là le nom de païens (*pagani*), « habitants des villages. » Nous avons ici cinq ou six mille jeunes gens bien élevés, et dont l'esprit n'est pas obscurci par les préjugés. Quel beau champ pour l'œuvre missionnaire ! De plus, il est généralement admis que les missionnaires de Calcutta peuvent faire deux fois plus de travail que

ceux de la campagne; les distances sont moins grandes, ils ne s'épuisent pas autant en longs et pénibles voyages. Tous les travaux relatifs aux traductions, à la littérature chrétienne, indigène, etc., reposent presque entièrement sur les missionnaires de Calcutta. Toutefois la Société épiscopale a toujours été très-faible dans cette ville, (1) sous ce rapport; la Société des Missions d'Écosse y compte cinq ouvriers; la Société des Missions de Londres cinq; la Société baptiste six; notre Société n'a ici que M. Sandys et moi. Je puis me tromper; mais depuis longtemps mes observations, mes lectures, mes conversations me font penser que Calcutta est le Waterloo de l'Inde, le champ où doit se livrer la grande bataille entre christianisme et l'indouïsme. La langue anglaise chasse, comme avec le balai de la destruction, tout reste d'attachement dans l'esprit des jeunes gens pour le brahminisme. C'est ici le moment glorieux où il faut gouverner la tempête, et diriger l'énergie des âmes ébranlées vers l'acquisition du salut. J'avouerai avec candeur que si on mettait demain à ma disposition, pour l'œuvre des missions, une bonne somme de roupies, je les destinerais toutes à Calcutta, et je ne donnerais rien à aucune autre ville. Il est vrai que nous ne pouvons pas citer beaucoup de cas de conversion; mais la poudre est là, le feu prendra, et avant longtemps. Que les choses paraissaient paisibles, tandis que les principes répandus par Wickleff s'enracinaient dans le cœur du peuple anglais! L'air est souvent calme lorsque le terrible ouragan des Indes occidentales est sur le point d'éclater. Voici un fait entre autres, qui montre le progrès de la science européenne à Calcutta: j'ai eu des conversations avec des centaines et des centaines de jeunes gens de toute classe, j'ai enseigné dans de grandes

(1) Ses belles et florissantes stations sont surtout au Sud de l'Inde.

écoles durant l'espace de deux ans; je suis entré en contact avec des indigènes de tout rang possible, et cependant, pendant tout ce temps, je n'ai jamais eu d'autre moyen de communication que la langue anglaise. Avec la langue de l'Angleterre, la religion de l'Angleterre pénétrera.

« Le temps est bien occupé à Calcutta. Les instants qui restent au missionnaire après que ses travaux de prédication et d'éducation sont finis, sont consacrés à traduire ou à composer des livres pour l'usage des chrétiens indigènes, ainsi qu'à soigner l'exécution des décisions des Comités. Quant à moi, j'ignore ce que c'est que d'être un moment sans occupation. Je sens que ma devise devrait être comme l'épitaphe écrite sur le tombeau de Howard: «*Vixit aliis:* il vécut pour les autres. » Le public chrétien en Angleterre est dans une grande erreur au sujet de l'Inde; on croit que l'Évangile doit triompher rapidement ici, parce qu'il a ainsi triomphé dans l'Océan Pacifique, et dans les Indes occidentales; mais les circonstances ne sont pas les mêmes. Nous avons à lutter dans ce pays contre un corps de prêtres qui a soutenu pendant des siècles les efforts terribles de plusieurs grandes invasions. Le temps qui a anéanti les empires de la Grèce, de Rome, d'Assyrie, a respecté le sceptre du brahminisme. Il est aujourd'hui ce qu'il était il y a trois mille ans, un système métaphysique aussi compliqué que celui des scholastiques du moyen âge, et aussi propre à livrer l'intelligence humaine comme une proie aux sophismes d'un clergé artificieux. Mais le jour où lord William Bentinck décida que l'Anglais serait la langue des écoles dans ce pays, une main mystérieuse écrivit les trois mots: *mené mené thekel upharsin*, sur les murs des temples indoux. »

Nos lecteurs nous pardonneront une digression; elle ne nous éloigne pas du sujet; elle en est même une face

nouvelle. Nous parlons de la propagation du christianisme dans l'Inde; on sait quelle influence, bonne ou mauvaise, exerce sur les indigènes l'exemple des Européens; eh bien! il y a amélioration, amélioration sensible et croissante dans l'état moral et religieux de la population anglaise. Au temps de la guerre, et longtemps après, les Européens étaient déplorablement privés des moyens d'édification. Les conquérants du pays s'occupaient de guerres et de conquêtes; ils ne s'occupaient ni d'écoles ni d'églises; même après eux, l'autorité était plutôt hostile que favorable à la religion, et si elle en permettait la pratique à ses agents, elle en interdisait la propagation aux missionnaires. Sous le sage et philantropique gouvernement de Lord William Bentinck, l'aspect des choses changea considérablement. L'œuvre qu'il avait commencée a été poursuivie par ses successeurs; aujourd'hui, villes, villages, campagnes, casernes et hôpitaux, tout est visité, évangélisé par un clergé, par plusieurs clergés même, zélés et pieux. Ce qui reste à faire est immense; les besoins croissent sans cesse, puisque la population européenne se multiplie chaque jour; mais enfin il y a proprès, progrès aussi manifeste que réjouissant dans le nombre à la fois des écoles, des églises, des pasteurs, des fidèles européens. Lorsque l'archidiacre de Madras arriva dans son diocèse, il n'y trouva qu'environ quatorze ecclésiastiques; il y en a maintenant au-delà de soixante-et-dix. Cédant enfin aux instantes prières des missionnaires, le gouvernement anglais a rompu tout pacte avec l'idolâtrie; il a abandonné les prêtres à eux-mêmes: par là il a fait cesser un scandale qui nuisait beaucoup aux progrès de l'Evangile. Il n'y a pas même très-longtemps que le Gouverneur-Général de l'Inde, dont la conduite en d'autres circonstances a été d'ailleurs si étrange, a fait une proclamation

solennelle, par laquelle, en face de l'Inde païenne, il attribuait à Dieu la délivrance des armées anglaises dans l'Afghanistan, et invitait les ministres de la religion à rendre publiquement grâces au Seigneur pour ce grand bienfait. Enfin le pieux évêque de Calcutta a eu le bonheur, et nous pourrions dire l'honneur, d'élever une magnifique église chrétienne sur cette vieille terre de l'idolâtrie, d'où l'Evangile, dit-il, ne doit plus sortir. Il a voulu laisser après lui cette Cathédrale, car c'en est une, comme un monument de la liberalité des enfants de Dieu, et comme une marque de la prise de possession de l'Inde par le christianisme. Un Chapitre, composé de huit à douze ecclésiastiques, sera attaché à la Cathédrale, qui est dotée d'assez de biens-fonds pour les entretenir. Leur vie sera employée à répandre dans la ville et aux environs l'influence du christianisme; ils devront tour-à-tour évangéliser les chrétiens et les païens. A quelque distance de la Cathédrale, hors de la ville, se trouve depuis plusieurs années une institution de la plus haute importance, et qui se rattachera à la nouvelle église; nous voulons dire le Collége Episcopal où des professeurs chrétiens enseignent, sous la direction de l'évêque, la littérature indienne et les doctrines évangéliques. Une bibliothèque, comme il n'en existe pas encore dans l'Inde, va être fondée et attachée à la Cathédrale; l'évêque donnera lui-même, pour la commencer, 6,000 ou 7,000 volumes. Ce sont des dons volontaires seulement qui ont permis à l'évêque et de construire cette belle église et de l'enrichir des biens-fonds qu'elle possède maintenant. Nous n'avons pas besoin de dire que le premier, le plus généreux des donateurs est l'évêque lui-même. Cet argent aurait pu être mieux employé, a-t-on dit; peut-être; mais il aurait fallu l'avoir, et il est probable que ceux qui l'ont donné pour cette fondation ne l'auraient pas donné pour

des œuvres auxquelles ils contribuent déjà. Au reste, voici comment l'évêque apprécie lui-même son œuvre; quelle que soit l'importance qu'il y attache, il est trop éclairé, trop pieux, pour ne pas savoir que le christianisme a ses premiers et ses plus durables fondements dans le cœur, et que les églises manifestent la foi, mais ne la remplacent pas.

« Je considère chaque brique de cette Cathédrale comme une garantie de la perpétuité et de l'incorporation du christianisme dans l'Inde anglaise. Car que sont nos chapelains fugitifs, dont un seul s'établit à peine dans le pays? que sont nos saints missionnaires, épars dans cet immense pays et soutenus par des Sociétés religieuses en Angleterre? Pour fixer le christianisme dans le sol, il nous faut un clergé missionnaire permanent, et qui ne dépende pas des secours incertains de souscripteurs étrangers; il nous faut un clergé indigène; il faut que les Indoux convertis soient instruits par des ministres sortis du milieu d'eux; enfin, il faut quelque chose qui aide l'Inde à se suffire elle-même, qui la rende peu-à-peu capable de guider, sans le secours de l'Europe, l'Orient réveillée dans le chemin de la vie.

« Toutes les institutions de notre Eglise protestante-réformée, telle qu'elle fut fondée, il y a trois siècles, par notre Cranmer, Jewel, Hook, et leurs nobles compagnons d'œuvre, (1) sont éminemment adaptées aux besoins de l'Inde languissante et affaiblie. Notre Liturgie, nos Offices, nos Articles, nos Homélies, notre Discipline épiscopale, notre Forme simple d'Instruction, nos Confirmations,

---

(1) Nous n'avons pas besoin de dire que nous rapportons ces paroles de l'évêque de Calcutta sans les juger; nous voulons uniquement montrer dans la nouvelle Cathédrale de l'Inde une institution qui doit avoir une influence certaine sur la propagation de l'Evangile dans le pays.

nos Sacrements, la dignité de notre clergé, sa science, sa piété, son zèle, l'union de notre Eglise avec l'Etat qu'elle bénit et sanctifie, la forme et l'aspect visible de notre religion, tout concourt à donner aux indigènes convertis les secours particuliers dont ils ont besoin. Il est donc impossible d'apprécier l'importance de la nouvelle Cathédrale.

« Je dois toujours me rappeler que toute espérance d'un bien spirituel permanent doit reposer sur la bénédiction et la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Le danger de se confier dans les moyens extérieurs de la religion, le danger d'un esprit mondain, le péril d'avoir *l'apparence de la piété en en reniant la force;* la chance de voir des institutions chrétiennes s'éloigner de leur but élevé et tomber dans l'indolence et des vues purement littéraires, sont choses qui doivent toujours être présentes à mon esprit. J'espère que c'est avec quelque sentiment de ces dangers que je fais chaque pas. On peut être sûr en Angleterre et dans l'Inde que c'est en la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ et dans le pouvoir du Saint-Esprit que je désire me confier. »

Si nous n'avions vu dans la Cathédrale de Calcutta qu'une belle église qui orne la métropole de l'Inde, nos lecteurs peuvent croire que nous n'en aurions pas parlé; mais comme dans la pensée de son fondateur il s'agit d'un centre nouveau pour une mission très-active, comme d'après les réglements, la Cathédrale doit être une école en même temps qu'une église, servir « à des institutions religieuses, à des cours publics sur la vérité du christianisme, à des études théologiques, à des examens d'écoles, à des entretiens avec les indigènes réveillés », nous avons pensé qu'on en apprendrait avec plaisir la fondation, et qu'on verrait avec joie que le christianisme prend pied dans l'Inde, matériellement aussi bien que

spirituellement. L'Evangile doit être surtout dans le cœur, c'est là sa meilleure demeure, son plus beau temple; mais il est bon aussi qu'il paraisse au-dehors dans des fondations qui n'ajoutent rien à sa force, mais qui la révèlent du moins, et la font remarquer à ceux qui l'ignorent. Nous croyons que la Cathédrale de Calcutta, fruit de la charité toute seule, lui est un beau et bon témoignage.

Jusqu'ici, à Calcutta, les conversions ont été comparativement peu nombreuses. Plusieurs grands réveils ont eu lieu aux environs pendant les dernières années; dans la ville même, c'est surtout pour l'avenir qu'on travaille. Cependant le Seigneur donne de temps en temps à ses serviteurs de précieux encouragements; il leur permet de voir des succès actuels, des conversions immédiates. C'est ainsi qu'un missionnaire écrivait dernièrement que trois jeunes brahmines, dont deux de la plus haute classe, étaient entrés dans l'Eglise chrétienne par le baptême. L'un d'eux, devant renoncer ou à ses biens ou à ses convictions, n'avait pas hésité, mais il avait volontairement perdu plus de deux cent mille francs, un droit considérable dans un temple de Kali et la perspective de trois héritages certains. Comme Moïse, il a mieux aimé être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir, pour un peu de temps, des délices du péché, et il a montré à ses compatriotes, par le libre sacrifice d'une fortune très-considérable, la puissance de la foi chrétienne, qui ne fait renoncer aux biens que parce qu'elle est elle-même le plus grand bien. Toutefois il n'est pas juste qu'un acte innocent, comme la conversion d'un païen à l'Evangile, soit puni comme un crime, et une pétition allait être adressée au gouvernement pour le prier de faire une loi, qui maintienne dans leurs droits de propriété les chrétiens indigènes. Les missionnaires écossais venaient de consacrer au saint ministère deux

jeunes Indoux élevés par eux, et aujourd'hui prédicateurs de l'Evangile. Les missionnaires baptistes en avaient consacré deux autres à peu près en même temps.

Si nous ne voulions présenter que le beau côté de l'œuvre dans cette partie de l'Inde, nous conduirions le lecteur dans ces nombreuses écoles primaires, où une foule d'enfants, souvent arrachés à la misère et au vice, sont instruits dans la crainte du Seigneur ; dans ces pensions où les garçons, les jeunes filles soustraits à tout contact avec l'idolâtrie, placés sous l'influence exclusive des missionnaires, peuvent bien se convaincre de la réalité de la charité chrétienne, puisqu'ils en vivent, et se préparer, par un long noviciat, aux fonctions diverses d'instituteur, d'institutrice, d'évangéliste et de ministre proprement dit ; dans ce paisible cabinet où le missionnaire traducteur étudie, traduit et compose ; dans ces vastes imprimeries où la Parole divine se multiplie incessamment, sous des formes très-diverses ; dans ces chapelles chaque année plus nombreuses, dans ces places publiques où le prédicateur lit et parle à la foule, qui s'arrête et écoute. Sortant de la ville où un grand bien se fait, ou un plus grand bien se prépare, nous pourrions encore conduire le lecteur au sud et à l'est de Calcutta, et lui montrer à Burdwan, toute une colonie chrétienne, vivant du fruit de son travail dans une douce paix ; à Krisnaghur, des églises et des écoles nombreuses, effets réjouissants du grand réveil qui y eût lieu, il y a quelques années ; plus près de la mer, plusieurs villages où en quelques années tout est né ou s'est multiplié, écoles, églises, pasteurs et troupeaux. Mais il faut voir le mal comme le bien, la résistance comme la soumission ; les dispositions favorables ne font que de naître, les dispositions hostiles sont et bien nombreuses et bien anciennes. Nous citerons au hasard quelques extraits des

journaux missionnaires pour montrer quels arguments étranges on oppose souvent aux évangéliques et pressants appels de la charité chrétienne.

« Tandis que nous marchions, pendant une fête religieuse, au milieu d'une rangée de boutiques, nous vîmes un endroit où l'on vendait des idoles, et qui me rappella cette inscription d'une boutique dans le Céleste Empire : « Dieu est fait et vendu ici.» Nous nous arrêtâmes et nous parlâmes au peuple de la folie qu'il y a à faire, à vendre et à adorer des idoles. Un brahmine dit : « Vous ne comprenez pas cette affaire. Personne de nous n'entend adorer ces idoles de métal et de pierre. Voyez les lettres de ce livre; elles sont des signes visibles des pensées invisibles de l'auteur. Ainsi ces images visibles représent les dieux invisibles que nous entendons adorer.» — « Si cela est vrai, pourquoi ne le dites-vous pas au peuple, qui adore évidemment les images comme des êtres réels ? et si les dieux sont invisibles comme vous dites, comment en pouvez vous faire l'image ? D'ailleurs, tout ce que vous pouvez avancer pour la défense de vos idoles est clairement réfuté par le commandement positif de Dieu, qui nous interdit de nous faire aucune ressemblance de lui.» Nous lûmes alors et nous expliquâmes le premier et le second commandement du décalogue.

.... « Nous trouvâmes un homme assis à côté d'une idole; il en chantait de temps à autre les louanges, et il invitait le peuple à l'adorer avec lui. Nous nous arrêtâmes et nous lui adressâmes la parole; il parut très-irrité et sans nous répondre il continua ses dévotions. D'autres cependant s'assemblèrent autour de nous et nous écoutèrent pendant long temps. L'un dit : « A une certaine fête, le peuple offrait de la farine à cette idole ; un Sahib s'approcha pour dire au peuple de ne pas faire ainsi, attendu que l'idole était une chose morte et ne pouvait pas

manger. Tandis qu'il parlait de la sorte, il toucha l'idole, qui lui prit immédiatement la main et refusa de la lâcher avant qu'il eût offert un don de cinquante roupies.» — « Bien ; avez-vous vu cela ? » — « Non.» — « Quelqu'un de ceux qui sont autour de nous l'a-t-il vu ? » — « Non; mais le peuple raconte cette histoire.» — « Ne savez-vous pas que le peuple dit plus d'une chose qui n'est pas vraie ? Supposons pourtant que ceci soit arrivé ; dites-moi en présence de tous, si je touche cette idole, prendra-t-elle aussi ma main, ou bien nagera-t-elle si on la jette dans la rivière ? » — Un interlocuteur répondit : « Non, elle ne peut rien faire.» — Les assistants se mirent à rire, et l'un d'eux dit : « Nos brahmines ne s'occupent ni de nous ni de leurs dieux ; ils font toutes ces choses uniquement pour leur ventre.»

« Nous eûmes avec un brahmine, sur le sujet de l'idolatrie, une conversation dont voici la substance : « Vous dites que vous êtes un prêtre en fonctions, un instituteur du peuple ; quelle instruction lui donnez-vous quand il vient vous apporter ses offrandes pour l'idole ? » — « Aucune.» « N'acquérez-vous pour vous même aucune connaissance dans le temple où vous officiez ? » — « Pas la moindre. » — « Ainsi vous êtes aussi ignorant aujourd'hui que vous êtes un homme fait, que vous l'étiez, il y a plusieurs années, lorsque vous n'étiez qu'un enfant ? » — « Tout autant. » — « Dites-moi comment votre idole peut être apaisée ou peut vous accorder des bénédictions, n'étant pas autre chose qu'une pierre ? » — « Comment elle le peut, nous l'ignorons ; tout ce que nous savons c'est qu'elle nous fait du bien.» — « Mais est-il raisonnable de supposer qu'elle peut vous en faire, puisqu'elle n'a aucune intelligence ? » — « Si elle n'avait aucune intelligence, il est vrai qu'elle ne pourrait nous faire du bien, mais la preuve qu'elle en a, c'est qu'elle opère plusieurs miracles ;

par exemple, elle m'a guérit de plusieurs maladies. » — « Le médecin doit pouvoir voir le malade, et l'entendre expliquer son mal, votre idole peut-elle à la fois voir et entendre ? » — « Très-certainement elle le peut ; sans cela comment guérirait-elle mes diverses maladies ? » — La dernière réponse du Brahmine l'exposa au ridicule de toute l'assemblée. Il eut tellement honte de lui-même qu'il ne put plus prononcer aucune parole. J'exhortai alors le peuple à renoncer à l'idolâtrie et à croire au Seigneur Jésus, le vrai médecin et le seul sauveur de l'humanité.»

— « Tandis que je prêchais sur le chemin un brahmine s'avança et dit : « Tout ce que nous voyons est Dieu : les hommes, les arbres, les bêtes le sont également.» — « Et un enfant est-il une portion de Dieu ? » — « Oui. » — « Et un chacal est-il aussi une portion de Dieu ? » — « Oui.» — « Mais les chacals mangent les enfants ; ainsi donc Dieu se mange lui-même. — Quelles sont les perfections de Dieu ?» — « Les mêmes que celles de l'homme.» — « Dieu est-il donc coupable de vol ? » — « Oui, il peut faire ce qu'il veut, parce qu'il est Dieu.» Je vis quatre respectables femmes, amenées ici pour mourir. Elles grelotaient de froid ; leurs cheveux gris flottaient au gré des vents ; elles étaient sans cesse priées par leurs parents de regarder au Gange et de boire de l'eau. La seule réponse qu'ils firent à mes représentations sur la cruauté de cette pratique fut celle-ci : « C'est notre coutume.» La nuit étendit ses ombres pour cacher ce triste spectacle, et le meurtre de ces mères autrefois tendrement animées. Heureux ceux qui entendent la bonne Nouvelle du Salut, et qui, dans leur heure dernière, sont traités avec bonté et compassion. »

Un brahmine était placé là, sur un lit et entouré de natifs et de parents. Son corps était desséché, son œil était creux, et il était évident qu'il touchait au moment de son départ.

Après que j'eus parlé quelque temps avec ses parents, et que je les eus priés d'accepter quelques traités, le moribond ouvrit les yeux, et voyant un traité, demanda qu'il lui fut donné; il le lut jusqu'à ce qu'on le lui ôtât. Je m'approchai alors du lit, je dis que nous sommes tous pécheurs, que Christ est mort pour nous, et qu'il est le seul Sauveur. Le pauvre mourant écoutait mes paroles avec avidité, et paraissant désireux de connaître le chemin du salut. Mais ses parents le remarquant, furent alarmés, et m'ordonnèrent de m'éloigner; en me disant : « Il n'a pas besoin de votre religion.» Je leur fis comprendre, que j'avais le droit de rester où j'étais, et je continuai à parler au peuple. La vue d'un brahmine mourant à côté du Gange, en lisant un livre chrétien, semblait les remplir tous d'étonnement.»

—« Qui a cru à notre prédication et à qui le bras de l'Éternel a-t-il été révélé? Il n'y a personne qui cherche Dieu; il n'y a personne qui dise : où est le Dieu qui m'a fait? Quant à notre Sauveur, « nous ne pouvons croire en lui,» disent plusieurs, « parce que nous ne pouvons ni l'entendre, ni le voir.» D'autres disent à leur tour : « Nous avons nos propres deotàs (héros divinisés) et n'avons nul besoin de Christ.»—« Votre religion est bonne et excellente,» répondent les autres; « nous voudrions bien l'embrasser, mais il nous faudrait perdre notre caste, notre honneur, notre bien, tout ce que nous avons; que deviendrons-nous alors? »—« Votre religion est entièrement fausse,» dit le Mahométan orgueilleux; ainsi nous avons la douleur d'entendre chaque jour parler avec mépris et haine de notre adorable Sauveur. »

—« Les natifs, à qui j'avais parlé, me firent les questions suivantes: « Si l'Evangile vous sauve du péché, pourquoi péchez-vous? »—« Si vous pouvez me reprocher un péché, faites-le, j'y renoncerai.»—« Si Dieu vous assure le pardon et la sainteté, pourquoi n'êtes-vous pas

satisfait? pourquoi venez-vous ici, nous instruire? » — « Si je savais un remède pour le choléra et ne le faisais pas connaître, je serais grandement coupable. Aussi ayant trouvé pour moi-même un moyen de pardon, je viens vous l'annoncer.» Je me suis rendu dans un autre endroit de la ville, et j'ai demandé aux personnes présentes, si elles voulaient entendre lire un traité. Elles m'ont répondu affirmativement, et j'ai commencé à leur parler du seul vrai Dieu. Ils m'ont tous dit : nous l'adorons, lui, et nous n'en adorons pas d'autres.» — « Mais n'adorez-vous pas Ram, Siva, etc. etc. ? » — « Oui, et ils sont le vrai Dieu, chacun en particulier, et tous à la fois.» — « Pressés par mes questions, ils ont fini par dire que c'était le même Dieu, sous des formes et des noms différents.» Quelques jours plus tard, le missionnaire dit à ses interlocuteurs, qui défendaient le culte des idoles : « Si l'idole du temple qui est là-bas, caché sous les flots, ne peut se défendre elle-même, comment peut-elle vous délivrer de quelque mal que ce soit? » — « Elle est sous l'eau parce que cela lui plaît, mais elle peut parfaitement, si bon lui semble, avaler d'un seul coup la rivière toute entière.» Bien que l'opinion générale des Indoux soit que les missionnaires sont mus par des motifs nobles et purs, deux de leurs adversaires ne craignaient pas d'affirmer, devant la foule, qu'ils avaient été bannis de l'Angleterre pour leurs mauvaises actions; l'un d'eux affirma même, qu'il était à sa connaissance qu'ils avaient donné 1000 roupies (environ 2,500 frs.) à un homme pour l'engager à abandonner sa religion. L'assertion était absurde ; à ce prix, les conversions reviendraiemt fort cher, et il serait étrange, tout au moins, que des malfaiteurs fussent et si riches et si généreux. Les deux calomniateurs furent facilement réduits au silence; mais ils exhalèrent leur colère, en même temps qu'ils l'expliquèrent, en disant: « Pourquoi venez-vous ici

troubler notre paix ? Allez instruire les catholiques romains, ou les coupables de votre propre pays, ou les Africains; nous sommes satisfaits de notre propre religion; vous ne faites que nous troubler.» Dans une autre circonstance, un Musulman furieux, voyant le missionnaire sans barbe et se rappelant que Christ devait en avoir eu une, demanda énergiquement raison de cette différence, et croyant sans doute embarrasser beaucoup le missionnaire, il s'écria : « Suivez d'abord l'exemple de Christ, puis vous enseignerez sa religion.»

Ainsi, pour les adversaires de l'Évangile dans l'Inde, tous les moyens sont bons : ils soutiennent l'absurde, et quand ils ne savent plus que répondre, ils calomnient. La cause de tout cela n'est pas toujours un sincère attachement à l'idolâtrie, c'est l'indifférence du peuple, c'est l'égoïsme des prêtres. L'Évangile les trouble, comme ils disent : c'est bien là le mot ; un système de morale ou de philosophie leur plairait ou ne leur plairait pas ; ils l'embrasseraient sans enthousiasme ou le rejeteraient sans colère, mais ils ne seraient troublés ni dans l'un ni dans l'autre cas. L'Evangile, qui est une autorité, une vie, et selon les dispositions de ceux qui l'écoutent une promesse ou une menace ; l'Evangile, qui ne veut pas de rival au dedans, ni au dehors, ni idoles dans les temples, ni idoles dans les cœurs, l'Evangile les trouble. Ceux qui ne l'aiment pas, le haïssent ; ceux qui ne veulent pas le répandre, voudraient pouvoir le persécuter. Cela est naturel. Mais la haine des brahmines et de leurs adeptes est impuissante comme elle est aveugle ; les faits que nous venons de citer, ne changent rien à ce que nous avons dit du progrès sensible des idées chrétiennes dans l'Inde, de la chute certaine, prochaine de l'idolâtrie. Les arguments mêmes dont on fait usage, les moyens qu'on emploie ne prouvent pas seulement l'opiniâtre persévérance des Indoux dans

la superstition; ils prouvent aussi la faiblesse de leur cause; une religion qui se défend ainsi, ne résiste pas longtemps, et il est des preuves qui sont des attaques, et les meilleures attaques. Les missionnaires peuvent souvent réfuter les Indoux, tout simplement en répétant leurs paroles. Ce brahmine qui a honte de ce qu'il a dit, qui n'ose plus rien dire, représente l'Inde tout entière; oui, elle commence à avoir honte d'elle-même, honte de ce qu'elle a été, honte de ce qu'elle a dit, et il ne faut que la faire parler pour la convaincre. Les disciples de Brahma et de Mahomet vivent les uns à côté des autres, sans se troubler mutuellement; c'est ainsi qu'autrefois, dans l'Empire romain, vivaient en paix presque toutes les religions de la terre, et que dans le capitole, les dieux de toutes les nations semblaient figurer la légitimité de toutes les superstitions. L'image de Jésus-Christ n'y entra jamais, le christianisime ne pactisa jamais avec les fausses religions; il se déclara contre toutes et toutes se déclarèrent contre lui. La même chose a lieu aujourd'hui dans l'Inde; le christianisme y apporte le trouble, y réveille l'opposition, pour y répandre ensuite la paix et y établir l'ordre. Si les chrétiens de nos jours savent prier, lutter, persévérer comme ceux d'autrefois, Brahma tombera comme Jupiter, et un nouveau monde sera ajouté à l'Eglise chrétienne. Eloignés du lieu du combat, nous pouvons beaucoup, néanmoins, pour le succès de la lutte; la prière ne connaît pas de distance, et la prière est notre plus grande force, comme elle est notre plus grand devoir.

VARIÉTÉS.

Une Excursion missionnaire dans les Sunderbunds.

Les missionnaires de Calcutta font souvent des voyages dans les environs de la ville, pour y annoncer l'Evangile. Nous trouvons, dans un journal anglais, quelques détails qui montrent que ces voyages ne sont pas toujours sans danger.

« En 1832, dit le journal que nous traduisons, messieurs Gogerly et Lacroix, ouvriers de la Société des missions de Londres, se rendirent à une Mela, ou fête religieuse, dans l'île Sangor. Après la fête, ils continuèrent leur voyage et se dirigèrent vers les Sunderbunds, pour apporter la bonne Nouvelle du Salut aux habitans de ces lieux solitaires. Les Sunderbunds sont un pays considérable qui se trouve au sud-est de Calcutta, et s'étend le long du golfe du Bengale. Il est composé d'un labyrinthe de lagunes; toutes les eaux sont salées, excepté celles qui communiquent avec le bras principal du Gange. Ces canaux naturels rendent le pays en quelque sorte navigable. Le passage des gros vaisseaux à travers les Sunderbunds, présente, dit le major Rennel, un grand et curieux spectacle. C'est une navigation de plus de deux cents milles, à travers une épaisse forêt divisée en mille petites îles par une multitude de canaux; la largueur de ces derniers est si différente d'un lieu à l'autre, que quelquefois le vaisseau a ses mats embarrassés dans les branches des arbres, et quelquefois vogue sur une vaste rivière agréablement bordée de bois, et laissant la vue s'étendre dans toutes les directions jusqu'à plusieurs milles de distance. Sauf l'exception déjà mentionnée, les eaux sont partout sa-

lées, et la forêt tout entière est abandonnée aux bêtes sauvages; de sorte qu'elle est rarement visitée, à moins que ce ne soit par des hommes qui vont y couper du bois, et y faire du sel, et qui exercent leur industrie au péril de leur vie; car les tigres ne paraissent pas seulement sur la limite de la forêt, mais pendant la nuit ils nagent souvent vers les bateaux fixés par l'ancre au milieu de la rivière.

« Les missionnaires virent un terrible exemple de ces dangers dans leur dernier voyage. Nous reproduisons textuellement leur récit animé : « Vers onze heures du matin, nous jetâmes l'ancre dans la Barchurra-Nuddee; sur l'un et l'autre côté de la rivière s'étendait une vaste forêt. Une heure s'était écoulée, lorsqu'à environ cent coudées de nous un alligator sortit de l'eau pour aller faire, sous les rayons du soleil, son sommeil de midi. Une demi-heure après, et tandis que le crocodile paraissait dormir d'un profond sommeil, nous vîmes un immense tigre s'avancer hors des buissons, et diriger ses pas vers le lieu où l'alligator reposait. Le tigre était plus grand que tous ceux que nous avions déjà vus; lorsqu'il se tourna vers nous, son large front semé de tâches blanches, ses yeux féroces, en même temps que l'étonnante force de ses membres, firent trembler parmi nous le cœur le plus hardi à la pensée de rencontrer un si redoutable adversaire. Du pas le plus doux, le tigre s'approcha de son ennemi endormi; il tenait chaque patte en l'air quelques instants avant de la poser de nouveau sur terre; il s'avança ainsi jusqu'à la portée d'un saut, alors déployant toutes ses forces, et s'élançant avec agilité, il se jeta sur l'alligator, et le saisit par la gorge. Réveillé de son sommeil par cette étreinte vigoureuse, le monstre de l'eau ouvrit sa bouche immense, et agita sa queue redoutable. Pendant la lutte, chacun des deux

adversaires parut déployer toute sa force. Mais le tigre avait un grand avantage; il avait attaqué son ennemi de telle manière que celui-ci ne pouvait tourner sa tête assez pour saisir l'agresseur. Bien que de sa queue, aiguë comme une scie, il frappât fortement le tigre, la noble bête des forêts, secouant son corps lorsque le combat fut terminé, sembla n'éprouver aucune douleur. Vainqueur par son adresse autant que par sa force, il traîna un peu plus loin sa conquête, et il s'assit à côté absolument comme le chat s'assied à côté de la souris captive. Ensuite il prit sa victime avec sa bouche, et marchant d'un pas lent, il la porta dans les buissons. Dix minutes après, nous vîmes le tigre sortir de la forêt; il nous regarda pendant quelque temps, et jugeant, sans doute, que la distance ne lui permettait pas de nous ajouter au nombre de ses trophées, il continua lentement son chemin dans une direction différente de celle où il avait laissé sa proie, et nous ne le vîmes plus. Moins d'une demi-heure après la lutte, l'alligator, qui avait été étourdi, mais non pas tué, se glissa dans des buissons; grièvement blessé, il gagna péniblement le rivage, et se cachant dans l'eau, il échappa à son sanguinaire ennemi. Il était trop blessé pour pouvoir rester longtemps dans l'eau; il en sortit donc de nouveau, mais il eut soin de n'exposer qu'une partie de son corps; encore tourna-t-il sa tête vers la terre, de sorte qu'il n'était plus possible de l'attaquer à l'improviste. Pendant l'heure que nous le vîmes encore, il alla tour-à-tour, et à des intervalles très-rapprochés, du rivage dans l'eau, et de l'eau sur le rivage. Ce spectacle était grand certainement, et on en voit peu de semblables. Il nous apprit, à nous et à nos gens, une chose importante, c'est de ne pas aller sur le rivage sans nécessité. Immédiatement avant cette circonstance, l'un de nos chrétiens indigènes avait exprimé le désir à l'un

de ses parents d'aller à terre où il n'y avait, dit-il, rien à craindre, pour examiner un peu la nature du pays. Ce qui arriva ensuite satisfit parfaitement sa curiosité.

« Le lendemain nous traversâmes la Thakouran et arrivâmes vers le soir à la Mutwal: ce sont deux immenses rivières ; elles ont environ cinq milles de large. Pendant tout ce jour, nous ne vîmes pas un seul être humain, nous n'entendîmes pas un seul son, excepté le frémissement du vent à travers les arbres de la forêt, le bruit des eaux, et les cris rares de la mouette. Le soir nous entrâmes dans un canal étroit; le bâteau rencontrait fréquemment les feuilles et les branches des arbres. La lune brillait de tout son éclat et nous montrait à quelques pas un énorme tigre, qui suivait le bâteau en se cachant derrière les feuilles, et cherchait l'occasion de se jeter sur l'un de nous pour en faire sa proie. Nos gens effrayés ramaient de toutes leurs forces; grâce à Dieu, nous entrâmes enfin dans une grande rivière et échappâmes ainsi au danger qui nous menaçait.

« Ayant jeté l'ancre le jour suivant dans un lieu si sauvage que nous pensions qu'aucune créature humaine, ayant encore l'usage de sa raison, ne voudrait jamais y porter ses pas, nous fûmes bien étonnés de voir deux hommes courir de toutes leurs forces le long du rivage, tantôt entrant dans les buissons, tantôt en sortant, et de cette manière continuant leur chemin avec toute la rapidité possible. Ils étaient simplement armés de bâtons. Nous apprîmes ensuite qu'ils allaient présenter aux dieux le sacrifice du soir de leurs familles. Pour éviter l'attaque des tigres, ils couraient toujours ; ils pensaient que le tigre ne peut pas s'élancer sur sa proie, si elle court. Malheureusement, il n'est pas permis de douter que quelqu'une de ces pauvres créatures ne périsse dans ces dangereux

voyages. La conduite de ces hommes, comparée à celle de milliers de chrétiens de nom, nous fut un sujet de tristes réflexions. Lorsqu'il s'agit d'obtenir la faveur et la protection du dieu de leur tribu, ils ne trouvent aucun danger trop imminent, aucune fatigue trop grande. Ils traversent hardiment chaque soir des lieux inconnus, des lieux que ne foule jamais aucun pied humain, sinon les leurs, et portant leurs vies dans leurs mains, ils vont parmi les tigres offrir leurs sacrifices et leurs prières à leurs dieux. Des multitudes de chrétiens, au contraire, vivant sous une alliance de grâce, où aucun sacrifice n'est nécessaire, jouissant ou pouvant jouir dimanche après dimanche, et année après année, des moyens d'édification, restent froids et indifférents, et au lieu de se rendre à l'église, demeurent nonchalamment dans leurs maisons ou servent Satan ailleurs.»

Le danger des tigres n'est pas le seul que les missionnaires courent dans ces régions humides et désertes. Ils peuvent en rapporter des maladies graves, mortelles. L'un des plus jeunes et des plus fidèles missionnaires de Calcutta, ami et collègue de M. Lacroix, Suisse de naissance et élève de l'Ecole théologique de Genève, M. de Rodt, est mort, il y a quelques temps, des suites d'une fièvre, qu'il rapporta malheureusement d'une excursion dans ces lieux. Tous les amis de l'œuvre des missions à Calcutta ont regretté la mort si inattendue et si précoce d'un serviteur du Seigneur aussi aimable que zélé ! Les missionnaires ont accompagné en corps sa dépouille mortelle dans la tombe, et ils ont pleuré, quelques-uns, un ami très dévoué, tous, un collaborateur très-utile et très-fidèle.

Journal des Missions Evangéliques,

XIX année, 5ème Livraison, P. 169



ZACHÉE MOKHANOÏ

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

FRANCE.

Vingtième Assemblée générale.

La Société des Missions Evangéliques a célébré le jeudi 25 avril, dans la chapelle Taitbout, sa vingtième Assemblée générale. Le fauteuil était occupé par M. le pasteur Juillerat. Le vénérable Président de la Société avait été, contre son attente et celle du Comité, retenu chez lui par une indisposition. L'affluence était considérable. L'Assemblée a entonné un cantique analogue à la circonstance, et M. le pasteur Puaux, de Luneray, a prononcé la prière d'ouverture. M. le Président a exprimé ses regrets de l'absence de M. l'amiral comte Ver Huell, et il a prononcé sur le caractère et les progrès de l'œuvre des paroles pleines d'encouragements.

Sur l'invitation de M. le Président, M. le Directeur de la Maison des Missions a lu le Rapport annuel du Comité. Ce Rapport contient les faits les plus réjouissants. On est tout étonné, tout rempli de reconnaissance et d'admiration, quand on repasse, une à une, les bénédictions que le Seigneur a daigné accorder à la Société. En Afrique, stations florissantes, écoles nombreuses, Eglises vivantes, conversions remarquables, progrès des

idées et des lumières chrétiennes ; en France, intérêt plus vif, sympathies plus générales, offrandes plus abondantes ; naguère deux missionnaires heureusement arrivés au lieu de leurs travaux, aujourd'hui deux missionnaires s'apprêtant à partir ; Dieu nous accorde tout, et sa bonté va au-devant et au-delà de nos vœux. De là ce sentiment de joie, qui remplissait tous les cœurs, cet air de fête sérieuse, mais douce, joyeuse, répandue sur toute cette solennité.

Toutefois le Seigneur n'a pas épargné les épreuves à l'œuvre ; le Rapport les énumère dès le début. Elles sont de plusieurs sortes : d'un côté, l'attitude hostile, les attaques même des Boers, qui ont vivement inquiété les missionnaires, et menacé l'avenir de la mission ; la fièvre typhoïde, qui a fait de tristes ravages dans la station de Béerséba ; de l'autre, la maladie encore qui afflige depuis longtemps M. Arbousset à Morija, Mme. Lemue à Motito, et a forcé l'aide-missionnaire Bouchaud à quitter le sud de l'Afrique ; les dangers et les peines de M. Pfrimmer, dont la vie a été plusieurs fois en péril et dont les souffrances sont loin d'être finies. L'éducation des enfants des missionnaires est devenue un sujet de sollicitude pour le Comité. Dans quelques-unes des fonctions de leur ministère, les missionnaires ont souvent à remplir des devoirs difficiles et délicats ; le mariage peut susciter bien des difficultés à ceux qui doivent les bénir, dans un pays où les femmes s'achètent, et où les degrés de parenté ne sont ni connus ni respectés.

Toutefois les sujets de joie dépassent de beaucoup les sujets de tristesse. L'affreux cannibalisme est détruit ; la foi à la magie diminue partout ; deux stations nouvelles, Béthesda et Bérée, ont été fondées dans les circonstances les plus favorables. Avant de commencer leur œuvre, les

nouveaux missionnaires ont pu voir les fruits remarquables de celle de leurs devanciers ; ils les ont décrits eux-mêmes avec des expressions qui témoignent de leur étonnement et de leur joie. Grâce à la nouvelle imprimerie établie à Béerséba et au zèle très-actif de M. Ludorf, des chants chrétiens, des livres d'école, des portions considérables de la Parole de Dieu, ont déjà été mis à la portée d'une population avide de lumières, et les missionnaires ont même fondé un journal périodique, qui se tire à plusieurs centaines d'exemplaires, et qui en même temps satisfait et excite le besoin de lecture.

Après ces remarques préalables, le Rapporteur passe en revue les stations de la Société, et il rappelle rapidement ces précieux succès que nous voudrions pouvoir raconter avec lui, bien que nos lecteurs les connaissent déjà. Puis de ce champ déjà si béni, il jette un coup d'œil sur l'état général de l'œuvre des Missions dans le monde. Partout, en Amérique, dans l'Océanie, dans l'Asie, dans l'Afrique, les portes s'ouvrent, les peuples se réveillent, les Eglises ou naissent ou se fortifient ; l'Indou et le nègre de la Jamaïque, le Chinois et le cannibale de Fidji ouvrent leur cœur à l'Evangile, et reçoivent la vérité ; ici ce sont plusieurs troupeaux, qui naissent à la fois d'un grand réveil ; là ce sont des Eglises, qui deviennent indépendantes et pourvoient elles-mêmes à leurs besoins. Dispositions morales des peuples, concours des circonstances extérieures, tout favorise les progrès de l'Evangile, qui ne furent peut-être jamais ni plus rapides ni plus nombreux. Pour éviter l'aridité d'une analyse plus longue, nous citerons la dernière portion du Rapport, que le Comité mettra le plus promptement qu'il lui sera possible à la disposition des amis de la Société. Parlant des grands travaux des missionnaires dans l'Océanie, le Rapporteur dit :

« Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, car nous l'avons proclamé assez haut l'année dernière (1), nous aurions aimé voir notre Société s'enrôler aussi dans cette bonne guerre, et se faire représenter par quelques soldats sur ce champ de bataille, où l'Evangile et Rome se disputent la conquête du paganisme. Nous avions espéré un moment que nos vœux, qui nous paraissaient légitimes, seraient exaucés. Le Seigneur en a décidé autrement. Les événements politiques, qui se sont compliqués depuis lors, ont mis de grands obstacles à l'accomplissement de nos projets. Sur un théâtre aussi resserré où se débattaient vivement des questions politiques, et où des intérêts religieux différents étaient en présence les uns des autres, l'arrivée de nouveaux ouvriers eut été un fait qui ne pouvait demeurer sans conséquence, et nous ne nous sommes pas sentis libres de le provoquer. Il y aurait eu quelque inconvénient peut-être aussi à rompre l'unité d'une œuvre conduite jusqu'ici avec suite et sagesse par nos frères anglais et américains, qui n'ont jamais songé à abandonner leur poste et à qui nous n'avions pas le droit de vouloir nous substituer. Sans donc renoncer proprement à envoyer des missionnaires dans l'Océanie, votre Comité a cru, Messieurs, qu'il était prudent d'ajourner pour le moment la réalisation du plan qu'il avait formé de jeter les fondements d'une Mission dans l'Océanie.

« Mais ce n'était pas là pour votre Comité, Messieurs, une raison de demeurer inactif. De ce que la porte qu'il avait crue un instant ouverte semblait se fermer, il ne suivait pas qu'il dut négliger de jeter les yeux ailleurs et renoncer à poursuivre l'œuvre de la Société. A la fin

---

(1) Voir le *Dix-neuvième Rapport annuel* et l'Appel intitulé : *La Société des Missions évangéliques de Paris, en présence des événements qui viennent de se passer dans l'Océanie.*

de l'année scolaire, quatre élèves de la Maison des Missions seront prêts à partir pour leur destination; deux d'entr'eux iront, s'il plaît à Dieu, renforcer notre belle mission du sud de l'Afrique ; l'un, M. J.-P. Lautré, de Gibel, près Toulouse, en qualité de médecin; l'autre, M. Daniel Keck, de Strasbourg, en qualité de missionnaire. Ils seront accompagnés par une jeune sœur, Mlle Fritzchen Sahm, qui se fixera dans la station de Béerséba, où sa coopération est impatiemment attendue, et où elle deviendra l'épouse de M. Ludorf, avec qui elle est promise en mariage. La mission de M. Jean Frédoux, des Bérangers, près Sainte-Foy, et de M. L.-G. Cochet, de Montbrehain (Aisne), n'est point encore déterminée. Avant que de vous la faire connaître, votre Comité a besoin de recevoir des renseignements qu'il s'occupe à recueillir, et dont il ne peut se passer. Mais ce que nous pouvons dès à présent vous annoncer, c'est que si nos plans reçoivent exécution, le voyage et l'équipement de MM. Lautré et Keck et de Mlle Sahm exigeront une dépense de 14 à 15,000 fr., et celui de MM. Frédoux et Cochet une somme de 6,000 fr. environ. Ce sont donc de 20 à 22,000 fr. de recettes extraordinaires que nous sollicitons de votre charité, Messieurs, et sans lesquels il nous serait impossible de faire face aux dépenses que nécessitera le départ de nos quatre frères et de notre sœur. Vous ne voulez pas, sans doute, qu'au terme de leurs études préparatoires, le défaut de ressources pécuniéres soit un obstacle à ce qu'ils aillent accomplir leur grande et sainte mission.. Et dans le fait, si l'on répartit la somme de 20,000 fr. de contributions spéciales parmi tous les protestants de France, combien minime n'est pas la part de chacun! Ah! quand notre cœur si souvent incrédule, égoïste et avare, sera tenté de regimber contre l'aiguillon et d'hésiter à répondre à l'appel du Seigneur,

rappelons-nous les quarante chrétiens de Béthulie, qui font à peine un repas par jour, et qui pourtant ont donné de leur pauvreté 607 fr. 62 1/2 cent.; et ces nègres de la Jamaïque, qui, à la sueur de leur front, ont recueilli trente et cinquante mille francs par Eglise, pour être consacrés à l'avancement du règne de Dieu.

« Voici en quelques mots l'état financier de la Société, pour la justification duquel nous renvoyons aux détails qui seront publiés par la voie du Rapport. Le solde en caisse de l'année dernière était de 40,325 fr. 50 c. Les recettes du présent exercice ont été de 92,014 fr. 74 c., parmi lesquelles les dons et souscriptions seuls s'élèvent à la somme de 85,706 fr. 90 c.: total des recettes, 132,340 fr. 24 c.

« Les dépenses de l'exercice qui vient de finir ont été de 70,616 fr. 61 c. Celles de l'exercice précédent s'étaient élevées à 116,110 fr. 82 c. Il y a donc eu dans les dépenses de l'année dernière, comparées avec celles de l'année qui l'a précédée, une diminution de 45,494 fr. 21 c. Cette différence notable s'explique premièrement par la circonstance, que nous n'avons pas eu cette année, comme la précédente, un départ de trois missionnaires, et de deux missionnaires femmes; et secondement par le fait que nous avions acquitté, dans l'exercice précédent, des traites assez considérables venues d'Afrique, qui étaient en réalité applicables à l'exercice qui vient de se clore. Les fonds placés, billets non échus, et espèces en caisse, au 22 avril 1844, forment une somme de 61,723 fr. 63 c.

« Mais si vous réfléchissez, Messieurs, que d'ici au mois d'avril prochain, votre Comité aura besoin d'une somme de 30,000 fr. au moins, pour faire face aux dépenses courantes de la Société, qui sont évaluées à 90,000 fr., et de 20 à 25,000 fr. pour subvenir aux frais d'équippement et de voyage des nouveaux missionnaires, c'est par le

fait 50 à 55,000 fr., qui nous sont nécessaires d'ici à l'année prochaine.

« Mais, Messieurs, quand, au moyen de contributions extraordinaires, vous nous aurez fourni les moyens d'envoyer quatre missionnaires nouveaux, et quand, en nous continuant vos souscriptions ordinaires, vous nous aurez mis en état d'entretenir les missions déjà fondées, vous n'aurez point encore acquitté votre dette envers la Société. L'œuvre ne manque pas aux ouvriers, mais les ouvriers manquent à l'œuvre. L'un de nos chers élèves a été forcé, par raison de santé, de suspendre ses travaux, et son départ nous a laissé de vifs regrets. Un autre poursuit avec succès ses études à l'Université de Tubingue. Des six candidats qui se sont présentés dans le courant de l'année, aucun n'a pu être admis jusqu'à ce jour, et c'est à peine si nous osons compter sur l'un ou l'autre d'entre eux, comme élève futur de notre Maison des Missions. De sorte que, quand les quatre frères, dont nous avons parlé tout à l'heure, nous auront quittés pour suivre leur belle vocation, il ne nous restera qu'un élève dans l'Institut, et encore ce jeune frère n'a-t-il point terminé son année d'épreuve, et par conséquent n'est-il point définitivement admis.

« Messieurs, nous avons cru devoir vous faire connaître cette double situation, et ne vous cacher ni nos nécessités présentes ni notre disette future d'ouvriers. En vous exposant cet état de choses, nous ne pensons pas à vous alarmer. Nous avons voulu seulement constater notre position présente. Jeter dans un pareil moment un cri de détresse, serait de notre part un acte de coupable ingratitude. Toutes les bénédictions du Seigneur sont sur nous ; ses châtiments eux-mêmes sont devenus des grâces ; sa Parole est glorifiée au sud de l'Afrique et dans le monde entier, par la conversion des âmes ;

les correspondants de la Société témoignent tous et unanimément de leur attachement à votre œuvre, de leur joie à la vue de ses succès, de leur ferme résolution de la soutenir efficacement. Cette année, comme les précédentes, nous avons reçu de réjouissantes marques de sympathie et de libéralité chrétienne. Nos anciens auxiliaires nous ont fait parvenir leurs dons accoutumés; quelques-uns les ont augmentés; la plupart ne les ont pas diminués. Des auxiliaires nouveaux nous sont venus en aide. » — Le Rapporteur entre ici dans quelques détails encourageants pour la Société, puis il ajoute :

« Messieurs, l'œuvre des Missions, on ne saurait se le dissimuler, est la grande œuvre du siècle ; celle qui dans les quatre parties du monde émeut l'Eglise à jalousie, réveille son zèle, sollicite sa charité, provoque son dévouement, pousse aux plus grands sacrifices, concentre son activité, consomme sa vie. Quand toutes les œuvres moins universelles auront pris fin, celle-là durera encore; elle ne finira que quand il n'y aura plus sur la terre une seule âme, à qui le salut par Christ n'ait pas été annoncé. Heureux, Messieurs, de pouvoir nous y associer dans la communion de l'Eglise universelle, et de concourir pour notre faible part à ses réjouissants progrès, marchons en avant, en regardant au Seigneur qui nous bénit, et sachons faire cette année pour cette grande œuvre tout ce que l'Evangile nous commande, tout ce que les événements nous révèleront comme étant la volonté de Dieu, tout ce que la charité de Christ nous inspirera. Aucun motif ne nous manque pour agir; tous les encouragements nous sont donnés; nos efforts ont été bénis au-delà de nos espérances; le peu que nous avons fait, le peu que nous avons prié, nous a été rendu au centuple en grâces spirituelles. Nous n'avons donc aucune raison de nous relâcher et de demeurer stationnaires

nous avons toutes les raisons d'abonder de plus en plus dans l'œuvre du Seigneur, certains que notre travail ne sera pas vain auprès de lui. »

Les noms des orateurs qui ont pris la parole, sont MM. le pasteur Chabrand, de Toulouse; Matter, de Paris; le pasteur Verny, de Paris; le ministre Vernet, de Genève; le pasteur Blanc, de Vallon; le colonel Saladin, de Genève; le pasteur Bost, de Bourges. Ces divers discours devant être analysés et paraître prochainement à la suite du Rapport, nous n'en dirons rien ici. La plus chrétienne fraternité, la plus douce harmonie a régné dans toute cette solennité; aussi a-t-elle laissé dans les cœurs un vif sentiment de joie et de reconnaissance. Jamais l'œuvre n'avait paru plus belle, jamais les fruits n'avaient paru plus abondants et plus précieux. Après le chant d'un nouveau cantique, M. le pasteur Rossellotty, d'Orléans, a prononcé la prière de clôture. La collecte faite à l'issue de la séance a produit la somme de 402 fr. 90 c.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Notice sur Zachée Mokhanoï, écrite par M. Arbousset.

Zachée Mokhanoï naquit à Mapouroung, dans les Montagnes Bleues, de parents qui ne manquaient pas d'aisance, et qui jouissaient même d'une certaine considération dans leur tribu. Son père, Monyatsi, doit avoir été circonspect, mais défiant et rusé, comme le sont, en général, les hommes qui n'ont eu d'autres moyens d'éducation que la dure expérience. Il apprit à son fils à garder les troupeaux, et à soigner les millets. Les quelques préceptes de conduite qu'il lui donna, si l'on veut passer sur le style, se réduisent aux suivants, ou à peu-près : « Ne sois point paresseux. Ne t'obstine point. Ne te plains point. Aie peu de ventre. Dors sur peu comme

sur beaucoup de nourriture. Ne te prends point à battre tes camarades. Ne dis pas que ton père est un petit chef; que ta mère est une belle femme.» Puis cet homme ajoutait : «Je n'ai ni nom, ni paix dans le pays. Ma richesse n'est qu'une rosée qui s'évapore. Songe que je puis t'être bientôt enlevé par la guerre ou par la maladie : Dans ce cas-là que deviendrais-tu, mon fils? Sers quiconque voudra te nourrir. Assouplis bien ses kros. Garde ses brebis. Quand il demandera après toi, prends garde d'être là, ou qu'on dise, si tu es absent, que tu es allé soigner ses sorghos, ou bien lui chercher du bois pour son feu.»

Les ennemis ne tardèrent pas à fondre sur Monyatsi, suivant ses prévisions. Ils lui ravirent ses troupeaux, le tuèrent; son fils seul échappa, pauvre désormais et orphelin. Un de ses cousins, appelé Nosi, le recueillit. Pour les Bassoutos, c'était un temps des plus malheureux. Les Mantaetis et les Zoulas venaient d'envahir la contrée, qu'ils ravageaient comme des eaux débordées. La faim commençait déjà à se faire bien sentir, quelques cannibales se manifestaient ici et là. Dans moins de trois hivers, les choses empirèrent prodigieusement. La famine alors devint générale, et, d'un autre côté, les bêtes féroces, que l'état de souffrance ou d'agitation dans lequel se trouvaient les aborigènes empêchait de détruire, comme auparavant, se multiplièrent beaucoup. Les hyènes, en particulier, devinrent aussi hardies qu'elles sont ordinairement voraces. Il en est une dans les Maloutis qui est courte, basse, tachetée de noir, ce qui l'a fait vulgairement appeler loup-tigre. Quoique plus petite que les autres, elle les surpasse toutes en férocité. Impossible de dire tous les gens qu'elle ravit ou estropia, dans l'enceinte même de leurs huttes, au temps dont je parle. J'en ai vu, pour ma part, un bon nombre de tout défigurés. Mokhanoï en est un. Il porte à la joue droite une cicatrice circulaire,

qu'un de ces loups tachetés lui fit après avoir traversé la cloison qui entourait la hutte de Nosi. Une nuit, encore, par un temps pluvieux, ce jeune homme, ayant été chargé de garder les millets de son cousin, s'endormit profondément, chose qu'arrive souvent aux noirs. C'était de la cabane du champ qu'il surveillait les blés. Une hyène y pénétre, se jette sur lui, l'enlève par le milieu du corps et l'entraîne en plein air. Le Mossouto morfondu hurle, pousse des cris aigus, mais que personne n'entend. Il se voit entraîné, *entraîné*, suivant son langage, par un animal monstrueux, exhalant sa rage, qui l'emporte, est-ce à ses petits, ou dans un fossé voisin, pour l'y dévorer en frémissant de joie ? Le malheureux gémit, siffle, rugit, crie *comme un bouc* ; il se débat, il donne des pieds, il saisit de ses deux mains l'oreille de son féroce ennemi et la serre entre ses dents. En ce moment, le loup pousse un affreux hurlement et fait un mouvement brusque; une bouffée de vent souffle providentiellement sous le kros du berger, le soulève ; il se déchire et est jeté à l'écart ; ce qui effraie la bête féroce et la met heureusement en fuite. Mokhanoï a le temps et la force suffisante pour regagner sa cabane, en s'agitant encore et en faisant beaucoup de bruit : il s'y enfonce, ferme bien cette fois, et passe le reste de la nuit, je laisse à penser dans quel état de corps et dans quel état d'âme !

Il s'exprimait de cette manière touchante en me racontant sa tragique aventure. « Louange au bon Berger qui a partout des brebis, qui veille en sentinelle attentive sur ce qui lui a été bien confié par Dieu, pour le garder, et même sur ceux qui son beau nom ignorent. Sans l'œil qui jamais ne se ferme où serait Mokhanoï ?» O Jésus ! ô Pasteur suprême ! tu m'entoures de tous côtés, combattant sans cesse pour moi. Gloire à toi ! Tu me défendis d'abord au temps que je sentis dans mon corps s'enfoncer

la dent de l'hyène : puis au temps que des lions m'entourèrent, tu me défendis encore : protège-moi toujours de la même manière ; ne m'abandonnes point ; garde-moi, toujours comme tu fis *hier ;* sauve-moi, Seigneur.» Prière fréquente de Mokanoï.

Son père lui avait recommandé de ne pas aimer les biens volés, de peur, ajoutait-il, *que tu ne sois découvert, qu'on ne te garrotte, et que tu ne te voies jeté au bas de la montagne ou bien au fond de quelque fosse d'eau.* Ainsi le jeune homme se conduisit-il, à cet égard-là, plus modérément que la plupart des sauvages. Il lui avait aussi été enjoint de ne battre personne sous prétexte qu'il était fils de chef, et d'avoir pitié des pauvres, ce qu'il observa plus ou moins. Un jour ayant été surpris chez une femme, on l'accabla de coups et il se retira en partie corrigé. Il pouvait avoir seize à dix-huit ans. Son lot fut alors jeté parmi les Makaotas, où il devint chasseur et même bon chasseur avec eux.

Le petit chef auquel il s'attacha, et qui depuis a été reçu dans mon église, un homme nommé Mare Rapchabané, lui donna généreusement dix chèvres, et une génisse pour se nourrir. Il épousa une humble mais bonne femme, appelée Mosiana, qui rendit ses jours comparativement heureux.

Lorsqu'en 1833, MM. Casalis, Gosselin et moi, nous nous rendîmes de Philippolis à Thaba-Bossiou, Mokhanoï se joignit à notre troupe en qualité de chasseur ; il nous étonna d'abord tous les trois, autant qu'il nous plut. C'était un homme très délié, un peu court, mais bien fait, vif, intelligent, et si gai ! Le matin, il partait régulièrement avec sa meute, animé d'un bon espoir et pourvu de deux ou trois sagaies. Qu'il ne sut pas ou qu'il sut mal la direction que nous allions suivre, peu lui importait. Son œil d'aigle découvrait toujours la toile blanche de nos wa-

gons au fond du désert, ou ce nouveau Nimrod devinait la voie de la caravane : le soir il était toujours sûr d'arriver au campement, quoique tard quelquefois.

Un jour, mon chasseur porta un bon coup de bouclier à un gros sanglier. L'animal riposte avec son large groin, armé, comme on le sait, d'une assez belle fourche. Le chasseur alors fuit, et l'animal courut sur lui : malheureusement il tombe à la renverse, et le sanglier de lui donner du boutoir; Mokhanoï, quoique étendu tout de son long, présente à son fameux ennemi son fameux petit bouclier; l'animal furieux le saisit entre ses dents et le secoue d'ici delà. En ce moment opportun la meute entoure la bête victorieuse, et l'entraîne à distance par les pattes de dernière. Mokhanoï, de nouveau sur les pieds,

> Pousse au monstre ; et d'un dard lancé d'une main sûre,
> Il lui fait dans le flanc une large blessure.

Le sanglier, de son côté, mugit et lui donne des coups avec ses quatre défenses ; mais inutilement : il finit par tomber sous les traits du chasseur. Vraie poésie de fait, bien digne, sans doute, d'être relatée.

Arrivé chez les Bassoutos, Mokhanoï s'établit à Boléka, lieu situé à trois ou quatre bonnes lieues de Morija. Là il resta pendant longtemps, uniquement occupé à la culture des millets et à la chasse, pour nourrir sa petite famille, mais sans jamais venir auprès des missionnaires s'informer de ce qu'ils annonçaient, lui qui pourtant ne voulait pas tout-à-fait renoncer à l'honneur de les avoir amenés dans le pays. Quand nous allions évangéliser dans la ville, il se montrait plein d'attentions et tout empressement envers nous. Petit-à-petit, il se rendit au culte à Morija. C'était vers 1837, et depuis lors, il a fait preuve d'une grande assiduité.

Cependant il n'assistait encore qu'aux services publics, et de là il passait dans ma cuisine. Le catéchisme se tient pour tout le monde; il n'y assistait jamais. «Pourquoi, Mokhanoï, lui demandai-je un jour, ne venez-vous pas au catéchisme? Quelques gens y ont été amenés par vous : n'êtes-vous pas comme la cloche qui appelle tout le monde à la prière, mais sans jamais s'y rendre elle-même?» «C'est bien vrai, Mijnher, répondit-il; et dès le lendemain, il fit inscrire son nom sur mon registre des catéchumènes externes. Pendant les deux ans entiers que dura son noviciat (1839—1840), il apprit parfaitement à lire, et fit dans la connaissance de la religion des progrès très-remarquables. C'est là surtout que je découvris le précieux fond d'originalité et de poésie qu'il y a dans cet homme, et auquel l'Evangile est venu ajouter la foi, la charité, le zèle, et même, il faut le dire à la gloire de Christ, beaucoup d'humilité.

Il paraît que c'est le Décalogue qui fit d'abord impression sur lui. Il en parle toujours avec une pleine admiration. «Le Seigneur, disait-il à ce sujet, m'a trouvé par la loi. Il m'a dit en me voyant : Tu n'es qu'un petit ver, Mokhanoï, un petit ver sans vie : je viens à toi, je vais mettre du sang en toi. Il l'a fait, et m'a ainsi rendu la vie.»

Et encore : «Je ne sais rien : je sais seulement que Jésus nous aime. Je crie à lui, le priant d'enlever de devant mes pas d'enfant la pierre qui pourrait m'empêcher d'aller me jeter à ses pieds percés. Je soupire après le ciel, je ne soupire pas extrêmement après la terre. Je loue surtout la loi, parcequ'elle m'apprend ce qu'il faut que je fasse, comment je dois me conduire. Mais je suis sans force, sans intelligence, bête aveugle (allusion à la taupe), marchant toujours dans l'obscurité; touffe d'herbe sèche, suspendue sur le précipice, et près d'y tomber au moindre

souffle de vent. Oui, je me vois sur le bord de l'abîme. Où est la main secourable qui peut m'en retirer? La main de l'Evangile, répond une voix en moi; il n'y a de salut que là. Mais il faut creuser, fouiller en avant, et ne pas se plaindre de son ongle, qu'il est petit, faible, qu'il va y rester; fouiller jusqu'à ce qu'on arrive à Christ, la racine de l'Evangile, et là on a à quoi s'attacher. Le *noir* est du nôtre, le *blanc* est de lui; il peut, il veut nous couvrir de sa justice, et s'il le fait, nous vivrons.»

« Au pied de la croix, suivant une autre parole de ce pieux Mossouto, je regarde à terre, confus et attristé, comme faisaient Jean et Marie, au jour de Golgotha. J'ai de la peine à regarder à ce crucifié; tant il souffre.... *Eloï, Eloï, Lamma Sabachthani :* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu laissé dans le péché? Sans mes péchés Christ ne serait pas mort : C'est pour moi qu'il souffre tant. Oh! le déchirant *Eloï! Eloï!* O Jésus! descends de cette croix; laisse-moi m'y mettre; car c'est là qu'est ma place. Si j'étais condamné à mort, je ne voudrais pas des promesses de mes amis. Devant moi, ils pourraient bien dire : *nous la souffrirons à sa place;* la mort là, ils frémiraient de faiblesse. St.-Pierre en fit-il moins?.... Il n'y a que Jésus qui ait su mourir pour autrui. Loué soit-il; loué soit son Père. Quand on irait égorger le fils de mon meilleur ami, mettrai-je mon fils à sa place? Si le fils de mon ami était mort, lui donnerais-je le mien? Non, non, il n'y a que Dieu qui sache donner son Fils. O! si j'avais aussi le courage de me donner à lui tout entier, comme l'apôtre Jean, qui parlant peu était néanmoins au pied de la croix. Mais moi, je fais comme Pierre. Devant la difficulté, j'éprouve plus de faiblesse qu'une femme; je dis avec Madelaine et Salomé : *Qui m'ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre?* Aussi

le Seigneur pourrait bien un jour se lamenter sur moi, et sur ma ville, comme il fit jadis sur Jérusalem.»

Les concitoyens de Mokhanoï, en voyant sa ferveur, l'accusèrent follement d'être *fou*. D'autres que dépitait sa persévérance, criaient : *C'est une maladie en lui, il en guérira*. Mais par cette même constance, il les déconcerta tous. *A l'automne prochain*, dirent-ils alors ; *nous saurons bien s'il aura encore du pain à manger*. La première année et les années suivantes encore, on trouva que son peu de bétail était bien soigné; que pour se rendre assidument à la prière, il ne manquait pourtant pas du nécessaire. On eut assez de loyauté pour s'avouer confondu, et s'accuser simplement soi-même d'indifférence. Le néophyte reçut le baptême, à la Pâques de 1841, et se choisit l'humble nom de Zachée, qui lui rappelait à la fois sa moyenne taille, et les quatre lieues qu'il fait chaque semaine, pour venir dans la station écouter la prédication du salut. Un nommé Matété, premier conseiller de la tribu, et l'intéressante Makhomo se joignirent à l'église naissante de Morija, en même temps que lui. Tous les trois m'ont depuis lors fait le plus grand plaisir par leur foi, leurs bonnes œuvres, leur piété sincère et éclairée. J'ai souvent dit à Dieu à leur sujet : *Benedic Domine nos et hæc tua dona :* Seigneur, bénis-nous ainsi que ces précieux dons de ta bonté. Quand je n'aurais recueilli de mon ministère d'autre fruit que celui-là, je n'aurais encore que des actions de grâces à rendre au Sauveur, pour m'avoir fait passer d'Europe en Afrique.

Cependant Zachée, comme c'est souvent le cas avec les chrétiens fervents, rencontre beaucoup d'opposition chez lui. Il aime mieux y rester par devoir, que de se fixer dans la station. En effet, à Boléka il soigne un frère toujours malade, qui ne consentirait point à émigrer ; et tâche

de faire un peu de bien religieux. Pour preuve de l'influence qu'il y exerce, et du courage que le Seigneur lui donne, je ne citerai que le fait suivant.

Un dimanche, après les services, il prit ici quelques médicaments, qu'il alla porter chez lui, à un de ses jeunes neveux très-malade. L'enfant pourtant mourut. Son père, poussé par le désespoir, voulait aller se noyer. « Non, mon ami, lui dit Mokhanoï, Dieu a cassé le vase d'argile et retiré à lui la perle qui y était renfermée, il nous faut nous soumettre à cela, à l'exemple de Job. » L'affligé écouta docilement. Puis vint la question d'enterrer le mort. Tout le monde au kraal voulait qu'on suivit l'ancienne coutume, pleine de cérémonies superstitieuses; Zachée s'y opposa et gagna la cause. Il prit une houe, et alla lui-même creuser la fosse au milieu des champs; ensuite, le mort y fut déposé, enveloppé dans sa peau de bœuf. Le prosélyte lut devant une nombreuse assemblée le Psaume cx, chanta de sa seule voix un cantique, fit une prière, et l'on se retira. Cependant le soir, le père du défunt, ne pouvant supporter l'idée que son fils reposait ainsi au milieu des champs, plutôt que dans le parc à l'ombre tutélaire des troupeaux de la famille, se plaignit un peu au chrétien, et parla en particulier de l'appréhension où il était que l'hyène n'allât déterrer le cadavre et l'enlever. Pour toute réponse, son courageux parent lui dit : « J'irai coucher près de la tombe, pour la garder pendant la nuit ; » et *dictum factum*, il s'y rendit avec confiance, à l'admiration de tous ses concitoyens. Le Seigneur fut avec lui, pour le garder lui-même de tout mal.

Une autre fois, il annonçait publiquement la voie du salut, dans un kraal voisin ; une méchante femme de l'endroit l'ayant menacé de lui donner elle-même un coup de sagaie, il lui demanda froidement : Qu'y gagneras-tu ? ce

qui la calma, et il poursuivit son petit discours sans autre interruption.

«Si je puis, dit cet humble prédicateur, placer dans la journée une bonne parole, le soir je m'étends sur ma natte le cœur tout joyeux. Mais qui suis-je pour cela ? Ai-je réellement reçu des bras que je puisse étendre à d'autres? »

Uu jour on lui cria quelque part, en le voyant approcher : «Ne viens point à nous, car nous avons nos dieux. » « Mais quels dieux, demanda-t-il : Le Seigneurles apprécie-t-il plus que les pierres de son temple? » Sur cela il entra, s'assit à terre, ouvrit en St. Marc XIII, 1, 2, et se mit à dire gravement : *Il n'y restera pierre sur pierre, qui ne soit renversée.*

Le 4 décembre dernier, il me raconta ce qui suit, en me revoyant : «Il y a trois semaines que je ne vous ai entendu, mais le Seigneur a pris soin de mon âme. Dimanche passé, je rassemblai les nôtres, et leur expliquai bien des choses. Ensuite je me rendis à un village voisin, et en fis de même. En entendant parler de Bartimée, un nommé Rantimou me demanda : Crois-tu qu'aujourd'hui encore Jésus puisse nous ouvrir les yeux ? Aujourd'hui encore, lui dis-je. Pourquoi ne viens-tu pas plus souvent nous répéter ces choses ? Suivez-moi plutôt à Morija chaque samedi soir. Je ne suis moi-même qu'un humble disciple, veux-tu que je me fasse docteur ? Quiconque ne soigne pas constamment son jardin, n'y ramasse aucun fruit dont il puisse se nourrir on nourrir les autres. Mon jardin, c'est mon cœur ; la houe, c'est l'Evangile ; et le jardinier, c'est mon missionnaire. Je me rends habituellement chez lui, pour qu'il m'instruise ; viens-y avec moi. Entends-tu, Rantimou, le prophète Malachie, chap. IV, m'avertit et t'avertit, toi aussi ; disant : *Voici, un jour vient, embrasé comme une fournaise.* Qui pourrait se contenter

d'une habitation en feu pour demeure éternelle ?..... Non point que Jésus refuse de nous prendre tous à lui. *Venez à moi*, dit-il dans l'Evangile. Il nous appelle aux biens, à l'allégresse. Il reçoit tout le monde, les enfants, les filles faites, les pères et les vieillards.

« Ce terrible jour de Malachie n'est pas chose passée. Elle est là, devant nous ; nous allons vers elle ; mais si l'on se convertit, alors elle est passée. »

« Le Seigneur, afin de nous rendre plus attentifs à cette terrible chose, nous dit : *Voilà, remarquez bien.* Vraie condescendance. Si nous refusons de l'en croire et de lui obéir, nos pères vont s'écrier en nous voyant arriver en enfer : *Eh quoi ! vous aussi venir dans ce lieu de tourments ! Cependant on vous avait bien averti de ces choses.* »

« La mort est un messager, peut-on savoir quand il arrivera ? Plus d'obstination, trève avec les détails ; la mort nous enserre, elle va nous saisir. Elle prend quiconque se donne à elle, la mort éternelle. Ceux qui livrent leurs corps au péché, voilà quels sont ceux qui meurent de la mort des méchants. Ceux qui craignent Christ, ce sont tous ceux qui observent ses lois.

« Si quelqu'un dit, je suis juste ; pourquoi prierais-je ? Pour lui cette séduction équivaut à la mort.

« N'est-il pas écrit : *Malheur à vous riches ?* Hélas, malheur à moi ! Je suis riche aussi ; j'ai un chien, des chèvres, du millet, je ne manque de rien ; mais mes richesses sont maudites. En outre mes vols, mes larcins, mes mensonges, mes danses : quoi de plus maudit ? La loi ordonne à ce sujet de se détourner des voies premières.

« Dans ce village-ci, on a tort de sortir aux champs le dimanche, pour y ramasser des sauterelles. Ce jour-là

n'appartient qu'à Dieu : il faut aller le lui consacrer dans son temple.»

Ici quelqu'un dit, en s'excusant, au bon évangéliste : « Pour moi je reviens de la colonie, je ne fais que de m'établir, je ne puis point aller.» « *Mets la faute sur ta paresse*, » lui répondit crument Mokhanoï.

L'épouse du chef lui dit aussi : « Je suis une femme, on nous empêche de monter à la prière, nous autres femmes ; cependant, je voudrais bien, après ma mort, aller à Christ, et le voir de mes yeux.» Le chrétien lui répondit : « Ma sœur, mon cœur a souvent chanté à ce sujet, avec allegresse, notre *Léfatsing réa khatala.*» (1)

Chacun peut présumer, d'après ce qui précède, que Zachée est sans doute soigneux du salut des siens. Il les exhorte souvent. « Mes amis, leur dit-il, baissez-vous pour boire à la nouvelle mais bonne fontaine, qui est Jésus-Christ. Goûtez seulement. Au dernier jour, vous n'aurez personne pour vous donner à boire, s'il tourne contre vous.» Tantôt, il lit simplement un chapitre devant eux, sans réflexions ; d'autres fois il commente. On ne veut pas l'écouter ; ce qui fait qu'il s'adresse souvent de la sorte au Seigneur : O mon Dieu ! cherche moi entre eux un compagnon, qui veuille se rendre avec moi à la maison de prière. « Or, ajoute-il dans sa naïve foi, j'obtiendrai ma requête, car je ne parle pas ainsi à quelqu'un de sourd, mais bien à celui qui a planté les oreilles. Ne m'entendrait-il point ? »

Mosiana, en particulier, a fait pour longtemps le sujet

---

(1) Imitation de *Here we suffer grief and pain.*

Ici bas nous avons la peine et la douleur ;
On se revoit pour se quitter encore ;
Mais dans le ciel est notre vrai bonheur ;
Jours éternels ! quand vous verrai-je éclore ?

de sa plus grande sollicitude, ce qui a donné lieu à bien des scènes touchantes. Une fois entr'autres, il la trouva sanglotant dans un coin du jardin. « Pourquoi gémis-tu, lui demanda-t-il, Mosiana ? » — « Ma conscience est si alarmée, repondit l'épouse dans sa contrition. Elle trouble mon repos la nuit; dans la journée, tout me paraît sombre. Elle me fait voir, même de jour, des messagers de mort, qui me reprochent mes fautes. Je fonds en larmes toutes les fois que j'entends parler des souffrances de Jésus-Christ. Si je lis dans le Psaume premier que les méchants sont *comme la balle que le vent chasse au loin*, il me semble que cela me regarde ; parceque je n'ai pas pris racine en Jésus, tel que cet arbre toujours vert, *qui rend son fruit dans sa saison*, mentionné un peu avant. Considère-moi bien, mon ami, je suis froide et morte comme le sépulcre.»

«Ma sœur, reprit alors Mokhanoï, ne te décourage point, aie confiance en l'ami des pécheurs ; moi aussi, j'ai bien du souci à ton sujet. Je lis du neveu d'Abraham, qu'il échappa miséricordieusement à la conflagration de Sodome, tandis que sa femme y périt ; ce qui m'épouvante. De Noé, je lis qu'il fut sauvé dans l'arche avec sa compagne et ses enfants : là je me rassure. *O vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux !* Dans ce verset-ci, c'est le prophète Esaïe qui t'appelle au Sauveur. Le Créateur, dit Moïse, après avoir fait l'homme, trouva qu'il n'était pas bon que l'homme soit seul, et il lui donna une compagne. C'est ainsi que nous entrons tous dans l'église, Mosiana et moi ; que nous nous agenouillons ensemble aux champs et dans notre hutte. Tu n'es pas rejetée. Je prie ainsi le Seigneur continuellement : « O Dieu, qui m'as donné Mosiana, fais d'elle ta servante ; de mes enfants tes serviteurs. Tu me les as pretés : Saurai-je les élever

dans ta crainte ? Aide-moi à leur répéter ton Evangile. Quand je les en nourris, que ce soit nourriture de Dieu. Elève-les toi-même. Donne-moi quand je les quitterai de les voir placés sous l'influence de ta parole. Reçois-les, eux et leur mère, comme tu m'as reçu dans ton alliance.»

Mosiana ne tarda pas à éprouver dans son cœur la grâce régénératrice, et je la baptisai, ce qui réjouit extrêment son mari. Dieu leur a donné un petit garçon et une petite fille, que l'Eglise a adoptés. Ils sont chéris et bien soignés des deux. Leur père, en particulier, tient presque toujours Elisée, son fils premier né, sur ses genoux dans l'église. Il lui apprend l'alphabet, dont l'enfant connaît toutes les lettres, excepté trois, à ce que me disait dernièrement son père. Ce tendre père prie souvent avec lui. « S'il apprend, pense-t-il, à connaître l'Evangile de moi, en grandissant s'en departira-t-il jamais ? Supposé que je meure avant lui, il sera plutôt jaloux de me remplacer. Si l'on veut le séduire, il répondra : Peut-on rejeter ce qu'on a bu ? Est-ce beau de ne pas imiter son père ? Doit-on redevenir sauvage comme les bêtes des champs ? Quelques traces que je laisse, il les suivra. S'il s'en dévie, il se trouvera toujours quelqu'un pour l'en reprendre, disant : Elisée, ton père ne parlait pas de la sorte, il n'agissait pas ainsi.» « O douleur ! s'écriait dernièrement Zachée, si j'étais un jour obligé de me voir privé d'enfants et qu'il fussent mis à la gauche du souverain Juge ! Mais non, j'ai meilleure confiance : c'est Jésus qui a lui-même dit : Laissez venir à moi les petits enfants. D'un autre côté, je lui dis : « Seigneur, mon désir est que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi : » Ne m'entendrait-il point ? »

Quoique cette notice soit déjà longue, je n'y ajou-

terai pas moins quelques autres paroles supplémentaires de Mokhanoï, mais sous forme de pensées, pour me rendre le chemin plus court.

« Il n'y a point d'homme sur la terre qui n'ait une conscience : voix de Dieu parlant en nous tous.

« Cette voix amie se tait quand on suit le bien ; elle gronde si l'on s'adonne au mal. Mais pourquoi mettre de côté l'importun accusateur, comme lorsque la pesante grève est jetée sur la rive par une eau courroucée.

« Quand la conscience vous bourrele, on est rempli de frayeur, comme si une hyène s'était jetée sur vous.

« Si la maladie retient le chrétien chez lui un jour de dimanche, son pied ne peut se rendre à l'église, mais son cœur y va.

« Mokhanoï est un test noirci au feu, un de ces petits pots que de jeunes filles forment pour s'en amuser, et qu'elles cassent ensuite et laissent là. Mais la Bible est l'argile : son auteur le potier : puisse-t-il ajouter au vieux vase, le façonner à sa guise, et le transformer en un vase nouveau. »

Cet humble chrétien, qui se trouve riche avec un pantalon et une veste de cuir, faite par lui-même, et une chemise rayée, la seule qu'il ait jamais eue, ne possède pas une chaise dans sa maison : mais il s'est fait pour l'église un petit banc de bois de saule ; ce qui lui fait souvent dire, qu'il est lui-même comme un *banc* dur et vermoulu, pris d'un arbre de la rivière.

« Je suis frère du loup ; nous mangeons ensemble, » répète-il souvent : mot qui rappellera sans doute à bien des lecteurs, *l'homo homini lupus* (1) des philosophes. Mais laissons le parler :

« Si Hérode avait su ce qui allait arriver, il n'aurait

(1) L'homme à l'homme est un loup.

point fait de fête. Ainsi de moi, lorsque j'allais autrefois à la danse, paré d'une belle peau de mouton, oint de graisse, couvert d'ocre : tout cela pour plaire aux cruelles Hérodias.

« L'homme qui demeure enfermé dans sa maison n'entend pas ce qui se dit dehors : Il en sera ainsi de moi à l'égard du monde.

« *Entre dans ton cabinet*, dit Jésus. *Et si l'on n'en a point?* demande quelquefois mon cœur, ce mauvais cœur qui devrait lui-même être le cabinet.

« Pour moi, je ne me connais pas ; mais Dieu me connaît, comme on connaît l'enfant qu'on élève. Quand je pleure, mon Père céleste me demande : *Pourquoi pleures-tu ?* Ne suis-je pas *ton pain*, *ton eau*, *ton lait*, *ta viande ?*

« Quand la porte de l'église s'ouvre, j'y entre ; mais je crains toujours que le malin n'y entre avec moi.

« L'arbre ne refuse point qu'on le plante, et moi non plus. Que le Seigneur fasse de moi une branche de saule, qu'on fiche au bord de l'eau et elle pousse : Veuille-t-il me rendre semblable à cet arbre dont David dit que son feuillage ne se flétrit point. Quand j'entends dire au jardinier dans l'Evangile : Arrache cet arbre inutile, mon cœur me dit aussitôt : Cet arbre là, c'est toi-même.

« Le porc-épic mange des choses amères, et moi aussi (parlant du péché).

« Le Seigneur veuille faire de mon âme sa corbeille à grains. Barabbas mis en liberté, et Jésus-Christ livré à la mort par Pilate. Je trouve là ma propre histoire et toute une histoire du salut. Je fuis sous l'arbre, c'est-à-dire vers Jésus-Christ, et non point de dessous l'arbre. Les plus petites termitines ont des yeux pour se protéger. Approchez-vous d'une, elle vous regarde et se place à côté, ce qui prouve que toutes les créatures ont peur de la

destruction. Comment donc ne reculerais-je pas à l'approche d'un Dieu courroucé, moi, petit insecte?

« Je soupire pour une haute retraite qu'on puisse bien fermer après y être entré, de peur que l'ennemi n'y pénètre.

« Plut à Dieu que les entraves du prisonnier Mokhanoï fussent courtes et foibles, afin qu'il pût les casser vite, pour les rejeter au loin!

« Je m'afflige sur moi-même, et me réjouis de Christ.

« L'arbre refuse-t-il qu'on mette de l'eau à son pied? — Non. Il en sera de même de moi.

« O! que le Seigneur me lave, comme il lave de ses pluies le haut et le bas pays.»

Exhortant ses concitoyens, il leur disait un jour: « Après avoir semé, pauvres Bassoutos, vous regardez au ciel, attendant la pluie. Demandez de même que du ciel descende dans vos esprits l'esprit rayonnant de Dieu, qui seul peut les vivifier. La paresse marche de compagnie avec la mort. Allons donc au temple, on y dit la vérité. Chacun se rendit bien autrefois à l'appel de César Auguste; et nous, refuserions-nous obstinément de nous rendre à l'appel du Seigneur? Or, il a envoyé parmi nous ses prophètes (comme autrefois chez les Juifs) pour nous tous appeler à lui.»

« Quand j'exhorte les autres, je m'exhorte moi-même. Je ne les ai pas plus tôt quittés, que le Seigneur m'applique le tout.

« Je suis un grain de blé vide, un épi fané, un brin de paille dont le vent se joue dans la plaine; et cependant le Seigneur s'est abaissé jusqu'à moi! Il m'a envoyé son messager, en lui disant: *Va trouver cette pierre brute qui n'a jamais connu que l'ombre froide de la terre: tire l'en pour lui faire voir le soleil. Je veux la mettre dans ma charrette, la porter à mon édifice, la*

façonner et l'y faire entrer elle aussi. Le *pic* de l'Evangile a été enfoncé près de moi, et m'a tiré des lieux ténébreux, où mon âme était dévorée de froidure et couverte de rouille.»

Au sujet de l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem, il disait aussi : « Cet ânon, que personne n'avait encore dompté, c'est mon indomptable cœur, que le Seigneur seul a su se soumettre.»

Et par bien d'autres rapprochements et diverses allusions, l'intéressant néophyte s'écriait encore : « Puis-je rechercher la grandeur ? Elle n'entre point au ciel. Il n'y a de grand que Jésus, et il s'est fait petit. Je suis un nourrisson qui peut vivre, pourvu qu'on le porte soigneusement sur les épaules, qu'on le nourrisse constamment de lait. Je suis un arbre sec qui peut reverdir, moyennant que l'Evangile soit répandu au pied de mon cœur, comme une eau rafraichissante, comme un engrais bienfaisant.

« Pourvu que j'aie Christ et le décalogue dans mon cœur, je ne mourrai point."

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

SUD DE L'INDE.

PRÉSIDENCE DE MADRAS.

Missions diverses.— Voyage de l'évêque de Calcutta, et souvenirs de la mission ancienne. — Travaux de la Société des Missions de Londres.—Succès et appel des missionnaires américains.

De la présidence de Calcutta, où nous aurons à revenir plus tard, nous passons aujourd'hui dans la présidence de

Madras. Le lecteur doit se rappeler que c'est passer non pas d'un département, d'une province dans une autre, mais d'un royaume dans un autre royaume. De Calcutta au sud de l'Inde, il y a plus loin que de Paris à Madrid, ou de Londres à Vienne. On se représente quelquefois l'Inde comme un seul et même pays habité par des populations diverses, comme un seul et même empire composé de différentes provinces. On a tort, l'Inde ressemble à l'Europe plutôt qu'à l'un ou l'autre des Etats qui la composent; elle comprend divers royaumes, non-seulement indépendants les uns des autres, mais profondément divisés physiquement et moralement: physiquement, par des rivières et des montagnes; moralement, par les mœurs, les idées et la langue. Delhi ressemble aussi peu à Madras; Bombay ressemble aussi peu à Calcutta, que Berlin à Lisbonnne, et Stockholm à Naples. La France et la Belgique, la Suisse et l'Autriche, ont entre elles plus de rapports matériels, plus d'affinités morales, que n'ont dans l'Inde les Mahrattes du nord, et les Telougous du sud. Selon que vous êtes au nord ou au sud, à l'est où à l'ouest, au centre ou aux extrémités, tout est différent, climat, langue, littérature, politique, mœurs. La religion elle-même, ce trait le plus commun et le plus profond des populations indoues, varie aussi, quoique moins sensiblement peut-être, d'une nation à l'autre. Le citoyen de Delhi ou d'Agra fait ce que l'habitant de Madras et de Tanjore ne se permettrait pas. C'est toujours l'idolâtrie, comme en Europe c'est toujours le christianisme; mais l'idolâtrie différemment comprise et différemment pratiquée. L'Inde ne ressemble donc pas à la Chine; elle n'est pas, comme le Céleste Empire, une dans son gouvernement, dans ses lois, dans sa langue, dans ses mœurs; elle compte en son sein plusieurs royaumes indépendants les uns des autres, quoique soumis, à des degrés diffé-

rents, à un pouvoir étranger, et elle se compose de populations entre lesquelles on remarque à la fois de grands rapports et de grands contrastes; de sorte que celui qui parle de ce pays, parle de plusieurs pays et de plusieurs peuples à la fois.

Cette diversité de mœurs et d'habitudes, de langues et de positions, complique l'œuvre des missions. Les livres imprimés au nord ne sont d'aucune utilité pour le sud. Autant de nuances dans la littérature, autant de nuances dans l'erreur, c'est-à-dire autant d'efforts nécessaires pour la combattre. C'est ainssi que les missionnaires de Tanjore et de Madura sont obligés de traduire et d'imprimer la Bible et des Traités religieux, comme si les presses de Calcutta n'existaient pas. Un habitant de Londres et un habitant de Rome se comprendraient aussi bien qu'un Mahratte et un Telougou. De même qu'il y a plusieurs peuples dans l'Inde, de même il y a plusieurs œuvres missionnaires très-distinctes.

Si le lecteur prend sur une carte géographique, à l'est la ville de Vizagapatam entre les côtes de Coromandel et d'Orissa, à l'ouest la ville de Mangalore sur les côtes de Canara, il verra au sud un immense triangle dont le cap Comorin forme le sommet. C'est l'Inde méridionale, c'est le théâtre des plus grands travaux et des plus grands succès des missionnaires. Ce champ est fort vaste; nous n'en examinerons qu'une partie aujourd'hui; partant de Vizagapatam au nord, nous nous arrêterons au sud à la limite de la province de Tinnevelly; partant de même de Tanjore à l'est, nous nous arrêterons aux frontières du royaume de Mysore à l'ouest. Encore ne pouvons-nous guère signaler que l'aspect des choses.

Les Sociétés qui travaillent dans cette belle portion de l'Inde sont: la Société pour la Propagation de l'Evangile, la Société des Missions épiscopales, la Société des Mis-

sions de Londres, la Société des Missions wesleyennes, le grand Conseil américain. Les missionnaires wesleyens sont peu nombreux; leurs principales stations de l'Inde sont dans le royaume de Mysore. La Société pour la Propagation de l'Evangile a hérité des belles stations fondées autrefois par les premiers missionnaires de l'Inde. Leur œuvre dure encore; leur mémoire bénie est chère aux populations qui furent les objets de leurs évangéliques travaux. Ce pays est doublement célèbre dans l'histoire; c'est là que la France et l'Angleterre se disputèrent l'empire de l'Inde, et que le brave Lally déploya un courage digne d'un meilleur succès; c'est là que l'Evangile remporta ses premières victoires, et pour la première fois attaqua la religion de Brahma; c'est là qu'une poignée de missionnaires, avec les seules armes de la foi, combattant pour le bien des âmes, à côté, au milieu de ceux qui combattaient pour l'intérêt et pour la gloire, donnèrent l'exemple du dévouement allié au courage, et commencèrent une sainte guerre qui dure encore. C'est là que reposent les dépouilles de Schwartz, de Gerické, de Heber, ces nobles héros de la milice chrétienne. Un prélat, qui marche sur leurs traces et que l'Inde aime comme elle les aima, a fait, il n'y a pas longtemps, un voyage au milieu de ces stations aujourd'hui encore florissantes, et il a, par sa présence et par ses paroles, cherché à ranimer le zèle et à fortifier la foi de ces vieux troupeaux, que le Seigneur a miséricordieusement conservés. Nos lecteurs suivront avec intérêt l'évêque de Calcutta dans cette excursion missionnaire et apostolique tout ensemble. Nous devons à son chapelain le récit de ce voyage; nous citerons, en les abrégeant, quelques passages de sa lettre.

« L'évêque débarqua à Negapatam; il examina les diverses écoles chrétiennes de la ville; les élèves sont au nombre de huit cent quatre-vingt-un, et font des progrès

réjouissants. Une assemblée composée d'Anglais, de Portugais, de Hollandais, d'Indoux convertis, écouta un sermon du prélat, et s'approcha avec lui de la Table sacrée. De Negapatam il se rendit à Tanjore. Le terrain appartenant à la mission à Tanjore est considérable; il a peut-être quatre cents verges de long, sur deux cent cinquante de large; il contient une église, deux maisons pour les missionnaires, des maisons pour les catéchistes, une institution chrétienne destinée à former des maîtres d'écoles et des évangélistes indigènes, un grand bassin, un grand cimetière, et plusieurs plantations d'arbres. Ce terrain fut autrefois cédé à Schwartz par le Rajah; le missionnaire y bâtit une église, qui a été plus tard remplacée par celle où repose aujourd'hui sa dépouille mortelle. Nous nous promenâmes le long d'une allée de tamarins plantés par les mains de Schwartz; elle s'étend sur l'un des côtés du cimetière; les arbres sont devenus bien grands. L'institution est un bâtiment gothique très-joli; il devait servir de modèle aux églises construites dans les villages du district. Mais comme cette église a la forme d'une croix, et par conséquent sépare l'assemblée en deux parties distinctes, on a évité de bâtir les autres églises comme celle-là, pour ne pas, même indirectement, favoriser l'esprit de caste. En dehors du terrain de la mission, est un établissement en faveur des orphelins, dans lequel se trouvent quatre-vingt-cinq garçons et trente-cinq filles.

« L'évêque prêcha quatre sermons à la congrégation indigène. L'église était toute remplie, et l'assemblée très-attentive. Il était bien intéressant de voir plusieurs des catéchistes écrire les sermons, phrase après phrase, à mesure qu'ils étaient prononcés et interprétés. Ils se servent de ces manuscrits pour instruire, à leur tour, les indigènes confiés à leurs soins. Cette excellente coutume existe, à ce que j'apprends, depuis les jours de

Schwartz. L'évêque examina les écoles, ainsi que l'institution chrétienne. Ce dernier établissement en particulier, où les élèves acquièrent une connaissance remarquable des saintes Ecritures, promet beaucoup pour l'avenir de la mission de Tanjore.

« Le vénérable Kohlhoff vit encore, et est dans sa quatre-vingt-unième année. Nous eûmes la grande satisfaction de le voir le matin du jour même où nous arrivâmes. Il vint présenter ses respects à l'évêque, avec son beau-fils et collègue, le révérend Schmitz, deux catéchistes, et un diacre indigènes. Le vénérable missionnaire, courbé sous le poids de l'âge, avec une riche chevelure grise tombant en boucles épaisses jusque sur ses épaules, un regard appesanti mais intelligent encore, s'approcha de l'évêque et commença par rendre grâces à Dieu, qui amenait de nouveau le prélat dans le pays. Il semblait prendre plaisir à rappeler le nom et la mémoire de Schwartz; il dit qu'il pourrait raconter des choses anciennes, mais non pas des événements nouveaux; qu'il y avait dans la vie de Schwartz plusieurs petits faits inconnus qui intéresseraient vivement l'évêque. Il commença à les raconter, mais ses forces lui firent défaut. Il put nous dire néanmoins que la coutume constante de Schwartz était, après avoir fait la prière avec les enfants, de se retirer et de lire, seul, un ou deux chapitres de la Bible avant de se coucher, quelque avancée que fut d'ailleurs l'heure de la nuit. Tandis qu'il était couché sur son lit de mort, tous les assistants furent touchés de sa fermeté, et de l'empire que jusqu'à la fin il garda sur ses facultés. Peu de temps avant de mourir, les enfants chantèrent pour lui un cantique sur la mort de Christ. Comme ils firent quelque fausse note, Schwartz se leva sur son lit et en un instant leur redonna le ton. Vers la fin de notre entretien, le vieux patriarche nous dit : « Je suis vieux main-

tenant, et dois bientôt partir d'ici ; » puis, d'une manière simple et édifiante, il exprima sa ferme confiance au Sauveur, seul fondement de son espérance pour l'éternité.

« L'évêque reçut la visite de Neana Pragasum, prêtre luthérien consacré autrefois par Pohlé. (1) Le vieillard est fort courbé par l'âge ; il est dans sa quatre-ving-treizième année. Dans une lettre datée du mois d'octobre 1771, Schwartz parle de lui d'une manière tres-affectueuse, comme d'un jeune homme qui a crû dans la vraie sagesse, et a montré, plus que tous les autres catéchistes, un esprit de piété chrétienne. Il dit à l'évêque qu'il avait été baptisé à l'âge de cinq ans, et qu'il a travaillé dans la mission plus de soixante ans. Il jouit d'une excellente réputation parmi les missionnaires et les étrangers qui le connaissent. On assure qu'il sait de grandes portions de la Bible par cœur. Quand il prêche, ce qui arrive encore souvent, sa parole est très-simple et très-puissante, elle est nourrie de passages de l'Ecriture bien choisis, et coulant comme d'eux-mêmes de son esprit bien pourvu. Lorsque l'évêque lui eût demandé sur quoi il se reposait pour l'avenir, « Sur Christ, répondit-il avec force ; sur Christ qui est mon unique espérance. Il pardonnera tous mes péchés, et il m'accueillera au dernier jour. Je ne désire que lui ; il est mon intercesseur. »

« C'est une chose profondément intéressante que de voir ces reliques, si je puis ainsi m'exprimer, des premiers jours de cette mission. Veuille le Seigneur susciter des successeurs à ces grands et saints hommes pour continuer leur œuvre d'amour ! Pendant les dernières années, les moyens d'action ont été considérablement accrus. Peu de temps après la mort de Schwartz (1798), Kohlhoff et Pohlé furent les seuls missionnaires européens ; ils avaient

(1) Autre compagnon d'œuvre de Schwartz

sous leurs soins Combaconum, Negapatam, Ramnad, Madura, Dindigul, Tinnevelly, Trichinopoly, toutes les stations secondaires de la mission de Tanjore, sans compter les villages intermédiaires; maintenant, ces villes sont divisées en plusieurs missions distinctes, et de nouvelles missions ont été fondées. De plus, l'évêque de Madras va diviser la mission de Tanjore, la mère de toutes les autres, en quatre districts, qui auront chacun un missionnaire. Voici l'état actuel de la mission de Tanjore : Sudder, station où les missionnaires résident, 1057 chrétiens; 3 Européens, 22 maîtres d'école et catéchistes indigènes. Dans cinquante-trois villages, 3,605 chrétiens ; 3 Européens, 91 instituteurs indigènes.

« L'évêque se rendit à Trichinopoly pour un jour ou deux. Sa Seigneurie prêcha dans le Fort-Church (la première église bâtie par Schwartz) à une grande assemblée d'indigènes. En entrant sur le terrain de la mission, nous vîmes à gauche la petite maison, dont le missionnaire vénéré se contentait pour sa demeure. Sous la porte se trouve un marbre consacré à la mémoire de son compagnon d'œuvre, Pohlé. Avant de partir, nous allâmes voir le lieu où reposent les cendres de Heber. Un marbre fort simple couvre dans l'église la tombe de ce prélat tant regretté; sur ce marbre on lit qu'il fut soudainement rappelé dans son repos éternel, le 3 avril 1826, pendant une visite dans les provinces méridionales de son vaste diocèse, et la troisième année de son épiscopat.

« J'allai de bonne heure le matin, avec M. Caemmerer, visiter les villages. Il me montra à quelque distance un village, dont les habitants avaient naguère encore montré la plus grande haine aux missionnaires; revenus à de meilleurs sentiments, ils ont envoyé auprès de lui une députation pour le supplier d'aller les instruire; et pour prouver la sincérité de leur désir, ils se sont défaits de

tous les emblêmes de l'idolâtrie. Dans un autre village, le peuple avait aussi paru très-hostile; mais vaincus à leur tour par la patience et la charité du missionnaire, les habitants s'étaient rendus en corps auprès de lui, et lui avaient dit: « Vivons en paix maintenant; nous ne voulons plus résister; nous voyons que vous voulez nous faire du bien; nous venons d'un commun accord nous placer sous votre instruction. » Ils détruisirent le temple du démon qu'ils possédaient; avec les matériaux ils bâtirent une grande salle d'école, qui sert maintenant de chapelle. Tout ceci est fort encourageant, quoiqu'on ne puisse supposer que quand une population tout entière prend une semblable détermination, chaque individu en particulier est influencé par l'amour de la vérité. Mais tous sont à même d'entendre la prédication de l'Evangile, et, grâce à la Providence divine, sont placés dans les meilleures circonstances, autant du moins qu'il nous est possible d'en juger, pour recevoir la Parole de vie et les influences du Saint-Esprit dans leurs cœurs.

« En revenant chez nous, nous vîmes les ruines d'un autre temple du démon. Enfin, dans un autre village, un brahmine renversa trois images, et les amena à M. Caemmerer; elles furent brûlées dans un grand feu de joie.

.... « Moudalour (le premier village) est ainsi appelé, parce que c'est dans ce village qu'eurent lieu les premières conversions; il resta fermement attaché à la vérité, pendant que les autres, privés de tout missionnaire après la mort de Schwartz et de plusieurs de ses compagnons d'œuvre, étaient tombés dans l'indifférence et dans la mort. A son seul aspect, on voit qu'il existe depuis longtemps. Les rues, les rangs d'arbres, les maisons, remarquables par leur propreté, donnent une agréable idée d'une communauté indigène. Je sais qu'on admire souvent le dehors, alors que l'on serait bien triste si l'on

connaissait le dedans. Mais enfin je dis ce que j'ai vu, senti, entendu. L'évêque a prêché ce matin à une nombreuse assemblée dans une très-belle église bâtie dernièrement. Environ mille personnes étaient présentes. La vaste église était d'un bout à l'autre remplie de chrétiens indigènes, hommes, femmes, enfants assis sur des nattes. Il semble y avoir ici comme un christianisme héréditaire. Des personnes de tout âge vinrent avec la même ardeur écouter ce que le ministre de l'Evangile avait à leur dire. Je fus particulièrement frappé de l'attention et de l'intelligence des femmes. »

Du courage, des combats, du sang des Français qui s'illustrèrent dans l'Inde, rien ne reste aujourd'hui qu'un vain bruit, qu'on appelle la gloire; des prières, des humbles travaux de quelques missionnaires sans force, tout reste, rien n'est perdu; et tandis que leur mémoire est bénie sur la terre et dans le ciel, leurs Eglises fleurissent, leurs écoles se multiplient, leur œuvre rajeunie se consolide et s'étend. Les conquêtes de la foi sont les plus durables, comme elles sont les plus belles; toujours puissante, la charité conserve ce qu'elle acquiert, reprend ce qu'elle a perdu, demeure quand les états tombent, et survit à toutes choses. Les armes britanniques succomberaient dans l'Inde, comme les armes françaises, que le Christianisme ne succomberait pas; dans les cœurs, où il a pénétré, rien ne peut ni l'attaquer ni le détruire. Les Eglises fondées jadis par Schwartz et aujourd'hui encore debout, sont un beau monument de la perpétuité du Christianisme au sein même des populations idolâtres; nous avons pensé que nos lecteurs les verraient avec plaisir prendre une nouvelle vie après un temps d'abondon et de langueur.

La Société des Missions de Londres a cinq stations principales dans cette partie de l'Inde. La plus septentrio-

naie est Vizagapatam. Les travaux d'éducation offrent de grands sujets de satisfaction aux missionnaires. Leur œuvre en général est dans un état encourageant. L'un d'eux écrit : « Voici le temps pour les Eglises d'être plus actives que jamais, de répandre la vérité parmi les nombreux habitants de ce pays idolâtre. Les anciennes superstitions sont en décadence et vieillisent ; en plusieurs endroits l'influence des Brahmines diminue évidemment, et la cessation (aujourd'hui accomplie) des rapports du gouvernement anglais avec l'idolâtrie contribuera beaucoup à la chûte de cette funeste superstition qui a tenu captifs pendant des siècles les esprits de ce peuple idolâtre. Le Collecteur de la province de Cuddapah m'a dit, que dans son seul district plus de trois cent temples ont été pendant l'année dernière abandonnés par le gouvernement aux natifs pour qu'ils les entretiennent comme ils peuvent. Ceci montre contre quels obstacles les missionnaires ont eu à lutter jusqu'ici, et quelle foi et quelle patience ils doivent déployer dans la pursuite de la grande œuvre que le Seigneur leur a confiée. Souvent, en conversant avec les indigènes sur la folie de l'idolâtrie, je les ai entendus me dire : Si l'idolâtrie est une chose aussi funeste et aussi absurde que vous dites, pourquoi votre gouvernement la protège-t-il et reçoit-il les revenus des temples? Que pouvais-je répondre, sinon que le gouvernement avait tort ; qu'eux aussi avaient tort, puisque de leur plein gré et sans y être forcés par personne ils adoraient de vaines idoles comme des dieux.»

A Madras, les missionnaires de la Société des Missions de Londres avaient fondé une institution destinée à recevoir des enfants, dont quelques-uns deviendront peut-être dans la suite des propagateurs de l'Evangile ; leurs travaux avaient été couronnés de quelques succès ; toutefois l'opposition était grande. Jamais on ne vit le peuple

aussi hostile au christianisme. Celui-là même qui mourut pour les pécheurs est le principal objet de la haine. Aussi longtemps qu'il est question des perfections de Dieu, de la sainteté, de la spiritualité, de l'étendue de la loi morale, on est calme, on écoute avec attention ; mais la doctrine de la croix, on ne peut la supporter. Au seul nom de Christ, la lèvre contractée exprime le mépris, l'œil s'enflamme de colère, la bouche se remplit de blasphêmes. Heureusement les exceptions ne manquent pas. Plusieurs montrent un esprit candide et diligent, d'autres, malgré leur crainte de perdre leur caste par une profession franche du christianisme, sont convaincus de sa vérité et de sa divinité. Le chemin du salut est aussi connu de milliers de païens, qui semblent éviter également d'approuver ou de condamner la vérité, et la grâce de Dieu paraît seule nécessaire pour les transformer en croyants sincères, et en disciples francs du Sauveur. » A Salem, Combaconum, à Coimbatour, les missionnaires travaillent à peu près dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire qu'ils ont des succès, mais des succès lents, difficiles. Le grand obstacle est l'apathie du peuple. L'idolâtrie lui a ôté toute ferveur, et tout désir de connaître la vérité. Il ne croit pas même à la vérité, à une vérité quelconque. Comme Pilate autrefois, le peuple est indifférent, peut-être découragé ; ses prêtres lui donnent continuellement l'exemple de la duplicité et du mensonge. Le respect de la vérité est si rare, qu'un indigène dit un jour à un missionnaire : « Monsieur, si le peuple pouvait croire que vous dites la vérité, il vous adorerait sur-le-champ comme un dieu. Les dieux de l'Inde mentent, les livres sacrés mentent, les prêtres mentent ; comment le peuple ne mentirait-il pas, comment ajouterait-il quelque importance à ce qu'il dit, quelque foi à ce qu'il entend ? Convainquez un brahmine de mensonge ou d'erreur, cela me fait vivre, répond-il, et d'ailleurs je dirais autre chose, que le peuple ne me croirait pas da-

vantage. Montrez à un pécheur le danger de la mort éternelle, il le craint peut-être, il voudrait l'éviter, mais voici son objection : Je ne puis pas me conduire autrement que mes compatriotes ; nous sommes comme un troupeau de brebis, si l'une saute dans un trou, toutes y sautent aussi ; il en est ainsi avec nous. Ainsi, vivre sans convictions, ou si on en a, les cacher ; faire de l'existence une longue routine, et de l'exemple la souveraine loi ; voilà à quoi mène la superstition dans l'Inde, et ailleurs aussi.

La mission américaine a deux centres principaux, Madras et Madura. Bien qu'arrivés tard dans le champ, les missionnaires américains ont fait déjà de grands travaux de traduction et d'impression, et leur œuvre, pour être jeune, n'en est pas moins belle et riche d'avenir. A Madras, soixante-six personnes sont employées dans l'imprimerie missionnaire. Aussi 19,430,467 pages avaient-elles été imprimées en Tamule, dans le cours d'une seule année. Quinze écoles libres étaient attachées à la mission, et étaient fréquentés par 495 enfants. Une petite Eglise avait été formée, et vingt-huit personnes en étaient devenues membres par le baptême. « Je ne connais pas de champ dans l'Inde, dit un missionnaire, qui promette plus que Madras à la prédication de l'Evangile. S'il y avait douze missionnaires capables de prêcher dans la langue indigène, et douze ou vingt petites chapelles dans des lieux convenables, je crois qu'elles seraient remplies, et que par la grâce de Dieu, il y aurait bientôt un mouvement dans cette grande cité..... Les encouragements n'ont jamais été plus grands ; il nous faut seulement des hommes, de l'argent, de la foi et des prières. »

A Madura, et dans les environs, l'œuvre fait plus de progrès encore. Le Collectorat de Madura se divise en quatre districts ; la mission de même. La population est de 1,148,244 âmes. Toutes les parties de ce champ sont ouvertes a l'Evangile. Il est à peine une ville

ou un village de quelque importance qui n'ait prié, supplié les missionnaires de l'instruire. Dans six grands villes, entourées chacune de cinquante à cent villages, des missionnaires pourraient être placés sans délai. Avec des hommes, des ouvriers suffisamment nombreux, les plaines du Collectorat de Madura seraient peut-être déjà devenues un autre Tinnevelly: les deux pays se touchent; l'Esprit du Seigneur semble vouloir passer de l'un à l'autre. Six stations avaient bien été fondées, quarante-quatre ouvriers, dont seize européens, étaient bien a l'œuvre ; mais qu'était-ce que cela en comparaison des besoins à satisfaire, des travaux à entreprendre ? Il ne s'agissait pas seulement de Madura; laissons les missionnaires décrire ce beau champ de travail.

« Nous avons devant nous la ville de Tanjore, renfermant, à ce que l'on dit, une population de cinquante mille âmes ; depuis plusieurs années aucun missionnaire n'a residé dans ses murs pour annoncer la bonne nouvelle du salut à ces milliers d'hommes qui périssent, et dont les pères, plus heureux, furent autrefois favorisés de la présence et de la prédication de Schwartz. La population du district de Tanjore est de 1,128,730 âmes. Dans tout ce royaume, si fertile qu'on l'a nommé le jardin de l'Inde, il n'y a qu'un missionnaire pour 225,000 âmes. Si les Eglises d'Amérique pouvaient voir cette terre magnifique, où l'homme seul est vil, elles pleureraient de compassion et elles enverraient une multitude d'ouvriers pour recueillir une riche moisson. Tout près de Tanjore est le district de Trichinopoly, qui contient 554,730 habitants. De pressants appels nous sont venus de là, mais nous avons toujours dû dire que n'avions personne à envoyer. Cependant les appels venaient de corps publics, de villages entiers, d'hommes influents. Comment aurions-nous pu y répondre, quand chacun de nous aurait 143,530 pécheurs à instruire dans ce seul pays, si sa

population était également diviseé entre nous, quand 134 missionnaires en auraient encore chacun 8,434.

« Persuadés qu'il n'est pas sur la terre, parmi les peuples non chrétiens, un champ où le travail du missionnaire soit plus nécessaire que dans celui que nous devons cultiver, et sachant qu'aucune obstacle ne se trouve ici, sinon ceux-là même que la christianisme a pour but d'éloigner, nous vous faisons entendre ce cri de nos cœurs : Envoyez-nous des hommes! des multitudes se pressent sur le champ de la mort, de la mort éternelle! que sont huit missionnaires parmi un million d'idolâtres? Oh! ne prêtez pas une oreille sourde à notre appel.—Et maintenant nous abandonnons le sujet à vos méditations, et nous attendons avec anxiété votre réponse. Pouvez-vous nous délaisser? Nous ne pouvons croire que vous ne ferez aucune réponse à notre ardente prière. Que ne pouvons-nous vous prendre par la main, vous conduire dans nos écoles-pension, dans notre école anglaise, dans nos écoles libres, dans les villages placés sous nos soins! Que ne pouvez-vous voir ce peuple! Sûrement vous penseriez à nous, sûrement vous plaidriez devant tous notre cause, jusqu'à ce que vous pussiez nous dire : les hommes que vous demandez sont trouvés, ils sont équipés, ils partent. Faites cela, et au nom des âmes qui périssent, nous vous en remercierons. »

Qu'a-t-on répondu à cet appel si bien motivé, si sérieux, si touchant? Rien. Pas un missionnaire n'est parti, pas un ouvrier ne s'est joint à ces ouvriers qui succombent sous le faix du jour, et que depuis la maladie a décimés. Priez donc, ah! priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. Lui seul peut donner vocation ; sans son appel, tous les appels sont inutiles, et le cri des missionnaires frappe vainement les oreilles, s'il n'ajoute sa voix à leur voix.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Invitation du Comité à une Réunion extraordinaire d'actions de grâces et de prières, le 1er lundi du mois d'août.

Dans sa dernière séance, le Comité de la Société des Missions, vivement touché des bénédictions que le Seigneur daigne répandre depuis plusieurs années sur les travaux des missionnaires français au sud de l'Afrique, a arrêté d'inviter tous les amis de la Société à lui en rendre de solennelles actions de grâces, dans la réunion mensuelle de prières du premier lundi du mois d'août.

Cette décision n'a pas besoin d'être justifiée ; elle répond, le Comité croit en être assuré, au besoin de beaucoup de cœurs. Il est peu de Sociétés qui aient reçu plus de marques de la bonté du Seigneur que la Société des Missions évangéliques de Paris. Ses missionnaires, envoyés dans les solitudes d'un désert inexploré, y ont couru les plus grands dangers sans succomber à aucun ; ils ont voyagé parmi les serpents, les hyènes, les lions ; ils ont vécu au milieu de peuplades cruelles ; ils ont été au pouvoir du farouche Moussélékatsi ; ils ont visité les affreux cannibales des Maloutis, et pas un n'a péri jusqu'à ce jour. Ils sont encore tous à leur œuvre ; quelques-uns, il est vrai, fatigués, malades même, mais vivants néanmoins et capables de vaquer à leurs travaux. Que de missionnaires ont succombé sans courir d'aussi grands dangers, sans

essuyer d'aussi grandes fatigues! Il faut voir le doigt du Seigneur dans la conservation des ouvriers de la Société au sein d'un pays où les peines sont de tous les jours, et les périls de tous les instants. Il faut le voir encore, il faut le voir surtout dans les succès accordés à leurs travaux. Il y a à peine dix ou douze ans que les missionnaires Lemue, Rolland, Pellissier, erraient encore dans le désert, à la recherche d'une station et d'un peuple; et que les missionnaires Arbousset et Casalis, venant de France, se rendaient au milieu de la tribu encore inconnue des Bassoutos; et aujourd'hui Motito, Béthulie, Béerséba, Morija, Thaba-Bossiou, Mékuatling même, fondé plus tard, comptent parmi les plus importantes et les plus prospères stations du sud de l'Afrique; cette Mission ne fait que de naître, èt déjà elle a obtenu des résultats étonnants. Un peuple entier, le peuple des Bassoutos, est en grande partie transformé; le goût de la lecture est partout répandu; des milliers de sauvages lisent et écrivent avec la même facilité; des portions considérables de la Bible sont entre les mains de tout le monde; la presse de la station multiplie les livres chaque jour; la guerre est éteinte, le cannibalisme est détruit, la polygamie est proscrite, la superstition rougit d'elle-même; des âmes se sont sincèrement converties au Seigneur. Il existe, au sein de ces déserts, des Eglises, qui par la foi, la piété, le zèle, et même la connaissance, sont au-dessus de beaucoup d'Eglises protestantes d'Europe. Devant ces résultats, si vastes et si prompts, il est impossible à un cœur chrétien de ne pas éprouver un sentiment profond de reconnaissance. Ces succès ne viennent ni de l'habileté du Comité-Directeur, ni de l'activité des missionnaires; d'autres Comités avaient plus de sagesse, d'autres missionnaires avaient plus de zèle, et n'ont pas obtenu les mêmes fruits de leurs travaux; ils viennent

de la bonté du Seigneur, qui a eu compassion des Béchuanas et de nous. C'est de lui que procède tout succès; c'est à lui qu'il faut rapporter toute gloire : à nous la confusion de face, à lui l'honneur et l'action de grâce.

Sans doute, les amis de la Société n'ont pas attendu l'invitation du Comité, pour bénir Dieu des faveurs accordées à son œuvre; en voyant, mois après mois et année après année, ces faveurs se succéder les unes aux autres, si riches et si belles, chacun aura rendu grâces dans le secret de son cœur. Ce devoir accompli, et il devait l'être le premier, il en reste un autre; pour des bénédictions extraordinaires, il faut des actions de grâces extraordinaires; puisque dans l'œuvre que nous faisons pour sa gloire, Dieu nous accorde tant de sujets de joie, il est convenable, il est juste, il est nécessaire, que nous nous présentions tous solennellement devant lui, le même jour, à la même heure, pour reconnaître d'un même cœur, avec la même gratitude, son amour envers nous et envers nos frères en la chair; et aussi, pour lui demander de bénir encore l'œuvre qu'il a déjà tant bénie, et de nous offrir de nouveaux sujets de reconnaissance dans de nouveaux sujets de joie.

Toutefois, nous devons le dire, ce sont les dernières nouvelles d'Afrique qui ont décidé le Comité à ne plus différer une invitation déjà trop tardive, peut-être. Ces nouvelles, arrivées à la fois, ont en quelque sorte commandé l'appel que le Comité fait aux amis de la Société. Les lettres des missionnaires seront successivement publiées dans ce Journal; mais dès aujourd'hui, nous tenons à dire un mot de leur contenu.

A Wagenmaker's valley plusieurs candidats sont entrés dans l'Eglise par le baptême, et les bâtiments et les terres de la station viennent d'être formellement et définitivement cédés à la Société par les propriétaires. Les

dernières nouvelles de Béthulie étaient fort réjouissantes; celles que le Comité attend seront probablement de la même nature. La station de Béerséba était menacée de deux dangers également sérieux; la maladie, qui moissonnait incessamment les habitants, et les Boers, qui compromettaient, de la manière la plus sérieuse, l'indépendance et l'avenir de la station. Le premier danger est diminué, et le second semble ne plus exister. La superstition a reçu un grand échec, et les dernières idoles ont été solennellement jugées et brulées. De nombreux candidats se préparent à entrer dans l'Eglise, et les écoles de la station sont un sujet d'admiration pour un homme aussi expérimenté que le docteur Philip. Nos lecteurs trouveront à ce sujet dans cette livraison des détails que nous ne faisons ici qu'indiquer. A Morija et à Thaba-Bossiou le réveil continue et s'étend. A la dernière fête de Noël, trente-six candidats, préparés par MM. Arbousset et Casalis, reçurent le baptême dans la première de ces deux stations. Plus de mille personnes, venues de toutes parts, assistaient à la cérémonie, qui eut lieu en plein air, et laissa dans les cœurs les plus profondes émotions. Les paroles prononcées par les néophytes et les membres de l'Eglise sont des plus touchantes. A Mékuatling, M. Daumas a baptisé dix personnes; un grand mouvement a lieu dans les environs de la station, et le missionnaire prépare soixante personnes pour le baptême. Les missionnaires Schrumpf et Martin sont à leur poste, et commencent leur œuvre au milieu des circonstances les plus encourageantes. M. Maitin, parlant dans une lettre particulière des travaux de ses frères, écrit: « Un mot sur toutes nos stations dans le pays des Bassoutos, vous fera comprendre l'impression que j'ai reçue en voyant ce que le Seigneur y a opéré. Les missionnaires n'ont pas fait connaître aux Eglises de

France la grandeur de l'œuvre que le Seigneur a faite par leur ministère. Que de fois, en considérant les merveilles de la grâce de Dieu, j'ai formé le vœu que notre bien aimé Directeur, qui aime tant les missions, pût voir les fruits des travaux de ses élèves! Vous auriez versé bien des douces larmes si vous aviez pu assister à la fête de Noël, à la réception dans l'Eglise de Christ des candidats de Thaba-Bossiou et de Morija. Je ne sais pas si des scènes plus touchantes que celles dont nous venons d'être les témoins, ont eu lieu dans le sein de l'Eglise primitive. Quant à moi, je puis bien dire, que quoique je sois dans ce pays depuis assez longtemps, je ne suis pas encore fait aux émotions qu'elles produisent. Les larmes coulent en abondance; on s'humilie et on adore celui qui opère de pareils prodiges. Mais aussi, c'est un admirable réveil que celui qui s'est manifesté sur la station de Morija, en particulier. Quelles bénédictions accordées aux travaux de notre frère Arbousset! J'ai été heureux de passer quelques jours auprès de frère Daumas; sa station est dans un état réjouissant. Quand pourrai-je voir à Bérée ce qu'on admire avec tant d'intérêt sur les autres stations! Dieu le sait; mais s'il y déploie la puissance de son bras, les murs du paganisme y seront bientôt renversés! Je sais que de grandes difficultés m'attendent, mais j'espère que je combattrai au nom et par la force du Dieu des armées. Mon travail, fait dans la foi et par amour pour les âmes, ne sera pas vain auprès de lui, et j'ai même la douce attente qu'il ne le sera pas pour les âmes, auxquelles je viens annoncer le bonne Nouvelle du Salut. »

M. Daumas écrit aussi: « Vous verrez par ma lettre au Comité, que le Seigneur nous bénit d'une manière particulière. Je désire quelquefois bien vivement que

quelqu'un de nos amis de France pût être témoin des encouragements que le Seigneur nous donne dans notre œuvre. Que de fois n'ai-je pas souhaité de vous voir au milieu de nous, cher M. GrandPierre, et quelle joie n'éprouverions-nous pas à vous recevoir sous notre humble toit ! Je ne doute pas que ce voyage n'augmentât en France l'intérêt pour la sainte cause des Missions. Nous vous écrivons la vérité; cependant, si quelqu'un envoyé par nos Eglises pouvait venir passer quelque temps au milieu de nous, quel bien ne ferait-il pas à nous, aux chrétiens de France et au Comité lui-même, qui ne peut guère comprendre de loin une foule de choses, sur lesquelles nous donnons presque inutilement des détails, et qui demandent d'être expliquées de vive voix. Vous voyez que toutes les Sociétés ont envoyé, dans l'intérêt des Eglises, des députés sur les lieux, et cela avec beaucoup de bénédiction. »

Ces lignes et celles qui les précèdent sont extraites de lettres particulières; les lettres adressées au Comité seront publiées toutes entières ; elles réjouiront les amis de la Société, et les prépareront au fraternel rendez-vous que le Comité leur donne au pied du trône de la grâce. Les amis de la Société béniront Dieu d'abord des résultats obtenus; ils lui demanderont ensuite sa constante et paternelle protection pour l'avenir de l'œuvre, qui sans son secours ne saurait s'étendre ni se maintenir; ils prieront pour les missionnaires, pour les écoles, pour les Eglises, pour les âmes réveillées et pour celles qui ne le sont pas encore, et ils n'oublieront pas, que dans ce moment, et malgré tant d'encouragements, les élèves de la Maison des Missions sont peu nombreux et les demandes d'admission fort rares. Il ne reste plus au Comité qu'à demander au Seigneur de bénir cette fraternelle invitation, faite en son

nom et pour sa gloire. La réunion aura lieu, comme de coutume, à sept heures et demie du soir. Les personnes accoutumées à se réunir un autre jour et à une autre heure, voudront bien pour cette fois, et afin qu'il y ait dans les requêtes et les actions de grâces, autant d'unité que possible, se présenter devant Dieu en même temps que leurs frères, en acceptant l'heure qui leur est donnée.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉERSÉBA. — Lettre de M. Rolland, sous la date du 18 décembre 1844.

Traité entre le gouvernement anglais et Moshesh. —Craintes sur l'insalubrité de la station diminuées. —Superstitions d'un chef païen et de ses adeptes.— Efforts du missionnaire pour les détruire. — Les idoles solennellement condamnées et brûlées.—Impressions et demande de papier.—Etat prospère des écoles.

Messieurs et très-honorés frères,

Le dernier Rapport de notre conférence annuelle était de nature à vous causer de vives inquiétudes sur la stabilité de Béerséba, (1) tant à cause des événements politiques qu'à cause du manque de salubrité de l'endroit. J'aurais désiré depuis longtemps pouvoir dissiper vos

---

(1) Voir page 14.

craintes à ce sujet, ou du moins les diminuer. Mais la lenteur avec laquelle tout se fait dans ce pays, m'en a empêché jusqu'à présent. Ce n'est que dans le courant de ce mois-ci, que nous avons vu nos doutes sur l'envahissement du pays par les émigrés de la colonie se dissiper un peu. Un traité de protection et d'alliance vient d'être conclu et signé entre le Gouverneur de la colonie du Cap, d'une part, et Moshesh, de l'autre. Le gouvernement a reconnu les limites du pays des Bassoutos. Il forme un delta bordé par le fleuve Orange au sud, le Calédon au nord, et les Maloutis ou Montagnes-Bleues à l'est. La limite du nord suit une ligne le long du Calédon à douze lieues de distance, et cette ligne va aussi loin que la rivière; de sorte que Béerséba, Mékuatling et Bérée, qui se trouvent de ce côté, appartiennent aussi au delta, et jouiront de la protection du gouvernement anglais, comme le reste du pays des Bassoutos. Les émigrés ne sont pas très-contents de ce traité, qui les prive tout-à-coup de leurs droits prétendus sur le pays. Ce ne sera qu'autant qu'ils rentreront sous l'obéissance de leur Souverain légitime, qu'ils renonceront à leurs vaines prétentions. Le gouvernement n'a encore rien arrangé avec eux dans ces quartiers-ci. A l'est, Natal est reconnu comme colonie anglaise, et un certain parti des émigrés, qui sont fixés près du port, ont prêté serment d'obéissance à la Reine d'Anglerre; mais ils ne forment qu'une faible minorité. Le reste soutient encore son indépendance dans tout l'intérieur du pays, et ne se soumettra qu'à la dernière extrémité; à l'entendre, jamais. Malgré cela, ils nous ont laissés tranquilles depuis quelque temps, et je pense que peu-à-peu nos craintes se dissiperont entièrement. La majorité des fermiers de nos environs manifeste le désir de vivre en paix, et d'obéir à Moshesh, si

celui-ci veut bien les laisser jouir des lieux qu'ils occupent actuellement; ce que ce chef fait, tout en leur refusant des documents quelconques, qui leur en assurent la possession à l'avenir. Il les considère comme des passants, qui séjournent quelque temps dans son pays.

Nous avons moins de doutes quant à la salubrité de Béerséba que par le passé, bien que nous ne soyons jamais sans un assez grand nombre de malades. Nous n'avons eu que deux décès pendant les huit derniers mois. La grande quantité de morts des années précédentes doit, peut-être, être attribuée plutôt aux diverses épidémies, qui ont régné si longtemps sur la station, qu'à l'insalubrité de l'endroit.

L'émigration, qui menaçait de dépeupler la station, il y a un an, n'a pas eu de suite, bien que la sécheresse cette année encore ait été excessive au milieu de nous, tandis que tout le pays, à deux jours d'ici, ne manquait pas de pluie, et qu'ainsi la famine ait fourni à nos gens une bonne raison de se chercher ailleurs un emplacement plus favorable, sous le rapport temporel. Ils ont donné, en restant, une nouvelle preuve de leur attachement à Béerséba, auquel ils tiennent à cause de l'Evangile et des biens spirituels qu'il leur procure. Cependant l'ennemi des âmes n'a pas manqué de profiter de ce temps de famine et d'épreuve pour les tenter, et les faire tomber dans le péché. Mais le Seigneur, qui sait faire tourner toutes choses au bien et à l'affermissement de ses enfants, s'est servi de l'assoupissement de plusieurs pour réveiller notre Eglise, et donner un autre coup de mort aux dernières superstitions païennes, qui étaient demeurées cachées jusqu'ici, et avaient manqué d'occasion pour se manifester. Comme mes travaux pendant les quatre derniers mois ont presque eu exclusivment pour but de combattre et de détruire ces super-

stitions, je vous dois quelques détails que je désire vous donner sur cette lutte des ténèbres contre la lumière.

Abstraction faite de l'ignorance, ce qui m'a paru être le fondement des superstitions de nos Bassoutos, c'est la croyance aux sortiléges et aux charmes, que l'Evangile, tout en régénérant l'homme, ne peut détruire que peu à-peu, et à mesure qu'il l'éclaire et renouvelle les facultés de son âme. Souvent même il faut l'expérience pour l'en affranchir complétement. Chez les païens où l'influence de l'Evangile se fait sentir, cette croyance a pris une couleur religieuse ; le Dieu de la Bible occupe la place des dieux anciens, et tout en pratiquant quelques-unes de leurs coutumes, nos Bassoutos sont bien persuadés que toute chance de succès ne peut venir que de Dieu. Ainsi, quant à la pluie : ils ne sont plus assez sots pour croire qu'il est donné aux hommes de la faire, bien que les engaka se donnent pour faiseurs de pluie; mais ils croient qu'avec des charmes les uns peuvent attirer les nuages, et les autres les détourner. De cette manière un ennemi peut frapper un endroit de sécheresse, détruire les moissons par la grêle, ou par les sauterelles qu'il a invoquées par ses enchantements. En un mot, il peut causer toutes sortes de maux et de malheurs, tant parmi les hommes que parmi le bétail. De là les présents de bétail aux grands chefs, qu'autrefois on disait être les dépositaires de la pluie, et de l'abondance dans les récoltes; de là aussi mille tromperies chez les engaka, auxquels le prétendu art de deviner et de charmer a toujours rapporté un si grand profit, et donné une si grande autorité sur le peuple, auquel ils se sont rendus redoutables par leurs menaces et leurs fourberies.

La famine qui s'était fait sentir l'an passé avait rendu les habitants de Béerséba très-laborieux. Les jardins de l'endroit étaient ensemencés de blé européen au-delà de

ce que la fontaine pouvait en arroser, et les environs de la station étaient couverts de champs de blé cafre, ou de millet. Chacun se flattait d'une abondante récolte, et on n'attendait que la pluie pour faire croître les blés. Mais il a plu au Seigneur de la retenir et de mettre notre foi à l'épreuve. L'engaka de l'endroit s'est mis alors à répandre secrètement le bruit que les Bassoutos des montagnes, du côté de Bossiou, avaient placé des charmes sur nos montagnes, afin que l'endroit fut brûlé par le soleil. On pouvait le voir, disait-il, par les nuages qui passaient sur l'endroit et se dirigeaient de leur côté. Ils faisaient cela, ajoutait-il, pour nous priver de nos récoltes, et nous contraindre à leur fournir des peaux et du bétail en échange de blé. Alors Khaïlé, l'un des chefs de Béerséba, encore païen, son frère, et quelques autres de la même trempe, qui lui sont affiliés pour faire le mal, et combattre tout ce qui est bien, formèrent le projet de lever les charmes, ou selon leurs expressions, d'aller tuer les mékhakous ou charmes qu'ils supposaient cachés sur les versants des montagnes derrière la station d'où la pluie vient ordinairement. Sans rien dire de leurs intentions, le frère de Khaïlé commanda une partie de chasse aux matsas ou ritboks qui paissent ordinairement sur nos montagnes. Personne ne se doutait d'abord de leur projet; parce que des chasses générales ont lieu de temps en temps, et forment une des principales ressources de la station dans les temps de famine; personne ne pensait guère qu'à la viande qu'il se promettait de manger. Cependant, le mot de Matsa avait réveillé chez quelques-uns des chrétiens les idées de superstition attachées à cette antilope; il rendit ainsi cette chasse suspecte, de sorte qu'au jour fixé, on ne trouva guère au rendez-vous que Khaïlé et sa bande. Le plus grand nombre alla aux jardins; mais plusieurs furent arrêtés par une femme du village de Khaïlé, qui

leur cria de retourner, leur disant qu'on ne bêchait pas pendant qu'on levait un charme. C'est de cette manière que le but de la chasse fut découvert, et que j'appris que les mékhakous étaient des pots évasés qu'on avait placés obliquement, et de manière à ce que le vent, venant à souffler dedans, fut renvoyé dans une direction contraire, et que par une force physique, et à l'aide du charme, il allât percer les nuages, les diviser, et les faire passer de chaque côté de la station. Le letsa ou ritbok est, disent-ils, l'antilope qui présage le bonheur et la bonne fortune. Lorsque l'on peut parvenir à en tuer un certain nombre, l'on ne manque jamais de pluie. Cependant les chasseurs étaient de retour, et n'avaient tué ni mékhakous, ni matsas, et le soleil ne nous brûlait pas moins qu'auparavant. Il va sans dire que l'engaka en attribua la faute à ceux de nos chrétiens qui étaient allés bêcher, et avaient ainsi transgressé la loi de la chasse aux matsas. Bientôt après, Khaïlé convoqua une assemblée, dans laquelle il invita tout le monde à l'accompagner chez Moshesh, où il prétendait leur faire avoir du blé. Il allait, disait-il, se faire reconnaître chef, en faisant à Moshesh un présent de quelques têtes de bétail. C'est la manière de se mettre sous sa protection. Il fut approuvé, et plusieurs chrétiens consentirent à être de la partie, à la condition toutefois qu'il n'y eût rien de caché dans les entrailles du bétail qui allait être présenté au chef des Bassoutos. Je m'opposai à ce voyage, n'étant pas assuré que dans le nombre des animaux, il n'y eût une vache pour demander de la pluie au Lessouto. Le grand nombre obéit, et Khaïlé partit avec les siens, et quelques membres de l'Eglise, que je laissai aller pour connaître la vérité à leur retour. Je convoquai des assemblées après qu'ils furent partis, et fis des perquisitions pour savoir si Khaïlé était allé chercher de la pluie; mais je ne pus rien apprendre, sinon qu'on avait

amené une génisse noire, et que c'était cette couleur qui était requise pour obtenir de la pluie. Seulement pour s'assurer du succès, il fallait la faire marcher en secret et de nuit. Cette conduite de Khaïlé me causait de vives inquiétudes. Le plus petit nuage me faisait trembler. Je me disais : si la pluie allait tomber ! tout le monde croira de nouveau au sortilége, et méprisera le vrai Dieu pour honorer les idoles. Malgré la sécheresse et la famine qui nous menaçaient, si j'avais eu la foi d'Elie, j'aurais fermé le ciel pour six mois encore. Je venais de faire du bruit et de prêcher sur l'idolâtrie et le chatiment infligé au péché d'Israël et de Samarie, deux sermons, qui avaient pour texte, l'un Malachie III. 8, et l'autre Amos IV, 6—12, lorsque la pensée me vint de prendre les devants sur Khaïlé, et de faire bien ce qu'il faisait mal. En conséquence, je convoquai des réunions de prières pour demander de la pluie à celui qui a dit : Demandez-moi de la pluie, etc., Zacharie X, 1. Après la seconde réunion dans l'église, l'Eternel nous donna de la pluie en abondance, de sorte que Khaïlé fut déjoué à son retour, et ne fit pas grand bruit. Les millets étaient sortis de terre, et le blé était en épis ; chacun se réjouissait et rendait grâce au Seigneur. Mais cette joie ne fut pas de longue durée.

Les pluies avaient fait éclore les œufs sans nombre que les sauterelles avaient déposés partout l'automne dernier, et bientôt la crainte de perdre la moisson devint générale. Ici encore Khaïlé envoya l'engaka acheter des charmes pour le prix d'un bœuf, chez les engakas du Lessouto, qui disaient avoir découvert certaines plantes dont la vertu était d'empêcher les sauterelles de manger le blé. Ce ne fut qu'après que l'engaka eût débité une quantité considérable de sa marchandise, que j'en sus quelque chose par le moyen de quelques chrétiens. Le dimanche, je fis un autre sermon sur le sujet, et pris pour

texte I. Cor. x, 11. Je divisai mon discours en trois parties : les privilèges des Juifs, comparés à ceux dont les Bassoutos jouissent; l'idolâtrie des premiers, comparée à celle des derniers, et les châtiments de ceux-là écrits pour l'instruction de ceux-ci. Dans l'application, je parlai de Moïse réduisant le veau d'or en poudre, et faisant propitiation pour Israël. Je citai l'exemple de divers pays païens convertis à l'Evangile, dont les habitants avaient brûlé leurs idoles après avoir cru au Seigneur, et j'invitai tous ceux qui s'étaient laissés séduire par l'engaka à m'apporter les idoles qu'ils pouvaient avoir placées dans leurs jardins, et qui venaient de détruire leur confiance en celui qui seul pouvait les préserver de destruction, eux et leur blé. J'ajoutai que ce n'était qu'en brûlant ces faux dieux, qu'ils pouvaient me mettre à même d'intercéder pour eux auprès de Dieu. Ce sermon eut l'effet désiré, et je me vis bientôt en possession d'un demi-sac de plantes de toutes espèces, et de chevilles en bois, graissées par l'engaka avec une certaine composition puante, faite avec de la cendre de quelques plantes vénéneuses, des sauterelles pelées, et du beurre. C'était là les charmes qui devaient empêcher les sauterelles de toucher les millets. Chaque jardin devait en avoir quatre ou huit, selon l'étendue du terrain cultivé. Outre ces chevilles, il devait y avoir de l'herbe nouée, et des nœuds graissés avec l'onguent déjà nommé. Celui qui désirait s'en servir, devait d'abord fumiger son champ avec une certaine quantité de plantes acidules, et prendre ensuite les chevilles, les ficher en terre, les yeux fermés, et de distance en distance. Après avoir ainsi fait le tour de son jardin en aveugle, il devait revenir à la maison sans regarder en arrière.—L'engaka était furieux de voir sa fourberie ainsi mise au jour, et tout le monde m'apporter sa marchandise en refusant de la lui rendre ou de la lui payer. Quand il vit que personne ne

l'écoutait, et qu'il avait perdu sa cause, il se mit à menacer tous ceux qui avaient livré les charmes de leur jardin, et qui me les avaient apporté. Il disait qu'ils ne sortiraient plus de ma maison, que je voulais en faire mon profit, et que quand on les mettrait au feu, ils ne brûleraient pas; que l'homme qui essayerait de les brûler, mourrait certainement. Quinze jours après, il n'y avait plus de charmes dans aucun jardin; les plus superstitieux même les avaient ôtés; car les sauterelles avaient brouté les millets, et, chose étonnante, elles avaient brouté le jardin de l'engaka l'un des premiers. Je fis dresser le dimanche matin une espèce de bûcher devant l'église, je plaçai dessus le sac d'idoles, et sonnai la cloche pour le service du matin. Tout le monde descend de la montagne, et s'attroupe devant la porte de l'église, ne sachant de quoi il étoit question. Je les prie d'entrer, et, prenant ensuite le sac d'idoles que je tenais captives, je le place devant la chaire, en disant: Voici vos dieux, la honte de Béerséba. Je vous demande aujourd'hui, au nom du Dieu que nous servons dans ce temple, si vous aimez mieux servir ces idoles que de les brûler? et je m'assis. On garde un profond silence, comme pour recueillir ses pensées, et cinq à six des premiers de l'endroit font des discours courts, mais pleins d'à-propos, et condamnent au feu ces restes de leurs superstitions. Je me lève alors, et mets aux voix cette proposition, en disant: « Que ceux qui renoncent à ces dieux de bois et de chaume, et qui sont d'avis de les brûler, lèvent la main en signe d'approbation.» Alors l'on ne voit plus de têtes; mille mains s'élèvent partout au-dessus de l'assemblée, sauf dans le coin où Khaïlé est assis. «Parlez là-bas, ajoutai-je, dites ce que vous avez contre la décision.» Khaïlé prend la parole et dit: «Qu'on les brûle; les sauterelles ont brouté nos jardins, et les engakas nous ont trompés; mais vous n'attendez pas que le nôtre lève la main pour vous

dire de brûler sa propriété. Moi je ne la lève pas, parce que je ne sais pas ce qui va arriver; mais je dis qu'on les brûle, et que ce ne soit pas vous.» Je reportai alors le sac sur le bûcher, et Nicodème, qui, le premier, avait découvert le complot, courut avec joie chercher du feu, et se hâta de réduire le tout en cendres, sans s'inquiéter des prédictions de mort de l'engaka. Je montai ensuite en chaire, et prêchai sur ces paroles du Psaume LXV, 1. «O Dieu, la louange t'attend en Sion, et le vœu te sera rendu!»

Je suis fâché de devoir ajouter qu'un certain nombre de membres de notre Eglise se sont trouvés impliqués dans ces œuvres de ténèbres par manque de vigilance et de réflexion. Mais une repentance prompte et sincère a témoigné qu'ils avaient été surpris. Une femme me disait, en confessant sa faute : « Cette œuvre de ténèbres, à laquelle j'ai pris part, me semble être un rêve, et j'ai de la peine à me croire moi-même. En effet, cela a bien été un rêve; j'anticipai sur la joie qu'allait me causer une abondante moisson, et déjà je bâtissais d'immenses greniers; mais au lieu d'un préservatif que je croyais avoir mis dans mon champ, c'était un voleur qui devait me manger mon blé. Le Seigneur m'a punie justement, car j'ai méprisé sa puissance par mes œuvres, au lieu de lui avoir rendu grâce pour la pluie qui avait arrosé et fait croître mon jardin; j'ai ainsi rendu inutile l'œuvre de miséricorde qu'il voulait exercer envers nous, en faisant croître nos moissons. »

Un homme disait : «Le Seigneur est plein de miséricorde dans ses châtiments; il détourne du pécheur les coups qu'il a mérités et les fait tomber sur des objets insensibles. C'est ainsi que lorsqu'Adam eût pêché, Dieu détourna de lui la malédiction, et la fit tomber sur la terre; c'est ainsi qu'il vient de frapper notre blé, au lieu de nous qui avions seuls mérité ses châtiments. »

J'ai cru devoir rendre cette nouvelle victoire sur d'antiques superstitions aussi solennelle que possible, afin de laisser une profonde impression dans le cœur de mes néophytes; et j'ai tout lieu de croire, que de pareilles scènes ne se renouvelleront plus sur la station. Ce sont des expériences qui ont fait du bien, et qui serviront à affermir la foi de nos chrétiens et à les rendre plus vigilants.

Maintenant tout le monde paraît réveillé; nos écoles sont aussi pleines que jamais. Après le déplacement de M. Maeder, le frère Ludorf a tenu l'école dans la matinée, et malgré les obstacles que lui a présentés le Sessouto, il l'a complétement ravivée. Je viens d'y compter environ 300 personnes, dont le plus grand nombre lit assez bien; soixante-dix écrivent, et il y en aurait davantage, si nous ne manquions pas d'ardoises et de crayons pour les mettre en état d'apprendre. Nous n'en avons pas une de disponible pour la petite école. Outre la lecture et l'écriture, les plus avancés reçoivent des leçons d'arithmétique, les premières notions de l'histoire universelle, tant profane que sacrée, de la géographie et de l'histoire naturelle. Ces leçons diverses de la semaine sont entrecoupées par des exercices de chant sacré. L'après-midi frère Ludorf a été occupé à la presse, et a tiré dans le cours de l'année 123,500 pages, formant 7 petits écrits et des alphabets. Notre papier suffira à peine pour les ouvrages que nous avons mentionnés dans le rapport de notre dernière conférence annuelle. Elle a oublié de vous faire une nouvelle demande de papier dont notre presse a besoin. Elle m'a chargé de prier le Comité, en son nom, de vouloir bien nous envoyer le papier nécessaire pour imprimer le Nouveau-Testament grand in-8vo. Il en faudrait au moins pour 6,000 exemplaires, outre les traités et autres petits livres que nous pourrions imprimer entre deux, d'après

les besoins de nos stations. Il serait à désirer, que le papier fut collé, et qu'il y eût en même temps une caisse de papier de couleur propre à brocher nos livres. Quant au carton à relier, nous n'osons pas en faire la demande à cause du transport.

Je suis actuellement occupé à préparer mes catéchumènes pour le baptême qui aura lieu à la fête prochaine de Paque, s'il plaît au Seigneur. Mes classes d'instruction religieuse sont toujours très-nombreuses et bien suivies. Une vingtaine de personnes ont été réveillées cette année, et se sont jointes au nombre de celles qui cherchent le Seigneur.

L'école d'asile, sous les soins de ma femme et de Mary, devient toujours plus intéressante; l'on n'y compte pas moins de 200 petits enfants. Plusieurs savent très-bien lire, et se rendent utiles pour enseigner les autres. Quelques-uns sont très-sérieux, prient d'abondance, et promettent beaucoup pour l'avenir. Frère Maeder a fini la maçonnerie du presbytère jusqu'à hauteur de poutres. Il ne reste que les pignons et le plâtrage en fait de maçonnerie. Vers la fin de septembre, ce frère s'est rendu à Morija, où il est arrivé sain et sauf avec les siens. (1) Le presbytère ne pourra guère être fini avant deux ou trois ans, tant à cause du bois de charpente qu'il faut faire venir de très-loin et à grands frais, que des vîtres, ferrements, etc., qui ne peuvent être achetés que peu à peu, et d'après la somme qu'il nous est permis de consacrer aux travaux matériels de chaque année.

Je joins à cette lettre quelques détails sur l'éducation

---

(1) M. Mæder a été invité à se rendre à Morija, pour remplacer, auprès de M. Arbousset, M. Gosselin, appelé à aider M. Schrumpf dans la fondation de la station nouvelle de Béthesda.

Rédacteurs.

à Béerséba, rapportés par M. le Dr. Philip, et que je n'aurais pas pu vous donner moi-même.

Agréez, M. le Président et Messieurs, l'assurance de mon dévouement et de mon affection chrétienne.

S. ROLLAND.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LUDORF, IMPRIMEUR DE LA MISSION, SOUS LA DATE DU 27 NOVEMBRE 1843.

Progrès de l'Evangile. — Livres imprimés.

Monsieur le Président et Messieurs,

Je viens vous rendre compte de mes travaux pendant l'année qui vient de s'écouler. Je vous dirai d'abord un mot de mon école. Peu de temps après mon arrivée à Béerséba, j'ai rassemblé une trentaine d'enfants de Bastards et de Bushmen, et j'ai commencé une école avec eux le matin. Je l'ai tenue régulièrement jusqu'au commencement du mois de juin, époque où je me suis chargé de la grande école des Bassoutos. Plusieurs de mes premiers élèves ont appris à lire et à aimer la bonne Parole de Dieu. Quelques-uns ne savaient qu'épeler, mais ils se sont distingués sous d'autres rapports ; par exemple, dans l'étude du chant, de l'arithmétique, du catéchisme, etc. il n'y a qu'une fille d'environ vingt ans qui n'ait pu aller au-delà de l'alphabet; elle a pourtant fait de grands efforts.

Quant à la grande école, je puis vous dire, Messieurs, que quelle qu'ait été ma peine à me faire comprendre dans le commencement, le Seigneur a daigné réjouir mon cœur, surtout dans ces derniers temps, en déliant ma langue ; non-seulement j'ai pu annoncer librement aux indigènes la Parole de la réconciliation dans leur propre langue, mais j'ai eu le bonheur d'en voir plusieurs pro-

fiter de mes instructions pour le salut de leurs âmes. Que je voudrais, Messieurs, que vous pussiez vous trouver seulement pendant une semaine au milieu de cette station, pour voir de vos yeux ce que nous voyons, et pour entendre de vos oreilles ce que nous entendons. Que de fois mon âme a été émue, que de fois des larmes que j'aurais voulu retenir sont tombées de mes yeux malgré moi, tandis que je me trouvais au milieu de nos chers Africains, et écoutais soit leurs demandes, soit leurs réponses. Quelquefois, c'était un enfant païen qui me surprenait par une réflexion inattendue et profonde ; ou bien un vieillard courbé sous le poids des peines et des ans me faisait rougir de mon peu de zèle à étudier la Parole du Seigneur ; assis auprès d'un enfant, il se faisait, lui, réciter l'alphabet ou quelques portions des saintes-Ecritures. Ici c'est un jeune homme qui vous raconte comment il apprit à prier et à connaître Jésus-Christ, lorsqu'il tomba sous les griffes d'un lion. Le lion, qui tenait son corps sous ses pattes, a servi, dit-il, à le délivrer du lion qui cherchait à dévorer son âme. Là, c'est une vieille femme qui vous crie tout en feu, que depuis peu de temps elle est devenue jeune fille, et qu'elle s'est mariée de nouveau, mais avec le plus doux de tous les hommes, qui ne mourra pas comme ses autres maris. «Et sais-tu, Monari ? ajoute-elle, la robe qu'il m'a donnée est plus précieuse que tous nos khomos ; elle est toute rouge de son sang. Maintenant je ne crains plus le lerumo (espèce de lance) de la mort ; il est brisé, et tout-à-fait brisé, etc.» J'ai eu la joie depuis que je suis ici de pouvoir annoncer, presque tous les dimanches, le Sauveur crucifié, soit aux Bastards, soit aux Bassoutos ; j'ai même prêché jusqu'à trois fois par jour.

Pendant les premiers mois de mon séjour à Béerséba, je me suis occupé à réparer une petite maison abandonnée

pour que nous puissions y placer l'imprimerie. J'ai relié des livres, tant pour nos frères missionnaires que pour les indigènes. J'ai forgé, charpenté, arrangé des fusils pour les indigènes, qui dans cette année de famine ne vivent que de chasse ; j'ai appris à un membre de notre Eglise à forger et à arranger les fusils, à un autre à relier des livres; j'ai réparé les montres de nos frères; en un mot, jai tâché de m'acquitter de ma tâche aussi consciencieusement que je l'ai pu.

Au mois d'avril dernier, trente-six nouveaux candidats furent ajoutés à l'Eglise par le baptême. J'imprimai pour cette fête chrétienne quelques cantiques. Tirés à quatre cents exemplaires, ils furent tous placés le jour même où ils parurent. Immédiatement après, je commençai l'impression d'un autre recueil composé de quarante cantiques, et destiné aux stations de Motito et de Béthulie. Ce petit livre fut heureusement terminé et tiré à six cents exemplaires, à la satisfaction de tous nos frères. Ensuite nous avons successivement publié les écrits suivants: 1° *Le Prédicateur des Nouvelles*, journal mensuel, tiré à quatre cents exemplaires, et ayant quatre pages grand octavo. 2° *Paroles d'Exhortation pour engager le lecteur à penser à son âme*, quatre pages in 12°, quatre cents exemplaires. 3o *Le chapitre onzième de l'Epitre aux Hébreux*, huit cents exemplaires. 4° *Des tableaux d'école*, in folio, quatre cents exemplaires. 5° *Seconde partie de nos Chants de Zion*, ou vingt cantiques en langue sessouto ; huit pages, grand octavo, mille cinq cents exemplaires, pour les stations de Mékuatling, Morija, Thaba-Bossiou et Béerséba. 6o *Petit livre d'Epellation méthodique*, en vingt pages, destinéà toutes nos stations excepté celle de Motito, et tiré à deux mille cinq cents exemplaires. 7° *Deux cents alphabets* pour la station de Mékuatling.

Je suis encore fort occupé à brocher ces petits livres d'épellation. Il est dommage que nous n'ayons rien pour les couvrir, ne fut-ce qu'un peu de papier bleu ; nous ne pouvons nous servir de notre papier ; ce qui nous en reste n'est presque rien en comparaison de ce qu'il nous en faudrait. Voilà, Messieurs, en peu de mots ce que le Seigneur m'a donné de faire pendant le cours de cette année. Puisse-t-il bénir abondamment ces faibles efforts de notre foi, et accompagner par sa grâce les petits messagers qui, sortis de la presse, parcourent presque tout le pays comme des multitudes d'évangélistes.

Recevez, Monsieur le Président et Messieurs, l'expression de l'affection et du respect filial de votre bien dévoué

J. D. M. LUDORF.

Détails sur les Ecoles de Béerséba donnés à la ville du Cap, par le docteur Philip.

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié le voyage que le vénérable docteur Philip fit, il y a quelques années, au milieu des stations françaises. Nous avons rapporté quelque chose du beau témoignage qu'il a rendu aux travaux et aux succès de la Société au sud de l'Afrique. (1) La chrétienne satisfaction de ce sincère et vieil ami de la Société ne pouvait manquer de nous réjouir ; il serait difficile de trouver un juge plus compétent, et si quelques paroles doivent avoir du poids, ce sont assurément celles du docteur Philip. Il paraît qu'il a été si touché des succès que le Seigneur a accordés aux tra-

---

(1) Voyez XVIIIe année, page 52 et suiv.

vaux des missionnaires français, qu'il saisit toutes les occasions d'en parler. Dans une assemblée publique, tenue à la ville du Cap, après son retour de l'intérieur, il donna sur les écoles de la station de Béerséba les détails que M. Rolland nous a envoyés, et que nos lecteurs nous sauront gré de leur communiquer.

« Parmi les faits qui tombèrent sous mon observation pendant mon dernier voyage, aucun ne me parut plus étonnant que l'état dans lequel se trouvait l'éducation au sein des stations missionnaires du pays des Griquois et de celui des Béchuanas. J'avais été réjoui des progrès de l'éducation dans tous les lieux que j'avais visités sur mon chemin ; mais il y a dans la manière dont elle avance au milieu des Béchuanas, quelque chose de si inattendu et de si nouveau, qu'elle excite là un intérêt plus profond et plus tendre qu'ailleurs. Après avoir traversé Glisson's Drift, à environ quatre-vingt-dix ou cent milles de Colesberg, et avoir voyagé presque deux jours dans la direction nord-est, j'arrivai à Béerséba, station française dans le pays des Bassoutos, sous les soins de M. Rolland. Après avoir visité la maison missionnaire, l'imprimerie, et quelques autres portions du village, je priai M. Rolland de me montrer ses écoles. L'école est bâtie en forme de croix; elle peut contenir environ trois cents écoliers. Près de l'école je remarquai cinq ou six groupes de natifs, de huit à douze personnes chacun, tous occupés de leurs leçons. En entrant dans l'école, je vis qu'elle n'avait ni table ni bancs; elle était remplie à l'excés; les écoliers étaient assis à terre en différentes classes avec leurs moniteurs; le seul espace inoccupé était un chemin à travers le centre de l'école. Les écoliers étaient de tout âge, depuis six ans jusqu'à soixante. Je n'avais jamais vu gens plus occupés de leurs leçons et plus désireux d'apprendre. Je n'examinai pas dans ce moment

la proportion qui pouvait exister entre les deux sexes; je remarquai seulement que des hommes et des enfants étaient présents, et occupaient des places séparées de celles des femmes. Parmi celles-ci se manifestait le plus grand désir de s'instruire. Je vis plusieurs jeunes femmes avec leurs enfants sur leurs seins : ces enfants ne leur étaient pas une raison de manquer à l'école. En entrant dans l'école, je vis une de ces jeunes mères, assise le dos contre un pilier, ayant dans ses bras un enfant, qui avait de quatre à cinq mois; elle était si absorbée par son livre, qu'elle tenait avec sa main libre, que quoique je me tinsse devant elle, passasse et repassasse plusieurs fois à côté d'elle, je ne la vis jamais lever les yeux de son livre pour les fixer sur moi. Environ une heure et demie après, lorsque je visitai de nouveau l'école, (je m'étais retiré pendant quelques instants,) je trouvai cette jeune femme exactement dans la même position, avec son enfant toujours placé sur son bras gauche; toute son attention était fixée sur le livre qu'elle tenait de la main droite, et avec lequel elle corrigeait son enfant, de temps en temps, sans jamais détourner ses regards des lettres ou des mots qu'elle étudiait.

« Le seul meuble que je vis dans l'école était quelque chose de semblable à un.pupitre, qui avait peut-être servi d'abord de chaire dans la chapelle, ou de table à l'instituteur, et devant cette espèce de pupitre, au milieu du bâtiment, il y avait un petit espace occupé par de petits enfants que leurs mères avaient laissés ensemble et abandonnés à eux-mêmes, pour mieux prendre leurs leçons. Tandis que quelques groupes lisaient de petits livres et des portions des Saintes-Ecritures, d'autres étaient fort occupés à déchiffrer des manuscrits d'où l'on avait tiré leurs livres imprimés.

« L'école s'ouvre à dix heures; ceux qui le désirent

peuvent rester jusqu'à ce qu'on la ferme, dans l'après-midi. Mais, pour assurer leur assiduité, nulle contrainte n'est employée, ni n'est nécessaire; ils entrent et sortent à l'heure qu'ils veulent; qu'ils restent, chaque fois, peu de temps ou beaucoup, personne ne songe à les blâmer. Le désir d'apprendre à lire paraît avoir chez eux toute la force d'une passion. Les personnes présentes à l'école semblent aussi absorbées par leurs petits livres que le sont par les prix des fonds publics à Londres les négociants qui fréquentent la Bourse. Tout est activité et bruit parmi les écoliers; mais ils paraissent animés du même esprit; ils ne s'embarrassent pas les uns les autres; le zèle de chacun ajoute à l'intérêt et à la joie de tous. Ils vont et viennent depuis dix heures du matin jusqu'à quatre de l'après-midi; l'école est souvent toute remplie, elle renferme toujours un bon nombre d'élèves. Personne ne paraît les surveiller, et cependant ils ne semblent pas abandonnés; personne ne paraît occupé à maintenir l'ordre parmi eux, et cependant ils ne semblent avoir besoin d'aucun secours étranger. Je ne vis personne chargé de fixer leur attention sur leurs livres, et cependant l'attention ne manquait pas; personne ne les dirigeait, et cependant chacun prenait et gardait paisiblement sa propre place. Ils ne paraissaient soumis à aucun contrôle, car chacun pouvait faire ce que bon lui semblait, et néanmoins chacun était conduit par instinct à faire ce qui était convenable; enfin on ne voyait aucun emblème d'autorité, et néanmoins chaque chose était à sa place, et il y avait une place pour chaque chose. Les tout petits enfants eux-mêmes, trop jeunes pour apprendre les lettres, étaient si bien pénétrés du bon esprit qui animait la scène toute entière, qu'ils semblaient n'avoir besoin d'aucune surveillance, bien qu'entièrement livrés a eux-mêmes.

« Considérant avec surprise le nouveau et étrange

spectacle placé devant moi, je dis à M. Rolland, avec une sorte d'impatience : « Où est le maître ? » — « Il n'y en a pas, » me dit-il. — « Mais alors comment apprennent-ils ? » — « Ils s'instruisent les uns les autres. » Pour comprendre ce qui me paraissait si mystérieux, il faut savoir que l'excellent missionnaire et sa femme voulaient parler de l'Infant School System qu'ils ont introduit au milieu de ce peuple, dès la fondation de la mission. (1) La première chose que M. et Mme Rolland eurent à faire, fut de choisir des enfants ou des jeunes gens animés de bonnes dispositions, et doués de quelques moyens naturels, pour consacrer tout leur temps et tous leurs efforts à les former; lorsque ceux-ci furent bien qualifiés pour être des moniteurs, ils furent chargés d'apprendre aux autres ce qu'ils savaient eux-mêmes. C'est de cette manière que le goût pour la lecture et l'art de la lecture lui-même ont été répandus dans le pays, sous l'influence des missionnaires. Rien n'est aussi précieux pour ce peuple qu'un livre, rien ne lui plaît autant que la lecture, rien ne lui inspire autant de reconnaissance qu'une leçon. Tous leurs loisirs sont consacrés à lire des livres; quelque occupées que soient leurs têtes, les livres ont toujours la première place dans les cœurs; où qu'ils aillent, les livres les suivent toujours. Si vous les trouvez réunis à côté de leurs maisons ou dans les champs, vous remarquerez presque toujours qu'ils sont occupés à parcourir quelque livre, ou à s'apprendre mutuellement à lire.

« Si le plus intéressant spectacle pour un philosophe est de voir l'enfant sauvage du désert apprendre les premières lettres, avec quel sentiment devrions-nous regarder

---

(1) Mme Rolland, bien connue dans la ville du Cap sous le nom de Mlle Lyndal, est la première qui ait introduit ce système dans la colonie.
Rédacteurs.

un homme qui resterait froid à la vue d'un peuple qui, il n'y a guère que sept ans, vivait dans un affreux cannibalisme, et qui, aujourd'hui, lit et s'instruit tout seul d'une manière et avec des succès dont l'histoire de la civilisation offre à peine des exemples? »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE.

TINEVELLY.

Etat de la mission. — Manière dont elle s'étend.— Persécution. — Lettre aux chrétiens d'Europe.

Nous voici arrivés à la portion de l'Inde la plus bénie, sans contredit, sous le rapport de l'Evangile. Le district de Tinevelly est le jardin missionnaire de l'Inde. Ce que le royaume de Tanjore était aux beaux jours de Schwartz, Tinevelly l'est aujourd'hui. L'œuvre de Rhenius n'a pas cessé avec lui. Dans le champ du Seigneur, les ouvriers disparaissent, mais l'œuvre continue ; ce ne sont pas les mêmes hommes, mais ce sont les mêmes dispositions, la même foi, le même esprit, le même Evangile. Si Rhenius revenait sur le théâtre de ses travaux, il bénirait ses successeurs d'avoir continué son œuvre, comme ils le bénissent de l'avoir commencée. Ces grands réveils accordés aux prières et aux efforts des premiers missionnaires de Tinevelly se sont renouvelés plusieurs fois, de sorte que dans ce pays l'Evangile n'a pas cessé d'ajouter succès à succès, et triomphes à triomphes. Cette idée de triomphe en réveille une autre, c'est celle de combat ; dans l'œuvre

des missions, les grandes victoires sont toujours ou précédées ou accompagnées de grandes luttes. Tout ennemi se sentant sérieusement menacé, fait un dernier et grand effort, et avant de succomber il déploie ce qui lui reste de puissance ou de ruse. Tandis que dans d'autres parties de l'Inde les missionnaires annoncent l'Evangile sans opposition, et les chrétiens vivent sans troubles, dans le district de Tinevelly, le paganisme se soulève de colère, et ne pouvant plus ni commander ni persuader, il menace, pille, saccage et massacre. Ce que la persuasion ne ferait pas, la crainte, hélas! le fait souvent, et l'on voit beaucoup d'âmes égarées sans être convaincues revenir à l'erreur pour échapper au péril. Les faits que nous allons communiquer ne sont pas tous réjouissants, il en est de tristes, mais ceux-ci mêmes peuvent devenir réjouissants ; le Seigneur peut se servir des faiblesses et des chûtes pour produire un repentir plus profond, et une piété plus ferme.

Un missionnaire, qui a longtemps travaillé dans le pays, M. Schaffter, est revenu, il y a quelque temps, dans la Suisse, sa patrie, pour y soigner sa santé affaiblie, et y reprendre des forces. Nous avons eu l'avantage de le voir à son passage à Paris. Il nous a donné sur l'œuvre des missions dans la province de Tinevelly des détails que nous retrouvons plus développés dans une Feuille où nous puiserons abondamment. (1)

« Les progrès que l'Evangile a faits de nos jours dans la province de Tinevelly, dit M. Schaffter, sont fort grands, et nous étonnent nous-mêmes; aussi sommes-nous forcés de dire : *Non point à nous, ô l'Eternel, non point à nous, mais à ton saint nom donne gloire.* Dans le courant de l'année 1841, plus de 5,000 personnes

---

(1) Feuille religieuse du canton de Vaud, 1er octobre 1843.

ont abandonné les idoles, et embrassé l'Evangile. Aujourd'hui un nombre total de 33,000 âmes sont placées sous les soins de onze missionnaires, dont six sont anglais, deux allemands et trois indous. La mission possède en outre 350 catéchistes, 120 écoles et 6,000 écoliers. Pour ma part, j'ai la direction de 3,732 de ces âmes, de 30 écoles, où se trouvent 655 enfants, et de 53 catéchistes, dont chacun soigne un troupeau de 60 à 70 âmes. Il leur enseigne les premiers principes de la religion chrétienne, leur prêche la Parole de Dieu, veille sur leur conduite, et chaque mois il me fait un rapport sur l'état du troupeau confié à ses soins. Ces troupeaux sont répandus dans 99 villes et villages, et il y a parmi eux 56 chapelles que nous appelons maisons de prière, où les chrétiens s'assemblent soir et matin, et trois fois pendant le dimanche, pour adorer leur Sauveur, et pour être instruits plus avant dans sa sainte Parole. Je ne parle ici que des troupeaux confiés à ma garde; mais il en est à peu près de même des autres missionnaires de Tinevelly.

« Chaque mois je fais un voyage de dix à vingt jours pour visiter les troupeaux et les écoles. Durant ce temps je suis particulièrement occupé à prêcher l'Evangile aux païens et aux membres des troupeaux. J'examine ceux qui demandent le baptême, et je l'administre à ceux qui, par leur foi en Jésus, leur bonne conduite, et la connaissance qu'ils ont de la voie du salut, me paraissent y être propres. Pendant le dernier mois, j'ai baptisé cent douze personnes dans dix-huit villages. Il ne sera pas sans intérêt pour vous d'apprendre comment j'administre ce saint sacrement.

« Ceux qui se présentent pour le recevoir sont des personnes qui ont été instruites par un des catéchistes,

pendant deux ou trois ans, dans les doctrines et les devoirs de la religion chrétienne, et qui ont témoigné, par leur conduite, que ces instructions ont fait une impression sur leurs âmes. Arrivé à leurs villages, je les fais venir devant moi ; je les examine de nouveau ; je les exhorte à ne pas se présenter au baptême à moins qu'ils n'aient le témoignage qu'ils sont du nombre des enfants de Dieu, et résolus de vivre et de mourir dans la foi en Jésus ; après quoi je les renvoie chez eux pour considérer la chose de nouveau pendant quelques heures. Ce temps écoulé, tout le monde s'assemble de nouveau dans la petite église, et les catéchumènes (ceux qui désirent être baptisés) se tiennent debout autour de moi. Après avoir offert une prière, je demande d'une manière solennelle au catéchiste et aux autres membres du troupeau, s'ils croient dans leur conscience que les catéchumènes présents sont dans l'état qu'il faut pour être reçus dans l'Eglise du Seigneur, et je les exhorte à me déclarer ce qu'ils savent d'eux ; s'ils ont vraiment renonçé aux œuvres du diable, ou non. J'éloigne alors ceux qui n'ont pas obtenu un bon témoignage ; puis, m'adressant de nouveau aux autres catéchumènes, je leur propose les cinq questions suivantes, et les exhorte à y répondre comme étant en présence de Dieu et de sa sainte Eglise. Voici les questions :

« 1° Croyez-vous au fond de votre âme qu'il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, digne de notre amour et de notre adoration, et qu'en conséquence Siva, Vischnou, Brahma, Sodalamaden et les autres faux dieux que vous et vos pères adoriez, ne sont rien, et sont indignes de votre adoration et de votre confiance ?

« 2° Croyez-vous de tout votre cœur que Jésus est le Fils de Dieu et le Sauveur du monde ; que ses souffrances

et sa mort nous ont arrachés de la puissance du péché et du diable, et qu'*il n'y a point de salut en aucun autre?*

« 3° Promettez-vous, avec l'assistance de l'Esprit de Dieu, de renoncer sincèrement et pour jamais à l'idolâtrie, au mensonge, à l'adultère et aux autres souillures de la chair, à l'ivrognerie, à la cruauté et à toutes les œuvres du diable, pour vivre désormais dans la sainteté, la justice, la vérité, la charité et toutes les vertus qui découlent de l'amour de Dieu et du prochain?

« 4° Croyez-vous que la Schastre (le livre sacré des Indous) est un assemblage de mensonges, composé par les hommes, et que la Bible seule est la Parole de Dieu?

« 5° Comme membre de l'Eglise du Sauveur, promettez-vous d'aider vos frères à répandre la connaissance de Dieu et de son salut parmi les païens, afin de les délivrer du joug pesant du diable et du péché, et les amener *à la glorieuse liberté des enfants de Dieu?*

« Après qu'ils ont répondu à ces questions, je m'adresse de nouveau au Seigneur, et je les *baptise* les uns après les autres, *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Je vous assure que le Seigneur est souvent bien près de nous en ces heureux moments. Il nous fait sentir que, comme chef de son Eglise, il est là d'une façon particulière, pour recevoir et bénir les nouveaux membres de son corps; et je puis en fournir pour preuve qu'il n'y en a que très-peu de ceux qui ont été baptisés (peut-être un sur trois cents), qui retournent au paganisme, ou qui déshonorent leur sainte profession; bien qu'il y en ait un très-grand nombre qui restent faibles et qui sont pour nous un sujet de peine par le peu de progrès qu'ils font dans la foi et dans les vertus qu'elle fait naître.

« Je profite aussi de ces voyages pour administrer la Sainte-Cène aux croyants. Dans le dernier que j'ai fait,

cent vingt-cinq âmes ont participé à ce sacrement; ce qui fut aussi en grande bénédiction.

« De ce que je viens de dire, vous ne devez pas conclure que les chrétiens de Tinevelly soient tous convertis au Seigneur; le plus grand nombre de ceux qui sont sous mes soins ne sont pas même baptisés, et la plupart de ceux qui le sont, ressemblent à des convalescents qui commencent à se rétablir et à reprendre des forces, après une maladie dangereuse. Les mauvaises habitudes qu'ils ont contractées, lorsqu'ils étaient idolâtres, paraissent encore plus ou moins dans leur conduite. Ils semblent être dans un état de sainteté, quand nous le comparons à celui des païens qui se vautrent dans les excès du crime; mais si nous le comparons aux chrétiens avancés, nous ne voyons en eux qu'imperfections. Toutefois on trouve aussi parmi eux un grand nombre de chrétiens qui, par leur foi, leur charité pour leur prochain et leur humilité, font honneur à la sainte religion qu'ils professent. Ils ont abandonné toutes les œuvres de ténèbres; ils montrent leur foi par leurs œuvres, et, pour l'amour de leur Sauveur, ils souffrent avec résignation toutes les persécutions auxquelles son nom les expose.

« Il me faudrait trop de temps pour vous parler en détail des persécutions de tous genres que les fidèles de Tinevelly ont eu à essuyer il y a quelque temps, quoique protégés, autant que possible, par les autorités anglaises. Dans plus d'un endroit les païens ont brûlé les maisons de prière, ont maltraité les chrétiens et leur ont fait d'autres outrages. Ces frères ont d'abord réclamé la protection du gouvernement; mais celui-ci, craignant d'irriter les païens davantage et de pousser les choses trop loin, ne leur donna que de faibles secours, ou plutôt les laissa sans secours quelconque. Déjà les chrétiens, poussés à

bout, commençaient de tous côtés à se lever en masse, et s'assemblaient, les armes à la main, pour repousser la force par la force. Mais les exhortations des missionnaires suffirent pour les faire retourner paisiblement chez eux. Néanmoins, les persécutions devinrent de plus en plus violentes. A Ramenoure se trouvent un petit troupeau et une petite église placés sous mes soins. Les chrétiens s'y assemblèrent comme à l'ordinaire pour entendre la Parole de Dieu. Alors le zemindar (1) d'Atumaloi, un des plus puissants ennemis de l'Evangile dans Tinevelly, assembla environ cent hommes, les plaça sous la conduite d'un de ses madris, et leur donna l'ordre d'exterminer les chrétiens, quoiqu'il en pût coûter. Heureusement les chrétiens virent venir cette troupe et la plupart eurent le temps de se cacher. Les autres se sauvèrent, après avoir été blessés. Mais un d'entr'eux fut si maltraité qu'il resta sur la place et fut porté devant le juge. Celui-ci vit enfin la nécessité de protéger les chrétiens, et de prendre des mesures énergiques. Huit de ces vauriens furent condamnés aux travaux forcés, et les autres eurent à payer une amende. Ceci arriva dans le mois de septembre 1841, et dès lors les païens nous ont laissés tranquilles.»

Un collaborateur de M. Shaffter, le missionnaire Thomas, parle ainsi de cette persécution : «Tandis que les choses continuaient à aller d'une manière réjouissante, une violente persécution nous a tout-à-coup assaillis, et a menacé de détruire, non-seulement l'œuvre qui a été faite récemment, mais encore celle qui a résisté pendant des années entières à des attaques moins fortes. Que plusieurs païens influents aient vu avec une crainte haineuse les progrès que le christianisme fait dans ce pays, cela nous a été prouvé plus d'une fois ; mais aucun d'eux n'avait encore eu la har-

(1) C'est-à-dire le prince indigène féodalement soumis aux Anglais.

diesse d'organiser un système de résistance. Les circonstances postérieures ont amené les païens à la fondation de quelque chose tout-à-fait nouveau pour eux, savoir le Vibouthi Sangham, c'est-à-dire *Société des cendres*, dont les membres sont obligés de jurer par les cendres sacrées, (serment particulier aux adorateurs de Siva,) qu'ils seront fidèles à l'ancienne religion et aux coutumes du pays, et qu'ils seront fermes dans leur opposition au christianisme. Ce n'était pas assez pour ces soutiens de l'erreur de chercher à prévenir la chûte de l'échaffaudage mouvant de l'indouisme; ils résolurent de diriger une persécution violente et systématique contre les chrétiens, et d'exterminer, s'ils le pouvaient, le christianisme dans le pays. Les maisons de prière furent renversées, les demeures privées furent pillées, les catéchistes et le peuple chassés par la force des lieux de culte, accusés de faux crimes, et traités injustement par les officiers païens du Gouvernement, dont le devoir était de les protéger. »

Dans un pays comme Tinevelly, où se trouve beaucoup de chrétiens sincères, mais faibles et irrésolus, où les troupeaux sont si considérables et les pasteurs si peu nombreux, il ne pouvait se faire qu'une persécution aussi violente n'ébranlât bien des cœurs et ne ramenât dans le monde et dans l'idolâtrie bien des âmes qui y rentrent à regret, qui n'y resteront pas longtemps sans doute, mais qui nées à peine à la foi, n'avaient encore ni assez de force ni assez d'expérience pour braver l'orage. Les missionnaires ont eu à déplorer beaucoup de chûtes. Mais ils savent que ces chûtes ne sont pas toutes définitives, car une âme blessée par le glaive de l'Evangile, ne peut trouver aucun repos dans le monde; si la crainte l'a égarée un instant, le remords, et une crainte plus grande que la première, la ramènent tôt où tard, et alors c'est pour toujours. Quelques-unes de ces brebis, que la tempête a dispersées, sont déjà rentrées dans

le bercail, et leur repentir a été aussi sincère que leur chûte avait été déplorable. Même à ceux qu'elle a égarés, la persécution, on ne saurait trop le dire, pourra être utile ; le Seigneur, dans son amour infini, fait concourir au bien de ses enfants même leurs misères, et les armes de l'ennemi, en définitive, ne blessent que lui-même. En attendant, et en demandant à Dieu le retour des âmes tombées, il faut se réjouir des effets salutaires que ce baptême de feu a déjà produits. S'il a ébranlé beaucoup de cœurs, il en a fortifié beaucoup d'autres; il a resserré les liens qui unissent les uns aux autres les vrais chrétiens de Tinevelly; il leur a révélé la puissance de leur foi; debout après l'orage, ils se sentent plus heureux et plus forts. Les peines qu'ils ont endurées, les biens qu'ils ont perdus, leur laissent le sentiment d'un grand devoir bien accompli, et d'une grande lutte bien soutenue. Ces troupeaux éclaircis sont plus vivants; dans l'Eglise comme dans la nature, l'orage purifie l'atmosphère, et féconde en même temps qu'il ravage.

Les Eglises du district de Nalloure, ont eu à cœur d'écrire aux chrétiens d'Europe, par l'entremise de quatre-vingt catéchistes et préposés des troupeaux, une lettre fort touchante, que la Société des Missions de Genève a publiée toute entière au profit de l'œuvre des Missions, et dont nous allons reproduire quelques passages seulement. En Christ, il n'y a ni libres, ni esclaves, ni Européens, ni Indous; les anciens disciples de Brahma ont la même foi, le même langage que les enfants des Eglises chrétiennes; nous les aimons, ils nous aiment. Nous avons prié pour eux, ils prient pour nous, et ils nous montrent, par l'expression simple et sincère de leur charité, que la communion des Saints est une réalité certaine autant que douce, embrassant tous les temps et tous les hommes.

« Quoique vous habitiez divers pays de l'Europe,

quoique nous n'ayons jamais eu la joie de vous voir de nos yeux, quoique notre langue, notre couleur, nos lois et nos coutumes diffèrent entièrement des vôtres, quoique nous soyons séparés de vous par une distance immense, quoique enfin nous fussions idolâtres et plongés dans les ténèbres du péché, vous vous êtes pourtant souvenus de nous; vous avez éprouvé le désir et formé le projet de venir nous visiter, pour nous faire part du salut qui est en Jésus. En retour, nous prenons la liberté de vous écrire, pour vous faire savoir combien nous sommes reconnaissants de tant de bienfaits, pour faire connaître aussi quelque chose de l'œuvre de Dieu parmi nous, à laquelle vous prenez une si large part. Recevez notre pauvre lettre avec votre bonté accoutumée. Nous avons souvent éprouvé auparavant le désir de vous écrire, mais l'occasion nous a toujours manqué.

« Il y a environ soixante ans que la lumière commença à luire dans notre province par les soins du missionnaire Schwartz et de ses successeurs. Dieu bénit leurs travaux: pendant l'espace de dix ans, plusieurs centaines d'âmes reçurent la Parole avec joie, et, unies par la même foi, furent les fondements de l'Eglise naissante du Sauveur parmi nous. Mais au bout de ce temps, les circonstances changèrent; les missionnaires furent persécutés violemment en quelques lieux, et ceux qui étaient à Tanjore ne pouvaient visiter les chrétiens que rarement: il en résulta que tous les chrétiens mal-affermis retournèrent au paganisme, et au bout de trente-cinq ans, l'Eglise ne renfermait plus que quelques âmes dans son sein ; tellement que pour un temps la religion chrétienne dans notre province n'était plus qu'un feu caché sous la cendre, jusqu'à ce qu'en 1820, les missionnaires Rhenius et Schmidt vinssent la ranimer. Par la bénédiction de Dieu, la semence que ces serviteurs de Dieu semaient avec tant

de foi et de patience, ne resta pas longtemps sans produire des fruits. Les habitants de quelques villages à six ou sept lieues de Palamcottah, ayant éprouvé le désir d'être instruits plus avant dans la voie du salut, vinrent trouver les missionnaires, et les prièrent de venir leur prêcher l'Evangile. Les missionnaires les reçurent avec bonté, se rendirent à leurs villages, conversèrent avec eux sur les choses qui concernent le salut; et de retour à Palamcottah, ils envoyèrent à ces villages des élèves du collége pour les instruire plus parfaitement de la religion chrétienne. Le Seigneur ayant ainsi ouvert la porte, les païens commencèrent de tous côtés à être instruits, et la connaissance de Jésus crucifié se répandait de plus en plus.

« Les missionnaires, afin de nous exciter à la pratique des bonnes œuvres, et de nous en faciliter le chemin, établirent parmi nous plusieurs Sociétés dont l'objet, ou directement ou indirectement, est l'avancement du royaume du Sauveur. Telles sont : la Société des Traités, la Société pour l'établissement des villages chrétiens, la Société des Pauvres, la Société évangélique de Panam et la Société des Veuves. Ces Sociétés s'accroissent et s'affermissent de plus en plus. La Société pour l'établissement des villages chrétiens a déjà bâti plus de quarante villages, qui servent de refuge aux chrétiens persécutés et à ceux d'entre les païens qui désirent être instruits.

« Un dimanche, notre pasteur Rhenius, pendant un sermon pathétique qu'il prêchait sur le chapitre VIII de l'Epitre aux Romains, prit occasion du 32ᵉ verset pour nous dire : « Le Seigneur vous a manifesté son amour d'une manière si touchante; mais vous, chers frères, qu'avez-vous fait pour lui en témoigner votre reconnaissance ?» Et il dit plusieurs autres choses propres à nous faire sentir notre sécheresse spirituelle, et les devoirs

que l'amour de Dieu nous impose. Au sortir de l'église, nous nous assemblâmes pour considérer la chose de plus près. Nous sentîmes que nous étions plus arriérés que des serviteurs inutiles, et qu'il était de notre devoir de glorifier par nos œuvres celui qui a tout fait pour nous. Enfin, nous prîmes la résolution d'organiser une petite Société, pour envoyer des messagers de paix dans les villes et les villages au nord de notre province, où la lumière de l'Evangile n'avait pas encore pu pénétrer, et où tous les habitants étaient dans les ténèbres du paganisme. La Société ayant été formée (1836), nous la nommâmes Société des Pélerins, et nous apportâmes nos petites offrandes, par le moyen desquelles, avec la bénédiction de Dieu, nous nous vîmes bientôt en état d'envoyer deux messagers de paix, qui voyagent sans cesse dans les villes et les villages les plus obscurs et les plus éloignés de notre province, prêchant la Parole de Dieu et distribuant des Bibles et des Traités.

« Le nombre des chrétiens est comparativement bien petit. Une quantité de villages et de grandes villes sont encore enveloppés dans les ténèbres les plus épaisses. Les fêtes idolâtres sont encore célébrées par la plus grande partie des habitants. Veuille le Seigneur envoyer des ouvriers dans sa moisson et en accroître le nombre!— Toutefois, il est de notre devoir de rendre grâces au Seigneur pour tout ce qu'il a fait parmi nous. Le flambeau de l'Evangile est partout allumé, sa lumière resplendit de tous côtés, et les idolâtres commencent à ouvrir les yeux. La trompette qui toujours précède les victoires du Sauveur a déjà sonné. La voix de *ceux qui annoncent de bonnes nouvelles* se fait entendre partout. Le changement qui s'est fait pendant notre siècle est admirable. Le péché a été démasqué; les pécheurs commencent à comprendre et à sentir que leurs péchés ne peuvent pas

être expiés par d'autres péchés, et que Jésus seul est le vrai Sauveur ; qu'il a expié nos fautes, *les portant en son corps sur la croix.*

« C'est vous, bien-aimés pères et frères en Jésus-Christ, qui avez été les instruments bénis de la main de Dieu, pour nous instruire dans la Rédemption qui est en Jésus, de ce Jésus qui est le Fils unique du Père, le seul Sauveur des pécheurs, la manne vivifiante qui est descendue du ciel et qui donne la vie au monde, l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. Combien vous êtes chers à nos cœurs, enfants bénis de notre Père céleste ! Vous nous avez pris par la main et vous nous avez montré des trésore incorruptibles. C'est l'amour de Christ qui vous a pressés de venir à notre secours et de nous apporter ces biens impérissables; car l'amour de Christ seul produit l'amour du prochain, et l'amour du prochain vous a portés à nous envoyer des missionnaires. Nous ne trouvons pas d'expressions pour vous dire, combien nous sommes reconnaissants envers tous ces chers amis qui ont pris tant d'intérêt à notre bonheur.

« Le retour du missionnaire Schaffter nous a fournis l'occasion de vous écrire cette lettre. Il nous a prêché la parole de Dieu pendant plus de douze ans avec un zèle et un amour vraiment chrétiens. Il est obligé de nous quitter pour rétablir sa santé affaiblie ; son départ remplit nos cœurs de tristesse; mais nous savons que toutes choses sont dirigées par le Seigneur, et il est de notre devoir de nous soumettre à sa volonté, qui est toujours bonne. Veuille le Seigneur le protéger pendant son long voyage, bénir son séjour dans sa patrie, rétablir bientôt sa faible santé, en sorte qu'il puisse revenir auprès de nous, les mains remplies des bénédictions qui sont en Jésus-Christ !

« Chers pères et amis en Jésus-Christ, nous vous

avons donné une description sommaire de notre état présent et passé, et de la grande œuvre que le Seigneur fait de nos jours parmi nous; nos cœurs cependant sont encore pleins, mais que pouvons-nous dire davantage? Puisse l'amour de Christ nous unir de plus en plus! Ne sommes-nous pas *membres les uns des autres*, et membres du même corps? Travaillons *pendant qu'il est jour; la nuit viendra* bientôt, *où personne nè peut travailler.* Veillons et prions, *car nous ne connaissons ni le jour ni l'heure où notre maître viendra.* Puissions-nous alors nous trouver réunis les uns et les autres à la droite de cet adorable Maître! Nous vous supplions, par les compassions du Sauveur, de vous souvenir des Indous, pendant que la lumière luit pour vous. »

La Société des Traités avait publié, en 1841, 73,000 Traités; les deux évangélistes dont il vient d'être question, les distribuaient dans le pays. La Société pour les pauvres entretenait un nombre assez considérable d'indigens, et leur fournissait de la nourriture, un abri et des vêtements. Une Société, que la lettre qu'on vient de lire ne mentionne pas, a été formée sur la demande des chrétiens indigènes eux-mêmes; elle a pour but de collecter des fonds destinés à batir des lieux nouveaux de culte. Elle a déjà fourni l'argent nécessaire à la construction d'une chapelle, inaugurée, il y a quelque temps, au milieu d'un grand concours de peuple. Pauvres pour la plupart, les chrétiens donnent pour cette Société le fruit d'un jour de travail par an. Ainsi ils s'imposent chaque année plus de sacrifices pour se suffire à eux-mêmes, autant que leurs moyens le leur permettent, et ils prouvent, par un dévouement croissant, qu'ils savent ce qu'ils doivent au Seigneur et à son Eglise.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA. — LETTRE DE M. ARBOUSSET, SOUS LA DATE DU 29 DÉCEMBRE 1843.

Examen et baptême de trente-cinq candidats. — Paroles échangées entre quelques membres de l'Eglise et quelques Néophytes. — Remarques de Moshesh.

Messieurs et très-honorés frères,

La semaine dernière j'ai examiné, avec le secours du frère Maeder et en la présence de quelques membres influents de notre Eglise, vingt-six catéchumènes, sous le rapport de la connaissance et de la piété. Ces chers néophytes nous ont tous intéressés à plus d'un égard. Le sentiment de leur misère paraît bien développé en eux ; la foi aux mérites de Christ est leur seule espérance de salut. Ils savent par cœur le catéchisme que nous avons adopté, nos cantiques les plus usités, quelques psaumes et d'autres portions des saintes-Ecritures. Les hommes, en particulier, lisent couramment ; quatre ou cinq femmes lisent aussi ; les autres suivent à pas plus ou moins lents. Tous aiment leurs petits livres et en prennent un soin remarquable.

Je pense que des chrétiens si simples n'ont pas besoin de connaître nos systèmes de théologie. Cependant, comme ils sortent du paganisme, on ne peut s'empêcher de leur

parler avec détail de la nature de Dieu, de ses attributs, comme aussi de Jésus-Christ et du St.-Esprit, ne fut-ce que pour débrouiller leurs pensées, et leur donner du Seigneur d'autres idées que celles qu'ils se forment de leurs lares ou dieux domestiques. Ces notions peu élevées ne peuvent, en aucune manière, servir dans leurs esprits de type à celles qu'ils doivent avoir du Dieu trois fois saint; on ne peut même pas les prendre pour un point de comparaison. Les Bassoutos ont de la peine à distinguer les personnes dans la divinité. Ils penchent sans le savoir vers le sabellianisme, et ramènent un peu trop, peut-être, la religion au seul sentiment.

Appelé à dire un mot du symbole de Nicée, dont je leur avais raconté l'origine et indiqué la substance, l'un des candidats s'exprima de la sorte à l'examen : « J'admire l'assemblée de Nicée, où tant d'hommes éclairés *arrètent* et publient qu'il n'y a qu'un Dieu. Ils nous ont appris ce qu'il faut croire. Leurs yeux voyaient le symbole passant d'un peuple à un autre peuple, et d'un *kraal* à un autre kraal pour y être reçu. Moi qui croyais naguère (hier) à tant de dieux, je vais au-devant de la nouvelle foi qui m'est apportée. J'embrasse un Seigneur tout puissant, tout sage, dont *les yeux jettent des flammes de feu.* Ces yeux ont percé les replis de mon cœur, ils y ont trouvé beaucoup de mal, ne me l'ont pas caché; mais la grâce m'a aussi fait trouver un baume souverain dans la croix. Je prie pour qu'il soit appliqué sur les plaies de mon âme, pour que le Sauveur veuille naître et vivre en moi, de sorte qu'à la dernière heure je puisse aller me réunir aux hommes de Nicée. »

Un autre candidat se blâme en ces mots : « Insensé que je suis! j'ai plus d'une fois élevé au ciel des yeux incrédules, disant avec fierté : *S'il y avait un Dieu là-haut, ne le verrais-je pas?* . . . Mais aussi j'ai pensé,

parlé, agi follement. Aujourd'hui, je ne reconnais plus qu'un seul Dieu. Evangile, selon St.-Jean, chap. XIV, vers 9 : *Celui qui m'a vu*, dit Jésus, *a vu mon père.* Là j'apercois que les deux sont un. Cela m'explique encore que celui qui croit au Fils, ne croit pas en lui seulement, mais aussi au Père qui l'a envoyé; Chap. XII, 44. Mes ancêtres étaient dans l'erreur au sujet de Dieu. Si, suivant leurs traces, je me fais d'eux une arme pour combattre la vérité, mon attachement à leur exemple me profitera-t-il ? Je sacrifie les ténèbres à la lumière. Comme un petit enfant, j'avance un pied, puis l'autre, et me précipite dans le chemin qui m'a été ouvert par les docteurs (missionnaires) de Nicée, afin de vivre aussi bien qu'eux et avec eux, dans la compagnie des Mages venus de l'Orient à Jérusalem adorer Jésus. »

Un troisième candidat s'étend beaucoup sur son ignorance passée, dont il gémit maintenant. Célèbre, quoique jeune encore, par ses exploits militaires, parent du principal chef des Mantætis, habile à la course, bon danseur, bel homme, Niébané (tel est son nom) opposa d'abord à l'Evangile un front dédaigneux. Il accompagnait Letsié partout, excepté au temple. Au reste, ses rapports avec les missionnaires étaient assez fréquents, et même agréables sous plusieurs rapports. *Le plus près de l'Eglise, le plus loin de Dieu*, (1) lui ai-je dit plus d'une fois sous forme de reproche. A l'examen il s'exprimait ainsi, en s'adressant à moi : « Il y a déjà longtemps que vous arrivâtes dans ce lieu. Vos mains y élevèrent une maison, elle frappa mes regards, et je restai indifférent à vos paroles. Vous m'offrîtes plus tard un petit livre, et vous me dîtes : *lisez, il vous fera du bién ;* mais je m'en moquai beaucoup. *A quoi bon*, me récriai-je,

(1) Proverbe anglais.

étudier cela, *quand je n'y vois aucune nourriture à prendre?* La maison du Seigneur était près de moi; mon cœur était loin d'elle. Et comme c'est le cœur qui mène les pieds, tant qu'il est mort au bien, on se tient loin de Dieu. Là même où s'élève aujourd'hui son temple, mes aïeux se conduisirent en *bêtes féroces.* Ils y ravirent les troupeaux, les moissons, ils y égorgèrent maints habitants. Moi, de même, suivant leurs traces, j'ai foulé ces lieux avec des pieds sanglants; (1) j'ai dévasté la contrée jusqu'à la Mapoutsing (aujourd'hui Béthesda), en qualité de maraudeur de Sékonyéla. J'ai grandi au milieu du mal. Ma hutte a longtemps été un repaire d'où je sortais la nuit pour aller chez le voisin fureter, voler, puis je revenais chez moi, comptant n'être point vu, bien que les yeux de celui qui ne sommeille jamais fussent ouverts sur moi. Je n'aimais point la maison du Seigneur, à cause de mes péchés. *Je n'irai point devant les blancs*, me disais-je; *mes ancêtres étaient-ils des blancs? dois-je émigrer à ma mort auprès des pénates blancs?* Je m'obstinais de la sorte, et dédaignais ces eaux de l'Evangile de Christ, dont je suis indigne de boire. Qu'il fut doux le chemin que je fis pour venir au Sauveur, quand il m'attira dans son amour plein de patience. *Oh, vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux!* Mes aïeux ont passé; leur fils est resté pour entendre cet appel charitable. J'aime la fontaine de l'Evangile; mais avec quoi pourrais-je payer mes blasphèmes? Leur seul souvenir est comme une sagaie dans mon cœur. J'ai fait toute espèce de mal, et n'ai rien pour le réparer. C'est pourquoi je me confie au Sauveur, *mort pour nos offenses*, lui esprit sans tâche et plein de droiture, lui vraie corne

---

(1) Ils ont les pieds légers pour répandre le sang. — Rom. III, 15.

du salut, fontaine de vie, *ouverte dans la maison de David.*»

Les femmes, en général, déplorent leurs fautes passées. L'une d'elle confesse que ses péchés *font horreur au ciel.* Une seconde s'accuse d'être dure, obstinée, aussi intraitable que l'antilope, *gnou du désert ;* toutes forment la résolution *de se détourner du monde, de lui tourner le dos*, et de se charger de la croix pour suivre Jésus-Christ. Ntsébo, sœur du chef de la tribu, dit en propres termes : « Je crains de parler à mon tour, parce que je n'ai que des péchés à confesser. Encore si je savais quels mots choisir pour confesser toutes ces fautes. Je ne sais non plus comment m'exprimer sur l'amour du Sauveur envers moi. Il m'étonne, me confond ; pénitente, je me jette aux pieds de l'agneau de Dieu, qui a ôté les péchés du monde et les miens aussi. Il est assez puissant pour me sauver.... Je me sens affamée de ses paroles, puisse-t-il m'en nourrir ! Puisqu'il est venu chercher les pécheurs et les sauver, qu'il me prenne aussi ; je veux être à lui. Quoique je ne puisse le voir de mes yeux, mon cœur le voit. Je crois qu'aucun de ceux qui se confient en lui ne saurait périr.»

La pauvre Séfolo, dont je traçai autrefois les malheurs, toujours roseau froissé, mais parlant encore et même avec force, s'humilie et bénit Dieu, en disant : « Je n'ai pas mieux agi que mon père et ma mère ; ce que j'ai vu faire de mal dans leur maison, je l'ai fait aussi. Comme j'ai construit ma hutte sur le modèle d'une autre hutte, j'ai suivi tout ce qu'on m'a appris de mal. Dès que, jeune enfant, j'ai pu mettre un pied devant un autre, ç'a été pour aller égratigner les autres enfants et me disputer avec eux. Mais aussi le Seigneur a mis tout au jour, tout tiré du secret pour le placer devant mes yeux. J'en ai honte ; *c'est une hyène* pour moi que la

vue de tout ce mal.... Il y a longtemps que j'ai perdu mes parents; je ne me réclame plus que de Jésus; lui seul m'est un sujet de joie à moi petite chose, qui a tant fait de mal. Si mon mari est malade, ses parents veulent d'abord l'emmener à l'Engaka (espèce de médecin empirique), mais, moi je leur dis: Eh! non, amenez-le d'abord au Sauveur. Je puis bien dire avec David, que je connais mes transgressions, que mes péchés sont continuellement devant moi. Je m'étonne que le Seigneur ait pu penser à moi, bien que je ne m'étonne de rien d'autre. J'étais un bout de roseau brûlé jusqu'à la racine; de cruels ennemis m'atteignirent, me meurtrirent, et me laissèrent étendue au milieu de cadavres, *telle qu'un petit ver caché dans d'autres vers.* Je respirais encore, mais sans en avoir la conscience. Dès que le sentiment de mon existence me revint, je retournai mon cher nourrisson; hélas! il était froid!... Mon sang se glaça,... je voulus fuir... Le mal m'a couverte de ses flots terribles; venus avec une grande rapidité, il ne se sont retirés que bien lentement. Veuille le Seigneur me continuer ses faveurs, m'augmenter ses grâces, me faire, comme Elisée à la Sunamite, bien après bien. »

Nous remarquâmes bien d'autres choses touchantes dans les confessions de nos prosélytes; mais celles que je viens de rappeler pouvant vous donner une idée du reste, je n'entrerai pas dans d'autres détails à cet égard. Tous les candidats furent reçus, à l'exception d'une femme pieuse et éclairée, dont le mari a refusé, quoiqu'il n'aie de mari que le nom, de lui écrire une lettre de divorce comme à une ancienne concubine ou femme du second rang. Un peu de patience arrangera probablement cette affaire, ce qui est extrêmement à désirer.

Aux vingt-cinq candidats de Morija se joignirent onze Bassoutos convertis, préparés à Thaba-Bossiou par leur

pasteur pour le baptême et la sainte Cène. Mon collègue voulut bien nous les amener dans cette station, le vendredi 22 du mois courant. M. Ludorf l'accompagna, ainsi qu'une foule de Bassoutos de la capitale. Moshesh, leur chef, arriva le lendemain matin avec M. Maitin, et une trentaine de cavaliers, et de tous les points du district affluèrent à Morija un nombre considérable d'autres personnes.

Ce jour là, frère Casalis tint un service particulier pour les deux églises, auxquelles il parla de l'union de David et de Jonathan, et dans son application, il indiqua les fruits de l'amitié chrétienne, qu'un Père, qui l'a fort bien décrite, trouvait *plus agréable que la lumière du jour*.

Le dimanche s'ouvrit par une réunion matinale de prière que dirigea M. Maeder, mon compagnon d'œuvre. A dix heures et à trois, il y eut prédication comme dans nos églises. Au culte de dix heures, furent baptisés, après la confession des péchés, six enfants; et dans le service de trois heures, le ministre officiant donna la bénédiction nuptiale à sept couples. Le lundi, jour de Noël, on vit entrer dans l'église, par le sacrement du baptême, les trente-six prosélytes nommés plus haut. Il faisait beau temps; nous dressâmes un pavillon devant le presbytère, plaçames beaucoup de bancs tout autour, et convoquâmes au son de la cloche le peuple à la cérémonie. Les indigènes se rassemblèrent au nombre de plus de mille personnes. Puis vinrent en rang les candidats, qui prirent place devant la chaire. Les femmes avaient un mouchoir blanc autour de la tête; tout était simple, décent, même solennel. M. Casalis expliqua aux néophytes les dix commandements, qu'ils reçurent tous pour règle de leur conduite. Ensuite cinq à six d'entr'eux furent interrogés sur leur foi et sur leurs sentiments, par M. Maitin; ils pronon-

cèrent à haute voix le vœu du baptême, et reçurent ce sacrement à la vue d'une assemblée remplie d'admiration pour le christianisme et ses nobles fruits.

De là les chrétiens, membres de l'une et de l'autre Eglise, passèrent dans un lieu à part pour se communiquer leurs expériences et s'édifier entre eux. Les femmes, de leur côté, montèrent en procession sur les premières éminences de la montagne de Morija, pour y chanter des cantiques et s'exhorter mutuellement à servir le Seigneur. Comme les simples catéchumènes non encore baptisées se tenaient derrière leurs sœurs, Lydie et Priscille les encouragèrent, en leur disant : « Approchez-vous, amies ; ne craignez point de vous mêler à nous. Puisque vous n'êtes rien, et que nous ne sommes rien non plus, nous parlerons du Seigneur ensemble. Admirez-vous bien ce Noël ? Nous l'admirons comme une fête douce, tranquille, bien inconnue à nos pères ! S'il nous est donné de persévérer, et si nous parvenons à la Canaan d'en haut, quelles devront être belles les fêtes ? Ntséi, et toi aussi, Mantsémélo, prenez l'Evangile pour la vérité ; serrez-le contre votre cœur ; persévérez en lui ; vous êtes depuis longtemps des filles de la Maison du missionnaire. » — Ntséi : « Oui, par la force du Seigneur, je désire pleurer à ses pieds nuit et jour. Sa Parole ne cesse de m'être annoncée. Depuis longtemps sont tombées mes entraves de concubine d'un de nos chefs ; je suis sans empêchements ; persévérons dans la foi, mes chères amies. » — Mantsémélo : « Que le Seigneur m'attire et m'amène toujours plus près de lui, où se trouvent, dit-il, plusieurs places. Je restais gaiement au bord du précipice ; follement je sautais dans la joie mondaine, comme l'antilope du désert. Oh ! que Jésus est bon de m'avoir ramenée : sa puissance est réellement puissante ! »

Ntséi disait encore : « Les choses du Seigneur ne ressemblent pas à celles des hommes ; ce sont choses à part. Il n'y a que beauté en elles. Point de bruit ; aucun coup dans ces fêtes. Les nôtres étaient pleines de désordre ; on aurait dit, à nous voir, des gens forcenés. C'était tout désordre, tout contradiction ; ici tout joie pure et vérité nue. Quand même il s'élève trois hommes sur leurs pieds pour nous instruire, ils n'annoncent pas trois choses différentes, mais une seule chose, la foi en Dieu notre Rédempteur. Nos fêtes ne laissaient après elles que noire conscience et tourment d'esprit. »

Mantsémélo : « Que peuvent être des fêtes où l'on se rend la nuit ? Les choses du Seigneur sont bien du Seigneur. Quand on annonce le baptême de quelques-uns de ses enfants, on n'annonce que beauté. Les assemblées païennes sont pleines de souillure, de sottise et souvent de meurtre. » — Ntséi : « Dieu nous fasse comme à Ninive, et nous donne de persévérer dans la vérité. Que ce qu'on a vomi, soit vomi (pardon pour l'expression), et que dans notre tribu toutes choses soient faites nouvelles. »

Ces sentiments sont bien à l'unisson des nôtres ; ils font éprouver une vive joie, quand on les entend exprimer par des gens naguère si dépravés et si malheureux. Il aurait encore fallu voir l'air de bonheur que présentait la chapelle de Morija, le lundi soir, à la réunion de l'Eglise. Là tout était calme, serein ; la table de la communion était dressée devant deux familles, qui n'en font qu'une ; la présence du Seigneur se faisait sentir au milieu de nous... Je développai les excellentes pensées de Claude sur l'annonciation des anges aux bergers. Celle, en particulier, où l'auteur fait remarquer que Dieu arrose des pluies du ciel les petites herbes des champs

comme les plus grands arbres de la forêt, me paraissait fort douce, appliquée à nous et à notre peuple.

Un chef étranger, en se retirant de nos assemblées, disait, plein d'admiration : « On n'y entend point de cri, on n'y voit aucune plaie : ce sont tout des chants et des prières ; on en sort plus calme qu'auparavant. Nos assemblées nationales, au contraire, ce n'est que bruit et confusion ; chacun contemple souvent avec terreur ce qui s'y fait. On y délibère sur une nouvelle incursion à faire, ou sur le sort de quelque malheureux accusé de sortilége ; il s'y commet un grand mal. Les vérités de l'Evangile m'attirent ; si je ne vais pas régulièrement à la prière, c'est seulement ma faute ; j'en serai peut-être puni. »

Moshesh nous avait demandé la permission de parler à l'assemblée après le baptême des néophytes, pour témoigner sa satisfaction à son peuple, (1) et lui dire qu'il voyait clairement que le christianisme est la vérité, et qu'il leur importait à tous de le recevoir. Mais les circonstances s'opposèrent à ce plan, dont l'exécution a par conséquent été ajournée. Le chef dit cependant à son fils aîné : « Quand je t'amenai dans ce lieu auprès des missionnaires, ton grand-père et les autres membres de la famille m'accusèrent de folie, et dirent que je me jouais de mes enfants. Il n'y eut que ta mère qui fut de mon avis. Tu ne tardas pas à revenir à Thaba-Bossiou, découragé par les reproches des gens, et te défiant de ces hommes étrangers, qui t'enseignaient à craindre Jéhova. Je leur amenai alors ton frère Molapo, et plus tard tu retournas toi-même auprès des blancs. Lui, il a reçu la nouvelle foi qu'ils annoncent, mais elle ne t'est pas donnée, à toi. Ainsi, l'on dit que parmi les Israëlites,

---

(1) On comptait un de ses fils parmi les personnes baptisées.

ceux qui hésitèrent à entrer dans le pays de Canaan, ne le virent point, tandis que leurs enfants et leurs frères cadets y furent introduits pour le posséder. »

Ce même chef, en entrant dans sa ville, mit un moment pied à terre devant la cabane de Mokachané pour lui dire : « Mon père, les vérités de l'Evangile ont vaincu. Nous disions pourtant qu'elles seraient vaincues. Je reviens de Morija, elles y prévalent. Je te le dis, parce que tu m'as toujours considéré comme tes yeux. Ces nouvelles-là sont bien belles, bien dignes, mon père, d'être reçues par la tribu toute entière.»

Elles n'ont pas vaincu ; mais elles vaincront : heureux triomphe ! *Qu'es-tu, oh grande montagne ! devant Zorobabel ? Tu seras aplanie.* (Zacharie, IV, 7.)

Je demeure avec respect, messieurs et très-honorés frères, votre tout dévoué missionnaire,

TH. ARBOUSSET.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ILE DE CEYLAN.

Etat moral et religieux des habitants. — Adoration d'une dent de Bouddha. — Etat de la mission. — Détails.

Si de la province de Tinevelly, où nous l'avons conduit précédemment, le lecteur traverse le golfe de Manar, il se trouvera dans la belle et agréable île de Ceylan, dont nous voulons l'entretenir aujourd'hui. Elle ne lui est sans doute pas inconnue ; ce Journal en a

souvent parlé. Il y a longtemps que l'œuvre du Seigneur y a été commencée, et que l'Evangile y a été annoncé.

Bien des peuples paraissent plus misérables, et sous plusieurs rapports, sont plus misérables que les habitants de cette île aux aspects si variés, au sol si fertile. Mais on exagère la différence peut-être, et l'on ne plaint pas assez des hommes qui, pour n'être ni cruels comme les sauvages du désert, ni délaissés comme les habitants glacés du pôle, n'en sont pas moins dignes de compassion. De grands crimes ou de grandes souffrances, les horreurs du cannibalisme ou les rigueurs d'un dur climat, frappent et affligent les chrétiens beaucoup plus que la vie régulière mais flétrie de l'habitant de l'Inde et du Céleste Empire. Et cependant, sous une apparence de civilisation et de bien-être, au sein de la paix et de l'ordre, le disciple de Brahma ou de Bouddha offre un spectacle de misère et de vice, qui semble moins déplorable, et est au fond aussi triste. L'un des plus anciens missionnaires de Ceylan a publié sur la portion de l'île qu'il a évangélisée un livre, où nous trouvons des détails que nous allons communiquer à nos lecteurs, en les abrégeant. Quoiqu'on ait pu dire ou craindre de la disposition des missionnaires à présenter trop exclusivement à leurs amis le côte encourageant de leur œuvre, un exemple nouveau va montrer qu'ils disent le mal comme le bien, et les obstacles comme les succès.

Nos lecteurs doivent se rappeler que l'île de Ceylan, possédée tour à tour par les Arabes, par les Portugais, par les Hollandais, et aujourd'hui soumise aux Anglais, renferme trois sortes d'habitants bien distincts : les étrangers, les Ceylanais et les Veddads. Les étrangers se composent d'une part, de Portugais, de Hollandais et d'Anglais, tous chrétiens de profession et civilisés; d'autre part, de Malabars

venus de l'Inde et disciples de Brahma, de Malais venus de la Notasie et disciples de Mahomet. Les Veddads, selon toute probabilité, habitants et maîtres primitifs de l'île, sont restés sauvages. Plutôt que de plier sous le joug, ils ont fui les lieux qu'ils habitaient, et ils se sont cachés dans les montagnes, où ils vivent misérables, et presque aussi sauvages que les animaux dont ils sont entourés. La charité chrétienne a plus d'une fois cherché à pénétrer dans leurs retraites, pour y apporter la consolation et la vraie liberté. Cette population s'efface et vit inconnue dans sa solitude. Les Ceylanais, répandus dans le midi et une partie de l'ouest, ont bien plus d'importance comme peuple ; plus nombreux et plus accessibles, ils sont soumis, rangés et polis envers les étrangers. Leur origine est fort obscure, et il serait bien difficile de dire s'ils vinrent primitivement de l'Inde ou des lieux voisins de la Chine. C'est au milieu de ce peuple et de ce pays, qu'a été le berceau du Bouddhisme, qui se répandit ensuite, on ne sait trop comment, dans presque toute l'Asie orientale, et couvrit de ses ombres épaisses des contrées immenses. C'est de ce peuple que s'occupe surtout le missionnaire dont nous avons parlé. On va juger du bouddhisme par ses fruits, et l'on se rappellera que le mal qu'il fait à Ceylan, il le fait aussi dans l'empire Birman, dans le royaume de Siam, dans l'empire d'Anam et dans la Chine.

L'athéisme, dit le missionnaire, (1) prévaut parmi les Ceylanais. Le Bouddhisme est littéralement l'athéisme, car il nie l'existence d'un Dieu infini et éternel, créateur, maître et juge de l'homme. Quoique ce système soit si absurde et si monstrueux, que tout homme d'un esprit droit en a horreur, savants ou ignorants, ses partisans le défendent avec une opiniâtreté étonnante. Un jeune

(1) M. Daniel, de la Société des Missions baptistes.

homme, le plus sensé de tous les Bouddhistes que j'aie jamais vus, me demanda tandis que j'insistais sur l'absurdité de plusieurs séries d'êtres naissant les uns des autres, et sur la nécessité d'un être grand, éternel, unique, me demanda, dis-je, si je savais qui a fait Dieu? Je lui répondis que Dieu existe par lui-même; qu'il n'a point commencé à être, mais qu'il existait de toute éternité. « Alors, dit-il, je suis Dieu aussi; j'existe de toute éternité, et je n'ai jamais commencé à être. » Je lui demandai s'il pouvait se souvenir d'aucune chose qui lui fût arrivée avant sa naissance. Il avoua que non; mais il ajouta que le péché nous prive de la connaissance de ce qui nous est arrivé dans les existences précédentes, et que lorsque nous aurons été purifiés de tout mal, nous recouvrerons le souvenir de tout ce que nous aurons fait. En vain lui fis-je remarquer que le péché fortifie la mémoire plutôt qu'il ne la détruit, puisque nous nous souvenons plus de nos crimes que de beaucoup d'autres choses. Bouddha a beau être mort depuis plus de deux mille ans, son âme a beau être anéantie, enfin un autre Bouddha a beau n'être attendu que dans plusieurs siècles, on n'en prétend pas moins qu'en adorant son image et en lui offrant des sacrifices, on s'assure d'immenses avantages pour l'autre monde, et ainsi on affirme que Bouddha peut quelque chose quoiqu'il n'existe pas, qu'il est tout-puissant quoique anéanti, et qu'il est présent partout quoiqu'il ne se trouve nulle part. Ce que les Ceylanais recherchent eux-mêmes, et ce qu'ils ont appris à des millions d'hommes à rechercher, ce n'est ni la gloire, ni le bonheur, ni même la vie; c'est le silence, c'est la mort, c'est le néant. Leur grand désir c'est d'être anéanti, comme l'est Bouddha, et comme le seront tous ceux qui seront dignes de son sort. Sortis du néant, on ne sait pourquoi, dieux et hommes aspirent à y rentrer, et le but de leur vie c'est de ne pas vivre. On dit

souvent que les sentiments de l'homme sont la preuve du péché; mais ses pensées ne le sont-elles pas aussi ? Son cœur peut-il être plus corrompu que son esprit n'est aveugle ?

Ces mêmes hommes, qui ne peuvent se plier à l'idée d'un Dieu éternel, unique et vivant, croient sans effort à toute une armée de démons tous plus méchants les uns que les autres. Ils croient qu'il en existe de bons aussi. Les uns et les autres sont parvenus à leur état actuel par une série de transformations ou d'existences, que personne ne connaît. Pour s'attirer les faveurs des bons, et adoucir la malignité des mauvais, on adore le diable et Bouddha, et on espère les contenter tous deux; le diable apaisé ne doit point envoyer des malheurs dans la vie; Bouddha honoré admettra les âmes dans une existence supérieure. Les prêtres vivent des sacrifices, et c'est pour cela qu'ils en prêchent toujours la nécessité. Pour inviter le peuple à donner, il n'est pas de fable qu'ils n'inventent. Voici une légende tirée de l'un de leurs livres religieux; elle montre ce qu'il y a d'impudence dans leurs cœurs, et d'ignorance dans leurs adeptes.

« Un certain pêcheur avait jeté pendant la nuit son filet dans une rivière. Il fut rempli de poissons avant le point du jour. Mais un grand serpent se glissa parmi les poissons, et les mangea tous. Il ne jouit pas longtemps de ce repas; car le jour n'avait pas encore paru qu'il fut trouvé mort. Sa chair avait été dévorée par une multitude de fourmis rouges, et ses os rongés par de jeunes fourmis nées des premières. Cependant, ce serpent, grâce à quelque bonne action faite dans une existence antérieure, devint quelque temps après un roi dont les sujets étaient des fourmis. Le pêcheur de son côté était devenu un diable dans sa seconde transformation, et il avait choisi pour sa demeure des arbres dans des jungles (sorte

de buissons). Un jour le roi se promenant dans les jungles, l'aperçut sur un arbre, et lui demanda qui il était? «Je suis le diable, répondit le pêcheur transformé, j'habite cet endroit; il y a longtemps que j'ai désiré te voir, car je veux te tuer, briser tes os et te manger.» Le roi lui demanda grâce; mais le diable fut sourd à ses cris. «Mais si tu me tues, lui dit le roi, tu n'auras que moi à dévorer; au contraire, si tu m'épargnes, j'enverrai chaque matin un de mes sujets vers cet arbre, et ainsi tu auras des milliers de personnes à manger au lieu d'une.» Le diable reprit: « Agiras-tu comme tu dis ? Si je te relâche, accompliras-tu sans faute ta promesse? » — « Très-fidèlement. » Sur cette assurance, le roi put s'éloigner. Ce qu'il avait promis, il l'accomplit fort exactement: chaque matin, un de ses sujets était amené sur les lieux; il était aussitôt pris et dévoré. La chose continua jusqu'à ce que la population adulte du monarque fut toute dévorée. Envoyés après leurs parents, les enfants furent mangés aussi, et la contrée entière dépouillée de tous ses habitants, sans que le diable fut encore rassassié. Enfin passa par là un prêtre de Bouddha, qui, instruit de l'état des choses, se rendit auprès du diable, et lui rappelant sa condition dans l'existence précédente, il parvint à lui persuader de mettre fin à ses cruautés.» Il en était temps; la légende ne nous dit pas si le pays fut peuplé de nouveau; imparfaite et absurde comme elle est, les prêtres la répètent avec confiance, et le peuple l'écoute avec respect. Les pures et sublimes vérités de l'Evangile paraissent absurdes à ceux-là même qui reçoivent ces ineptes mensonges!

Quelquefois, pourtant, les Ceylanais tirent quelque profit de leurs superstitions. Les propriétaires des cocotiers consacrent aux démons les fruits de quelques-uns de leurs arbres. De grandes cérémonies accompagnent

cette offrande. Les arbres passent ensuite pour sacrés, et bien hardi serait le voleur qui oserait y toucher. Au temps convenable, le propriétaire recueille pour lui-même les fruits qu'il avait promis aux démons, et dont par ce moyen il s'était assuré la possession.

Telles croyances, telles mœurs ; qu'on juge de celles des disciples de Bouddha. Un missionnaire wesleyen fait le triste tableau qui suit de la population répandue dans les environs de Négombo : « J'ai sous ma direction dix-sept villages, dont les habitants sont plongés dans la plus affreuse corruption. Je ne crois pas qu'ils aient leurs pareils en indifférence, en paresse, en orgueil, et en dureté de cœur. La majeure partie d'entr'eux se compose de catholiques romains; le reste de la population consiste en protestants, en mahométans et en bouddhistes. Leur corruption est telle, que sur huit il s'en trouvent toujours six prêts à aller devant le juge prêter un faux serment pour quelques deniers, ou pour un verre d'eau-de-vie. Non seulement ils n'en font pas mystère, mais ils s'en vantent. Un de ces villages est particulièrement connu par l'abrutissement de ses habitants. Je m'y rendis hier, et je visitai une cinquantaine de familles pour savoir qui venait assister au culte; mais quand je passerais un jour entier à raconter ce que je vis d'ignorance et d'infamie, je ne pourrais tout énumérer, encore moins faire une peinture exacte. Dans un village je parlai à une femme qui a tué onze de ses propres enfants : cela n'est rien d'extraodinaire. Dans d'autres villages l'on ne trouve qu'ivrognerie, vol et passion du jeu. Quarante à cinquante personnes se réunissent, passent quelques jours ensemble dans la débauche la plus effrénée, jouent tout ce qu'elles possèdent, et puis se mettent de nuit en campagne pour dérober et piller. A chaque pas on rencontre des vieillards et des jeunes gens s'avançant rapidement vers la tombe sans avoir une

notion ni de Dieu, ni de l'éternité, que dis-je, même sans savoir s'ils ont une âme. Je ne puis exprimer les sentiments qui déchirent mon cœur à ce spectacle. Depuis que je suis à Négombo, je n'ai pas dormi quatre nuits d'un sommeil tranquille; car *je trempe mon lit de larmes* (Psaume VI), et la corruption de ce peuple pèse sur moi d'un poids tellement lourd, que je ne puis fermer les yeux. Ici l'œil n'est pas effrayé par la vue du cannibalisme des îles Fidji, mais notre position n'en est pas meilleure pour cela; et le peuple adonné à toutes les abominations imaginables, repousse tous les efforts que nous faisons pour venir à son secours. Ces gens appartiennent véritablement au diable; cela est vrai à la lettre, car ils l'adorent de toutes les manières; plusieurs d'entr'eux attachent leurs amulettes diaboliques non seulement à leurs propres personnes, mais à leurs chiens et à leurs cocotiers, et ils témoignent par là qu'ils se placent eux et leurs propriétés sous la protection spéciale du diable. Je ne connais pas de peuple qui soit tombé à un degré aussi bas que celui-ci. On peut, au premier coup d'œil, distinguer le Ceylanais du Tamule, du Mahométan et du Malai; tandis qu'il a tous leurs défauts, il n'a pas une seule de leurs bonnes qualités. »

Un homme de talent, dit le missionnaire Daniel, que nous allons continuer à citer, est sûr, en Angleterre, de réunir un bon auditoire; mais ici les choses se passent bien différemment. Quelque éloquent que vous soyez, envoyez un message dans un village, dites qu'à un certain jour, à une certaine heure, vous irez y annoncer la voie du salut, on ne fera pas plus attention à votre appel qu'au souffle du vent ou au murmure de la mer. Si vous allez faire vous-même votre invitation, on vous présentera beaucoup d'excuses, peut-être on vous promettra poliment de vous entendre, puis on s'éloignera pour ne plus vous revoir. Soyez plus

pressant, rendez-vous dans les maisons et invitez les gens à votre prédication, homme après homme, et famille après famille; on vous dira aussitôt: « Si vous voulez donner à chacun de nous deux ou trois verres de liqueur, ou nous payer un salaire fixé à l'avance, nous irons.» Le missionnaire Daniel avait prié un homme influent de rassembler son monde pour une prédication. Peu de personnes se réunirent. Etonné de n'en pas voir davantage, le missionnaire demanda pourquoi l'on mettait si peu d'empressement à se rendre à l'invitation de l'un des hommes les plus puissants du pays; un auditeur dit, en faisant allusion aux moyens employés autrefois pour forcer les gens à se rendre au culte, que puisqu'il n'y avait plus de châtiment pour ceux qui restaient à la maison, il ne voyait nullement qu'il fût nécessaire de se rendre à la prédication. Quelque temps plus tard, le même missionnaire, se rendant dans un village dont les habitants passent pour chrétiens, rencontra un jeune homme d'un extérieur respectable, et lui dit: « Comment se fait-il que je ne vous voie jamais à l'Eglise; vous êtes protestant, le lieu du culte est près de votre demeure, et vous ne vous y rendez pas.» Le jeune homme répondit, d'un air parfaitement tranquille: « Comme il n'y a aucune récompense pour ceux qui y vont, je ne vois pas ce que j'irais y faire.» Ceylanais et Anglais sont tombés dans un état d'aveuglement tel, qu'en se rendant à la prédication de l'Evangile, ils croyent obliger le prédicateur, et plus celui-ci montre de sollicitude et de zèle, plus il passe pour ambitieux et avide, et cela même qui devrait lui attirer le respect et la reconnaissance, ne lui attire que le mépris et la calomnie. On se joue de lui, et on l'afflige comme à plaisir. M. Daniel avait encore demandé à deux chefs de village s'ils seraient disposés à réunir leurs gens pour l'écouter; rien ne les obligeait à promettre; ils pro-

mirent cependant, avec une sincérité et une cordialité apparentes. Le missionnaire se rendit fidèlement sur les lieux, fit à pied près de quatre lieues sous un soleil brûlant, et, en arrivant, il trouva les deux individus absents; ils n'avaient ni rien commandé ni rien annoncé. Trouve-t-on des gens nonchalamment assis sous l'ombre d'un grand arbre, on peut leur adresser la parole ; ils écoutent quelques minutes; mais dès qu'ils s'aperçoivent du but du discours, ils se lèvent aussitôt et ils disent : « La nuit approche; nous ne pouvons rester davantage ; partons,» et ils partent. Oui, il est une nuit qui approche, c'est celle pendant laquelle on ne peut pas travailler, et malheur à ceux qui n'auront point travaillé. Ces mêmes gens écoutent avec avidité des contes des Mille et une Nuits, car ils aiment mieux les ténèbres que la lumière.

Quand le missionnaire trouve des personnes disposées à l'entendre, il leur adresse diverses questions, dont celles qui suivent peuvent donner une idée: « Quelle est votre religion ? » — « Nous sommes Bouddhistes. » — « Allez-vous à vos Pansils et Viharas, et adorez-vous Bouddha ?» — « Oui.» — « Savez-vous qui vous a faits ? » — « Non.» — « Savez-vous qui a créé les cieux et la terre ? » — « Non. » — « Quelque Etre doit avoir fait toutes ces choses. Regardez cette maison ou ce parapluie, ou cette poudre de riz : ces choses se sont-elles faites elles-mêmes ?» — « Non.» — « Si quelqu'un venait vous dire qu'il s'est fait lui-même, ne penseriez-vous pas qu'il est ou fou ou menteur ? » — « Certainement, nous le penserions.» — « Si quelqu'un disait que ce monde, que le soleil, que l'océan se sont faits eux-mêmes, il faudrait répondre qu'il a perdu la tête, ou qu'il dit ce qu'il ne pense pas. C'est pourquoi quelque Etre grand et tout-puissant doit avoir créé toutes ces choses, et cet Etre est Dieu. C'est lui seul que vous devez adorer. Mais vous présentez à

Bouddha vos prières et vos dons : peut-il entendre vos prières et voir vos dons ?» Quelquefois les interlocuteurs répondent qu'il le peut. Alors le missionnaire reprend : « Cela est fort étonnant, car j'ai été bien souvent à vos Pansils et vos Viharas, j'ai vu bien des Bouddhas, mais aucun n'a jamais pu entendre que j'étais là. Cependant si Bouddha peut entendre ou faire quelque chose, je serais bien aise de l'apprendre. L'image de Bouddha n'est-elle pas faite avec de la terre ?» — « Oui.» — « Mais une image de terre ne peut faire quelque chose.» Le missionnaire montrant une image : « Connaissez-vous ceci ?» — « Sans doute.» — « Qu'est-ce ?» — « Bouddha.» — « Regardez bien : il a des yeux ; peut-il voir ?» — « Non.» — « Il a des oreilles ; peut-il entendre ? » — « Non. » — « Il a une bouche ; peut-il manger ?» — « Non.» — « Il a des mains ; peut-il toucher ?» — « Non.» — « Il a des pieds ; peut-il marcher ? » — « Non. » — « Mais alors, que pouvez-vous gagner à adorer une image, ou de terre, ou de bois, ou de cuivre, qui ne peut ni voir, ni entendre, ni marcher, qui n'a ni souffle, ni vie, ni force. Bouddha ne peut donc pas vous secourir ; mais le vrai, le seul Dieu vivant peut faire toutes choses. Regardez cette maison ; quelqu'un doit l'avoir bâtie.» — « Certainement.» — « Mais tout le monde ne serait pas capable de la bâtir : cet enfant ne la bâtirait pas.» — « Non.» — « Cette femme ne la bâtirait pas. Celui qui l'a construite doit avoir été fort et habile.» — « Certainement.» — « Fort bien : mais celui qui a bâti cette maison pourrait en bâtir une autre.» — « Evidemment.» — « Ainsi, le Dieu qui a fait le monde et tout ce que le monde renferme peut faire toute chose ; il peut tuer ou faire vivre ; il peut blesser ou guérir ; il peut envoyer au ciel ou en enfer. Personne ne peut lui résister ; ne devrions-nous pas alors chercher à lui plaire ?» — « Nous le devrions. » — « Mais si vous adorez de faux dieux, des

images, il doit être irrité contre vous, car vous lui désobéissez, ce qui est un péché. Vous lui enlevez sa gloire, et vous la donnez à un autre. Il doit vous punir pour vos péchés, si vous ne vous repentez et ne cherchez votre salut en lui par Jésus-Christ. Bien qu'il ait le droit de vous punir, il désire votre salut. Il a envoyé son Fils unique pour nous sauver et nous amener au ciel. Le Fils est volontairement venu dans ce monde, il y est né, et il y a souffert pour nous. Il mourut sur la croix, il répandit son sang précieux, afin que nous puissions être pardonnés, et que nous puissions entrer dans le ciel. Oh! abandonnez le culte des idoles, et tournez-vous vers le Dieu vivant par Jésus-Christ.» Il n'est pas rare qu'on réponde : « Nous adorons Dieu et Bouddha. » On pense ainsi se mettre à l'abri de tout danger. Un jour que M. Daniel pressait le peuple de renoncer à l'idolâtrie, l'un de ses auditeurs prit la parole, et dit avec beaucoup d'assurance : « Quelques personnes assurent qu'il faut adorer Dieu, d'autres disent qu'il faut servir Bouddha; j'ai trouvé le vrai moyen de les concilier : j'adore en même temps Dieu et Bouddha.» Le cœur humain est le même partout et toujours, et ce que l'on vit autrefois en Israël, on le voit aujourd'hui à Ceylan. Toutefois nul ne peut servir deux maîtres; car ou il haïra l'un ou il aimera l'autre; vous ne pouvez servir Dieu et le monde. Si on disait aux Ceylanais que le christianisme est une excellente religion pour les Européens, on obtiendrait leur approbation. Si, allant plus loin, on soutenait qu'il est bon aussi pour Ceylan, et que Christ doit trouver sa place à côté de Bouddha, ils écouteraient encore ; ils admettraient volontiers l'image de Christ dans leurs temples, et ils ne se montreraient pas plus difficiles à cet égard que l'empereur romain ; mais quand on leur annonce que le christianisme est seul vrai, qu'il doit triompher de toutes les

religions, et fonder sur leurs ruines son règne éternel, ils s'étonnent, ils s'irritent, et ils repoussent avec la même haine l'Evangile et ceux qui le leur annoncent.

On le voit, les obstacles sont bien grands; mais des hommes qui professent le christianisme y ajoutent encore, et les païens sont retenus par ce qu'ils voient presque autant que par ce qu'ils croient. Ils ont sous les yeux la conduite d'Européens ou de descendants d'Européens qui ne valent pas mieux qu'eux, et qui semblent par leur ignorance et leurs passions donner un démenti permanent aux enseignements des missionnaires. Et comme si ce n'était pas assez du scandale de ces populatious indifférentes et dégradées, le gouvernement anglais rend solennellement hommage à l'idolâtrie, ou du moins en favorise ouvertement le culte insensé. On a de la peine à croire ce qui s'est passé à Ceylan, il n'y a que quelque temps, en présence de ces missionnaires qui emploient leur vie à combattre la superstition, en présence aussi de ces pieuses Sociétés d'Angleterre, qui ont si énergiquement protesté contre l'intervention des autorités anglaises dans les cérémonies païennes, que dans toute l'Inde les idoles ont été abandonnées à elles-mêmes. On sait que l'île de Ceylan ne relève pas de la Compagnie des Indes, mais de la reine d'Angleterre; cela explique pourquoi Bouddha reçoit un concours que Brahma n'obtient plus. Le temps n'est, sans doute, pas éloigné, où le premier sera abandonné comme le second. En attendant, voici ce qui se passe.

Il existe dans la ville de Candy un morceau d'ivoire, ou quelque chose de semblable, que les Bouddhistes assurent avoir été une dent de Bouddha. La relique est sous la garde de l'agent anglais. Une sentinelle se tient nuit et jour près de la châsse. Les employés du temple, ainsi que les prêtres, sont choisis et payés par le gou-

vernement anglais. C'est lui qui veille au service du temple, lui qui en fait garder les clefs, lui qui désigne la personne spécialement chargée du soin de la relique, lui qui fait entourer de la force publique ce monument païen absolument comme le palais du gouverneur, les magasins de l'île, ou tout autre bâtiment appartenant à la reine d'Angleterre.

Le 27 mars de l'année dernière, il y eut une exposition publique de la dent de Bouddha, à l'occasion des présents apportés à la relique par des pélerins de Siam. Son Excellence le gouverneur, plusieurs dames et plusieurs messieurs se rendirent près de la châsse vers trois heures environ de l'après-midi. Le principal chef du temple demanda la clef à l'agent du gouvernement, qui la donna avec l'agrément du gouverneur au premier prêtre. La clef fut remise ensuite à une autre personne, qui ouvrit la châsse, aidée de plusieurs individus. Tout se faisait avec autant de solennité et de cérémonie que possible. Un prêtre ôta le premier couvercle, un autre prêtre le second, un autre le troisième; le quatrième, le cinquième, le sixième furent enlevés par d'autres personnes; enfin, dans le septième étui parut la relique, attachée à des fleurs d'or. Elle fut placée sur un plateau d'or par un haut personnage, puis portée à l'entrée du temple par deux prêtres de première classe; là elle fut respectueusement déposée sur une table. Debout sur le seuil du temple, l'agent anglais fit inviter les prêtres de Siam à venir présenter leurs respects à la dent de Bouddha, et il avertit la foule que la force publique serait au besoin employée pour maintenir l'ordre. Le silence ayant été commandé au peuple, les pélerins s'approchèrent avec respect de la relique, et ils lui offrirent leurs dons et leurs vœux. Le lieu était si étroit que le gouverneur et sa suite ne purent y rester plus longtemps; en voyant la dent, le gou-

verneur assura qu'elle n'avait jamais pu être dans une mâchoire humaine, et que ce n'était qu'un morceau d'ivoire travaillé de manière à ressembler à une dent. Prenez garde, dit-il en riant à l'agent, prenez garde qu'elle ne vous échappe et ne s'en aille au ciel. Les prêtres de Siam restèrent près d'une demi-heure devant la relique, et ils en firent un modèle en cire. Les prêtres indigènes demandèrent que la multitude avide put aussi voir la dent sacrée de Bouddha. Les prêtres avaient leurs motifs pour cela. La dent fut placée en vue du peuple. Transportée de joie et d'admiration, la foule poussa des cris d'allégresse, et offrit des présents en argent que les prêtres auraient laissés longtemps se renouveler, si vers cinq heures et demie l'agent anglais, fatigué et ennuyé de la cérémonie, n'avait ordonné que la relique fût replacée dans la châsse et remise à sa place dans le temple. L'ordre accompli, il prit les clefs et se retira.

Cette adoration de la dent de Bouddha sous les yeux et avec le concours de l'autorité anglaise, le roi des Birmans et le roi de Siam l'apprendront et s'en réjouiront. Le roi des Birmans continuera à persécuter les chrétiens, et le roi de Siam à les mépriser. Qui les blâmera de soutenir la religion de Bouddha, quand un gouvernement chrétien la soutient aussi? « Dans cette partie de l'île que nous habitons, disait un prêtre à un missionnaire peu de temps après l'événement, le culte de Bouddha est négligé ; mais à Candy, il reçoit les hommages des premiers magistrats anglais. » Les prêtres et les chefs indigènes disaient aussi quelque temps auparavant à l'agent qui a précédé l'agent actuel à Candy : « Votre connaissance des coutumes du pays et des rites de notre religion nous a permis de les maintenir sans la moindre difficulté et sans la moindre peine ;» et parlant de l'agent actuel, ils disaient encore : « Nous avons eu

un heureux augure des bonnes choses que nous devons attendre ; cet augure c'est le privilége qui nous a été accordé peu après l'arrivée de M. Buller (nom de l'agent) de voir notre sainte relique ; ce qui nous est un gage d'heureux événements, et nous fait penser que votre administration sera féconde en bons fruits. »

Quand les missionnaires ont témoigné leur peine et leur étonnement de la conduite de l'autorité, on leur a allégué les prescriptions d'un traité ; mais il se trouve qu'aucun traité ne prescrit rien de semblable. D'autres ont repondu avec plus de raison, qu'on garde la dent de Bouddha parceque les natifs croyent que les maîtres de la dent doivent être les maîtres du pays. Le moins, cependant, que le gouvernement anglais pourrait faire, serait de rendre la dent à qui elle appartient ; cet interdit qu'il garde est une honte et un péché. C'est une injustice aussi, car enfin, si le pays appartient à l'Angleterre, les dieux du pays ne lui appartiennent pas, et les autorités anglaises ne veulent sans doute pas régner sur les idoles. Chose étrange que la politique ! elle fait défendre ce qu'on hait, et honorer ce qu'on méprise. Heureux les hommes, heureux les gouvernements qui ne connaissent d'autre intérêt que leur devoir, et qui aiment mieux être sincères que paraître habiles.

Au milieu de ces préjugés et de ces oppositions, l'Evangile peut-il faire son chemin et les missionnaires leur œuvre ? Sans doute ; bien des choses retardent la marche de l'Evangile, rien ne l'arrête ; bien des choses rendent l'œuvre des missionnaires difficile, rien ne la rend impossible. Quelque rude que soit le champ, quelque stérile que soit le sol, un jour le champ se couvrira de moissons et le sol de fruits. Rien n'est impossible à Dieu, ni à son Eglise qui, sans être rien par elle-même, est tout par lui. Déjà même bien des erreurs ont été dissipées et bien

des âmes ont été converties. Voici l'état de la mission : quatre Sociétés ont envoyé des ouvriers dans cette île ; ce sont le Conseil américain, la Société des Missions baptistes de Londres, la Société des Missions wesleyennes, et la Société des Missions épiscopales. Le Conseil américain entretient au nord, dans le district de Jaffna, sept stations principales et cinq annexes ; vingt-un missionnaires européens, hommes et femmes, deux prédicateurs et trente-huit aides indigènes, c'est-à-dire un personnel de soixante-trois ouvriers, avec environ cent écoles fréquentées par plus de quatre mille enfants. La Société des Missions baptistes a choisi Colombo et Candy, c'est-à-dire la côte occidentale et le centre, pour champ de ses travaux ; elle entretient quatre stations principales, quinze annexes, huit missionnaires, huit prédicateurs et trente-six maîtres d'école indigènes. La Société des Missions wesleyennes entretient au nord, à l'ouest, à l'est et au sud treize stations principales, dix-sept missionnaires, dix-sept prédicateurs indigènes, un grand nombre d'écoles fréquentées par quatre mille deux cents enfants ; les membres de l'Eglise pour cette Société seulement sont à-peu-près au nombre de mille. La Société des Missions épiscopales compte au nord et au sud quatre stations, dix missionnaires européens, deux missionnaires (consacrés), et cent vingt-neuf catéchistes ou instituteurs indigènes, cent onze membres de l'Eglise, quatre mille trois cents auditeurs, quatre-vingt-treize écoles, trois mille quatre cent quarante-trois écoliers. Plusieurs presses ont été établies par ces Sociétés et fonctionnent sans interruption depuis plusieurs années. Entrer dans le détail des travaux et des succès de chacune de ces Sociétés nous est impossible ; voici quelques détails tirés de leurs derniers Rapports, qui donnent une idée de ce qui se fait et de ce qui se prépare.

Conseil américain. « Les membres de la mission ont continué à être actifs et fidèles, comme par le passé ; leur prédication et leur enseignement ont reçu les encouragements accoutumés, et leurs Eglises se sont un peu développées. Toutefois l'année n'a été marquée par aucun réveil extraordinaire. Les sept Eglises comptaient 358 membres à la fin de l'année, c'est-à-dire vingt-trois membres de plus que l'année précédente. Les admissions s'étaient élevées au nombre de vingt-sept, mais trois exclusions avaient dû être prononcées. Quinze élèves, du séminaire d'Oudouville, furent plus tard reçus dans l'Eglise. Plus de deux mille personnes ont écouté la prédication de l'Evangile dans quarante-quatre lieux de culte, c'est-à-dire dans vingt-deux de plus que l'année dernière. L'un des missionnaires est parvenu à former des réunions de femmes, qui mères, pour la plupart, s'assemblent pour écouter l'Evangile dans les écoles mêmes où leurs enfants s'instruisent. » Les parents de beaucoup d'enfants furent autrefois élevés dans les écoles de la mission ; ils désirent aujourd'hui que leurs enfants recoivent la même instruction, et ils les confient volontiers aux missionnaires. Le séminaire d'Oudouville compte beaucoup de jeunes filles, et les missionnaires regardent comme un grand progrès que les femmes soient enfin placées sous l'influence de l'instruction et du christianisme ; ils ont le ferme espoir que la génération future sera mieux disposée que la génération actuelle. En général dans le nord il se fait dans les idées et dans les mœurs un changement, qui pour n'être point religieux, ne laisse pas que d'être réjouissant. Tout ce qui ébranle les vieilles coutumes et dissipe les préjugés sert indirectement l'Evangile, et c'est pour cela que les missionnaires s'en occupent dans leurs lettres. Nous trouvons encore

les détails qui suivent dans le Rapport du Conseil américain :

Le missionnaire Meigs écrit : « J'ai beaucoup intéressé les indigènes en leur parlant des bateaux à vapeur, des chemins de fer, et de la vitesse avec laquelle une foule immense peut être transportée d'un lieu à un autre. Quand je leur ai dit qu'à l'occasion de la réunion du Conseil, cinq cents personnes furent amenées à la fois de New-York à Philadelphie par *un cheval de fer*, ils ont eu de la peine à me croire, et ils ne m'auraient nullement cru, s'ils n'avaient su que je leurs dis toujours la vérité. Les détails que je leur ai donnés sur nos manufactures les ont aussi beaucoup surpris. Ils s'étonnaient surtout que dans un pays ou la main-d'œuvre est si chère, des articles de si bonne qualité pussent être vendus si bon marché. Ici on ne paie un ouvrier que douze sous à un franc par jour, et cependant la plupart des articles sont plus chers qu'en Amérique; le peuple devient de plus en plus convaincu de son infériorité, et se montre par conséquent plus disposé que jamais à s'instruire. Une circonstance, en elle-même peu importante, servira à le montrer. Il y a quelques années que je me donnai beaucoup de peine pour persuader aux forgerons de mettre du fer sur les roues en le chauffant, comme cela se fait chez les nations civilisées. Après beaucoup d'efforts, je réussis à faire ferrer une roue, mais une seulement; les forgerons voulaient absolument suivre la coutume de leurs ancêtres, et rien ne pouvait les en détourner. Toutefois, depuis que le gouvernement a fait établir des routes convenables dans plusieurs endroits du district, on a trouvé qu'il est plus commode de transporter les objets sur les chars, que de les porter sur la tête, et on a en conséquence si bien appris à arranger les roues comme nous le faisons dans notre pays, que personne ne

pense plus à les préparer d'une autre manière. Lorsque j'arrivai à Jaffna, il y a vingt-six ans, il n'y avait que cinq chars dans tout le district; il y en a aujourd'hui environ cinq cents dans le district, et environ cent dans cette seule paroisse. Sous bien d'autres rapports encore, la condition temporelle de ce peuple s'est fort améliorée pendant ces vingt-six ans. Il a plus de connaissances, plus de richesses, plus d'activité, et moins d'impôts à payer. Il possède le sol, qui est divisé en petites fermes, et l'on voit ici peu de grands propriétaires. C'est ce qui fait que l'état de l'île s'améliore rapidement, sous plusieurs rapports. La population de l'île est d'environ 1,368,838 habitants: c'est une bien faible population pour une île si riche et si fertile. La plus grande partie n'est encore qu'un désert. Elle pourrait nourrir plusieurs milliers d'hommes. Sous un bon gouvernement, la population pourrait s'accroître sans doute rapidement. »

Société des Missions baptistes. « L'Evangile a été prêché régulièrement aux environs de Colombo, dans neuf stations et cent cinquante villages; mille enfants ont été instruits dans trente écoles. La dépense a été de plus de £.900 (22,000 fr.) dont £.199 (4,985 fr.) ont été collectées sur les lieux. Le comité a le plaisir d'annoncer qu'une institution a été fondée à Colombo, pour former des évangélistes indigènes. A Candy, M. Dawson continue à travailler, aidé de plusieurs évangélistes. L'Evangile est régulièrement prêché dans six stations et dans cinquante villages; six écoles reçoivent chacune trente enfants. La presse continue à multiplier les livres d'école et les traités religieux. »

Société des Missions wesleyennes. Le missionnaire Scott: « Depuis la dernière fois que je vous ai écrit, l'œuvre de Dieu a continué à faire des progrès à Batticaloa et dans le district. Nous avons eu plusieurs bap-

têmes, et nous avons vu plusieurs personnes renoncer aux erreurs du papisme. Pendant l'année dernière, nous avons administré le baptême à six enfants nés de parents chrétiens et à cent soixante-six candidats, dont cent quarante-cinq païens de Batticaloa et des environs, et dix-huit veddads de Bintenne. Nous avons donc lieu de rendre grâces à Dieu et de prendre courage. Je ne compte aucun veddad comme membre de notre Société. Je les ai reçus comme des enfants, et je crois qu'il est prudent de les regarder comme tels pendant quelque temps. On vous rendra sans doute compte d'une visite que nous avons faite, il y a quelque temps, à cette population délaissée. Depuis lors, l'un de nos évangélistes indigènes a passé un mois au milieu d'elle; les détails qu'il donne sont d'une nature encourageante. Les maîtres d'école que nous y avons envoyés sont fidèles à leur devoir; le peuple écoute avec attention les instructions qui lui sont données de temps en temps. Quarante maisons ont été bâties et cinq cents cocotiers plantés dans le village. Dans l'un des nouveaux villages, on cultive le *paddy*. Je me propose de leur envoyer un aide-missionnaire indigène, pour les visiter. Je n'ose faire moi-même un si long voyage. »

Station de Dondura. « A la dernière grande fête qui a eu lieu dans cette ville en l'honneur de toutes les divinités ou démons que les indigènes adorent, plusieurs personnes se lièrent entr'elles pour enlever du temple tous les présents apportés par le peuple. Ces présents ont quelquefois la valeur de £.100 à peu près (2,500 fr.). Ces voleurs étaient des pêcheurs. Le complot fut découvert par les hommes influents et les prêtres qui profitent seuls des revenus de ces cérémonies impies. Ils furent forcés non seulement d'appeler et de payer une forte garde, mais encore de faire célébrer en plein jour une

fête qui, de temps immémorial, avait lieu la nuit. De cette manière ils s'assurèrent leur butin; toutefois nous pouvons regarder ceci comme un signe du temps et comme une preuve du déclin du paganisme.

« Il y a peu de mois qu'un prêtre de Bouddha, déclarant une guerre ouverte aux chrétiens de tout sexe, envoya un défi à un missionnaire baptiste du voisinage, et lui dit qu'il était prêt à prouver la fausseté du christianisme; il fixa en même temps le jour et l'heure où il entendait soutenir publiquement sa thèse. Ne se fiant cependant pas complètement en son habileté pour sortir de la dispute avec honneur, il invita plusieurs de ses collègues dans le service de Bouddha à venir lui prêter, au moment critique, le secours de leur science et de leurs talents. De son côté, le missionnaire provoqué s'adjoignit un missionnaire wesleyen. Christ et Bouddha allaient donc se trouver en présence l'un de l'autre dans la personne de leurs ministres respectifs. Le jour de la lutte arriva; les deux missionnaires se rendirent de bonne heure sur les lieux. Une grande multitude les attendait. Le champion qui avait jeté le gant et sonné la trompette du combat ne parut pas. Un messager vint annoncer qu'il retirait son défi et renonçait à l'entretien. Les prêtres, venus pour assister à ce spectacle qui devait piquer leur curiosité, se retirèrent, couverts de honte, dans leurs temples. Les missionnaires s'empressèrent de parler à la foule de la folie de l'idolâtrie et du moyen de salut offert par Jésus-Christ, que Dieu a envoyé pour être le Sauveur du monde. Ceci aussi peut être regardé comme un autre signe favorable du temps, et comme une bonne impression produite sur l'esprit du peuple. Nous croyons que le bouddhisme est sur son déclin; le soleil de justice, nous le savons, doit luire de plus en plus, jusqu'à ce qu'il arrive « en son plein jour. » — Nous avons annoncé précé-

demment qu'au nord de l'île, cinq temples avaient été pillés dans l'espace de deux mois. Rien n'était resté que les idoles; encore étaient-elles dépouillées de tous leurs ornements. L'une d'elles, parce qu'elle était faite en grande partie d'argent et de cuivre, avait aussi été enlevée. Les païens étaient honteux d'adorer des dieux qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. Pendant une prédication faite à côté d'un temple, un prêtre en fonctions s'était levé et avait dit à la foule étonnée : « Je crois que les dieux que nous servons sont de faux dieux et qu'ils ne peuvent jamais nous sauver. Je crois qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, et que ce Dieu est celui qu'adorent les chrétiens. J'officie comme brahmine de ce temple, uniquement pour vivre. Si je ne le faisais pas, ma famille et moi nous mourrions de faim. J'ai dans votre école un enfant qui donne de l'espoir; vous pouvez faire de lui ce que vous désirez; je serais réjoui, s'il devient chrétien. » Dans un autre village, les indigènes avaient eux-mêmes demandé un missionnaire, et donné pour salle d'école un temple où quatre-vingt-un enfants reçurent dès lors une instruction chrétienne. (1) Nous rapprochons ces faits des premiers, pour montrer qu'en plusieurs endroits à la fois l'idolâtrie est menacée d'une chûte prochaine.

Société des Missions épiscopales. « L'aspect de la mission est encourageant de toutes les manières. Les assemblées, quoique peu nombreuses en quelques lieux, sont très attentives. Les élèves de nos écoles et de nos séminaires font des progrès sous le double rapport de la piété et des connaissances. Les jeunes gens de l'Institution de Cotta montrent de l'aptitude pour l'étude, et sont aussi appliqués que le sont en Angleterre des jeunes gens du même âge. Plusieurs écoles nouvelles pourraient être

(1) XVIIe année, page 314.

établies à la demande des natifs, si la mission avait les moyens de les entretenir et de les surveiller. Des stations nouvelles pourraient aussi être fondées, et les missionnaires seraient bien accueillis par le peuple.

« L'Institution de Cotta est très-intéressante sous tous les rapports. Ici, plusieurs jeunes gens, qui se sont distingués par leur piété et leur capacité dans les écoles ordinaires, sont nourris et élevés pour exercer plus tard les fonctions diverses de maîtres d'école, de catéchistes et d'aides-missionnaires. Ils ne sont admis qu'après une année d'épreuve. Ils restent généralement dans l'Institution de quatre à six ans. Ceux qui, par leurs progrès, leur activité et leur piété, paraissent propres aux fonctions du saint ministère, n'y sont appelés qu'après cinq années d'exercice dans les fonctions de catéchiste. Ainsi rien n'est négligé pour préparer des ouvriers dévoués et capables. Les élèves étudient Virgile, Salluste, Xénophon et le Nouveau-Testament, la géométrie, l'algèbre, la trigonométrie, les sections coniques et la mécanique, et surtout les ouvrages d'histoire et de théologie. Les écoles de filles sont dans un état florissant et sont plus importantes qu'on ne pourrait dire. Le révérend David, qui fut autrefois un élève du vénérable Schwartz, et qui a exercé longtemps, dans le district de Jaffna, les fonctions de chapelain tamule, vint dans l'école au moment où l'on interrogeait les jeunes filles sur l'Histoire-sainte. Il parut touché de leurs réponses. Lorsque l'examen fut fini, il dit au missionnaire : « Ceci ne vous semble rien à vous qui êtes venu d'un pays où les femmes sont élevées aussi bien que les hommes ; mais quant à moi, entendre sur l'Histoire-sainte des réponses justes sortir de la bouche de ces jeunes filles, c'est de la musique pour mes oreilles. J'ai toujours eu coutume de dire que rien ne serait fait pour mes compatriotes aussi longtemps que les femmes ne seraient pas instruites.

Quand je vois maintenant les enfants apprendre la religion sur les genoux de leurs mères, et que je pense aux changements produits depuis quelques années par le zèle de femmes pieuses, mes yeux se remplissent de larmes de joie, et je suis prêt à dire avec Siméon : *Seigneur, tu laisses maintenant ton serviteur aller en paix, car mes yeux ont vu ton salut.* »

Dans la station de Nellore, au nord, vingt-deux personnes ont été admises dans l'Eglise par le baptême. Les païens parurent fort touchés le jour où huit des candidats furent reçus. L'un de ces derniers s'était précédemment compromis par sa mauvaise conduite. Personne ne s'attendait à le voir entrer dans l'Eglise. Il avait été accusé de meurtre ; mais l'homicide ayant paru involontaire, il fut condamné à deux ans de prison seulement. Il fut visité dans la prison par des missionnaires et des catéchistes; il entendit et embrassa la vérité. Homme d'un caractère énergique et décidé, il fit de grands progrès dans la connaissance du christianisme, et il exprima un vif désir d'être baptisé. Après sa sortie de prison, il fréquenta assidûment la chapelle de la mission, et reçut enfin le baptême sous le nom d'Abraham. Au moment où Abraham avait été mis en prison, un barbier avait seul pu déposer contre lui. Le barbier répétait souvent que si le coupable n'était pas mis à mort ou exilé, sa vie, à lui, ne tenait plus qu'à un fil. Tombé sérieusement malade, il reçut aussi la visite des missionnaires. Après sa guérison, il fréquenta le culte; de sorte qu'il rencontra, dans la maison de paix, l'homme dont il avait une si grande peur. Il fut aussi réjoui qu'étonné de le voir. Ils s'aimèrent dès lors comme frères. Ils devaient être baptisés le même jour, mais le barbier n'eut pas le courage de faire le sacrifice de tous ses biens; il hésita; son baptême fut retar-

dé, mais le missionnaire espère que c'est pour un peu de temps seulement.

Le missionnaire demanda à son pundit (ou professeur) ce que les païens pensaient du baptême d'Abraham; le pundit lui répondit qu'ils s'en réjouissaient tous, parce qu'ils savaient qu'ils n'avaient plus rien à craindre d'Abraham devenu chrétien. Lorsque les missionnaires arrivèrent dans le pays, les païens n'osaient pas envoyer leurs enfants dans les écoles, de peur qu'on n'en fit des esclaves; aujourd'hui devenir chrétien c'est pour eux cesser d'être méchant! Quel changement dans les esprits! Quelques mois après son baptême, Abraham fut dénoncé comme voleur par ses anciens complices, qui ne pouvaient sans doute pas lui pardonner sa conversion. Au moment où les officiers allaient mettre la main sur lui, il se jeta à genoux et demanda au Seigneur de l'aider dans cette nouvelle épreuve. Convaincus de son innocence, ses juges s'empressèrent de le mettre en liberté. Plein de joie et de reconnaissance, il rentra dans l'Eglise pour y servir Dieu avec une fidélité nouvelle.

En résumé, le lecteur voit qu'à Ceylan il y a du bien au milieu de beaucoup de mal; des succès au milieu de beaucoup d'obstacles. Le sol est dur; toutefois la semence pousse çà et là. Combien n'importe-t-il pas de demander au Seigneur d'envoyer du ciel cette rosée de sa grâce, sans laquelle tous les champs sont stériles, mais avec laquelle tous deviennent féconds. Enfants de Dieu, souvenons-nous des enfants de Bouddha; adorateurs du Seigneur, prions pour les adorateurs du diable.

NOUVELLES RÉCENTES.

Visite du capitaine Fitzgerald Gambier à Tahiti.

Nos lecteurs n'ont pas oublié Tahiti et la reine Pomare; ils n'ont pas oublié non plus M. Pritchard, objet de tant de calomnies parmi nous, qu'il faut une sorte de courage pour parler de lui. Un capitaine anglais de la marine royale, qui a visité Tahiti, vient d'arriver en Angleterre; il a prononcé, dans la dernière Assemblée générale de la Société des Missions de Londres, les paroles qu'on va lire, et qui contrastent si remarquablement avec celles que nous sommes habitués à entendre en France. Nous traduisons sans réflexions et sans commentaires, mais en assurant le public religieux de notre pays que les chrétiens d'Angleterre sont plus résolus que jamais à n'abandonner ni Tahiti, ni Pomare.

Après quelques remarques préalables, le capitaine Gambier s'est exprimé ainsi en présence d'une assemblée immense, réunie dans la vaste salle d'Exeter-Hall : « Je me présente ici avec le seul désir de rendre témoignage à l'excellent caractère des ouvriers envoyés par cette Société dans les îles de la mer du Sud, et de vous dire aussi, comme témoin oculaire, que la Bible n'a pas seulement, ainsi que vous venez de l'entendre, pénétré dans ces îles; mais qu'elle est entrée dans les cœurs de ces peuples, au moyen des instruments que Dieu a daigné employer, et dont il a, par son esprit, béni la prédication. Je vais tout d'abord annoncer à l'assemblée quelque chose qui lui sera, je crois, réellement agréable, et servira de preuve à ce que j'ai avancé. Au mois de juin de l'année

dernière, je reçus de mon amiral l'ordre de me rendre à Tahiti. Son intention était que je restasse là plusieurs mois; j'avais espéré pouvoir visiter ces îles, car je m'intéresse beaucoup à ce peuple et à l'œuvre que la Société a entreprise dans ce pays. Je désirais voir un certain nombre d'indigènes à Tahiti, pour m'assurer par moi-même, d'une manière précise, du degré de leur avancement religieux et de la connaissance qu'ils ont des vérités de l'Evangile. Je priai donc notre ami, M. Pritchard, de me permettre de voir un certain nombre d'indigènes qui ne seraient pas prévenus de mon désir. Il consentit très-volontiers à ma proposition, avec d'autres missionnaires. Le lendemain, à sept heures du soir, j'accompagnai M. Pritchard, sa femme et ses enfants à la chapelle. Deux ou trois autres missionnaires étaient présents. L'un de nos officiers était avec moi; nous nous rendîmes en uniforme à la chapelle. Il y a un service le matin pour ceux qui désirent assister au culte avant de se rendre à leurs occupations journalières. Un homme, dont le nom est mentionné dans le bel ouvrage du pauvre missionnaire Williams, était présent; c'est Uava, l'un des diacres de l'église. Il y avait aussi environ cinquante individus, jeunes et vieux, et parmi eux la mère de la reine, son père nourricier et d'autres encore. Uava présentait à Dieu les vœux de la petite assemblée. J'appris ensuite qu'ayant vu notre uniforme, il avait très-affectueusement prié Dieu pour moi et mon équipage, et lui avait demandé de faire reposer sa bénédiction sur nous. Il ignorait le but de notre visite, et je dis simplement ceci pour montrer quel véritable esprit de charité chrétienne prévaut parmi ces indigènes.

« Dès que le service fut fini, M. Pritchard, qui, en même temps qu'il est notre consul, est aussi l'ami toujours sincère de l'œuvre des missions, au lieu d'adresser aux

indigènes l'exhortation ordinaire, dit que le capitaine d'un vaisseau de guerre était venu parmi eux, et désirait leur adresser quelques questions sur la Bible. Un sourire parut naturellement sur la figure de plusieurs, mais ils dirent : « Nous ne sommes pas préparés pour ceci; vous auriez dû nous avertir; nous n'avons pas nos Bibles, car plusieurs d'entre nous se rendent au travail. » Je dis encore ceci pour montrer que personne ne connaissait mon intention, qu'ils ne s'étaient pas préparés. Je puis bien ajouter qu'en me rendant à la chapelle, j'ignorais moi-même sur quel sujet je les interrogerais. Quelques-uns coururent chercher leurs Bibles, d'autres se regardaient mutuellement; peu après, je les eus en cercle autour de moi, et nous commençames. Je leur dis d'abord de lire le premier chapitre de l'Evangile selon saint Jean, et je vais ici entrer dans les détails, pour faire voir combien leur attention était vive, et comment ils me surprirent dans une faute. Je m'étais proposé de leur dire de lire jusqu'au seizième verset: *Et de sa plénitude, nous avons tous reçu grâce sur grâce;* mais je leur dis de lire seulement jusqu'au quatorzième verset: *Et nous avons vu sa gloire; une gloire telle qu'est celle du Fils unique du Père.* Cette lecture faite, sans réflexion et sans commentaire d'aucune sorte, je leur dis de lire le premier chapitre de l'Epitre aux Hébreux; puis je leur demandai s'ils savaient pourquoi je leur avais fait lire ce chapitre. Tous répondirent au même instant: « Parce qu'il se rapporte au même sujet, » montrant par là la connaissance qu'ils ont des Saintes-Ecritures. Les voyant si prompts à répondre, je les questionnai sur ce que je regarde comme les doctrines fondamentales de la religion chrétienne. Je les trouvai extrêmement versés dans les Saintes-Ecritures. Il était très-réjouissant de voir la rapidité avec laquelle ils trouvaient les passages; ils pouvaient les trouver du

premier coup. Avant de parcourir les différents textes, ils jetaient les yeux sur moi, réjouis qu'ils étaient d'avoir saisi ma pensée.

« Ayant prouvé que Jésus est le seul Sauveur des pécheurs, je désirais leur montrer que les chrétiens doivent tous ressembler à leur chef; je les invitai donc à examiner les versets de l'Evangile selon saint Jean, qu'ils avaient déjà lus, et je les priai de me montrer l'endroit où il est dit que nous devons être comme notre Sauveur. Ils regardèrent les versets, mais ils ne purent me répondre; je fus obligé de leur dire que c'était au seizième verset. « Nous n'avons pas lu celui-là, » me répondirent-ils; ainsi ils me surprirent dans ma faute. J'espère que cette petite anecdote vous sera agréable, et vous montrera que les missionnaires font l'œuvre pour laquelle vous les avez envoyés. Je puis rendre témoignage à ce fait, que M. Pritchard, en sa double qualité de consul et de missionnaire, est l'un des hommes les plus respectés dans ces îles. Vos missionnaires ne sont pas seulement utiles au peuple auprès duquel vous les avez envoyés, mais ils sont aussi une grande bénédiction pour les marins de toutes les nations qui entendent la langue anglaise. Un service a lieu tous les dimanches pour eux. Je laissai des exemplaires des Saintes-Ecritures pour leur usage. . . . En résumé, vos missionnaires peuvent être entravés dans leur œuvre, pour un temps, mais prenez courage, rappelez-vous que la terre appartient au Seigneur avec tout ce qu'elle contient, que tous ses enfants sur la terre sont entre ses mains, qu'il les mènera le long des eaux paisibles, et les nourrira du pain de vie.»

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHULIE. — Lettre de M. Pellissier, sous la date du 1er avril 1844.

Mort d'Henri Pellissier. — Fidélité des membres de l'Eglise. — Dédicace de la nouvelle chapelle. — Réception de quarante-cinq candidats, et baptême de vingt-deux enfants. — Paroles de l'un des néophytes.

Nous publions quelques jours à l'avance cette livraison du *Journal des Missions*, pour rappeler aux amis de la Société le rendez-vous extraordinaire que le Comité leur a donné au pied du trône de la grâce. La lettre qu'on va lire et que le Comité attendait depuis quelque temps, contribuera, comme celles qui l'ont précédée, à disposer les cœurs à l'action de grâce. A la prochaine réunion mensuelle, qui aura lieu le lundi 5 août, à 7 heures et demie du soir, nous nous présenterons donc tous devant Dieu comme un seul homme, et dans la communion de nos requêtes et de nos actions de grâces, nous le bénirons des faveurs obtenues, en lui en demandant de plus riches encore. Dieu veuille bénir cette réunion solennelle pour son œuvre et pour nous-mêmes; qu'il lui plaise à cet effet de mettre dans nos cœurs et sur nos lèvres, des louanges sincères

avec de ferventes prières. Que les missionnaires, que les Béchuanas sentent qu'on a prié pour eux en Europe, que la Maison des Missions le sente aussi par l'arrivée de nouveaux serviteurs du Seigneur. Voici la lettre de M. Pellissier :

Monsieur le Président et Messieurs,

En commençant cette lettre, j'ai à déplorer la mort prématurée de mon cher fils Henri, agé de sept ans trois mois. L'inflammation des intestins qui a terminé ses jours, fit des progrès si rapides et si alarmants, malgré tous les secours médicaux que je lui prodiguai, qu'il finit sa carrière terrestre le troisième jour de sa maladie.

Le départ de notre Henri a laissé au milieu de nous un vide que je n'essaierai pas de décrire, et fait à nos cœurs une plaie qui ne se cicatrisera pas de longtemps. De toutes les épreuves qu'il a plu au Seigneur de nous envoyer, celle-ci est celle que nous avons le plus vivement sentie. Ce n'est que dans l'Evangile que nous trouvons quelque soulagement à notre douleur, et aussi n'essayons-nous pas d'en chercher ailleurs. Ce cher enfant, qui nous affectionnait et que nous affectionnions tendrement, est le quatrième de nos enfants que nous avons été appelés à confier au tombeau, et celui dont le sacrifice nous a le plus coûté. Nous apprécions et estimions d'autant plus notre Henri bien-aimé, que par un effet de la miséricorde du Seigneur, il semblait avoir survécu à tous nos autres enfants pour nous consoler de leur perte, et nous adoucir le sentiment de leur séparation d'avec nous. Mais lui aussi a dû nous quitter pour prendre son essor vers les demeures célestes, où il nous attend, et où nous espérons de le trouver auprès de notre bon Sauveur, qui disait lorsqu'il était sur la terre : «Laissez ces petits enfants, et ne les empêchez point de venir à

moi, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. »

Quoique jeune encore, il aimait le Sauveur, il éprouvait du plaisir et mettait de l'intérêt à nous faire des questions sur la vie future. Nous le pleurons, mais non comme les gens du monde pleurent les leurs; car nous le reverrons et nous savons qu'il n'a fait que nous devancer, de quelques moments, dans la gloire du Seigneur. Nous l'avions consacré au Sauveur dès sa plus tendre enfance, pour qu'il fut à lui de corps et d'âme. Maintenant que Dieu a trouvé bon de le prendre à lui, et de le délivrer des misères de cette vie, comment pourrions-nous murmurer? Au contraire, nous tâchons de profiter de cette dispensation mystérieuse pour notre avancement dans la vie spirituelle... De six enfants que nous avions, il ne nous reste que deux petites filles, dont l'une est agée de trois ans et l'autre de six mois.

Au milieu de nos épreuves domestiques, le Seigneur ne nous a pas délaissés, il a béni abondamment l'œuvre de nos mains.

Les membres de notre Eglise font honneur à leur profession de chrétiens. Je n'ai que des louanges à leur donner, et des actions de grâces à rendre au bon Berger, qui veille toujours sur ses faibles brebis et les fait reposer dans des parcs herbeux. Ils marchent d'un pas ferme dans les sentiers de la vie, ne se laissant pas ébranler par les mauvais exemples qu'ils ont journellement sous les yeux. Ils ont compris que les enfants de Dieu ne doivent avoir aucune part aux œuvres infructueuses des ténèbres, mais qu'ils doivent au contraire luire comme des flambeaux au milieu de cette génération perverse et corrompue. Plusieurs d'entre eux font des progrès sensibles dans la vie spirituelle. Nous voyons avec plaisir qu'ils ont un goût prononcé pour la lecture de la Parole de Dieu, et qu'ils

savent, quand l'occasion se présente, faire une bonne application des passages de la Bible dont ils ont enrichi leur mémoire. Dans l'affliction ils se résignent à la volonté du Seigneur sans murmurer. C'est avec joie qu'ils portent l'opprobre de Christ. Dernièrement l'un d'eux ayant été abandonné de sa femme à cause de ses sentiments religieux, ne s'étonna pas trop de cette épreuve, mais se contenta de citer ces paroles du Sauveur : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je suis venu apporter non la paix, mais l'épée. »

L'érection de la chapelle de Béthulie ayant été retardée, comme vous le savez, par la difficulté que nous avons éprouvée à nous procurer le bois nécessaire pour cette construction, nos chrétiens nous ont enfin secondé au delà de toute espérance. Quatre de leurs voitures ainsi que la mienne ont été à quatre-vingt lieues d'ici, chercher à la forêt le bois dont nous avions besoin, pour finir la maison de Dieu, et que nous n'aurions pu faire venir qu'à grands frais. Le bois, qui a été apporté pour la somme de mille francs, ne nous en aurait pas couté moins de trois mille, si les membres de mon Eglise n'avaient pu m'assister. La forêt étant trop éloignée de la station pour que j'y allasse moi-même avec nos gens, j'envoyai avec eux le menuisier qui travaillait ici, et je lui confiai l'argent nécessaire pour acheter le bois. Tout se passa bien, nos gens furent de retour après deux mois d'absence, sans avoir perdu aucun bœuf pendant tout le voyage, ce qui est une chose rare. Mon cœur et les leurs étaient remplis de reconnaissance envers le Seigneur de ce qu'il n'avait pas permis qu'aucun accident leur arrivât. En rentrant sur la station, ils s'écrièrent : « Oh ! que le Seigneur est bon et puissant : il a pris un soin tout particulier de nous ; nous avons vu des attelages de bœufs appartenant à d'autres périr dans quelques jours, à cause de la mauvaise

herbe, et pas un des nôtres n'est tombé; nous avons vu les voitures des voyageurs se casser, et pas une des nôtres n'a été endommagée, malgré les mauvais chemins, par lesquels il nous a fallu passer avec des charges énormes.»

Ce n'était pas assez d'avoir du bois pour la chapelle, il fallait aussi de la paille pour la couvrir, et en grande quantité; ici encore nos chrétiens ont montré leur zèle. La moisson est venue, tous ceux qui avaient du blé l'ont battu avec soin pour en avoir la paille; ils étaient aidés de ceux qui n'en avaient pas. Les femmes, de leur côté, désireuses de faire quelque chose pour la chapelle, ont offert d'elles-mêmes de tresser des nattes en joncs en assez grand nombre pour couvrir tout le toit de l'édifice, afin qu'en dedans, au lieu de voir la paille, on ne voie au contraire que les nattes, ce qui produit un très-bon effet. En conséquence, cent-vingt nattes ont été tressées, et ornent maintenant la maison du Seigneur.

La chapelle est achevée, grâce à Dieu; il ne reste à faire que la crépissure en dehors. Nous avons eu assez de matériaux, mais rien de trop. Elle peut contenir neuf cents personnes. J'ai la satisfaction de vous annoncer que hier, pour la première fois, nous eûmes le bonheur d'en faire la dédicace. La joie était peinte sur tous les visages. Le moment après lequel on avait tant soupiré était enfin arrivé, et chacun se félicitait d'en être témoin. Déjà de bonne heure les indigènes attendaient avec impatience qu'on ouvrît les portes du temple. A dix heures du matin, la cloche retentit dans les collines de Béthulie, annonçant à ses habitants qu'ils pouvaient monter à la maison de l'Eternel. Nous entrâmes donc et prîmes possession de ce nouveau local au nom du Seigneur, en le lui dédiant. Après le chant et la prière appropriés à la circonstance, le missionnaire fit la lecture de l'admirable chapitre VI du second livre des Chroniques, et prit

son texte dans le livre de la Genèse, chap. XXVIII, 17, comme suit : « Que ce lieu est vénérable ! C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux ! » L'assemblée, qui dans cette circonstance solennelle était plus nombreuse que d'ordinaire, prêtait une attention soutenue aux paroles qu'on lui adressait. Tout le monde était sérieux et touché. Pendant un moment, l'émotion fut si profonde chez les auditeurs et le prédicateur, que celui-ci pensait ne pas pouvoir continuer son discours. Le sentiment vif et intime que le Seigneur était au milieu de nous, et le souvenir de tous ses bienfaits envers nous, ne laissaient pas de place à d'autres pensées. Nous nous écriâmes avec l'homme selon le cœur de Dieu : « Oh ! qu'heureux sont ceux qui habitent dans ta maison et qui te louent incessamment. Car un jour vaut mieux dans tes parvis que mille ailleurs. »

Ce qui augmenta beaucoup la solennité de l'inauguration de notre chapelle, et ce qui produisit une très-grande sensation sur les assistants, c'était la vue de quarante-cinq néophytes qui étaient assis devant la congrégation en forme de demi-cercle, dont quarante-deux prirent des engagements sacrés de servir le Seigneur, et reçurent le saint sacrement du baptême, et les trois autres ratifièrent le vœu de leur baptême, et furent admis membres de l'Eglise de Jésus-Christ. Vingt-deux enfants furent aussi baptisés en même temps que leurs parents.

De telles scènes, Messieurs et très-honorés frères, ne se laissent pas analyser ; il faut en être témoin oculaire pour les apprécier et en recevoir les vives impressions. Si nous essayions de vous les décrire, nous ne pourrions que rester bien au-dessous de l'effet qu'elles ont produit sur nous ; car la plume n'a jamais été un bon interprête des émotions du cœur et de l'âme. Dans cette circonstance, les promesses prophétiques touchant l'extension

du règne de Dieu dans le monde, se pressaient dans mon esprit; entr'autres celles-ci: « J'ai été recherché par ceux qui ne s'informaient pas de moi, et j'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient point; j'ai dit à la nation qui ne s'appelait point de mon nom : me voici, me voici. Au lieu du buisson croîtra le sapin, et au lieu de l'épine croîtra le myrte. Le désert et le lieu aride se réjouiront, et la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme une rose.»

Quand nous pensons aux difficultés que nous rencontrâmes dès le début de notre ministère, à l'indifférence des indigènes pour la bonne nouvelle du salut, à la marche lente de l'œuvre, aux obstacles de tous genres contre lesquels nous avons eu à lutter, et que nous voyons maintenant les membres de notre Eglise plus que doublés dans un seul jour, il y a plus de gratitude dans nos cœurs envers le Seigneur que nous ne pouvons en exprimer. « Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits.»

Outre les quarante-cinq néophytes ci-dessus mentionnés, il y en a un autre à qui nous administrâmes le sceau de l'alliance de grâce, quinze jours auparavant, le croyant à l'article de la mort. Maintenant, il est presque rétabli.

Parmi nos nouveaux communiants, il se trouve deux fils de Lepui, Mantjes et Petrus. Ils sont tous les deux très-intéressants; un changement très-remarquable s'est opéré en eux. Ceux qui les ont connus dans leur état d'ignorance, ne pourront maintenant voir en eux que des hommes nouveaux, régénérés par la puissance de l'Evangile, et désireux de faire du bien. Mantjes, dont l'orgueil était insupportable, et qui regardait ses semblables d'un œil de dédain, est devenu humble et sociable. Sa conduite déréglée est réformée. De féroce, violent et emporté, il est devenu modéré et traitable; il aime à parler

du Sauveur en qui il a trouvé la vie. Quant au caractère de son frère, qui naturellement est plus doux, plus aimable et plus flexible, tenant en cela de son père, la grâce du Seigneur l'a épuré aussi en lui donnant une nouvelle empreinte de bonté et d'énergie. Ils sont tous les deux des monuments frappants de la puissance de la prédication de la croix, et font la joie de leurs parents, qui désirent de voir tous leurs enfans convertis avant de quitter ce monde.

Leinchue, l'un de nos néophytes encore, est un chrétien simple et humble. Je ne pourrais pas mieux vous le faire connaître qu'en vous disant de quelle manière il a été gagné à l'Evangile. Il m'a raconté lui-même sa conversion, comme suit : « Au commencement de 1842, le sermon que vous prêchâtes sur ces paroles : « Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il faisait la perte de son âme? ou que donnerait l'homme en échange de son âme? » produisit sur moi une très-grande impression. Dès lors je pris la résolution de m'occuper du salut de mon âme; car je me disais : Leinchue, tu n'as pas beaucoup de bien; mais en aurais-tu davantage, il faut que tu meures un jour. Si tu ne cherches pas des biens plus précieux et plus permanents, tu seras réduit à une pauvreté épouvantable et éternelle. Ma conviction était alors telle, que je ne comprenais pas comment il s'était fait que je fusse resté si longtemps étranger à la vérité et ennemi de Dieu. A mesure que je faisais des progrès dans la doctrine du salut, on aurait dit que des écailles tombaient de mes yeux, pour me laisser voir les richesses de l'amour de Dieu. Cependant Satan n'était pas content que sa proie lui échappât si facilement; un beau jour, il me dit : Leinchue, ne sais-tu pas que ton bétail est dans les champs, à la merci de tout le monde; que fais-tu ici? Si tu le négliges plus longtemps, on va se

moquer de toi, et bientôt aussi on va t'apporter la triste nouvelle que ton bétail est égaré. Alors, ne voyant pas que c'était un piège qu'il me tendait, et dans lequel j'allais malheureusement tomber, je me décidai à partir pour aller visiter mon bétail, comptant revenir bientôt, pour m'occuper de la seule chose nécessaire. Mais hélas, je me laissai facilement aveugler. Affligé de voir que mon bétail n'avait pas autant d'embonpoint que celui des autres gens, je me dis : c'est ta faute, et je me déterminai à en prendre soin moi-même et à lui chercher de nouveaux paturages, ne m'apercevant pas que mes bonnes dispositions s'évanouissaient. Tout à coup, à mon grand étonnement, je remarquai que mon bétail, au lieu de s'engraisser, dépérissait de plus en plus, sans que je susse à quoi en attribuer la cause. Mon bétail commença à mourir dans les paturages où celui des autres s'engraissait. Mes bêtes à cornes étant enfin presque toutes mortes, je revins à la station avec des sentiments tout autres que ceux que j'avais lorsque je m'en absentai. A peine étais-je de retour, que mes deux enfants et moi tombâmes malades, et, après une courte maladie, l'un de mes enfants mourut. Confondu et humilié par cette conduite mystérieuse de Dieu, dans l'amertume de mon âme, je m'écriai : Seigneur, tu viens de m'enlever tout ce qui captivait mon cœur et m'éloignait de toi ; me voici, prends-moi à toi, et fais de moi ce qu'il te plaira ; que si je suis pauvre, dans ce monde, comme Lazare, que du moins je sois riche comme lui dans l'autre. C'est de cette époque, Monsieur, que date ma conversion et mon retour au Sauveur. Quoiqu'il ne me reste rien, les grâces et les bénédictions que Dieu a répandues dans mon âme, sont pour moi le centuple de tout ce que je possédais. Comme Job, « je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il demeurera le dernier sur la terre ; et, qu'après que ma peau aura été

détruite, je verrai Dieu de ma chair. Je le verrai moi-même et mes yeux le verront et non un autre. »

Je me résume, Messieurs, et je termine en vous disant que tous les renseignements que vous auriez aimé trouver dans cette lettre, vous les trouverez bientôt dans le Rapport annuel de la Conférence, qui vous sera expédié dans le courant du mois de mai prochain.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE.

Travancore : Obstacles et progrès — Mysore : Bienveillance du Rajah.—Lettre d'un officier anlais.—Etat des femmes.—Heureuses dispositions de plusieurs enfants. — Cote de canara : Mission de Bâle. — Progrès. — Vive opposition.— Vues pour l'avenir.

L'excursion que nous avons faite le mois dernier dans l'île de Ceylan, était nécessaire. Nous ne pouvions pas nous refuser à visiter cette belle île, et une occasion naturelle nous en était fournie; nous n'avions qu'à nous détourner tant soit peu de notre route. Nous repassons le golfe de Manar aujourd'hui; du district de Tinevelly, où le Seigneur opère des choses si réjouissantes, nous nous transportons dans le Travancore en traversant la chaîne des Gates méridionales. Travancore et Tinevelly sont peut-être aujourd'hui les deux portions de l'Inde les plus favorisées sous le rapport de l'Evangile. Sur cette côte de Malabar, si célèbre dans l'histoire du monde et de l'Eglise, sont semées des sta-

tions, comparativement très-rapprochées et très-importantes : Travancore, Quilon, Alepie, Cottayam, Mavelicare, et Cochin, sont les principales ; elles appartiennent les unes à la Société des Missions épiscopales, les autres à la Société des Missions de Londres ; ces deux Sociétés travaillent depuis longtemps à côté l'une de l'autre, sans autre rivalité que celle de la charité et du zèle. L'évêque de Calcutta a visité, il y a quelque temps, les stations de la Société des Missions épiscopales ; son chapelain a donné sur cette visite pastorale, quelques détails dont nous allons profiter.

10 *février* 1843. Mavelicare.—Il n'y a pas longtemps que ce poste a été occupé ; M. Peet le visita en 1837 pour la première fois. La Société avait depuis longtemps désiré de fonder une station dans cette ville, à cause de sa population et de sa situation. Mavelicare était autrefois le siège du gouvernement et un lieu fort célèbre, même aujourd'hui on l'appelle l'œil de Travancore. Cette ville contient beaucoup d'habitants appartenant aux plus hautes castes du pays. A peu de distance, se trouvent vingt-et-une églises syriennes, et d'après le reçensement de 1837, la ville seule renferme une population de plus de 60,000 âmes. Les parents les plus proches du Rajah de Travancore restent ici ; on sait du reste que selon l'étrange loi de ce pays, ils ne peuvent point arriver au trône. Comme la ville était autrefois la capitale du royaume, les temples sont dans un état fort prospère, et un nombre considérable de brahmines sont logés et nourris aux frais des habitants. Les avantages du lieu, puis la décision prise par le Comité d'annonçer aux païens l'Evangile que les Syriens rejetaient, décidèrent les missionnaires en 1838 à fonder la station projetée. Les missionnaires furent d'abord persécutés par les petits princes païens, et les hommes influents du pays. La persécution fut endurée

avec douceur, mais lorsque l'œuvre naissante fut en péril, le missionnaire Peet s'adressa au Rajah lui-même, pour être protégé contre ses ennemis. Malgré leurs artifices, ceux-ci furent obligés, à leur grand déplaisir, par leur souverain, paien comme eux, de laisser le missionnaire continuer son œuvre en paix. C'est ainsi que Satan quelquefois est opposé à lui-même, et que son royaume ne peut point subsister.

« L'un des principaux obstacles que le missionnaire rencontre maintenant, est l'état de dégradation dans lequel sont tombés plusieurs Syriens du voisinage. Les païens sont si corrompus, qu'ils ne connaissent point les liens du mariage. Ce désordre n'est pas seulement toléré, mais il est hardiment justifié sous un prétexte religieux. Ce fâcheux entourage a nui aux Syriens, la plupart d'entre eux sont presque sans religion ; sous beaucoup trop de rapports, ils se sont mêlés aux païens et ont appris leurs vices ; et comme avec tous ces vices ils portent le nom de chrétiens, leurs cœurs, humainement parlant, sont encore plus inaccessibles à la vérité que ceux des idolâtres.

« Au milieu de ces difficultés, la cause de Christ a pourtant fait des progrès. A la fin de l'année, c'est-à-dire, dès l'été de 1839, une Eglise de trente membres avait été formée; aujourd'hui on compte dans le district quatre petites Eglises composées de trois cents adultes convertis ; deux ou trois milles personnes bien disposées reçoivent une instruction chrétienne. Cent-vingt chrétiens s'approchent de la Table sacrée. C'est principalement parmi les païens que le Seigneur a choisi ses enfants. Je n'ai jamais vu d'auditeurs plus attentifs que ceux auxquels l'évêque a aujourd'hui annoncé l'Evangile. L'école de filles sous la direction de la femme du missionnaire compte vingt-une élèves. Une belle église gothique a dernièrement été élevée ; une partie des frais ont été payés par un généreux

bienfaiteur. Elle contiendra de huit à neuf cents personnes, et sera pour la station un ornement et un moyen nouveau d'annoncer l'Evangile.

13 *février* 1844. Cottayam. « Nous arrivâmes dans cette charmante ville le samedi dans l'après-midi. Il y a ici quatre missionnaires. L'un d'eux est spécialement chargé de la presse ; il a eu dernièrement la grande satisfaction d'achever la traduction des Saintes-Ecritures en Malayalim. C'était un grand travail , mais un travail qui trouve sa récompense dans son utilité même, car il met l'un des plus grands bienfaits que Dieu aie pu accorder aux hommes à la portée des habitants actuels et futurs du Travancore. L'évêque prêcha hier à une nombreuse assemblée d'indigènes dans l'église gothique qui a été bâtie il a peu de temps. Si l'on excepte l'église du Port, à Calcutta, et l'église de Christ à Cawnpore, cette église ci est la plus élégante et la plus jolie de toutes celles que j'aie vues dans l'Inde. Le plan en a été dressé avec beaucoup de goût par le missionnaire lui-même ; on sent en entrant ce besoin de recueillement que produit toujours le genre gothique pur. Il y a très - peu d'ornements dans cette église, sa beauté consiste dans la netteté de ses formes et l'exactitude de ses proportions. Aucun Catanar ne se rendit au culte ; peu de Syriens, je crois, y assistèrent. Sous ce rapport les choses paraissent fort changées depuis la dernière visite de l'évêque.

« L'examen du collége syrien fut satisfaisant quoique rapide ; il roula sur le Nouveau-Testament grec, et d'autres sujets généraux. Les élèves sont au nombre de sept dans la première classe, et au nombre de quarante dans l'école qui sert à former cette classe. Le collége possède une riche librairie. Toutefois aussi longtemps que l'Eglise syrienne restera dans le déplorable état où elle se trouve, cette institution ne peut guère s'étendre. Elle

serait plus prospère qu'elle n'est si les prêtres syriens voulaient profiter des avantages uniques qu'elle leur offre, pour s'instruire et se rendre capable de servir et d'honorer leurs Eglises. Au reste, les autres travaux de nos frères prospèrent sous la bénédiction de Dieu. Puisse le Seigneur faire luire sa lumière dans ces lieux, et éloigner les obstacles qui empêchent son saint Evangile de se répandre, et son saint nom d'être glorifié. »

C'était une pensée assurément bien chrétienne et bien sage, que celle de fonder au milieu de cette Eglise syrienne, aujourd'hui si dégradée, un collége où ses ministres pussent aller puiser les lumières et la piété. Il est triste de penser que ceux-ci, soit paresse, soit préventions, soit orgueil, ne profitent pas comme ils le devraient de ce moyen précieux et unique de culture et de vie. La conduite des prêtres Nestoriens dans la Perse est bien différente. Convaincus de leur infériorité morale et intellectuelle, ils profitent, avec empressement et reconnaissance, des moyens d'instruction que les missionnaires Américains leur offrent, et le réveil a commencé par eux. L'Institution de Cottayam a une grande importance, bien qu'elle n'ait point encore reçu tous les encouragements qu'elle mérite; elle contribue déjà, et elle contribuera davantage à l'avenir, à former un clergé indigène dans l'Inde, et c'est là le grand besoin de ce pays, et de tous les pays. Un missionnaire, qui a travaillé longtemps au milieu des Eglises syriennes, écrivait à l'un de ses amis:

« Je suis le plus ancien missionnaire au service de la Société des Missions épiscopales; je suis entré dans ce champ de travail en 1816. Quand je reporte mes regards en arrière, et que je vois le peu que j'ai fait, je me sens profondément humilié. La faiblesse de ma foi est sans doute la cause du peu de fruit que je vois. Les *promesses du Seigneur sont oui, et amen* en Jésus-Christ, et *celui*

qui a promis est fidèle. Je ne puis cependant m'empêcher de rappeler trois objets importants que le Seigneur m'a donné de mener à bonne fin, pendant le cours de ma vie missionnaire. Le premier est la traduction et l'impression de sa sainte Parole dans la langue malayalim; le second est encore la traduction et l'impression dans la même langue de notre incomparable et biblique liturgie, qui est maintenant en usage dans toute cette mission; le troisième est l'érection d'une simple et solide église, consacrée à la gloire du Seigneur. J'ai la confiance que mes autres travaux missionnaires n'ont pas été tout à fait vains, quoique je n'aie pas eu le bonheur d'en voir beaucoup de fruits. La divine semence que le Seigneur m'a fait la grâce de jeter en terre, portera tôt ou tard par sa bénédiction des fruits à sa gloire; ce sera peut-être lorsque j'aurai été retiré du champ missionnaire. »

L'église dont parle ce serviteur de Jésus-Christ fut ouverte peu de temps après. Les services eurent lieu en Malayalim. Cinq missionnaires étaient présents, et huit cents personnes assistaient à cette fête chrétienne. La sainte-Cène fut administrée à quatre-vingt-quatre communiants. L'évêque de Calcutta écrit : « Les missions pour les Eglises syriennes sont dans un état prospère ; j'ai prêché dans la belle église de M. Bailey (nom du missionnaire cité plus haut), la gloire de Travancore. Elle était toute remplie d'auditeurs très-recueillis. J'ai pris pour texte ces paroles de St. Paul, Col. III, 16 ; *Que la Parole de Christ habite en vous abondamment, avec toute sorte de sagesse.* L'assemblée se composait de 600 personnes. Alléluïa ! Qu'aurait dit Claude Buchanan en 1806, s'il avait prévu que trente-sept ans plus tard cinq églises anglaises seraient élevées ici, et remplies d'auditeurs attentifs ! »

Mavelicare a été appelé la tannière de l'idôlatrie.

Quelques profondes que soient les racines que la superstition a jetées dans cette ville, les missionnaires y comptent quatre congrégrations, et environ trois cents âmes sorties du milieu de l'Eglise syrienne servent Dieu en nouveau de vie dans une Eglise plus pure. D'autres, en plus grand nombre, ouvrent aussi les yeux et commencent à renoncer à des coutumes qu'elles ont jusqu'ici révérées ; elles cessent de prier pour les morts, et d'adorer les images. Quelle que soit l'ignorance de l'Eglise syrienne, les missionnaires lui ont déjà fait beaucoup de bien. Puisse bientôt venir le jour où cette antique branche de l'arbre chrétien, aujourd'hui flétrie par les vents, et brisée par les orages, reprendra sa vigueur première, et vivifiée de nouveau, portera des fruits comme dans ses premiers jours.

A quelques lieues de Mavelicare a été dernièrement fondée une station, dont nous voulons dire un mot. Son nom est Mallapalli. C'est un village au milieu des forêts, à environ cinquante milles des côtes, sur les montagnes de Travancore. La vie civilisée arrive à peine jusque là. Plus loin, et tout autour, l'énorme éléphant et le tigre sanguinaire errent nuit et jour, cherchant leur pâture ou leur proie. Sauvages autant qu'eux, et presque aussi redoutables, les habitants du village vivaient inconnus dans leur retraite. Cette vie rude, grossière, cet isolement, cette ignorance les avaient du moins mis à l'abri des préjugés qui ferment, en général, le cœur des Indous à la vérité. L'Evangile a retenti dans ce lieu solitaire, la lumière a brillé dans cette vallée de mort, le désert s'est réjoui et le lieu aride a fleuri comme la rose. Un missionnaire s'est présenté au milieu de ces hommes durs, mais francs et simples, et deux cents personnes se sont réunies autour de lui ; elles sont pleines de foi et de zèle. Près de cinq cents roupies ont été données par cette Eglise

naissante pour l'érection d'un lieu de culte. Quelques souscriptions jointes à celle-là ont déjà permis d'ouvrir une chapelle ; tous les missionnaires de Travancore assistaient à la cérémonie ; les habitants s'y trouvaient presque tous ; un frugal repas fut pris en commun par six cents indigènes, heureux de connaître l'Evangile, et de voir s'ouvrir une église où il va désormais être prêché. Bien des villages civilisés dans le Travancore ont rejeté le message du salut; les serviteurs du Père de famille s'en sont allés dans les carrefours et sur la place publique, et la maison a été toute remplie. C'est ainsi que dans le royaume des cieux, les premiers sont les derniers, et les derniers sont les premiers.

Les ouvriers de la Société des Missions de Londres ne travaillent pas sans encouragements et sans succès. Leurs troupeaux s'accroissent, leur influence s'étend. Dans les montagnes, le réveil continue et se propage. Pauvres, esclaves même, les habitants sont bien disposés, ils aiment l'Evangile qui les fortifie et les console. Malheureusement les lieux de culte manquent ainsi que les évangélistes. Il est une caste qui vit sous l'opprobre; les autres castes, même les plus basses, ne la regardent qu'avec mépris et dégoût. Ses membres restent isolés; ce sont des parias parmi des parias; une loi leur défend de s'approcher de tout membre d'une autre caste quelle qu'elle soit; lorsqu'ils voient arriver un homme qui n'est pas soumis à la même flétrissure, ils doivent fuir à l'avance et se cacher dans des buissons; malheur à eux s'ils ne fuient pas ou ne fuient pas à temps; ils souillent à distance un voyageur orgueilleux, qui se venge par de cruels châtiments. Il n'est pas rare d'entendre sur la route publique le brahmine arrogant avertir les voyageurs de son arrivée, pour les empêcher de le souiller par leur approche. A ces hommes, que la société repousse et mé-

prise, les missionnaires ont parlé d'un Dieu d'amour et de miséricorde; ils les ont relevés à leurs propres yeux, et ils ont eu le bonheur de les trouver attentifs, dociles, semblables à un terrain bien préparé par la douleur et les humiliations. Plusieurs familles ont été admises dans les troupeaux des missionnaires; les autres écoutent, recherchent, se préparent à entrer dans le royaume des cieux. Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu, les cœurs brisés plutôt que les âmes orgueilleuses, les péagers plutôt que les pharisiens, les parias plutôt que les brahmines.

Dans les troupeaux on remarquait plus de vie, plus de zèle, plus de besoin de recueillement et d'esprit de prière. Les nouveaux membres paraissaient fermes et résistaient fidèlement aux tentations qui les entourent. Ces tentations sont grandes. Ici, comme à Tinevelly, les partisans de l'idolâtrie déploient une grande énergie, et se montrent tour à tour, et selon les circonstances, violents et rusés. Les autorités sont ouvertement hostiles à la propagation des idées chrétiennes, et les officiers anglais, soit faiblesse, soit inimitié, favorisent la persécution plutôt qu'ils ne l'empêchent. La persécution est indirecte, voilée, mais réelle et fâcheuse. Ou bien on force les chrétiens à prendre part au service des pagodes, et par conséquent à s'associer à des actes d'idolâtrie, ou bien on les oblige à travailler sans compensation pour le gouvernement; on les inquiète, on les menace, on les traite avec partialité et avec injustice pour les décourager et les ramener à l'idolâtrie, et pour effrayer par leur exemple ceux qui se sentent disposés à embrasser l'Evangile. Ceci a son avantage; les troupeaux sont moins nombreux, mais plus vivants; on n'entre pas si vite, mais quand on entre, c'est pour rester. A la persécution s'ajoute la fourberie, et deux superstitions à la fois travaillent ou à retenir ou à

ramener les âmes que la grâce divine touche. A côté et en présence des missionnaires, s'élevèrent naguère deux imposteurs, aussi impudents l'un que l'autre. L'un prétendait tout simplement qu'il portait un dieu dans son corps; une divinité avait jugé à propos de le choisir pour sa demeure, et de déployer en lui le pouvoir de guérisons et de miracles. Grand étonnement et grande admiration du peuple; on accourt, on écoute, on croit, on propage la nouvelle, et bientôt dans deux lieux différents les deux fourbes ont une foule de partisans fanatiques. Les missionnaires publient un traité sur l'événement, mais on se récrie comme devant une impiété et un sacrilége, et le torrent est si fort, qu'il entraine plusieurs disciples des missionnaires eux-mêmes. A côté de l'indouisme est le catholicisme, presque aussi faux et beaucoup plus dangereux. Nous aurons plus tard l'occasion de dire un mot du catholicisme, ou pour parler plus exactement, du jésuitisme de l'Inde. On sait ce qu'il est au milieu des peuples chrétiens; qu'on juge de ce qu'il doit être au milieu des peuples idolâtres. Nous sommes heureux de le dire, l'une et l'autre superstition se détruisent par leurs excès mêmes. Plusieurs catholiques, qui du reste ignoraient parfaitement jusqu'à l'existence du Fils du Dieu, reçoivent maintenant une instruction chrétienne. Les grosses erreurs de l'indouisme, l'égoisme insatiable des brahmines frappent les gens qui ont quelque jugement et quelque droiture. Plusieurs familles abandonnent à la fois une religion aussi absurde et des prêtres aussi avides, et il se fait un mouvement continuel et régulier de Brahma vers Christ, et de la pagode païenne vers la chapelle chrétienne. Les transfuges du paganisme et de l'idolâtrie deviennent plus nombreux chaque année; la verge du magistrat a beau se mettre en travers, la foule passe, et le torrent renverse l'obstacle. Ce n'est pas un changement de cœur, c'est un change-

ment de religion, mais Dieu se sert souvent de celui-ci pour produire celui-là.

Dans le royaume de Mysore, où nous nous transportons maintenant, en dirigeant nos pas vers le nord, il semblerait que l'autorité doit être hostile aux idées chrétiennes et européennes ; car ce royaume, on le sait, conquis l'un des derniers, opposa une vive et courageuse résistance aux armes anglaises. Défendu par des princes vaillants, il combattit longtemps avec succès, et jusqu'à la fin avec gloire. Son dernier souverain s'ensevelit sous les ruines de sa capitale, et il périt avec la liberté de la patrie. Les chefs de Mysore furent longtemps les alliés de la France, qui avait le même intérêt qu'eux. Mais la France se retira, et l'Inde devint ce qu'elle est aujourd'hui. Malgré ces souvenirs encore récents de luttes glorieuses et de défaites sanglantes, le Rajah actuel de Mysore est animé des meilleurs dispositions envers les missionnaires, et loin de s'opposer à leur œuvre, il la favorise directement et efficacement. Jusqu'ici l'impression des livres était fort compliquée dans la langue canarèse; pour imprimer un court traité, il fallait plus de huit cent pièces de métal; les missionnaires ont trouvé le moyen de réduire les huit cents types à deux cents ; ils ont par là rendu au pays un grand service, en même temps qu'ils ont considérablement facilité l'une des branches de leur œuvre. Le Rajah a généreusement payé les frais des nouveaux types fondus sous les yeux des missionnaires. Il voit avec plaisir leurs livres se répandre, leurs écoles se multiplier dans ses états, et son esprit éclairé et libéral contraste heureusement avec celui de beaucoup de ses sujets. Ces heureuses dispositions sont peut-être dues en partie à la présence ou l'influence des officiers anglais établis dans le royaume. Nous l'avons fait remarquer plus d'une fois, les missionnaires ne trouvent pas toujours dans les

Européens des adversaires ou des obstacles; ils y trouvent souvent aussi des amis, des frères, qui les secondent très-activement quoiqu'indirectement; car autant une vie légère et corrompue chez les Européens nuit à leur influence, autant une conduite droite et pieuse y ajoute. L'un des officiers de l'armée de Madras a écrit les lignes qui suivent à la Société des Missions wesleyennes :

« Comme j'ai passé plusieurs années dans le royaume de Mysore, et que je l'ai traversé dans toute sa longueur et dans toute sa largueur, je suis instruit de tout ce qui s'y fait, et mon opinion bien arrêtée est, qu'il n'est dans l'Inde aucun pays où nous ayons lieu d'espérer plus de succès que dans celui-ci.

« Avant que ce royaume fut soumis à notre pouvoir, les brahmines s'étaient emparés de toute règle et de toute autorité, et ils exerçaient leur influence avec tant de tyrannie, d'oppression et de cruauté, qu'ils sont devenus haïssables à une grande partie de la population; et j'ai à peine besoin de dire que lorsqu'un peuple hait les ministres de sa religion, il n'est pas difficile de lui persuader que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. Au fait, je sais que beaucoup de personnes le croient déjà, mais retenues par le fâcheux lien de la caste, elles n'osent pas élever la voix contre l'erreur.

« Le Rajah et le général Cubban, le chef de la commission, sont très-favorables à l'éducation du peuple. Le premier a une grande école dans la ville de Mysore, sous la direction de l'un de nos missionnaires. Il a été si content des progrès des élèves, qu'il a donné une jolie et précieuse marque de sa satisfaction. Le second a dernièrement offert 50 roupies par mois aux missionnaires, pour des instituteurs, pourvu qu'ils se chargent d'inspecter eux-mêmes les écoles nouvelles. Dans plusieurs cas, cette offre a été déclinée; car les missionnaires se sentent si accablés

de leurs travaux actuels, qu'ils ne pourraient faire face à de nouveaux engagements. Puisque les chefs du gouvernement sont de l'opinion que le système adopté par les missionnaires est utile au peuple, bien que le gouvernement et le peuple lui-même sachent que le but de leurs efforts est la conversion des âmes, je pense que nous avons lieu d'espérer que l'instruction donnée par les missionnaires amènera le peuple à la connaissance du vrai Dieu et de son fils Jésus-Christ. Je puis rendre le témoignage, que ce moyen de répandre la vérité divine ne doit pas être attribué à quelque concession faite, ou à quelque expédient employé par nos missionnaires ; bien loin de cacher les doctrines chrétiennes, ils ont fait de la Bible la base de leur enseignement ; et nous savons bien que là où elle est lue, les absurdités du paganisme doivent bientôt tomber, comme cela s'est vu dans plusieurs endroits de l'Inde. Malheureusement, la Bible étant exclue des écoles non missionnaires, beaucoup de ceux qui y ont été élevés ont bien rejeté leur religion, mais ils l'ont remplacée par l'incrédulité.

« Comme notre Société compte déjà plusieurs stations dans le royaume de Mysore, savoir : Bengalore, Mysore, Goubi et Counghoul, je demande instamment que chacune de ces stations soit pourvue de deux missionnaires. Deux missionnaires tamules sont de plus nécessaires pour Bengalore. C'est l'une des plus importantes stations militaires ; en conséquence, on y trouve toujours plusieurs milliers de personnes qui parlent le tamule, quoique le canarèse soit, comme vous le savez, la langue du pays. D'autres postes très-importants manquent de missionnaires. Presque tous les surintendants et les officiers (anglais) de la Commission de Mysore, sont des hommes d'une piété sincère et favorables aux travaux des missionnaires ; ils ont, avec ces derniers, des relations intimes, ce qui a un grand

poids sur l'esprit des indigènes, et doit contribuer à faire préférer ce champ de travail à d'autres pays où, généralement parlant, les autorités ne sont pas aussi bien disposées. Comme j'ai fort à cœur l'œuvre des missions, j'ai pris la liberté de vous soumettre mes vues, et j'espère que, si vous ne pouvez pas les réaliser entièrement, vous recevrez du moins cette communication avec bonté.»

La Société des Missions de Londres, qui compte aussi plusieurs stations dans le royaume de Mysore, reçoit ici encore des encouragements dans ses travaux, et son œuvre avance, quoique lentement, à Bengalore, Mysore, Belgaum et Bellary. Le Rajah lui donne aussi des marques de sa satisfaction. Il offrit et il paya, il y a peu de temps, la somme de 500 roupies, pour l'érection d'une nouvelle maison de Missions dans la capitale de son royaume. Les princes indigènes, en général, sont animés des meilleures dispositions. Toutefois l'œuvre est fort difficile dans les écoles et ailleurs. Voici le tableau que fait des femmes de Bengalore et de l'Inde en général, l'épouse du missionnaire Shewell.

« Les préjugés des habitants du royaume de Mysore contre l'éducation des femmes, sont plus grands qu'on ne peut dire. En Angleterre, on voit tous les jours des changements et des innovations qui portent sur toutes choses ; les Indoux, au contraire, gardent toujours le même costume, la même nourriture, les mêmes usages, les mêmes occupations, les mêmes manières de penser et de s'instruire ; ils sont aujourd'hui exactement ce qu'ils étaient il y a trois mille ans. Faire, qu'on soit femme ou homme, quelque chose qui ne soit pas conforme aux coutumes reçues, paraît impossible. Ils croient fermement que les lois et les usages de leurs ancêtres viennent des dieux, et qu'il serait aussi insensé que coupable de chercher à s'en éloigner.

« Ils vivent dans des huttes de terre à peine assez hautes pour qu'on puisse s'y tenir debout; les portes sont si basses, qu'il faut beaucoup s'incliner pour entrer. Quant aux fenêtres, elles sont fort rares, et quant aux cheminées, on n'en voit aucune. Les cabanes, en Angleterre, sont supérieures à la plupart de ces huttes. Les indigènes, suffoqués par la fumée, en sortent souvent les yeux rouges et en toussant. Cependant rien au monde ne peut les persuader, quand ils bâtissent une hutte nouvelle, d'y placer une cheminée. Leur réponse à toutes nos instances est : « Ce que vous dites est bon pour vous ; mais notre manière est bonne pour nous. »

« La naissance d'un fils est regardée avec une joie et une satisfaction extraordinaires ; mais la naissance d'une fille est regardée comme un malheur. Cette cruelle distinction entre l'homme et la femme s'étend à toutes choses, même aux plus petites. Le garçon est caressé, bien élevé, aimé ; la jeune fille est méprisée et négligée ; esclave d'abord dans la maison de son père, puis dans la demeure de son mari, elle n'a d'autre emploi que celui de satisfaire aux besoins et aux désirs de l'autre sexe. Si, devenue femme, elle a des enfants, elle est l'objet de leur mépris et de leur tyrannie. Si elle est privée d'enfant, son sort est plus triste encore ; tout le monde la méprise, et elle est obligée de se retirer devant une ou deux rivales qui se succèdent l'une à l'autre et prennent sa place. Lorsqu'elle devient veuve, on lui rase la tête, on lui enlève pour jamais ses ornements; ses vêtements doivent être des plus grossiers, elle doit dormir sur le seuil tout nu, répéter tous les jours un certain nombre de prières, manger seulement une fois par jour et aussi peu que le fait un enfant de sept à huit ans ; elle souffre bien d'autres privations qui ne se présentent pas en ce moment à mon esprit. Comme les femmes dans l'Inde sont fiancées vers huit à neuf ans, et

n'ont jamais la permission de se marier une seconde fois, le nombre des veuves est presqu'incroyable.

« Cette triste condition des femmes vient de ce que les Indoux croient que la femme est une créature si vicieuse, que rien, si non cet esclavage, ne peut la retenir à sa place et l'empêcher de devenir insupportable par ses méchancetés. De là l'objection qu'on nous oppose quand nous voulons apprendre à une jeune fille à écrire ; elle ne se servira de cet art, nous répond-t-on, qu'au préjudice de son mari et de sa famille. Pendant longtemps rien ne pouvait persuader aux Indoux, qu'un mari n'avait plus une année à vivre, du moment que sa femme avait appris à lire. Les livres sacrés ordonnent de n'avoir ni confiance, ni affection pour la femme ; ils contiennent à son sujet des détails si grossiers et si dégoutants, qu'en les lisant, j'ai été obligé de m'éloigner de mon pundit (professeur) et de mes livres, pour aller dans ma chambre me soulager par des prières et des larmes de l'horreur et de l'angoisse dont j'étais remplie.

« Ceci peut vous donner une idée de leurs privations extérieures, mais le triste état de leurs esprits, la dureté de leurs cœurs, leur ignorance de Dieu, d'elles-mêmes, leur difficulté à comprendre les choses spirituelles, leur indifférence pour tout ce qui ne se rapporte pas à la vie présente, qui pourra les peindre ? C'est une rude et difficile tâche que celle d'enseigner l'Evangile à des personnes aussi abruties. Combien de choses n'ont-elles pas à apprendre ? Plusieurs, à cause de leur longue ignorance, peuvent à peine avoir deux idées sur des objets qui ne tombent pas sous le sens, et sont privées de toute curiosité comme de toute connaissance. Cependant quelques-unes sont des trophées de la grâce divine ; la Parole de Dieu les a éclairées, sanctifiées et sauvées ;

nous en avons quelques-unes dans notre petite Eglise de Bangalore, qui lisent et étudient chaque jour l'Écriture-sainte, et avec lesquelles nous goûtons les douceurs de la communion des saints.»

Ces dernières lignes prouvent que rien n'est impossible à Dieu; quelque dégradées qu'elles soient, les femmes peuvent être converties aussi bien que les hommes, et les filles aussi bien que les garçons peuvent sentir l'amour de Dieu. Madame Lechler écrit de la station de Salem : « Les circonstances qui ont accompagné le petit don que je vous envoie vous réjouiront, j'espère, comme elles m'ont réjoui. Nous venions de lire l'appel de M. Drew en faveur de la Chine, et nous sentions nos cœurs touchés. Désirant communiquer notre impression à nos chers enfants, nous leur demandâmes s'ils n'aimeraient pas faire aussi quelque chose pour la Chine; ils soutenaient déjà de tous leurs efforts la Société biblique, et les autres Sociétés établies ici. Immédiatement ils résolurent de donner pour cet objet un repas par jour; ils ajoutèrent que si nous leur permettions de travailler le soir, ils coudraient de petites robes et d'autres petits vêtements dont ils donneraient aussi le prix pour ne rien changer aux efforts qu'ils faisaient déjà. Ceci est un plus grand sacrifice qu'on ne le pense peut-être. Dans cette partie de l'Inde, manger est tout pour les indigènes; «Donnez-moi du riz, et je vous adorerai,» est une parole qui sort souvent de leur bouche.

«Nous ne pûmes permettre à nos chers enfants de donner un repas par jour, cela aurait nui à leur santé; nous leur permîmes de se priver de nourriture une fois par semaine seulement. Ils le firent. En travaillant avec eux et en ajoutant nos pites aux leurs, nous avons levé la somme de 25 roupies et 8 annas. C'est peu, sans doute, mais enfin

c'est beaucoup eu égard aux faibles moyens des enfants. Veuille Celui qui accepta la pite de la veuve, accepter aussi la pite de l'orphelin.»

« Ces petits progrès sont, nous l'espérons, des gouttes annonçant une pluie plus abondante. C'est certainement un signe réjouissant que de voir ces enfants, naguère plongés eux-mêmes dans l'idolâtrie, s'efforcer maintenant d'en retirer les autres. Ne pouvons-nous pas espérer qu'avant longtemps ils y travailleront d'une manière plus active, en annonçant eux aussi la bonne Nouvelle du Salut ? Trois enfants que nous avons baptisés dernièrement sont encore avec nous, et deux nous donnent beaucoup d'espoir. L'un apprend la charpenterie pour pouvoir plus tard pourvoir à ses besoins, tandis qu'il annoncera l'Evangile comme catéchiste indépendant. Il paraît devoir être industrieux et habile. Il apprend aussi l'anglais, qu'il aime fort. La seconde, car c'est une fille, se forme à l'état de domestique; elle était d'un fort mauvais caractère; maintenant elle montre des dispositions douces. Nous la croyons convertie, elle désire beaucoup s'instruire; les frais de son éducation sont payés par mes chers parents, aidés de quelques jeunes amis. (1) Nous avons aussi dans notre école d'orphelins, un garçon qui a été esclave, et un tout petit enfant dont les parents moururent du choléra, et qui a été retiré de la plus grande misère. En résumé, nous pensons que la semence commence à pousser et qu'elle portera des fruits à la gloire de Dieu.»

Nous pourrions ajouter d'autres détails à ceux là: plusieurs enfants sont morts dans les dispositions les plus

---

(1) Les chrétiens d'Angleterre et d'Amérique ont la bonne habitude de se charger de l'éducation d'enfants païens, à qui ils donnent un nom et un état et servent en quelque sorte de père et de mère.

Rédacteurs.

heureuses, et c'est dans les écoles qu'est la grande œuvre des missionnaires. C'est par les écoles qu'ils cherchent à conquérir à l'avance la génération nouvelle. Quant à la génération actuelle, elle est pleine de préjugés. La caste surtout, ce chef-d'œuvre du prince des ténèbres, arrête les âmes sur le seuil du royaume des cieux. Les missionnaires connaissent plusieurs hommes sincères, éclairés, convaincus aussi bien de la vérité du christianisme que de la fausseté de l'idolâtrie; ils ne fréquentent plus les pagodes, ils s'élèvent ouvertement contre les idoles et le culte qu'on leur rend, ils lisent, ils croient, ils aiment la Bible, et cependant ils ne sont pas baptisés; ils n'osent pas recevoir le baptême, parce que le baptême c'est l'opprobre, c'est la perte certaine, irrémédiable du repos et de l'honneur, des affections et des biens. Devant ce sacrifice suprême, ils hésitent, ils s'arrêtent, trop faibles pour le faire avec énergie, trop éclairés pour s'y soustraire sans remords. « On ne coupe pas tous les arbres d'une forêt à la fois, disait douloureusement l'un d'eux au missionnaire qui le pressait de choisir entre la vérité et l'erreur; laissez-moi me vaincre moi-même peu à peu, et briser, les uns après les autres, tous mes liens. » Des multitudes sont prêtes à renoncer à l'idolâtrie dont elles sentent la parfaite nullité, bien des brahmines suivraient le peuple, mais la caste est là, qui arrête les uns et les autres. « Nous sommes comme un troupeau, disent-ils, nous nous suivons et nous imitons les uns les autres; qu'une brebis saute dans un abîme, les autres y sautront aussi; nous de même; qu'on change, et nous changerons; qu'on s'obstine, et nous nous obstinerons. » Voilà comment pense et agit l'Indou. Si une fois une tribu, une province, un peuple, franchit hardiment la limite et foule la caste à ses pieds, des multitudes suivront l'exemple, et la caste ressemblera

à ces barrières qui ne résistent longtemps que pour céder ensuite facilement et pour toujours.

Il faut maintenant, et avant de suspendre sa marche, que le lecteur traverse de nouveau les Gates pour se transporter encore sur les côtes, et visiter d'autres lieux voisins de la mer. Entre le royaume de Travancore et Goa, tout le long de l'océan, se développe chaque jour une mission très-importante, quoique jeune encore. Ce pays, l'un des plus beaux de l'Inde, et qu'une ancienne tradition nomme l'héritage des brahmines, avait été négligé. Le brahminisme, le mahométisme, le catholicisme, celui de l'inquisition, régnaient paisiblement sur les superstitieux habitants de cette magnifique contrée, lorsque la Société des Missions de Bâle résolut d'entrer dans ce champ vierge. Nous avons rappelé les heureux commencements de cette mission, fort accrue aujourd'hui. (1) Ses stations sont échelonnées sur une étendue de pays très-considérable, puisque la plus septentrionale est à la hauteur de Goa, et la plus méridionale est peu éloignée du Travancore. En voici les noms : sur la côte, en allant du sud au nord, Calicut, Cananore, Tellitchéri, et Mangalore, la plus ancienne et la plus importante de toutes ; dans le haut pays, au milieu des Mahrattes de la province de Béjapour, Darwar, Houbly, Bettigherry, et Malasamudra. Les missionnaires étaient au nombre de dix-huit ; deux femmes européennes et neuf catéchistes indigènes les secondaient dans leurs troupeaux ; un nombre considérable de candidats se préparaient à reçevoir le baptême, environ quatre cents néophytes formaient le noyau de plusieurs Eglises naissantes ; plus de mille écoliers, grands et petits, reçevaient une instruction dont la Bible était la base. Les missionnaires avaient dès le

(1) Voyez XIVe année, pages 255 et suivantes.

commencement, commandé l'estime et le respect des européens, témoins de leur sagesse et de leur dévouement. Vraiment unis comme des frères et des collaborateurs, désintéressés autant qu'actifs, très-simples dans leur manière de vivre et d'agir, logés dans la même demeure et mangeant à la même table, n'ayant qu'une bourse, où chacun puisait selon ses besoins, appréciateurs très-intelligents des dispositions des indigènes, ils ont par leurs travaux obtenu des éloges qui auraient pu flatter leur vanité, s'ils n'avaient su que toute grâce excellente et tout don parfait viennent d'en haut. Ce qui les réjouissait plus que ces témoignages, d'ailleurs aussi sincères que bien mérités, c'était les fruits précieux de leurs efforts. Le Seigneur avait véritablement préparé le chemin devant eux, ils ne faisaient guère que répondre aux besoins déjà créés ; de l'un et de l'autre côté des montagnes les portes s'ouvraient, et la difficulté consistait à trouver assez, non pas de postes, mais d'ouvriers. Cet acceuil si empressé, et souvent si cordial, consolait la Société de Bâle du cruel arrêt qui venait de la frapper en l'obligeant à abandonner sa mission du Caucase. Encore aujourd'hui, stations, églises, écoles, missionnaires, néophytes, tout se multiplie, et cette mission, commencée en 1834 seulement, semble destinée à devenir l'une des plus bénies de l'Inde : non pas que l'œuvre ne soit difficile et l'opposition quelquefois très-vive. On jugera par quelques détails que nous pourrions multiplier, des obstacles que rencontrent les missionnaires.

Le missionnaire Gundert de Tellitcherry, écrit : « Mon catéchiste ayant été calomnié et accusé d'adultère, de la manière la plus injuste, par ces gens, je leur montrai à la fois l'indignité de cette calomnie, et l'abomination de ce crime; sur quoi, Indous et Mahométans me répondirent, que ce n'était point un péché, qu'ils avaient commis déjà plus de cent adultères, sans en avoir éprouvé de remords

de conscience; que selon la règle des castes chrétiennes, l'adultère était une chose défendue, comme pour eux, de manger de la viande de porc ou de vache. On se moqua de moi, et j'entendis même des paroles comme celles-ci : « qu'on me fasse seulement un signe, et je tuerai ce *sahib* (missionnaire).» C'est néanmoins au sein de ces populations dégradées qu'on a pu voir les prémices des travaux missionnaires, lesquelles, disent les serviteurs du Seigneur, remplissent nos cœurs de reconnaissance envers Dieu, sont notre joie et notre gloire, fortifient notre foi, et nous autorisent à espérer encore davantage. » « Nous travaillons ici dans un terrain bien ingrat, disait le missionnaire Greiner, quelque temps après son arrivée à Mangalore. Jamais encore le doux message de paix n'a été annoncé dans ce lieu. Rien même n'avait été préparé pour le recevoir dans ces contrées que l'on peut bien appeler l'école de Satan. Car où existe-t-il un vice qu'on ne retrouve pas ici, où se commet-il un crime qui ne se commette pas ici? Quelle est la chose en abomination à l'Éternel notre Dieu, qui ne se fasse pas ici? » — « Tandis que je me trouvais au milieu d'un grand cercle d'auditeurs, avec un catéchiste indigène, écrit un autre missionnaire, un brahmine m'apostropha, en me disant : « Pourquoi êtes-vous venu d'aussi loin nous apporter une fausse religion? » — « Es-tu sûr que notre religion soit fausse, répliquai-je? » — « Oui, répondit-il; car, depuis que vous êtes dans ce pays, nos dieux sont en colère, et la bénédiction a été ôtée de dessus nous. » — A ces mots, la foule qui nous entourait poussa des cris perçants; nous essayâmes de reprendre la parole, mais inutilement; les esprits étaient livrés à une trop grande excitation. Quelques brahmines couraient çà et là, comme des possédés, en criant de toutes leurs forces à la foule : « Criez, criez, » et aussitôt les hurlements de recommencer avec

plus de violence. Nous pensâmes que pour le moment le meilleur parti était de nous retirer, mais la populace nous suivit en nous jetant tout ce qu'elle pouvait ramasser, pierres, sable, fiente de vache, etc. Le jour suivant, forts de la protection de notre Dieu, nous fîmes une seconde tentative auprès de cette foule turbulente ; nous fûmes reçus avec des cris féroces. « Venez, disaient plusieurs voix ; écoutons ce qu'ils ont à nous dire de la part dele ur Dieu. » Et, en peu d'instants, nous nous trouvâmes au milieu d'une telle cohue, que non seulement nous ne pouvions plus parler, mais à peine respirer. De tous côtés nous étions assaillis d'une grêle de pierres, de sable, de coquilles de noix de coco, tellement épaisse, que nous avions de la peine à ouvrir les yeux. J'avoue que j'éprouvai d'abord quelque inquiétude, mais je pus m'adresser avec ardeur au Seigneur, et il me remplit de force et de joie; je pus ouvrir la bouche pour rendre témoignage à Celui qui est lui-même la source de la vie et de la félicité. Mon catéchiste Abraham rendit aussi fidèlement témoignage à Christ. Lorsqu'enfin nous pûmes nous retirer de là, le peuple nous accompagna, en faisant tomber sur nous un déluge d'ordures et d'autres objets. Une coquille de noix de coco m'atteignit à la tête, avec une telle violence que j'en perdis presque connaissance ; mais nous étions entre les mains du Seigneur.... »

Vous serez persécutés à cause de mon nom, mais *bénissez ceux qui vous persécutent*. Ces jours de trouble ne sont point perdus. Cette foule, semblable aux flots de la mer quand le vent les soulève et les brise les uns contre les autres, se calme enfin, et quand la tempête est passée, elle réfléchit et admire la patience et la charité de ceux qu'elle a pu frapper mais non irriter. Ces scènes mêmes où elle s'est emportée et où ils se sont contenus, où elle a persécuté et où ils ont béni, la convainquent mieux que

n'auraient pu le faire des discours prononcés avec liberté et écoutés avec attention. C'est pourquoi l'œuvre avance, même par les obstacles, et les brahmines s'affaiblissent même lorsqu'ils croient triompher. Ce qui dans l'œuvre des missions en général est le plus à craindre, ce n'est pas la persécution, c'est l'indifférence. Malheureusement les missionnaires la trouvent souvent sur leurs pas, et ils se plaignent bien plus de cet ennemi que de l'autre. Toutefois ils sont pleins de courage, et le Comité, qui les a envoyés, partage leurs désirs et leur espoir. Missionnaires et Société veulent aller en avant; ils veulent élargir le lieu de leur tente et étendre les rideaux de leur pavillon, allonger leurs cordages et fixer leurs pieux, c'est-à-dire, affermir leur œuvre et l'étendre. L'inspecteur Hoffman a écrit à un ami les lignes suivantes :

. . . « Cette mission ne doit être considérée que comme une œuvre qui commence, puisque l'existence de trois stations ne date que des quatre dernières années. Mais pendant ce court espace de temps, le Seigneur a répandu sur nos travaux des bénédictions extraordinaires, surtout l'année dernière, dans le courant de laquelle le nombre des membres du troupeau a doublé, et de 200 a été porté à 400. Le plus pressé est l'instruction et le développement du plus grand nombre possible d'instituteurs et de catéchistes indigènes véritablement convertis. Cependant, pour pouvoir réunir des jeunes gens dans un séminaire, il faut occuper le pays dans un cercle plus étendu encore. Les établissements d'éducation de Mangalore et de Tellichery contiennent soixante élèves; mais tous n'ont pas les dons nécessaires pour devenir de bons maîtres. Il faudrait augmenter et étendre l'institut de Tellicherry. Le nombre des stations sur la côte devrait être augmenté; Vingorla (1) et Honore

---

(1) Un peu au nord de Goa.

devraient aussi être occupés, afin d'avoir plus de relations et de communications avec le peuple, et d'obtenir un nombre plus considérable d'enfants propres à entrer dans un séminaire. Le manque seul de moyens pécuniaires met obstacle à l'occupation de ces différents postes.

« Mais tout ce qui a été fait jusqu'ici, ainsi que l'éducation des jeunes gens actuellement dans les colléges, sera un puissant moyen pour conduire et répandre dans les plaines et les vallées les eaux jaillissantes en vie éternelle, et mettre entre nos mains les contrées du Canara, du Toulou et du Malayalim. Avec trente bons catéchistes de plus, la Parole de vie retentirait avec beaucoup plus de force. Car, dans l'Inde, l'Evangile ayant à se frayer sa route au travers des épaisses forêts et des branches touffues et comme entrelacées de l'indouisme, n'avance que lentement. Cependant, par des efforts plus vigoureux, et par une coopération plus active de la part de nos compatriotes, par des prières plus soutenues et plus sérieuses de la part des fidèles, certainement nous verrions bientôt surgir, sur la côte occidentale de la presqu'île, un second Tinevelly. » — Dieu veuille hâter ce temps et accomplir ce vœu.

Autres détails sur Tinevelly.

Dans l'avant-dernière livraison de ce journal, nous avons donné sur Tinevelly des détails que le manque d'espace ne nous a pas permis de compléter. Nous reproduisons ici ceux que nous avions été obligés de supprimer, et le lecteur doit considérer les lignes qui suivent comme la continuation et la fin de l'article sur la province de Tinevelly. (1) Parlant des assemblées générales des dif-

---

(1) Voir cet article, pages 227 et suivantes.

férentes Sociétés religieuses que nous avons fait connaître, le missionnaire Schafter disait :

« L'année passée, elles eurent lieu le 5 et le 6 de janvier. Les chrétiens s'assemblèrent dans l'église qui, quoique très-grande, ne pouvait les contenir tous. Je voudrais que nos amis d'Europe eussent été présents. Ils auraient été charmés, je n'en doute pas, de voir ces figures, presque aussi noires que le charbon, brillant néanmoins de toutes les beautés de l'amour de Christ, unir leurs cœurs et leurs voix pour chanter les louanges du Sauveur ; puis ces vieillards et ces jeunes hommes, dont la plupart ont été idolâtres, et savent ce que c'est que de porter les chaînes de Satan, se lever les uns après les autres, célébrer la grace du Rédempteur qui les a affranchis de cette tyrannie, et exhorter leurs frères, par des discours pathétiques, à combattre le bon combat de la foi et à soutenir de leurs dons et de leurs prières toutes ces Sociétés qui ont pour objet l'avancement du règne de Christ et le bien de leurs compatriotes. L'un d'eux prononça à peu près ces mots : « Les ennemis nous persécutent et nous serrent de près ; aux armes, chrétiens !.... et quelles armes ? Je n'en vois point !.... Notre capitaine nous aurait-il laissé sans armes au milieu de nos ennemis ? — Aux armes, chrétiens !.... L'amour de Christ est votre camp ; la foi votre bouclier, la parole de Dieu vos javelots et votre épée. » Pendant l'année 1841, les chrétiens de Tinevelly ont donné 4,000 roupies ou 18,000 fr. pour les différentes Sociétés qu'ils ont fondées ; ce sont les prémices de leur foi, ce sont *les fruits de la première saison.* »

Quel que soit l'acharnement d'un grand nombre de païens à soutenir une religion vieillie, il ne faudrait pas croire que celle-ci trouve partout le même attachement et excite dans tous les cœurs les mêmes passions.

Cet ébranlement général et puissant de l'idolâtrie dans l'Inde, que nous avons signalé ailleurs, on peut le remarquer dans la province de Tinevelly aussi, et le fait que nous allons citer en terminant cet article, montre que si les uns résistent avec colère jusqu'à la fin, les autres cèdent de bonne heure et sans peine. Dans un village au sud de Tinevelly, appartenant à un respectable brahmine, trois ou quatre familles s'étaient adressées à un catéchiste pour recevoir de lui l'instruction. Le brahmine l'ayant appris, assembla tous les habitants du village, et leur dit : « J'apprends que quelques-uns d'entre vous sont résolus d'étudier le Védas (livre sacré) des chrétiens. Je ne veux point de divisions ni de querelles dans mon village. Il ne faut pas qu'il y ait deux partis distincts. C'est pourquoi demeurez tous attachés à votre ancienne religion, ou bien attachez-vous tous en corps à la religion nouvelle. Si vous aimez mieux embrasser le christianisme, eh bien, faites-le ; je n'y mets pas d'opposition. Vous pouvez, si vous voulez, transformer votre temple en maison de prière; seulement, soyez tous d'accord pour cela.»

Les habitants du village appelés à se prononcer sur le choix d'une religion, votèrent à l'unanimité, bien qu'ils fussent deux cents, l'introduction du christianisme au milieu d'eux; ils appelèrent un catéchiste pour être instruits par lui, détruisirent leurs idoles, évaluées à 200 roupies, et d'une pagode jusqu'alors consacrée au culte du diable, firent un temple consacré au culte du vrai Dieu. On pense bien que nous n'approuvons pas cette manière de commander à un peuple de rejeter ou d'embrasser en masse une religion quelconque. Les conversions religieuses ne doivent pas se décider à la pluralité des suffrages ou des voix, et les princes de ce monde n'ont le droit ni de les commander ni de les défendre ; ce fait montre seulement, qu'il est des lieux et des cœurs où

l'idolâtrie ne trouve plus d'appui, et que les âmes se placent en foule sous l'influence de l'Evangile. Souvent elles ne savent ni ce qu'elles quittent, ni ce qu'elles recherchent ; la lumière dont elles s'approchent, sans trop la connaître, dissipera leur ignorance, et Dieu bénissant ces cœurs ignorants, mais travaillés, leur donnera plus qu'ils n'ont su demander et attendre.

VARIÉTÉS.

Deux vœux singulièrement accomplis.

On a dit de l'Orient que c'est le pays des prestiges; il faut dire de l'Inde que c'était le pays des folies. On trouve peut-être dans cette contrée plus d'extravagances que dans le reste du monde.

Un brahmine de Bénarès, désirait vivement, mais en vain, depuis plusieurs années, avoir un enfant. L'Indou attribue les épreuves de cette vie aux péchés d'une existence précédente, pendant laquelle il était peut-être cheval ou chien, tigre ou agneau, mendiant ou prince. Triste de n'avoir pas d'enfant, triste de la faute à laquelle il attribuait cette épreuve, le brahmine fit à un dieu ce vœu singulier, que si un fils lui était donné, il entreprendrait sur son dos le voyage du cap Comorin. Il s'agissait tout simplement de traverser l'Inde dans toute sa longueur, et de parcourir une distance qui, à vol d'oiseau, est au moins de quatre cents lieues. Cela était fort bizarre; c'est pour cela que le brahmine espérait toucher le dieu; car les dieux indous veulent toujours quelque chose d'extravagant dans la piété. L'enfant nâquit. Grande joie du père; trop grande, peut-être,

car il oublia, dit-on, sa promesse. Heureux chez lui, il y resta ; le dieu se vengea, assure-t-on encore ; l'enfant devint aveugle. Le père partit, l'enfant recouvra la vue. Pendant le voyage, il fut d'un grand secours à son père. Chaque matin le voyageur entourait son corps de vêtements épais, puis il se roulait sur terre jusqu'au village où il avait arrêté de passer la nuit. Un éventail à la main, son fils le suivait pas à pas, et rafraîchissait incessamment sa figure brûlante. Le reste de la famille venait ensuite sur un chariot. Le brahmine parcourait péniblement une lieue ou une lieue et demie par jour. Arrivé au village le soir, il se redressait et allait présenter ses adorations aux dieux. Il ne pouvait traverser les rivières en se roulant, il les traversait comme tout le monde ; mais une fois sur la rive opposée, il se roulait en suivant ou en remontant le courant de l'eau, de manière à compenser la distance parcourue à pied ou en bateau, puis il continuait sa route. L'admiration du peuple était grande ! Quelle âme courageuse, s'écriait-on sur toute la route ; et des multitudes venaient, musiciens en tête, regarder, louer, encourager le pélerin fatigué et enorgueilli ! Il y avait neuf ans et trois mois qu'il était parti de Bénarès, et il n'était point encore arrivé au cap Comorin. Il ne s'agissait pas du reste d'y parvenir seulement ; une fois arrivé, le brahmine doit planter un arbre, attendre que cet arbre porte des fruits, en offrir au dieu, puis il doit revenir à Benarès par un autre chemin, comme il en est parti, c'est-à-dire, en se roulant sur son dos. Il paraissait fort, mais il avait quarante ans ; peut-être sera-t-il appelé à rendre compte à Dieu de cette folie, avant de l'avoir achevée. Mais il ne devra pas en répondre seul ; les chrétiens doivent se la reprocher aussi. Qui nous dit que s'il eût connu le sacrifice de Jésus-Christ, cet homme aurait songé à ce moyen extravagant d'expier ses fautes ?

Un autre Indou avait aussi, mais cette fois dans le sud de l'Inde, désiré avoir un héritier; père de plusieurs filles, c'était un garçon qu'il demandait aux dieux, car dans l'Inde, on l'a vu, les filles sont un embarras plutôt qu'un avantage. Il fit vœu de bâtir un temple de 25 à 30,000 francs. Il le bâtit; mais lorsqu'il fut question de le consacrer, les brahmines déclarèrent qu'il fallait d'abord purifier le village de tous les péchés qui le souillaient. La chose n'était pas facile. Il fallait trouver un homme saint, c'est-à-dire, un brahmine qui voulut bien se charger de tous les péchés, en accepter la responsabilité et le châtiment. Il est vrai qu'il ne tenait qu'à lui de se débarrasser du fardeau. Il n'avait qu'à aller à Bénarès en traversant toute l'Inde, et qu'à se purifier de ses souillures dans les eaux sacrées du Gange, qui laveraient, disent les Indous, tous les péchés du monde. Ce qui importait aux brahmines, c'était qu'un homme prit les péchés du village; s'en délivrer ensuite, était son affaire, et ils ne s'en inquiétaient pas. Bien des recherches furent faites, bien des brahmines furent priés, sollicités. La tâche était peu agréable; personne ne voulait s'en charger. Un malheureux jeune homme fut trouvé; il n'avait ni père, ni mère, ni appui d'aucune sorte; on lui promit argent, mariage avantageux, tout ce qu'il pouvait désirer; il s'engagea. Au jour fixé, il parut au temple; avec les ciseaux, on lui coupa les cheveux de manière à faire une croix sur sa tête. Des taches noires, représentant sans doute des péchés, furent faites sur toute sa figure; une guirlande de fleurs, semblable à celle qu'on met sur les prisonniers, fut placée sur son cou; puis les gens du village apportèrent leurs balais et leurs pantoufles, considérées comme les choses les plus souillées, et les lui jetèrent aussi sur le cou. Chargé enfin de tous les péchés, le jeune brahmine fut battu et chassé du village.

Il lui fallait aller à Bénarès déposer son fardeau. Ce

qu'il avait déjà souffert avait épuisé ses forces ; il ne savait pas le chemin de Bénarès, et il n'avait d'ailleurs pas d'argent pour se mettre en route ; effrayé, il prit la fuite, et alla chercher un refuge dans son village. Il y fut battu de nouveau ; les gens furieux du danger que leur faisait courir la présence d'une victime chargée de péchés, le chassèrent sans pitié. Il se rendit dans un autre village ; même accueil. Meurtri, délaissé, épuisé de fatigue et de faim, une horrible mort se présentait à lui ; il revint encore dans son village, pénétra dans un temple du démon, s'y enferma, y mourut après s'être arraché la langue, sans doute dans les convulsions de la mort. L'affaire transpira, car les avides brahmines demandaient force argent pour payer les frais de la purification, tandis que la victime périssait de misère et de faim.

L'Indou qui avait fait bâtir le temple, tomba malade ; de l'avis de ses amis, il se rendit auprès d'un médecin indigène, âgé de plus de cent ans et fort célèbre. Le voyage était long ; le malade espérait quelques compensations à ses fatigues. Le vieillard ne voulut lui rien prescrire, ni même le voir ; il l'appela criminel, grand criminel, faisant allusion à la mort du jeune brahmine. A la fin, il lui dit pourtant que sa première femme lui avait donné la maladie pour détacher son cœur de la plus jeune. A son retour, le malade consulta un charlatan ; soit mauvais remèdes, soit excès de fatigue, il déclina et s'affaiblit jusqu'à ce qu'il expira. Ainsi son vœu ne servit qu'à lui faire prendre part à un péché dont il ne sut peut-être jamais trouver le pardon. Pourquoi le malade à sa dernière heure, pourquoi les brahmines, pourquoi les habitants du village n'ont-ils pu entendre cette parole de Jean-Baptiste : *Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde?*

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MÉKUATLING.—Lettre de M. Daumas, sous la date du 27 octobre 1843.

Mort d'un enfant de M. Daumas.—Mort de Mokao. —Etat de la station.—Heureuses dispositions dans les environs.— Baptême de dix-sept candidats.— Détails sur chacun d'eux.

Messieurs et très-honorés frères,

Lorsque je vous envoyai ma dernière lettre, j'étais bien éloigné de penser, que je devrais en commençant celle-ci vous annoncer la mort de notre enfant Eléonore. (1) Cette bien-aimée enfant nous fut enlevée de la manière la plus soudaine par le croup, au mois d'août dernier. Elle était entrée dans sa cinquième année depuis quatre mois et était ainsi arrivée à un âge fort intéressant. Elle commençait à remplir le vide que nous sentons par moments dans notre solitude. Dans nos jours de tristesse et de découragement une caresse, un sourire de sa part suffisait souvent pour dissiper nos préoccupations ; nous aimions à la suivre dans son développement, et nous espérions qu'elle nous serait une agréable compagne dans ce pays païen. La perte d'un enfant de cet âge est pénible

(1) Comme cette épreuve domestique a réagi sur l'œuvre, nous croyons devoir la mentionner, après avoir rapporté celle de M. Pellissier, page 282. *Rédacteurs.*

partout; mais dans la position où nous sommes, elle l'est davantage encore, car dans notre solitude la vie de famille est un petit monde où nous aimons à nons concentrer. Nous étions heureux de voir notre chère enfant aimée d'une affection toute particulière par les indigènes, qui lui apportaient tout ce qu'ils savaient lui être agréable. Que de fois je les ai vus se détourner en venant de leurs jardins pour nous rencontrer, et pour donner à notre enfant des cannes à sucre qu'elle aimait tant. Son nom était connu dans toute la tribu. Les chefs saluèrent sa naissance comme un événement heureux pour leurs sujets, et se rendirent auprès de nous d'une grande distance pour nous féliciter. Nous pouvons dire que nous n'avons pas été seuls à la pleurer; des centaines de personnes ont répandu des larmes sur notre chère enfant; les indigènes s'étaient attachés à elle d'une façon toute particulière, et ils aimaient à voir en elle une amie qui leur serait dévouée et consacrerait ses jours à l'éducation de leurs enfants. Elle s'est épanouie comme une fleur et fanée de même. Notre affliction est encore grande. La plaie que le Seigneur a faite à nos cœurs, quoiqu'un peu cicatrisée, s'ouvre par moment et saigne encore; chaque endroit dans les environs de notre demeure nous la rappelle, et son nom se présente de lui-même sur nos lèvres. Il nous semble encore lorsque nous nous promenons dans notre jardin que nous allons la voir paraître au contour des allées; mais nos yeux la cherchent en vain. Toutefois nous ne murmurons point, nous savons que notre enfant est plus heureuse avec le Seigneur qu'avec nous, et qu'elle nous surpasse en intelligence, en pureté et en félicité. Elle est dans les bras de son Sauveur, qu'elle aimait et auquel elle désirait aller, *quand il viendrait la chercher*. Quoique bien jeune, elle a vu que ce monde est un séjour de douleur, et le souvenir de son court pélérinage ici-bas ne fera qu'ac-

croître le bonheur dont elle jouit. La nouvelle de sa mort se répandit bien vîte dans la station et dans les environs, et la douleur fut générale. Nous la couvrîmes d'un vêtement blanc et l'exposâmes sur un petit sofa dans mon cabinet. C'est là que les naturels vinrent de toutes les directions lui dire un dernier adieu, et mêler leurs larmes aux nôtres. Frère Casalis, que nous avions fait chercher, arriva et fut pour nous comme un ange venu du ciel pour nous fortifier. Moletsané, qui demeure à cinq lieues d'ici, se rendit auprès de nous avec sa suite. Ce chef, qui avait dans sa vie massacré sans émotion des centaines de personnes, ne put retenir ses larmes lorsqu'il vit les restes de notre Eléonore ; il resta tout le jour assis devant la maison sans proférer une seule parole. Le dimanche 13 août les naturels se rendirent en foule dans la station pour assister à l'enterrement. Frère Casalis prit pour texte de son discours ces paroles du Sauveur : *Si vous ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* Ce sermon plein de vie, prononcé sur la tombe de notre enfant, auquel le prédicateur fit sans cesse allusion, fut écouté par des centaines d'âmes avec beaucoup d'émotion. Nous ne doutons pas que le Seigneur ne nous ait envoyé cette épreuve pour notre bien. Le ciel nous paraît plus désirable, un attrait nouveau nous y attire. Nous sommes aussi persuadés que nous avons été appelés à faire ce sacrifice pour l'instruction des païens qui nous entourent. Dans bien des circonstances nous les avions exhortés à la résignation : le Seigneur a voulu que nous leur parlassions par des faits. Nous leur avions aussi enseigné à avoir un grand respect pour les morts ; encore à cet égard nous avons dû leur être en exemple. Nous avons déjà la consolation de voir que la mort de notre bien-aimée enfant a produit des fruits ; deux catéchumènes, qui sont

entrés dernièrement dans la classe des catéchumènes, datent leur conversion du jour de son enterrement. Qu'il plaise au Seigneur de bénir cette circonstance solennelle pour beaucoup d'âmes!

Mokao, dont je vous ai raconté au long la conversion remarquable,(1) s'est aussi endormi au Seigneur. Au moment où il allait entreprendre un voyage dans les Maloutis pour se procurer du blé, il vint prendre congé de nous, et se recommander à nos prières. Ce fut pendant cette absence que Dieu l'appela à lui. D'après le témoignage d'un membre de l'Eglise qui l'accompagnait, nous avons eu la joie de voir que notre frère a continué à annoncer l'Evangile, qu'il savait être la puissance de Dieu en salut à tout croyant. Le matin du jour de sa mort il se retira, selon sa coutume, à l'écart dans les champs pour prier avant de se mettre en route. A peine était-il à un mille de l'endroit où il avait passé la nuit, qu'il tomba sur son côté, poussa un petit cri, et expira subitement sans prononcer une seule parole. Ses compagnons de voyage le croyant en défaillance seulement, restèrent à côté de lui jusqu'au soir. Voyant enfin qu'il était mort, ils se rendirent dans le kraal voisin pour demander quelques secours ; les naturels de l'endroit non seulement ne leur prêtèrent aucune asssistance, mais ils leur refusèrent une bêche pour creuser la fosse du pauvre Mokao. Les voyageurs se virent donc obligés, bien malgré eux, de laisser leur ami sans sépulture. Dès que nous fûmes instruits de cette triste circonstance, nous envoyâmes deux hommes pour enterrer soigneusement, si ce n'est le corps, du moins les os de notre frère décédé, qu'on pensait trouver dispersés par les oiseaux de proie ou les bêtes féroces. Mais quel ne fut pas l'étonnement de nos deux envoyés, de

(1) Voyez XVIII[e] année, pages 329 et suivantes.

voir le corps de Mokao parfaitement conservé, bien que plusieurs jours se fussent écoulés depuis sa mort. Ils l'ensevelirent sur les bords d'une rivière dans le pays des Bassoutos, où le Seigneur le ressuscitera au dernier jour pour le revêtir de gloire et d'immortalité.

A part quelques rixes survenues entre les Griquois et les Koranas, rien n'a troublé la paix parfaite dont nous jouissons; le Gouvernement anglais ayant pris possession de Port-Natal, nous avons lieu d'espérer que la paix durera longtemps encore. Un événement qui a eu lieu dernièrement, et qui a quelque importance pour ces contrées, ne contribuera pas peu, je l'espère, à les pacifier d'une manière définitive. Je veux parler du traité conclu par le Gouvernement anglais avec le chef Moshesh. Ce traité assure l'indépendance des stations missionnaires, menacées de tous côtés par les Boers venus de la colonie. Les indigènes devront bon gré malgré renoncer à leur vie nomade, et se grouper autour des stations, où ils peuvent attendre une protection sûre. Je ne puis pas cacher cependant la sollicitude que j'éprouve au sujet de la tribu des Bataoungs, dont le pays est presque entièrement occupé par les Boers. J'ai néanmoins la douce espérance que dans le voisinage de Mékuatling, une asssez grande étendue de pays sera accordée aux Lighoyas et aux Bataoungs, qui pourront ainsi se retirer auprès de nous, sans crainte d'être inquiétés par les Griquois et par les Koranas.

La station, j'ai la joie de le dire, prend plus de stabilité d'année en année. Les naturels semblent s'y attacher fortement, parce qu'ils y sont très-heureux. Ils ont continué à s'adonner à l'industrie, et ont ensemencé beaucoup plus de champs que les années précédentes. Le blé européen est maintenant mûr, et il y a une grande activité sur la station : les indigènes sont occupés à faire la moisson, et à battre le blé qu'ils recueillent en grande

quantité. Les petits enclos, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, ont été faits l'hiver dernier, et plantés de diverses sortes d'arbres fruitiers. Ces petits jardins, ainsi que les grands champs de blé caffre et de maïs, dont le devant de la station est couvert, présentent en ce moment un bel aspect, grâces aux pluies abondantes que nous avons eues cette année.

A tous ces bienfaits temporels, pour lesquels nous ne saurions assez rendre grâces à Dieu, et qui ne contribuent pas peu à la stabilité de cette station, sont venues s'ajouter des bénédictions spirituelles qui ont rempli nos cœurs de reconnaissance envers Celui qui ne nous abandonne jamais dans nos afflictions. Vous avez remarqué dans mes lettres, que j'avais beaucoup à déplorer l'état de mort dans lequel les environs de la station étaient plongés. Les efforts que je faisais de temps en temps pour distribuer aux indigènes le pain du salut paraissaient inutiles. Leur indifférence extraordinaire semblait neutraliser les coups redoublés qu'avec le marteau de l'Evangile nous frappions sur ces cœurs endurcis. Cependant j'allais en avant sans me décourager, sachant qu'un jour le Seigneur soufflerait de son Esprit sur ces os desséchés, et les ranimerait. Ce moment, après lequel j'ai soupiré pendant six ans, est arrivé. Le Seigneur a enfin commencé son œuvre dans notre voisinage ; nous la voyons gagner de proche en proche les villages environnants comme un incendie, et nous avons maintenant la douce espérance que ce pays, assis dans les ténèbres, verra bientôt une grande lumière. Quelle ne fut pas ma joie, il y a quelque temps, en me rendant chez Moletsané à l'occasion du malheur d'un de ses fils, tué par une chûte de cheval, de trouver les indigènes si désireux d'entendre l'Evangile. Auparavant, il était toujours plus ou moins difficile de les réunir; cette fois-ci, dès qu'on apprit mon arrivée,

hommes, femmes et enfants s'assemblèrent autour de la hutte du chef, pour entendre le message que j'étais venu leur apporter de la part du Seigneur. Quelle ne fut pas aussi ma satisfaction de voir après le service les gens se diviser en petits groupes pour essayer de lire avec le secours des indigènes de la station qui m'avaient accompagné. Le jeune homme, à l'occasion duquel je fus appelé, était un des fils de la première femme de Moletsané. Depuis quelque temps, il se rendait très-assidument le dimanche dans la station, et paraissait bien disposé. « Oh que ne m'est-il permis, disait-il un jour, de rester avec ma sœur! (1) Comme j'aimerais apprendre les choses que vous entendez.» Un dimanche que frère Maitin avait préché sur ces paroles : *Nous faisons les fonctions d'ambassadeurs pour Christ*, etc., le jeune homme rentra chez lui rempli des plus douces impressions. Pendant les veilles de la nuit, il se jeta plusieurs fois à genoux et pria à haute voix. Le lendemain matin sa grand'mère, qui couchait dans une hutte voisine, demanda ce qui l'avait fait causer toute la nuit. Le jeune homme lui dit ingénument. « Je priais ; voilà pourquoi vous m'avez entendu.» Etant monté peu de moments après sur un cheval fougueux, il fut jeté à terre dans un endroit plein de rochers, où on le trouva mort. On pouvait voir facilement que tous les gens étaient affligés de la perte que venait de faire leur chef ; néanmoins on n'entendit aucune lamentation publique selon la coutume des païens. Le sérieux et le calme les plus solennels règnaient partout. Les paroles que je prononçai furent écoutées dans le plus profond recueillement.

Il est très-réjouissant pour nous de voir presque tous les dimanches matins, le chef arriver avec une trentaine

---

(1) La femme d'Agasi, gendre du chef Moletsané.

de cavaliers. Des centaines d'Alphabets, de tableaux et de livres d'épellation ont été enlevés par les naturels, qui se sont mis de cœur et d'âme à apprendre à lire. Nous avons remarqué qu'en général ce désir à été dans ce pays le commencement de l'œuvre du Seigneur. Aussi j'attends beaucoup de ce qui vient de se passer sous mes yeux, et que nous n'avions pas eu encore le plaisir de voir. Déjà quelques âmes ont été réveillées et ont été admises au nombre des catéchumènes.

Les dix personnes dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre ont été reçues membres de l'Eglise du Seigneur; depuis leur baptême, elles se sont conduites d'une manière propre à nous encourager. *Isaac* et *Luc* (1) sont deux chrétiens éminents par leur piété. Eva est une femme âgée et aveugle, dont j'aurai à vous parler un peu au long plus tard; elle est pleine d'amour pour le Seigneur, et est un exemple édifiant parmi les fidèles. Esther est une jeune femme qui a été plus d'un an à notre service, et qui a une piété bien vivante. Sophie est la femme de Mokao, dont je vous ai entretenu plus haut. Je vous parlai d'elle en vous faisant le récit de la conversion de son mari. Un des membres de l'Eglise me disait un jour à son sujet: « C'est une femme d'une douceur rare; c'est par cette vertu qu'elle a gagné son fougueux mari à l'Evangile. Combien de persécutions elle a eu à supporter! Mais Dieu lui a donné la victoire. » (2)

---

(1) Luc a été dernièrement à Bossiou où il a passé cinq mois à scier avec un anglais le bois nécessaire pour la nouvelle maison de Moshesh. A son retour, frère Casalis m'écrivit: « Luc repart aujourd'hui, et je me fais un plaisir de rendre témoignage à son excellente conduite pendant tout le temps qu'il a passé ici. J'ai tâché de prendre soin de lui comme d'un de vos enfants dans la foi, et j'espère qu'il s'en retourne avec la paix du Seigneur. »

(2) Les noms de baptême des autres cinq indigènes sont: Jacob, Jean, Rachel, Marie et Ruth.

J'ai encore la joie de vous annoncer que je viens de joindre à notre Eglise sept nouveaux membres. Ils ont été baptisés le 17 de ce mois. Cette cérémonie eut quelque chose de très-touchant, et l'assemblée, qui fut nombreuse, reçut, nous l'espérons, une bonne impression. Notre cher frère Ludorf, qui était venu passer quelques jours avec nous, assista à cette solennité. Permettez-moi de vous donner quelques détails sur ces néophytes.

Marc Mokhabi est un homme d'une grande vivacité; il a acquis une connaissance très-étendue de la vérité, et a un don tout particulier pour la prière. Il me disait le jour de son examen, que le Seigneur a puissamment opéré en lui ; qu'il gisait avant sa conversion dans les plus profondes ténèbres, ne connaissant rien, et s'estimant un homme juste, tandis qu'il était un grand pécheur. « L'Esprit de Dieu, ajoutait-il, auquel l'homme ne peut s'opposer, m'a fait connaître mon état de corruption, et m'a montré que ce n'est qu'en croyant au Fils de Dieu que je puis être sauvé. Mon désir maintenant est d'être du nombre des imitateurs de Christ, et de le glorifier ici-bas !»

Abraham Ramakhale.—Il nous raconta une circonstance remarquable, que je ne puis m'empêcher de mentionner, pour nous montrer la bonté et l'amour de Dieu dans le temps de son ignorance. Lors des guerres qui dévastèrent ce pays, un parti de Bataoungs, harcelé par ses ennemis et dépouillé de tout bétail, s'en alla dans le désert chercher fortune. Abraham était du nombre. Après quelques jours de fatigue, le petit chef, découragé, prit la résolution de se détruire, et il engagea ses gens à l'imiter plutôt que de se laisser mourir de faim. On s'opposa fortement à son dessein, et on l'encouragea à avoir bon espoir, puisqu'il pourrait bientôt trouver du bétail. Dans cette attente, les voyageurs se mirent de

nouveau en route, et parcoururent les solitudes de la rivière Hart, où ils aperçurent une bande de Bushmen, conduisant un troupeau de bétail. Ils prirent la résolution de les attaquer et de braver les flèches de ces terribles ennemis. Après s'être reposés pendant la nuit, ils tombèrent à l'improviste, à la pointe du jour, sur les pauvres Baroas, et tuèrent un homme, en enlevant tout le bétail. Deux bœufs s'étant sauvés, ils se mirent à les poursuivre, mais ici ils rencontrèrent leurs ennemis, qui s'étaient mis en embuscade, et qui décochant leurs flèches empoisonnées, atteignirent Abraham à la poitrine. On le mit précipitamment sur un bœuf de charge, et on le conduisit au campement, où on croyait le voir expirer à chaque instant, une blessure de ce genre étant presque toujours mortelle. Le corps du blessé enfla extrêmement, « mais Dieu ne permit pas que je mourusse alors, nous disait-il, il veillait sur moi quoique je ne le connusse point, afin que j'entendisse l'Evangile, et que je me réjouisse dans l'espérance d'être sauvé !»

Ezéchiel Mathiba est un homme dont je vous ai parlé il y a longtemps, et qui au moment de sa conversion fut lié pendant cinq jours, parce qu'il s'était levé la nuit et avait dit aux gens de son village que l'Evangile est la vérité, et qu'ils devaient tous prier Jéhovah. Depuis lors cet homme a persévéré, et a fait beaucoup de progrès dans la connaissance de l'Evangile. Il nous disait le jour de son examen : « Avant d'avoir entendu la Parole de Dieu, j'étais un grand *prieur*. Orphelin de très-bonne heure, je cherchai un refuge chez les Makautas ; nous creusions des fosses, eux et moi, dans les gorges des montagnes ou le long de l'eau, puis nous les recouvrions soigneusement d'herbe. Tous les jours nous priions dans notre ignorance un être que nous croyions s'être créé lui-même, et nous lui demandions de

faire tomber beaucoup de gnous dans ces fosses. Nous étions si zélés à chercher la nourriture qui périt, que quelquefois nous la cherchions au péril de notre vie. Un jour je trouvai un lion qui traînait sa proie le long d'une rivière couverte de roseaux. Je lui enlevai l'animal qu'il avait dans ses griffes; le lion me considéra avec indifférence et me laissa faire. Oh! comme je vois que c'était Dieu qui me gardait dans ma folie, et rendait le lion féroce, doux comme un agneau!»

Marianne Liyaloang.—C'est une femme âgée qui s'est trouvée pendant sa vie dans les circonstances les plus douloureuses. A deux reprises différentes, elle fut faite prisonnière par les ennemis. La dernière fois ce furent les barbares Zoulas qui la prirent; ils lui refusèrent même un peu de nourriture, et la forcèrent à vivre de racines et d'herbes. Loin de son pays et de ses parents, et réduite à cette extrémité, elle passa les moments les plus pénibles. Maintenant en repassant sa vie, elle voit avec reconnaissance que le Seigneur veillait sur elle et l'avait adoptée pour la mettre au nombre de ses enfants.

Appia Mamontueri.—Abandonnée de son mari à cause de sa vieillesse, elle vint s'établir dans la station auprès de son fils, où elle a été amenée à la connaissance de l'Evangile, qui fait sa joie et sa consolation dans ses vieux jours. Elle racontait que se trouvant sur la rivière Enta avec deux de ses enfants, elle fut poursuivie de très-près par un lion, qui se détourna d'elle comme par miracle; circonstance dont elle se souvient pour rendre grâce à Dieu.

Eunice Matlan.—C'est une femme courbée sous le poids des ans. Sa conscience alarmée et une maladie qui la minait furent les moyens donc Dieu se servit pour l'amener dans la station, où elle a trouvé la perle de grand

prix. Elle disait un jour : « Que nous étions ignorants et malheureux ! Lorsque nous considérions les œuvres du Créateur, nous le faisions avec indifférence, ou bien nous expliquions les choses d'une manière qui nous amuse maintenant. En voyant le Soleil, nous nous écriions : qui est-ce qui a suspendu la lumière au firmament? A quoi tiennent les cordes auxquelles il est attaché de manière qu'il ne tombe pas? Maintenant nous avons été enseignés, et nous savons que toutes choses ont été créées par Jéhovah, qui les conserve et les soutient par sa main puissante. Ces œuvres magnifiques nous parlent à haute voix, nous les admirons et nous nous disons : il y a un Dieu : *morimo o teng.*»

Elisa Mopéti.—C'est une jeune fille de 18 ans environ, qui a été dans la classe des catéchumènes pendant près de quatre ans, et qui n'a jamais démenti sa profession. Elle est extrêmement sérieuse pour son âge, et animée d'une piété sincère et profonde. C'est l'une des femmes chrétiennes que nous connaissons le mieux, car elle a grandi avec nous. Ma femme l'a employée depuis notre arrivée dans ce lieu; nous n'avons jamais eu le moindre reproche à lui faire. Quelques jours avant son baptême j'appelai sa mère Marie Mopéti, pour lui demander quelques renseignements sur sa fille; je lui demandai si elle la trouvait obéissante, soumise et disposée à l'aider dans ses travaux. Elle me répondit : « Vous pouvez être assuré que s'il y avait quelque chose à dire contre la conduite de mon enfant, je vous le dirais, mais je n'ai que des éloges à lui donner ; elle est mon bras droit : je la respecte comme une mère dans la foi : c'est elle qui m'a décidée à venir habiter ici, en me disant : ma mère, ne reste pas dans les champs ; allons nous établir près de la *maison blanche* et nous serons heureuses. Tu n'as pas de mari ; il y a

quelqu'un là qui te fera du bien. C'est de cette manière que Dieu m'amena ici pour m'apprendre à le connaître et à le servir. »

Continuez, Messieurs et très-honorés frères, à vous souvenir de nous dans vos prières, ainsi que de l'œuvre que le Seigneur a confiée à nos faibles mains. Croyez moi votre toujours dévoué et sincèrement affectionné en Christ.

F. DAUMAS-COLANY.

STATION DE WAGENMAKER'S-VALLEY.—Extraits d'une Lettre de M. Bisseux, sous la date du 2 janvier 1844.

Besoin d'un Instituteur.—Baptême de trois adultes. Formation d'une Société de prévoyance.—Cession définitive de la station à la Société.

Messieurs et très-honorés frères,

Je n'ai aujourd'hui que peu de chose à vous dire, et ce que je vais vous raconter ressemble tellement à ce que vous savez déjà, que je crains fort que vous ne pensiez que j'intéresse peu mes lecteurs. Si quelqu'un d'entre eux se plaignant me disait : « Parlez-nous de l'extension du règne de Dieu, de conversions sur votre station et autour de vous, car ce sont là les nouvelles qui nous intéressent ; je lui répondrais tout simplement, que la conversion d'une âme est une œuvre miraculeuse que l'Esprit de Dieu peut seul opérer, et que les missionnaires, eussent-ils les talents et la piété des Martin et des Brainerd, ne sauraient faire des miracles. Le laboureur attend patiemment que la terre lui rapporte son fruit. Comme lui nous plantons, comme lui nous arrosons, mais il appartient à un ouvrier plus grand que nous de donner l'accroissement. Usons de pa-

tience, et contentons-nous de peu, quand nous ne pouvons avoir davantage.

Je prêche régulièrement la Parole du Seigneur dans la station et à Wellington, et quand mes occupations me le permettent, je vais aussi dans les maisons particulières, sur l'invitation des colons, pour les évangéliser eux et leurs ouvriers. Comme, dans l'intervalle, il faut que je tienne aussi l'école et fasse le catéchisme, il ne me reste que le temps nécessaire pour préparer mes sermons et visiter mon troupeau. Je ne puis même pas m'acquitter de ce devoir comme je le voudrais et selon son importance. Je fais ce que je puis, mais non ce qu'il faudrait faire. Donnez-moi, si vous le pouvez, Messieurs, un aide missionnaire, un homme zélé; et nous pourrons, j'espère, faire avancer l'œuvre à Wagenmaker's valley. Seul je ne puis suffire à tout. (1) Nous irons trouver ces pauvres païens qui ne viennent jamais au culte, nous leur parlerons du salut de leurs âmes ; nous les exhorterons à envoyer leurs enfants à l'école, et nous établirons des réunions et de nouvelles écoles sur divers points de la vallée; à un pas d'ici est Wellington, village déjà considérable et bien peuplé, et il n'y a pas une seule école pour les nègres.

Trois adultes ont été baptisés à la fin de l'année et ont fait leur première communion à Noël. Tous les trois ont été esclaves des hommes, mais aujourd'hui, j'ai de bonnes raisons pour le croire, ils sont serviteurs de Jésus-Christ. Admirons les voies du Seigneur qui les a amenés ici esclaves, pour leur faire obtenir la liberté de leurs âmes. Bénissons-le aussi de ce qu'il donne la vue aux aveugles. Il y a

---

(1) Depuis plusieurs années le Comité désire vivement envoyer à M. Bisseux l'aide dont il a un si grand besoin; jusqu'ici personne ne s'est présenté pour cette œuvre.

Rédacteurs.

parmi eux une femme qui a presque entièrement perdu la vue ; mais les souffrances qu'elle a endurées pendant sa pénible épreuve, l'ont conduite à Jésus, qui a ouvert les yeux de son entendement. Longtemps cependant elle est restée endurcie. Elle se soulevait contre Dieu; elle inventait presque tous les jours de nouveaux blasphêmes, mais pas plus que Paul de Tarse, elle n'a pu regimber contre les aiguillons. Le bon Berger, qui cherchait sa brebis perdue, l'a conduite un jour au temple où elle m'a entendu prêcher sur la prière. Ces paroles : *Priez sans cesse*, l'occupent dès lors, jour et nuit. Bientôt, elle les met en pratique, elle prie et ne blasphème plus. Insensiblement et pendant qu'elle écoute la Parole dans le temple, d'où on ne la voit plus bouger, Dieu achève son œuvre dans cette âme, et voilà que toutes les choses vieilles sont passées et toutes choses sont devenues nouvelles. « Dieu soit béni, disait-elle encore dernièrement, pendant qu'elle souffrait cruellement de son ophthalmie, si je meurs, je sais que je ne vais pas à un Dieu inconnu. Si je ne le cherchais que d'aujourd'hui l'on pourrait croire que c'est la crainte de la mort qui me fait prier, mais il y a plus de deux ans que je lui ai confié mon âme. Je suis prête à mourir, comme aussi je suis prête à vivre, si telle est sa volonté. » Le Seigneur a prolongé sa vie, afin qu'elle devint membre de son Eglise ici-bas, et servit à notre édification.

Le jour de Noël notre chapelle s'est trouvée trop petite, ce qui n'est pas arrivé depuis longtemps. L'auditoire a écouté avec la plus grande attention un discours sur ces paroles, « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Trente personnes, c'est-à-dire tous les membres de l'Eglise, se sont ensuite présentées à la Sainte-Table, pour y faire la commémoration de la mort du Sauveur. Toutefois la culte est loin d'être fréquenté comme il devrait l'être.

Sous un autre rapport, nous avons fait un petit progrès. J'ai établi avec les hommes de couleur et pour eux uniquement, une Société de prévoyance. Nous avons quarante-six membres, qui s'engagent à payer tous les mois la somme de 4 shillings (5 fr.), sans compter les rixdales qu'ils versent dans la caisse, le jour qu'ils deviennent membres de la Société. Quand ils sont malades ils reçoivent trois rixdales par semaine, et ils ont encore le secours d'un médecin. En cas de décès, la caisse fournit encore vingt rixdales pour frais d'enterrement ; la même somme est allouée à celui qui se casse un bras ou une jambe. Après l'âge de 55 ans, les membres sont secourus par la Société s'ils ne sont plus en état de gagner leur vie. Cette Société fera un grand bien à tous ceux qui sauront l'apprécier. Mais pour cela, il faut acquérir l'habitude de l'économie, et c'est une vertu rare parmi les noirs.

J'ai à vous annoncer que l'acte par lequel la station de Wagenmaker's valley est devenue la propriété de notre Société est enfin passé, et que M. le docteur Philip, qui l'a signé avec moi comme *Trustee*, est chargé de vous en envoyer la copie. Ce transport a été fait sans frais, sur une requête que j'ai présentée au Gouverneur. Me voici donc sur une station qui vous appartient ; c'est un motif de plus, trés-honorés frères, de ne pas m'oublier, de prier pour l'œuvre et pour l'ouvrier, comme je suis persuadé que vous le faites. Puisse-t-elle prospérer comme vos autres stations ! Il y a beaucoup à faire encore, soit au temporel soit au spirituel. Son état est amélioré, il faut qu'il s'améliore encore, et qu'on voie qu'elle est mieux dirigée par vos mains qu'elle ne l'était par les mains des colons.

Agréez, etc.

J.-J. BISSEUX.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE.

BOMBAY ET LIEUX VOISINS.

Discours du missionnaire Wilson à Londres : Superstition et opposition des Indous ; Catholiques indigènes. — Résolutions prises dans une réunion de brahmines à Bombay. — Obstacles à Surate. — Un dieu perdu à Nassuck. — Mouvement intéressant parmi les Mahars voisins d'Ahmednaggur.

En nous rendant du Canara à Bombay, nous trouvons sur notre route une ville jadis très-florissante, aujourd'hui presque déserte. C'est là qu'est le tombeau du grand missionnaire Xavier, ce pieux apôtre des Indes ; c'est là aussi qu'est le palais de l'inquisition, cette arme sanglante de Rome. Il ne reste, dit-on, du redoutable palais que des ruines. Ces ruines sont la fidèle image du catholicisme dans l'Inde. De ces églises rassemblées plutôt par le fer que par l'Evangile, il ne reste non plus que des débris, des débris épars et défigurés. Les troupeaux des jésuites ne furent jamais éclairés ; païens au moins autant que chrétiens, ils devinrent de bonne heure le scandale de la foi, et chose inouie, force fut au pape de se plaindre publiquement de ses plus fidèles serviteurs. Personne n'ignore, qu'il dût blamer à plusieurs reprises l'étrange conduite des missionnaires jésuites. Qu'on juge de ce que doit être aujourd'hui l'état moral de ces troupeaux long-

temps abandonnés. Par le nombre, ils sont encore, pris dans leur ensemble, importants, mais leur ignorance et leur superstition sont presque incroyables. Ce sont près d'un million de païens ajoutés aux autres païens, et l'œuvre pour les premiers est aujourd'hui aussi nécessaire et certainement plus difficile que pour les seconds. Le lecteur trouvera dans le cours de cet article un ou deux traits qui lui expliqueront notre pensée.

Nous voici à Bombay. Cette ville est très-importante sous le triple rapport politique, commercial et religieux. Sous le rapport politique, c'est en même temps la porte et la barrière de l'Inde, la première ville que l'on rencontre en venant d'Europe, celle qui reçoit et envoie toutes les communications privées et officielles, et sert comme d'écho à plusieurs mondes à la fois. Sous le rapport commercial, elle est par sa position entre l'Afrique et la Perse, d'une part, l'Inde orientale et la Notasie, de l'autre, l'un des plus grands entrepôts de l'univers. Sous le rapport religieux, elle est le rendez-vous d'une foule d'Indous qui y arrivent des contrées voisines pour s'y instruire ou s'y livrer au commerce. Quelques-uns y restent quelques années seulement, d'autres s'y fixent d'une manière définitive. Les premiers, instruits souvent par les missionnaires, emportent au loin avec eux la semence évangélique; les seconds, en rendant de temps à autre des visites à leurs parents, leur donnent des livres chrétiens, et leur parlent des missionnaires et de leur œuvre. En général, Bombay est le cœur de tout le pays Mahratte; c'est de ce côté que tous les regards se tournent, et une impulsion, bonne ou mauvaise, venant de là, passe d'une tribu à l'autre, et se communique à toute la nation. Aussi plusieurs Sociétés ont-elles fait de Bombay le centre de leurs travaux dans la partie occidentale de l'Inde. L'un des missionnaires de cette ville, arrivé à Londres dernièrement,

y a prononcé un discours que nous allons faire connaître, parce qu'il se rapporte à notre sujet. Attaché de cœur à l'Eglise presbytérienne d'Ecosse, le missionnaire a néanmoins parlé avec joie et abandon devant la Société des Missions Wesleyennes. C'est que dans la grande et sainte œuvre des missions, tous les cœurs chrétiens se sentent attirés les uns vers les autres; tous les soldats du même maître, sous quelque nom qu'ils combattent, aiment à fraterniser; c'est là que la communion chrétienne est le plus facile et a le plus de douceurs, et que se réalise le grand spectacle de toutes les Eglises évangéliques unies, quoiqu'indépendantes, dans les efforts qu'elles font pour conquérir le monde.

« Je devrais déjà, disait, il y a quelques semaines, le missionnaire et docteur Wilson, dans la salle d'Exeter-Hall, au moment où une immense assemblée l'accueillait avec des cris de joie, je devrais déjà être en route pour le nord, mais une sorte d'arrêt d'*habeas corpus* ayant été lancé contre moi au nom de cette Société, je suis obligé de me présenter devant vous. Maintenant que je suis ici, je vous avouerai pourtant que j'ai été retenu par les liens de l'affection. J'aime votre Société, parce que c'est une Société évangélique; je l'aime aussi parce qu'elle est essentiellement missionnaire. On vient de vous dire, que j'ai travaillé quinze ans dans l'Inde comme missionnaire. Vous me permettrez de vous dire quelque chose de ce pays. Votre œuvre est fort différente de celle qui y fut autre fois faite par les missionnaires catholiques. Le Dr. Wiseman (1) a honoré d'une mention un ouvrage publié par l'un de vos ouvriers dans l'Inde; j'ai le plaisir de voir ce missionnaire assis en ce moment à côté de moi. Je me suis occupé avec quelque soin des travaux des

(1) L'un des docteurs catholiques les plus éminents en Angleterre.

missionnaires catholiques dans l'Inde, et je suis prêt à les juger devant tout tribunal compétent, par les paroles mêmes sorties de leurs bouches. M. Hoole (l'auteur de l'ouvrage) a dit avec beaucoup de vérité, que lui et le Dr. Wiseman diffèrent entièrement dans l'idée qu'ils se font de la conversion. Les natifs de l'Inde qui se sont attachés à l'Eglise catholique ont l'habitude de dire qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre leurs croyances et celles de leurs frères païens. Je traversais un jour un cours d'eau ; les bateliers étaient indigènes et membres de l'Eglise catholique romaine. Je leur fis cette question : « Quelle est votre religion. » — « Nous sommes chrétiens, » me répondirent-ils. Je leur dis alors : « En quoi votre religion diffère-t-elle de celle des Indous ? » — « Oh ! s'écrièrent-ils, notre religion est bien meilleure que la leur. Les dieux des Indous sont d'horribles monstres, ils ont toute sorte de têtes et de mains ; mais nos dieux sont de jolis hommes et de jolies femmes, et nous avons une belle vierge pour notre principal dieu. » (1) J'ai lu la correspondance échangée autrefois entre le gouvernement du Portugal et les missionnaires catholiques envoyés dans l'Inde occidentale et méridionale, et je puis renvoyer le Dr. Wiseman a une lettre écrite par le roi de Portugal, Jean I., et imprimée dans la *Vie de Juan*

(1) Pendant son séjour en Europe, le missionnaire Lacroix racontait que lors de son premier voyage aux Indes, parcourant un jour les rues de Madras avec un missionnaire appartenant à cette station, il vit tout d'un coup s'avancer un char surmonté d'une haute tour, accompagné d'une troupe de prêtres et d'hommes vêtus de singuliers costumes, et suivi d'une nombreuse procession. D'après tout ce qu'il avait ouï dire, il ne douta pas que ce ne fût une fête en l'honneur de Jaggernault, mais il se trompait. Invité par son collègue à regarder plus attentivement l'image principale qui était en haut de la tour, il reconnut, non sans quelque surprise, celle de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus. C'était une procession catholique et non païenne, ou plutôt catholique et païenne.

de Castro, l'un des premiers vice-rois de l'Inde. Dans l'un des passages de cette lettre il est ordonné aux autorités coloniales de détruire les idoles des Indous, n'importe qu'elles soient d'or, de métal, de pierre ou d'argile. Il est aussi ordonné dans la même lettre, que dans les places du gouvernement, et dans les travaux publics, les personnes qui auront embrassé la religion chrétienne, reçoivent un plus grand salaire que celles qui restent attachées au paganisme. Enfin, il est encore dit dans cette lettre, que des châtiments rigoureux doivent être infligés aux brahmines, ennemis de la foi. Je cite l'ouvrage, j'en donne le nom, c'est la *Vie de Juan de Castro*, l'un des livres classiques de la langue portugaise. Comparez cette conduite à celle des missionnaires wesleyens et des missionnaires protestants, en général, dans l'Inde. Nous sommes allés, la parole du Dieu vivant dans nos mains. Nous ne disons pas que c'est le privilége exclusif des hommes instruits et des prêtres de l'interpréter. Nous la traduisons dans la langue du peuple, de sorte que le peuple peut lire lui-même les œuvres merveilleuses de Dieu ; nous la mettons entre les mains des natifs, nous fixons leur attention sur elle, et nous les supplions de l'aimer dans l'intérêt de la vie présente et de celle qui est à venir. Nous établissons des écoles pour leur fournir les moyens de connaître ce livre béni. Nous n'employons d'autres armes que les armes paisibles de la vérité, et nous savons qu'elles sont puissantes pour détruire toute forteresse. Votre Rapport montre la force du simple enseignement chrétien pour renverser les idoles. M. Scott mande, de Ceylan, ce qui suit : « Depuis la dernière fois que je vous ai écrit, nous avons brisé treize piliers de pierre, ou images élevées à l'honneur du dieu à la tête d'éléphant, et nous avons renversé cinq huttes au toit de chaume, dans lesquelles ces images étaient placées et adorées. » Dans quelles circon-

stances ceci a-t-il été fait? M. Scott continue: « Ces huttes étaient baties sur un terrain privé; les propriétaires ont renoncé à l'idolâtrie et ont ensuite détruit leurs dieux. » Je soutiens, que ce triomphe a plus d'importance que toutes les conquêtes du jésuitisme dans l'Inde. J'estime fort ce triomphe, parceque j'ai remarqué parmi les Indous une extrême jalousie pour leurs dieux. Ils cherchent à les préserver de toute souillure. Ils les honorent comme des temples de l'Esprit divin. Dès que quelque chose d'extraordinaire leur arrive, ils sont dans le plus grand trouble. Une circonstance, dont j'ai été le temoin oculaire, servira à le montrer. Je vis un jour une personne entrer dans un temple et placer sur une idole la tête d'un buffalo. Je savais que cette personne faisait, sans s'en douter, une chose qui pouvait avoir de graves conséquences. J'attendis à la porte du temple jusqu'à l'arrivée des personnes chargées du soin de l'idole. La femme du balayeur du temple fut la première qui remarqua les cornes du buffalo sur l'idole. Elle s'écria: « Dieu nous a été propice aujourd'hui; il nous a donné un signe de son pouvoir; des cornes sont sorties de sa tête. » Elle s'avança, mais quand elle vit qu'au lieu d'être sorties de la tête, les cornes avaient été placés dessus, elle poussa un cri de douleur. Son mari s'approcha aussi de l'idole, et se frappant la poitrine, il s'écria: « Le dieu est souillé, le dieu a apostasié. » Il courut vers le bas de la montagne en s'écriant toujours: « le dieu est souillé, le dieu a fui. » Lorsqu'il parut sur la place du marché, le tisserand abandonna sa navette, le marchand sa boutique, le brahmine ses manuscrits, pour s'informer de la nature de l'événement. Le balayeur raconta la chose, et aussitôt une procession solennelle se dirigea vers le temple. Les autorités brahminicales publièrent, que l'esprit du dieu avait quitté l'idole, et établi sa demeure sur un arbre voisin. Je leur

dis : « Qu'allez-vous faire ? Il me parait étrange qu'un simple contact fasse fuir votre dieu; je ne puis comprendre pourquoi il fuit, au lieu de rester pour protéger ses adorateurs. » Ils répondirent : « Il faut que par des charmes nous ramenions le dieu à sa première demeure; pour cela, il nous faut recevoir des villageois sept cents roupies (1750 fr.). « Les habitants des villages dirent : « Nous voulons bien donner quelque chose pour le rétablissement du dieu, mais pas autant. Les *padres* (les missionnaires) ont été parmi nous, et quoique nous considérions cet événement comme un grand malheur, nous ne nous en inquiétons pas autant que nos pères l'auraient fait, à notre place. Nous vous donnerons seulement trois cents cinquante roupies. » La folie de l'homme qui avait commis la faute occasionna donc aux villages une depense de £. 35 (915 fr.). Mais nous venons de voir par le Rapport présenté à cette assemblée, que l'Evangile a la puissance de détruire les idoles. Nous devons nous réjouir quand on nous apprend, sur la meilleure autorité, qu'il y a parmi les Indous une répulsion croissante contre l'idolâtrie. Les temples sont moins fréquentés qu'ils ne l'étaient, les cérémonies en l'honneur des faux dieux sont suivies avec moins d'ardeur, dans plusieurs provinces de l'Inde on se méfie généralement du pouvoir des idoles. Beaucoup de préjugés ont été diminués, une grande curiosité a été excitée. La connaissance de Dieu, du Dieu vivant et vrai, et celle de Jésus-Christ qu'il a envoyé dans le monde, se répand fort loin. Au jour où il plaira au Seigneur de déployer son pouvoir, grandes pourront être les conséquences de ces premiers progrès. Si nous n'avons pas obtenu dans l'Inde les mêmes succès que dans d'autres pays païens, nous devons faire notre œuvre et attendre que Dieu fasse la sienne. Il faut se rappeler aussi que dans l'Inde, l'œuvre des missions a à lutter

contre des obstacles qu'elle ne rencontre pas ailleurs. Dans ce moment, c'est là que selon moi Satan a établi le siége de son empire. . . . . .

Il y a dans l'Inde, sur de hautes montagnes et parmi de nombreuses forêts, environ huit ou neuf millions d'hommes qui n'ont jamais été soumis au pouvoir des brahmines. Les premiers efforts tentés en leur faveur par les missionnaires ont été accompagnés de beaucoup de succès, et l'attention de l'Eglise chrétienne se porte spécialement sur cette classe d'hommes. Je voudrais faire remarquer à cette occasion, que quoique le brahminisme règne dans l'Inde, il n'y est pourtant pas né. Selon l'opinion des orientalistes les plus dintingués, les brahmines vinrent d'un pays situé au nord de l'Inde. Sir William Jones et un célèbre professeur de St. Pétersbourg supposent qu'ils vinrent de l'Asie centrale. Un autre écrivain suppose, qu'ils vinrent des montagnes du Caucase; le célèbre Schlegel pense, qu'ils partirent des bords de la mer Caspienne, d'autres des rives de l'Euphrate. Mais il est reconnu par tous, et on peut prouver par les traditions et par les lieux sacrés des Indous, qu'ils vinrent d'un pays situé au nord de l'Indus. Aujourd'hui encore de grandes populations sont affranchies de l'influence des brahmines, tandis que beaucoup d'autres n'y sont soumises qu'à moitié. Il n'y a que peu d'années qu'on s'est occupé de ces tribus, et je puis ici exprimer l'espoir, que le jour de leur visitation approche rapidement. Ainsi que je l'ai déjà dit, nous devons attendre la chute de la religion indoue. Le Dr. Wiseman a une fort pauvre opinion des efforts des missionnaires protestants, mais les brahmines, je suis heureux de le dire, en font un grand cas. J'ai lu ce matin un traité écrit contre le christianisme; c'est un brahmine qui en est l'auteur et qui me l'a adressé. Il dit à ses compatriotes, que s'ils ne réunissent leurs forces et n'agissent de concert, toute leur

influence et tout leur pouvoir sont condamnés à une mort instantanée. Pour l'amour des habitants de l'Inde qui ont été merveilleusement placés sous le sceptre d'une nation chrétienne, nous souhaitons la mort du brahminisme. Nous leur voulons du bien, nous voulons leur procurer le salut; c'est pourquoi nous devons prier pour eux, nous devons nous efforcer de les retirer des liens de la destruction, les arracher au péché qui les perd, et les préparer pour le royaume céleste. »

Les détails que nous trouvons dans les rapports des autres missionnaires confirment ceux qui précèdent; ils témoignent de beaucoup d'opposition et de beaucoup de succès. Nous avons déjà annoncé la formation à Calcutta d'une Société dont le but est la défense de l'idolâtrie, menacée de ruine par les progrès de l'Evangile. A la suite d'un baptême qui a fait beaucoup de bruit, les brahmines en courroux ont aussi organisé à Bombay un système d'opposition. Les missionnaires écrivent : « Le baptême de Narayan a beaucoup agité la population indigène de Bombay. Les journaux indous ont soulevé une vive discussion sur cette affaire, ainsi que sur tout ce qui se rapporte à la propagation du christianisme dans l'Inde. Dans une grande assemblée de brahmines, tenue dans l'un des principaux temples de la ville, on a pris les résolutions suivantes, que les journaux du parti n'ont pas manqué de publier.

« Le 14ème jour du mois de septembre 1843, tous les brahmines habitant Bombay se sont réunis, et ont adopté les résolutions qui suivent :

« Attendu que des missionnaires chrétiens, autrement appelés *Padris*, sont venus au milieu de ce pays pour faire connaître leur religion, distribuer des livres chrétiens, et prêcher de différentes manières dans le but d'engager le peuple à embrasser leur religion, et qu'à cet

effet, ils ont aussi établi diverses écoles; et attendu que des enfants d'Indous suivent ces écoles pour s'instruire, et qu'ignorant leur religion et entendant les missionnaires calomnier toujours la religion indoue et louer le christianisme, quelques-uns ont perdu la raison et abandonné leur propre religion fondée sur le Védas pour devenir chrétiens; attendu encore que si les mêmes moyens continuaient à être employés, d'autres se convertiraient dans la suite, et qu'ainsi la religion indoue serait affaiblie ; en conséquence, il devient nécessaire d'établir les règles suivantes, pour le maintien de notre propre religion :

1° Aucun brahmine ne suivra jamais aucune école des missionnaires pour s'instruire de leur religion ou pour écouter leurs instructions; ils ne permettront jamais à leurs enfants ou aux enfants placés sous leur influence de fréquenter les dites écoles, et si quelque Indou méprise sa religion ou prêche la religion chrétienne, des mesures doivent être prises pour l'en empêcher.

« 2° Tous les brahmines doivent se soumettre à la règle précédente, et celui qui ne s'y soumet pas doit être regardé comme banni de la caste. Des membres ont été nommés pour assurer l'exécution de cette résolution, et pour convoquer au besoin la compagnie entière des brahmines.»

« Les plus grands efforts ont été faits, disent encore les missionnaires, pour éloigner de nous nos pundits et nos instituteurs indigènes. Toutes les écoles missionnaires à Bombay ont été considérablement diminuées. Notre institution, qui prospérait sur un sol ingrat, a été coupée jusque dans ses racines. Les journaux indigènes ont lancé des anathêmes contre les missionnaires; l'organe du corps des brahmines du moins l'a fait. Un autre journal a été aussi mordant que possible dans ses sarcasmes. Les journaux des Parsis ont été plus éhontés que les autres

dans leurs basses accusations ; l'agitation vaut mieux, au reste, que cette mort dont s'enveloppe le brahminisme, alors qu'il n'oppose aux vives attaques de l'Evangile, d'autre résistance que celle de l'inertie. Assurément, la ville entière a été remuée. Nous prions pour que tout ce mouvement tourne à bien, et nous ne prions pas sans espoir. L'impression produite sur les jeunes indigènes qui étudient l'anglais, a été d'autant plus profonde, que Narayan était leur compagnon.»

L'un des missionnaires avait été cité devant les tribunaux par le père du jeune indou converti. On ne connaissait point encore le jugement, mais les brahmines étaient résolus et pleins de rage ; leur colère et leurs grosses injures prouvent du moins qu'ils ne méprisent pas, comme l'évêque catholique Wiseman, les travaux des missionnaires évangéliques. Si ceux-ci n'avaient pour armes qu'une croix et des chapelets, il est probable que leurs adversaires les craindraient un peu moins. Mais des écoles bien dirigées, des prédications suivies, c'est-à-dire la Bible et l'instruction marchant de pair, voilà ce qu'on peut bien attaquer, mais pas mépriser. Les évêques catholiques, au reste, doivent le savoir mieux que personne, et s'il était permis de l'ignorer quelque part, ce ne serait pas en Angleterre. Nous nous réjouissons d'annoncer que les tristes prévisions des missionnaires n'ont pas été réalisées ; loin d'être coupée jusque dans ses racines, leur institution comptait de nouveau près de cent élèves ; les autres écoles se relevaient de même. Les brahmines n'ont donc pas atteint leur but. Nous laissons dans cette grande et importante ville les missionnaires presbytériens d'Ecosse, épiscopaux d'Angleterre, congrégationalistes d'Amérique, travailler à une œuvre que les obstacles ne sauraient arrêter, et nous nous transportons à Surate, près du golfe Cambaye.

Les ouvriers de la Société des Missions de Londres y déploient un zèle persévérant, mais ils y obtiennent peu de succès; ils répètent dans leur tristesse la douloureuse parole du prophète : « Qui a cru à notre prédication, et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ?» Et cependant il se révèle aussi dans cette ville, le redoutable bras du Seigneur; deux mille maisons brûlées par un seul incendie, une grande détresse publique qui accompagna ce malheur, l'affligent sans la corriger, et ce peuple ignorant ne sait respecter ni la verge du Tout-Puissant, ni le Tout-Puissant lui-même. Dans les environs, les dispositions sont plus favorables, et dans les excursions qu'ils font, les missionnaires trouvent au moins bon accueil, attention sérieuse, et quelquefois besoins sincères d'instruction et de piété.

Entre Surate et Aurungabad, dans l'intérieur, se trouve Nassuck, lieu célèbre de pélérinage, et l'un des postes de la Société des Missions épiscopales. Le missionnaire Farrar écrit : « 14 *juillet* 1842.—Le dieu Balajee a été volé avec son armure d'or et ses autres ornements. On suppose que le voleur est une personne attachée au temple, parce que le dieu a été pris d'une boîte près de laquelle dormait un prêtre. L'image n'est au reste qu'un fragment grossier de pierre qui tombe en morceaux lorsqu'on le touche, mais elle possède de grands biens en terres, et reçoit beaucoup de présents en argent.»

« 16 *juillet*.—Les indigènes ont recours à toutes sortes de moyens pour recouvrer leur dieu. Les astronomes consultent les étoiles, d'autres implorent les démons et les ombres de leurs parents décédés. Les brahmines donnent une feuille enivrante à une jeune fille, pour voir si elle pourra dire par inspiration où le Dieu est caché. Les principaux chefs du temple jeûnent.

« 19. Le dieu n'est pas encore trouvé ; pour expliquer sa fuite, les gens disent que la famille du prêtre étant de-

venue trop méchante, le dieu n'a plus voulu demeurer avec elle, et a, en conséquence et de son plein gré, pris le parti de s'éloigner.

« Août. Le dieu a été trouvé, huit ou dix hommes ont été saisis comme complices du vol. Plusieurs sont des dévots et des mendiants Indous. On les entendit tandis qu'ils se disputaient le partage du butin; le bruit qu'ils firent causa leur arrestation. Le retour de l'image a donné une nouvelle vie à l'idolâtrie, des multitudes s'assemblèrent pour souhaiter la bienvenue au dieu. » —Etranges écarts que ceux de l'intelligence humaine; pénétrante et bornée tour-à-tour, elle est tantôt sublime et tantôt stupide. S'agit-il de foi chrétienne, ces Indous, qui pleurent la perte de leur dieu de pierre, font des objections, non pas fondées, mais plausibles, et qui témoignent d'une certaine perspicacité; s'agit-il d'idolâtrie, ils aiment un morceau de bois qui brûle, ils admirent une pierre qui se laisse voler, et rien ne peut leur persuader que leur tristesse est puérile et leur enthousiasme insensé. Le dieu de ce siècle a vraiment aveuglé leur entendement, de sorte qu'ils ont des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, des cœurs sans comprendre, et sont presque aussi stupides que la plupart des animaux qu'ils adorent.

Entrons plus avant dans l'intérieur, pénétrons jusque dans la ville d'Ahmednaggur. C'est le centre d'une Mission américaine; la ville est située à l'est de Bombay et au-dessus d'Aurungabad. Depuis quelque temps, la Mission présente un aspect fort encourageant. Les missionnaires ont découvert une population qui leur était inconnue et qui leur donne beaucoup d'espoir. C'est une caste fort intéressante. On donne à ceux qui la composent, le nom de Mahars. On assure que ce sont les habitants primitifs de la contrée, et qu'ils appartiennent à la même caste que ces Indous du sud, parmi lesquels le célèbre missionnaire

Rhenius eut de si grands succès. Ils sont simples et intelligents; les brahmines les méprisent comme ils méprisent tous les autres hommes, mais l'orgueil des brahmines sert aux Mahars plutôt qu'il ne leur nuit; ils sont plus libres de préjugés et d'engagements, ils tiennent moins à la caste. Du reste, ils forment dans les villes une classe à part. D'ordinaire, ils gardent les portes, servent de guide aux voyageurs, portent des fardeaux d'un village à un autre, ou bien se chargent de la distribution des lettres. Au besoin, ils forment aussi, dans la campagne, comme un corps de police; ils veillent alors à la conservation des personnes et des propriétés, en les défendant contre les voleurs. Ces relations qu'ils entretiennent avec des hommes plus riches et plus cultivés qu'eux, servent à ouvrir leur esprit, et ils sont en général moins ignorants et moins grossiers que la caste des *Kourabis* ou cultivateurs. Religieusement, ils ont beaucoup moins de préjugés que le commun peuple, et sont beaucoup plus accessibles que les brahmines. Ils prouvent, par leur docilité, que le missionnaire dont nous avons d'abord rapporté quelques paroles, avait raison lorsqu'il assurait qu'il existe dans l'intérieur de l'Inde des populations entières que les brahmines n'ont jamais pu séduire. Les Mahars écoutent avec attention, avec avidité même, l'Evangile qui leur est annoncé pour la première fois; ils n'opposent aux missionnaires ni objections bruyantes, ni questions insidieuses; très-religieux, ils ont beaucoup de prêtres; déistes ou à peu près, ils crurent d'abord, en entendant les missionnaires pour la première fois, que l'Evangile ne faisait que reproduire leur religion, mais à l'ouïe du nom du Sauveur, ils s'aperçurent du contraire; ils témoignèrent alors de l'étonnement mais point d'opposition. Les missionnaires les ont visités dans quelques-uns de leurs villages, ils ont reçu partout l'accueil le plus affectueux et le plus encourageant. Les

Mahars avaient résolu de se rendre dans un lieu de pélérinage pour y voir et y entendre les missionnaires. Ceux-ci parlèrent plusieurs jours de suite à des multitudes avides d'instruction; ils prenaient la parole tour à tour, de sorte que l'entretien ne cessait pas. La prière se mêlait aux exhortations. Les missionnaires n'avaient jamais trouvé des auditeurs si nombreux et si dociles; pleins de joie quoiqu'accablés de fatigue, ils ne se retiraient le soir que très-tard; encore l'émotion du jour et le bruit de personnes s'entretenant la nuit entière des vérités de l'Evangile, éloignaient-ils le sommeil de leurs yeux. Deux brahmines, touchés par une doctrine qu'ils n'avaient point encore connue, témoignèrent un vif désir de s'instruire. Un troisième ne pouvant se consoler d'avoir été incapable de répondre à une question d'un évangiliste indigène, déclara qu'il ne chanterait plus dans les cérémonies religieuses, jusqu'à ce qu'il connut mieux les doctrines du christianisme; il se rendit plus tard auprès des missionnaires pour s'instruire. Les missionnaires durent se retirer, mais sur leur route ils trouvèrent des villages entiers dans les meilleures dispositions; plusieurs personnes leur témoignaient le désir d'entrer dans l'Eglise chrétienne par le baptême, ils étaient appelés de tout côté, on allait les chercher, puis on les écoutait avec la plus vive attention. En un mot, cette excursion paraît avoir été abondamment bénie, une grande œuvre semble se préparer; c'est toute une population répandue dans beaucoup de villages qui veut s'instruire et commence à se réveiller; plusieurs personnes déjà converties restent là au milieu d'elles, et sont comme le levain au milieu de la pâte. A Krisnhagur, il y a quelques années, le réveil commença de la même manière, et les Mahars ont plus d'un rapport avec ces autres adorateurs d'un seul Dieu, que les brahmines n'avaient non plus pu corrompre ou séduire. Il serait imprudent d'assurer qu'un

réveil aussi considérable va s'opérer autour de la ville d'Ahmednaggur; mais ce qu'on peut dire sans exagération comme sans témérité, c'est qu'un champ nouveau et des plus intéressants est ouvert devant les missionnaires, et qu'une partie importante de l'Inde, que les messagers de la bonne Nouvelle ont à peine jusqu'ici vue et saluée de loin, va désormais entendre leur voix et recevoir leurs enseignements. Huit évangélistes indigènes, naguère païens, permettront aux missionnaires d'étendre leur influence et de faire face aux besoins les plus pressants. Des deux stations centrales, Ahmednaggur et Serour, ces humbles ouvriers du Seigneur vont de village en village, la Bible à la main, supplier les âmes de se réconcilier avec Dieu. Dans l'une des stations seulement, dix-sept idolâtres, éclairés par le Saint-Esprit, reçurent le baptême en 1842, et furent solennellement reconnus membres de l'Eglise. L'un était voleur et meurtrier de profession ; converti de meilleure heure que le brigand de la croix et non moins coupable, il glorifie Dieu maintenant par sa vie renouvelée. Quant aux environs de la station, les missionnaires écrivent :

« La conversion de quelques chrétiens dans les villages, semble produire les fruits que nous devons naturellement en attendre. La connaissance et en quelque mesure l'amour de la vérité, semblent se répandre d'un village à l'autre, et comme le levain, faire lever toute la pâte. Le fait que Jésus-Christ est le seul Sauveur de l'homme, et qu'aucun système de religion au monde n'offre un Sauveur innocent et pur comme lui, devient de plus en plus connu. Cela nous fait croire que nous pouvons espérer l'extension de la vraie religion autour de nous. Plusieurs croiront que Jésus-Christ est le Sauveur sans pour cela se confier en lui, mais il se trouvera çà-et-là des hommes d'un cœur honnête et bon, en qui la semence germera et portera du fruit, un grain trente, un autre soixante, un autre cent. »

Un autre missionnaire écrit : « Une personne de Jabbalpour, à 120 milles (nord) de Nagpour, fait venir d'Allemagne quelques jeunes gens pour commencer, à la manière des Moraves, des travaux en faveur des habitants des montagnes du voisinage. Il est sur le point de commencer une station de cette nature près de la source de la rivière Narbudda. Cette manière de faire l'œuvre des missions a quelque réputation dans le pays. Un corps d'Allemands, composé de dix-huit à vingt personnes, travaille sous la direction et en grande partie aux frais de M. Start, près de la ville de Patna. Naturellement, la plupart de ces allemands sont artisans. Tout ceci est d'un bon augure pour l'Inde. »

Le lecteur partagera le sentiment du missionnaire; il se rappellera qu'il s'agit de la partie de l'Inde la plus négligée jusqu'ici, et il bénira Dieu de ce que la lumière commence à pénétrer aussi parmi ces hautes montagnes que l'Orient d'en haut n'avait point encore visitées. Il priera pour que devant les pas des messagers du salut, tout côteau soit aplani, et toute vallée comblée.

VARIÉTÉS.

Conversion de deux jeunes brahmines.

Il y a bientôt dix-huit siècles que le premier et le plus grand des missionnaires écrivait à son disciple Timothée : « Tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jésus-Christ seront persécutés ; » et jusqu'à ce jour, d'une manière ou d'une autre, cette parole s'est toujours accomplie. Sans doute aussi, tant qu'il y aura sur cette terre

de vrais chrétiens et des infidèles, on y verra des persécuteurs et des martyrs. Toutefois, les disciples de Christ sont persécutés, selon les temps et les lieux, de beaucoup de manières différentes. Si de nos jours la confession du nom de Christ entraîne quelque part de grands périls et exige un profond renoncement, c'est certainement dans l'Inde, parmi les adorateurs de Brahma. Là, c'est véritablement à la lettre que, pour devenir disciple de Christ, il faut *abandonner père et mère, frère et sœur, maisons et champs.* Mais là aussi, comme partout, le Seigneur proportionne la force aux difficultés, et donne à ses enfants le courage nécessaire pour surmonter tous les obstacles; de telle sorte que pour posséder la *bonne part*, ils n'hésitent pas à renoncer à toutes les autres; pour *acheter le trésor* de l'Evangile ils vendent volontiers tout le reste. C'est ce qu'on va voir dans le récit de la conversion de deux jeunes brahmines. On sait que les Indoux sont divisés en plusieurs castes; celle des brahmines est la première. Malheureusement, jusqu'ici l'Evangile compte peu de disciples dans cette caste; il a eu plus d'accès dans les castes inférieures. Toutefois, le Saint-Esprit peut toucher le cœur du brahmine aussi bien que celui du paria.

Ram-Krishna, jeune homme de 15 ou 16 ans, suivait l'école anglaise de Nassuck. Ce jeune brahmine allait voir le missionnaire presque tous les jours; le serviteur de Dieu saisissait cette occasion pour lui parler des principales doctrines de l'Evangile, et des conséquences funestes de l'idolâtrie. Plusieurs autres jeunes gens de l'école anglaise accompagnaient Ram-Krishna, et assistaient à ces sortes de conférences. Mais Krishna paraissait souvent désirer rester seul après les autres; il disait qu'il avait quelque chose d'important à communiquer au missionnaire. Un jour il déclara qu'il voulait devenir chrétien. On ne l'encouragea pas beaucoup d'abord, mais on lui dit de conti-

nuer ses études et de lire la Bible avec une sérieuse attention. Il demanda avec instance le baptême, il craignait disait-il, d'être envoyé au séjour du malheur, s'il venait à mourir sans être baptisé. Le missionnaire lui fit connaître la vraie nature de ce sacrement. Puis il lui demanda s'il serait en état de supporter les persécutions, s'il était prêt à se laisser bannir de sa caste et chasser de la maison de son père. Il devait s'attendre à ces épreuves s'il devenait publiquement chrétien, il avait donc à bien réfléchir aux conséquences d'une démarche aussi décisive. Un jour qu'on réitérait ces avertissements, il dit qu'il réfléchirait mûrement sur ce qu'il avait à faire ; peu de temps après il revint à la maison du missionnaire et déclara, qu'après avoir bien pensé à ce qu'on lui avait dit, il était disposé à se déclarer ouvertement chrétien, et à supporter les épreuves attachées à sa nouvelle position. Il ajouta : « Je suis convaincu que la religion indoue est fausse, et je suis résolu de ne jamais plus adorer les idoles. » Quand il nous fit part de cette résolution, dit le missionnaire Robertson, nous éprouvâmes tous un tressaillement de joie qui nous faisait presque verser des larmes.

Cette résolution fut bientôt suivie de pénibles conséquences. Un jour que le père du jeune homme était absent, et que, comme fils aîné, celui-ci devait le remplacer, il refusa d'accomplir quelques cérémonies païennes du culte domestique. Irritée de son refus, sa mère le chassa durement de la maison. Le missionnaire pria un ami sûr de parler à la mère ; celle-ci avoua qu'elle avait chassé son fils, mais elle dit qu'elle l'avait fait malgré elle, dans un moment de colère ; qu'elle lui permettait de revenir et de rester auprès d'elle jusqu'au retour de son père. Elle consentit à ce qu'en attendant, le jeune homme n'accomplit aucune cérémonie idolâtre.

Revenu le samedi suivant, le père ordonna immédiate-

ment à son enfant d'adorer l'idole de la famille. Krishna refusa de le faire, son père furieux le chassa de la maison. Le jeune homme se rendit à la maison missionnaire où il fut accueilli avec affection. Le lendemain au soir, son père alla le chercher; M. Robertson lui dit qu'il ne forçait point Krishna à rester, qu'il le laissait parfaitement libre de se retirer. Le père, interrogé sur ce qui s'était passé le jour précédent, assura avec une feinte douceur qu'il n'en savait absolument rien, qu'il ignorait tout-à-fait que son épouse eût chassé Krishna, qu'il ne connaissait ni les objections que son fils faisait au culte des idoles, ni son intention de devenir chrétien. Ces paroles étonnèrent fort le missionnaire, qui fit venir Ram-Krishna et lui dit de répondre à quelques questions en présence de son père. M. Robertson questionna le père et le fils, et comme le père persistait à nier la vérité, Ram-Krishna lui dit avec beaucoup de fermeté, mais les larmes aux yeux : ne vous ai-je pas souvent parlé de mon intention de devenir chrétien? Ne vous ai-je pas dit que je croyais vraie la religion chrétienne, et fausse la religion indoue? Le père le nia de nouveau, mais vaincu enfin, il avoua qu'il savait tout. C'est un exemple parmi mille, remarque le missionnaire, du profond mépris des Indous pour la vérité. Ce père affectionné quoique idolâtre, ce prêtre aux cheveux gris, commença à pleurer, à se lamenter et à réclamer son fils. Mais celui-ci répondit au missionnaire qui lui demandait s'il voulait accompagner son père, que ce n'était pas pour un bon dessein que ses amis le réclamaient, puisqu'ils savaient qu'il s'était souillé en mangeant de la nourriture préparée par des chrétiens. Son père, après l'avoir supplié instamment, mais en vain, de le suivre, se jeta à ses pieds selon l'usage des peuples d'Orient et redoubla ses pleurs. Triste spectacle pour un père et pour un fils! Déchirante lutte du devoir contre le cœur, et de la foi contre

la superstition. Brisé par la douleur, le jeune homme fondit en larmes, son âme était navrée. Le missionnaire et sa famille étaient profondément émus. Quand le père désolé vit que son fils malgré ses angoisses ne voulait pas ou plutôt ne pouvait pas le suivre, il le saisit par le bras et commença à l'entraîner. Krishna résistait, le père abandonna son enfant et se retira inondé de larmes.

Cette douleur de son père toucha tellement Ram Krishna, qu'il passa plusieurs jours dans les pleurs, presque incapable de manger et de dormir. L'image d'un père éploré, d'une famille couverte de deuil, navrait son cœur. L'autorité, la douleur d'un père n'avaient pu vaincre le pauvre enfant malgré sa sensibilité; la tendresse, les larmes, le désespoir d'une mère allaient livrer un dernier combat à ce cœur brisé. Elle ne tarda pas à paraître cette mère dont les paroles devaient être si pénétrantes et si vives. Elle ne fit entendre aucun reproche ni aucune menace; adroite dans sa douleur, elle s'arma d'abord d'une modération à laquelle il semblait impossible de résister. Elle se mit à pleurer, elle pressa son enfant sur son sein, le couvrit de ses larmes; elle rappela les cheveux blancs de son père, lui montra son petit frère et sa petite sœur, qu'elle avait amenés avec elle, et lui dit d'une voix déchirante : « Veux-tu les abandonner, veux-tu m'abandonner moi-même, quand ton père ne sera plus ? »

Les larmes et les prières de sa mère désolaient le cœur du malheureux jeune homme, mais sans vaincre sa résolution. Il savait qu'après avoir mangé des aliments préparés par des chrétiens, il ne pouvait être reçu dans sa famille et dans sa caste, sinon à la suite de cérémonies idolâtres, et il avait résolu, avec le secours de Dieu, de ne plus se prosterner devant les idoles, mais de les traiter avec l'horreur et le mépris qu'elles méritaient. Toutefois il assura sa mère, que quoiqu'il fût chrétien il ne cesserait

jamais d'aimer ses parents, ni ses amis; il lui dit que la religion chrétienne, plus qu'aucune autre, recommande le devoir de l'affection filiale.

Quand ses parents virent que tous leurs efforts n'ébranlaient point sa fermeté, ils se rendirent auprès du sous-collecteur de Nassuck, et implorèrent son secours; ils ne se bornèrent pas à demander que leur fils leur fut rendu, ils dirent aussi qu'il était retenu contrairement aux lois par le missionnaire.

Le sub-collector fit comparaître Ram Krishna devant lui, et en présence de plusieurs brahmines éminents de Nassuck, examina attentivement la question. Eclairé par les réponses du jeune homme, il le renvoya au missionnaire, avec une lettre, dans laquelle ce magistrat disait que Krishna était d'un âge assez avancé pour choisir librement sa religion et sa demeure, et qu'en conséquence on devait le laisser maître de ses actions. Cependant les brahmines cherchaient par tous les moyens à le ramener à la religion qu'il avait quittée. Ils lui donnèrent toutes sortes de marques de bonté et d'intérêt; toujours inébranlable, Ram Krishna répondait qu'il savait que la principale partie de la religion indoue consiste à se prosterner devant un idole de pierre, et il ajoutait avec un juste mépris : « Que vous sert-il d'adorer une pierre?»

Il n'y avait que quelques semaines que Ram Krishna avait manifesté son désir d'être reçu dans la communion de l'Eglise, qu'un autre jeune brahmine du même endroit, nommé Daji Pan'durang, se présenta comme candidat au baptême. Il déclara qu'il y avait quelque temps qu'il avait été rendu sérieux, mais que n'étant pas tout à fait décidé, il avait différé jusque là à ouvrir son cœur; et il ajouta qu'il était enfin tellement convaincu de la vérité du christianisme, et tellement décidé à adorer ouver-

tement le vrai Dieu, que rien ne pourrait ni changer sa foi ni ébranler sa résolution.

Quoique Pan'durand se trouvât, par sa position, en apparence moins exposé aux persécutions que Krishna, car il n'était pas fils aîné, et ses parents n'appartenaient pas à la classe des brahmines prêtres, cependant ce ne fut pas impunément qu'il reçut l'Evangile dans son cœur. Après quelques semaines de tranquillité et d'instruction religieuse, un jour, à l'école, il se trouve mal. Il commence à trembler de tous ses membres, la tête lui tourne, il a des convulsions, puis enfin il tombe en délire. M. Robertson envoie aussitôt chercher le médecin; celui-ci, dès qu'il voit Daji, déclare qu'on doit lui avair donné du poison. On lui administre des remèdes actifs; son frère aîné se rend à la maison missionnaire, et l'emmène brusquement. Il resta en délire pendant un ou deux jours, puis il se rétablit peu à peu; au bout d'une semaine, il put faire une visite au missionnaire, mais il était encore très-faible, et il fut obligé de rester chez lui une semaine. Environ trois semaines après lui, Ram Krishna tomba malade à peu près de la même manière que Daji, mais avec des symptômes moins alarmants. Le médecin fut encore appelé, et il reconnut sans peine qu'on lui avait aussi fait prendre du poison. On se hâta de lui donner de forts émétiques, qui produisirent un prompt et heureux effet. Grâces à ces moyens énergiques, employés à temps, le jeune catéchumène fut sauvé.

On a tout lieu de croire que les fanatiques brahmines avaient à leurs ordres quelque agent secret chargé d'accomplir leur cruel dessein. Le missionnaire manifesta des soupçons à l'aide du collecteur, et prit des mesures pour que les deux catéchumènes fussent envoyés à Bombay. Quelque temps après ils y furent baptisés tous les deux par M. Robertson, leur tendre et dévoué ami.

NOUVELLES RÉCENTES.

Réunion extraordinaire de prières et d'actions de grâces, à Paris.

Les amis de la Société des missions se sont rendus à l'appel extraordinaire du Comité, le lundi 5 août. Plus nombreuse que d'ordinaire, l'assemblée semblait aussi plus touchée des grandes bénédictions que le Seigneur a répandues sur la Société. Ces faveurs ont été rappelées, en peu de mots, par M. le Directeur de la Maison des Missions, après la lecture de la parole de Dieu, le chant d'un cantique et une première prière. M. le pasteur Audebez, dans une longue et fervente requête, a ensuite présenté à Dieu les actions de grâces et les vœux de l'assemblée. L'un des Secrétaires de la Société des missions de Londres, M. Tidman, présent à la réunion, a prononcé quelques paroles qui ne pouvaient manquer d'être intéressantes. Parlant de Tahiti, il a dit que les chrétiens d'Angleterre y ont envoyé des Bibles françaises qui seront offertes aux marins et aux soldats français. Dans la prière qu'il a prononcée avant la fin de la séance, M. le Directeur de la Maison des missions a imploré la bénédiction du Seigneur sur les missionnaires de Tahiti, que nous recommandons vivement aux prières des amis de l'œuvre des missions. La réunion a été douce et bénie à Paris; nous espérons qu'elle l'aura été ailleurs.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHESDA. — Lettre de M. Schrumpf, sous la date du 11 décembre 1843.

Arrivée des missionnaires. — Epreuves. — Premiers travaux. — Etude de la langue.

Les amis de la Société des Missions ne liront pas sans intérêt les détails que nous allons leur donner sur les deux stations nouvellement fondées par les missionnaires Schrumpf et Maitin. Toute œuvre qui commence, rencontre des obstacles et excite des sollicitudes; quand ce sont deux jeunes serviteurs du Seigneur qui appellent autour d'eux des populations ignorantes, superstitieuses, barbares même, les difficultés sont grandes assurément, et un sentiment de crainte serait bien naturel, si l'on ne savait que le Seigneur se sert souvent de faibles instruments pour faire des œuvres admirables, et proportionne toujours les secours aux besoins, les lumières aux difficultés. Après avoir guidé et conduit comme par la main nos premiers missionnaires dans les déserts du sud de l'Afrique, et leur avoir montré le lieu ou devait s'arrêter leur course pénible, Dieu a daigné diriger avec la même bonté leurs jeunes collaborateurs; il a dressé le chemin devant leurs pas, et secondé leurs premiers efforts; nos lecteurs, en lui rendant grâce de la protection qu'il leur a

accordée, lui demanderont de les bénir dans le champ où il les a lui-même conduits. Voici d'abord la lettre de M. Schrumpf, fixé, comme on sait, à Béthesda.

Monsieur le Président et Messieurs,

Ma lettre du mois de mai dernier, (1) vous a déjà fait connaître d'une manière définitive le lieu où je devais me fixer, et mon désir ardent de commencer l'œuvre le plus tôt possible. Aujourd'hui, j'ai la douce satisfaction de vous écrire de Béthesda même, qui est devenu, il y a plus de deux mois, une station missionnaire par notre arrivée et notre établissement dans ce pays. Dès ce moment je commence donc à vous entretenir de l'histoire d'une station nouvelle, pour laquelle je réclamerai désormais une large part de vos sympathies chrétiennes et de vos prières. Permettez-moi, Messieurs, de remonter avec vous à l'époque de notre arrivée dans ce lieu, pour mettre sous vos yeux le petit grain de cette semence de moutarde qui a été confiée à cette terre, et qui, nous l'espérons en Dieu, doit devenir un jour aussi *un grand arbre.*

Le 4 octobre dernier a vu les petits commencements de mon œuvre. Après avoir pris, non sans émotion, congé des Eglises de Thaba-Bossiou et de Morija, et après avoir fait de ce dernier lieu une marche forcée de 5 jours, nous étions arrivés avec nos wagons sur les hauteurs de la vallée dont je vous ai fait la description dans ma dernière lettre. C'était un samedi soir, un terrible nuage accompagné et suivi d'une pluie abondante, nous empêcha d'avancer au gré de nos désirs, pour passer le premier dimanche au milieu du peuple que nous venions évangéliser. La journée du lendemain se passa donc au milieu du désert, d'une ma-

(1) Voir *Rapport annuel* de 1843-1844, page 42.

nière assez triste pour nous. Malheureusement, nous étions tous retenus près de nos wagons par des causes différentes. Ma chère épouse était occupée auprès de son enfant, né depuis peu de jours; notre excellent frère Gosselin était péniblement appuyé sur son bâton, comme un vieux malade, par suite d'un effort qu'il avait fait à Morija, et qui lui avait laissé une douleur dans l'épine dorsale; moi-même, je souffrais beaucoup d'un catharre accompagné de fièvre; tous, nous étions à même de voir et de sentir notre faiblesse. Nos chers collaborateurs, MM. Casalis et Arbousset, qui nous avaient accompagnés à cheval et nous réjouissaient par leur présence, purent seuls porter le message du Roi des rois sur la montagne de Morosi. Ils revinrent dans l'après-midi un peu découragés, parce-qu'ils avaient trouvé un auditoire beaucoup moins nombreux qu'ils ne l'avaient espéré. Le chef Morosi vint avec eux pour nous féliciter de notre arrivée; il nous exprima la satisfaction qu'il éprouvait à notre vue. Nous nous fortifiâmes tous ensemble, le soir, par la Parole de Dieu, et par la prière. Nous demandâmes au Seigneur, tout spécialement pour cette contrée, l'accomplissement de ces belles promesses qu'il a faites à ses enfants, en leur disant que la montagne de Sion sera élevée au sommet des montagnes, que tous les peuples viendront l'y adorer, que le désert enfin fleurira comme une rose, et que les lieux arides se réjouiront avec un chant de triomphe.

Le lundi 2 octobre, nous arrivâmes près de la ville de Morosi, et nous fûmes reçus assez cordialement par plusieurs de ses sujets, surtout par une troupe de femmes qui venaient faire la connaissance de leur mère (Ma), c'est ainsi qu'elles appelaient ma chère compagne, et pour bercer dans leurs bras, peints en rouge, et ornés d'anneaux en cuivre, notre pauvre petit enfant. Je dois vous dire ici, en passant, qu'il n'y a rien qui inspire autant de

confiance aux Bassoutos qu'une mère de famille avec ses enfants. Sur le champ, ils s'approchent, ils lient conversation, ils appellent le petit être, qui les amuse par son sourire, leur frère ou leur sœur, et ils reviennent toujours pour lui faire des caresses à leur manière. Cela nous donne le moyen d'étudier les dispositions secrètes de leurs âmes immortelles, et de parler à leurs cœurs.

Je reprends mon récit. Nous employâmes, avec nos amis, les journées du 2 et du 3 à l'exploration du terrain. Nous courûmes à pied, à cheval, à droite, à gauche, dans tous les sens, pour trouver un emplacement convenable à la fondation de notre Béthesda. Enfin nous nous arrêtâmes sur une petite hauteur qui fait face à la montagne du chef; là je m'écriai avec ce digne apôtre des allemands, qui épuisé de fatigue, par suite de ses recherches, tomba sur la place où il devait plus tard fonder son établissement missionnaire: «C'est ici que je veux demeurer, c'est ici que je veux mourir.» (1) Ce lieu nous paraissait réunir plusieurs avantages importants. Il se trouve au centre de la vallée, à une distance convenable de la montagne du chef Morosi, non loin de notre jolie petite rivière, et en face d'une sorte de bas-fond où nous pensions pouvoir faire le jardin missionnaire, projet qui devra probablement être abandonné, à cause des fortes gelées qu'on remarque surtout dans les bas-fonds, le long de la rivière, et qui font périr en grande partie les blés et les légumes: nous en avons vu la preuve cette année. De plus, mon cœur me disait qu'un temple consacré à l'Eternel ne serait pas mal placé dans cet endroit, et que nous-mêmes nous pourrions y habiter en paix avec ceux que le Seigneur nous donnera. Vous n'ignorez pas, Messieurs et très-honorés frères, quelle conviction joyeuse et profonde

---

(1) Hier will ich bleiben; hier will ich sterben. (*Sanctus Gallus*).

s'attache à ce sentiment du cœur, quand il est avoué, d'ailleurs, par la raison. Aussi, après un entretien à ce sujet avec Morosi, et les envoyés de Moshesh, qui étaient présents et approuvaient notre choix, nous cherchâmes nos wagons et nous plantâmes notre tente à côté d'un rocher solitaire, qui devait nous servir d'abri, et nous consacrâmes avec nos amis la nouvelle Béthesda, par une prière présentée à Dieu dans la langue francaise et dans la langue sessouto, mêlant ainsi la voix de la patrie à celle de l'habitant malheureux du désert. Celui-ci nous écoutait pour offrir à l'Eternel Dieu *son* Père et *notre* Père, un sacrifice d'agréable odeur, par l'intermédiaire de Celui qui est notre avocat auprès de lui, et le souverain sacrificateur de nos âmes. Après ce service solennel, célébré en plein air, en présence d'une vingtaine de Bassoutos, nos amis et frères Arbousset et Casalis prirent avec leur suite congé de nous, non sans une profonde émotion de part et d'autre. Nous demeurâmes donc seuls au milieu des champs, nos wagons sans guide, nos bœufs sans conducteurs, nous-mêmes sans un être qui put nous aider, à l'exception d'une petite fille Mossouto de douze ans qui tenait notre enfant. Il faut se rappeler aussi l'impossibilité d'agir où se trouvait momentanément frère Gosselin, et l'indisposition dont je souffrais moi-même. Nos cœurs étaient singulièrement émus au milieu de ce complet isolement. Toutefois, nos âmes se reposèrent sur Celui qui manifeste sa force dans la faiblesse des faibles, et fait toujours bien ce qu'il fait par les dispositions de sa sage providence. Aussi nous aperçumes bientôt qu'une réponse manifeste avait été faite à nos prières. Dans peu de jours nous sentîmes nos forces revenir, nos maux disparaître, le corps pouvait de nouveau suivre l'impulsion de l'esprit; nous nous mîmes donc au travail. D'un autre côté, une petite famille vint se grouper autour de nous. C'était Ma-

thiase Ntabanyana, frère de Morosi, baptisé dernièrement à Morija, avec sa femme Monneng, qui venait dresser sa tente à nos côtés. Deux autres Bassoutos, Rantaké et Tueba, suivirent son exemple; tous les trois nous offrirent leurs services, et ils nons ont aidés depuis lors, selon la mesure de leurs faibles capacités.

Vint enfin le premier dimanche, que nous célébrâmes dans ces lieux avec les indigènes. Quel jour d'émotion, que celui où le Messager de paix, l'Ambassadeur de Jésus-Christ, ouvre pour la première fois la bouche dans l'assemblée du peuple qui est assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort et qui désormais doit être son peuple, son troupeau, sa joie et sa couronne. Cette assemblée n'était pas nombreuse, mais elle se composait d'auditeurs attentifs, ce qui est déjà une grande chose dans un pays où toutes les idées religieuses font défaut, et où une grossière ignorance aveugle l'esprit. Je leur parlai dans leur propre langue sans interprète. J'avais pris mon texte dans l'Epitre aux Romains, chap. I, versets 19-21 ; mon discours roula sur l'existence de Dieu. Je cherchai à leur expliquer les principes de la religion naturelle, et à répondre aux objections qu'ils font d'ordinaire, à l'unité et à la personnalité de Dieu. J'essayai ainsi de réveiller dans le cœur de mes auditeurs le désir de mieux connaître cet être inconnu, dont nous découvrons bien les traces dans la nature, mais que l'Evangile seul nous fait contempler à face découverte dans le *Fils*. Dans l'après-midi, frère Gosselin éleva la voix au milieu du même auditoire, pour appuyer et confirmer ma parole. Depuis lors, nous avons continué à célébrer le culte divin avec les indigènes, trois fois par dimanche, et nous avons eu la joie d'en voir une trentaine revenir assez régulièrement pour passer avec nous le saint jour du Seigneur. Plusieurs de nos auditeurs se donnent beaucoup de peine pour apprendre à lire l'Evangile avec

nous. Un homme et trois femmes paraissent s'enquérir diligemment de la voie du salut, et nous parlent avec beaucoup de simplicité de l'état de leurs âmes. Bien d'autres nous promettent de venir assister à nos services, lorsque nous aurons un lieu convenable pour les mettre à l'abri des intempéries de l'air. En conséquence, nous avons commencé avec ardeur les travaux matériels. Une maison missionnaire, une petite église, une maison d'école nous sont indispensables. Nous avons construit à la hâte une petite cabane en roseaux, pour y habiter jusqu'à ce que nous nous soyons procuré une demeure plus convenable. Actuellement, nous sommes occupés à bâtir une première maison en pierre, qui aura 40 pieds de long sur 17 de large. Nous avons déjà coupé une portion des roseaux qui doivent couvrir la maison; la moitié du bois de construction a été tirée et charriée, et les murs s'élèvent à 2 pieds 1 $\frac{1}{2}$ au-dessus du sol. Ah! que ces travaux avancent lentement, et sont difficiles à exécuter dans un pays où l'on manque de tout. Personne ne peut se faire une idée, sans avoir vu le sud de l'Afrique et ses habitants, de toutes les peines d'esprit et de corps qu'on trouve dans l'exécution du moindre ouvrage, de ce qui ne serait chez nous qu'une bagatelle, l'affaire de quelques jours ou de quelques heures. Le manque d'ouvriers *actifs*, les pluies fréquentes, le dérangement d'un outil indispensable, un wagon brisé, les distances qu'il faut continuellement franchir pour chercher les matériaux de construction, une foule d'occupations que l'on a jour par jour sur les bras, tout, en un mot, se réunit contre vous, pour vous tromper dans vos calculs et pour mettre votre patience à une rude épreuve. Toutefois, le serviteur de Dieu ne se décourage pas au milieu de tous ces mécomptes; nous prenons toujours bon courage, et si je parais me plaindre, ce n'est pas que je sois ou étonné, ou affligé de cet état de choses; c'est plu-

tôt que je désire vous faire entrer un peu dans le détail de mes occupations et de mes difficultés, afin que, pressés par la charité de Christ, vous puissiez sympathiser avec nous et demander pour nous à Dieu les grâces particulières dont nous avons besoin.

J'espère, Messieurs, pouvoir bientôt vous entretenir plus longuement de nos arrangements à Béthesda; aujourd'hui, mes nombreuses occupations me forcent à m'arrêter ici. Je ne fais plus que vous dire que je me sens très-heureux à mon poste. Le Seigneur m'a béni de bien des manières, et sa bonté m'a accordé dès mon entrée dans la carrière missionnaire, de bien douces joies parmi lesquelles je ne compte pas pour l'une des moindres la naissance d'une charmante petite fille qui est venue au monde à Bossiou le 24 du mois d'août dernier, et que nous avons appelée des noms de Marie Rose Caroline. Le Seigneur a aussi réalisé l'un des vœux les plus ardents de mon cœur, en bénissant l'étude de la langue sessouto, que j'ai commencée dès mon arrivée à Thaba-Bossiou; notre excellent ami et frère, M. Casalis, m'a été d'un grand et précieux secours dans mes recherches. Aussi suis-je parvenu à écrire la langue des indigènes avec une grande facilité, et je commence à la parler. Je ne me suis jamais servi d'interprète auprès de mon auditoire ; mais je mets un grand soin à écrire toutes mes méditations, pour éviter des méprises et des malentendus qui pourraient être fâcheux. A Dieu seul la gloire et la louange. Il a fait de grandes choses pour nous dans le passé, j'ai la pleine confiance qu'il en fera de plus grandes encore dans l'avenir. Espérons en lui fermement, vivons pour lui et que toute notre gloire soit dans la sienne. J'attends avec impatience de vos nouvelles ; votre dernière lettre a réjoui nos cœurs par l'affection chrétienne qu'elle nous témoigne, et les nouvelles qu'elle nous donne.

Nous vous en remercions du fond de nos cœurs, et nous nous recommandons tout de nouveau à vos bons souvenirs et à vos prières.

Recevez, Messieurs et très honorés frères, l'assurance de ma considération et de mon affection constante.

Votre très dévoué,

Ch. SCHRUMPF.

STATION DE BÉRÉE.—Extraits d'une Lettre écrite de Thaba-Bossiou par M. Maitin, le 2 janvier 1844.

Pénible incertitude.—Voyage à Sekhalabata.— Dégradation des habitants. — Choix d'un autre emplacement. — Discours de Moshesh et des missionnaires.

Messieurs et chers Directeurs,

Pendant les six mois qui se sont écoulés depuis que j'ai eu le plaisir de vous annoncer le choix que nous avions fait d'un emplacement pour ma station, le Seigneur a trouvé bon de me faire passer par des sentiers qui, plus d'une fois, m'ont paru bien mystérieux. Ma foi et ma patience ont été mises à l'épreuve. Souvent je me suis demandé avec anxiété quels étaient les desseins du Seigneur à mon égard. Je me disais : les jours, les semaines et les mois s'envolent, et tu n'as pas encore de station. Tu t'es réjoui de voir une porte ouverte devant toi, et presqu'aussitôt des obstacles se sont présentés sur tes pas, et aujourd'hui la porte elle-même paraît s'être fermée. . . . L'Eternel a vu mon angoisse, un rayon de lumière est venu dissiper les ténèbres qui m'entouraient, et le chemin par lequel je dois marcher apparait clairement à mes yeux. Puisse Celui qui m'a tour à tour éprouvé et consolé, diriger tous mes pas.

Ainsi que je vous l'avais annoncé, à mon retour de la colonie je comptais aller jeter, avec l'aide de M. Casalis, les fondements de Bérée. Je rentrai dans le pays des Bassoutos, avec le désir de mettre promptement la main à l'œuvre. Mais un projet très-grave d'émigration, formé à Morija par Molapo et ses gens, m'empêcha de réaliser mon plan. Je craignais de commencer une œuvre qui pouvait encourager une portion du troupeau de notre frère Arbousset à se séparer de lui. Le projet d'émigration ayant été abandonné par ceux qui l'avaient formé, je pus enfin me mettre en route pour Sékhalabata. Permettez-moi de vous citer ici quelques lignes de mon journal particulier.

Mercredi 6 *septembre.* — « Ma tristesse s'est changée en joie ; les obstacles qui, jusqu'à ce jour, m'ont tenu éloigné du poste où je devais travailler à l'œuvre de mon maître, paraissent écartés, et j'ai la consolation de voir que mes vœux commencent à se réaliser. Ce matin, accompagné de frère Dyke et de quelques indigènes, je me suis mis en route pour Sékhalabata. Nous nous proposons de couper le bois nécessaire pour la construction d'une petite maison temporaire. Après huit heures de marche, nous sommes arrivés au village de Khoabané.

Jeudi 7 — « Avant de continuer notre route, nous avons eu la satisfaction de réunir quelques personnes de Khoabané, avec lesquelles nous avons fait le culte du matin. Arrivés à deux heures de l'après-midi sur les bords du Calédon, vis-à-vis de Sékhalabata, nous avons eu de suite recours à notre hache. Qu'on est heureux, même en s'occupant de travaux pénibles, lorsqu'on a la conviction qu'ils contribuent à l'avancement du règne de Dieu.

Vendredi 8. — « Nous n'avons pas moins de soixante-dix arbres étendus sur le bord de la rivière. L'arrivée de

frère Casalis ne contribue pas peu à nous délasser de nos travaux.

Samedi 9. — « Après avoir donné ordre à nos gens de réunir le bois coupé, nous avons pris nos chevaux, et nous nous sommes rendus au village de Sékhalabata. Selon la coutume du pays, nous sommes allés nous asseoir sur la place où se tiennent les assemblées du peuple, espérant de voir bientôt une partie des habitants se rendre auprès de nous. Mais, quoique nous ayons longtemps attendu, un homme seulement est venu s'asseoir à nos côtés. Il paraissait être animé de bonnes dispositions à notre égard, et désirer que je me fixe sur l'endroit.

Dimanche 10. — « Je n'essaierai pas de décrire les scènes dégoûtantes dont nous avons été les témoins aujourd'hui. Le prince des ténèbres a fait son œuvre à Sékhalabata, et nous a empêchés d'y faire quelque bien. De bonne heure, nous avions fait prévenir les habitants de cet endroit que nous irions pendant la journée les instruire des choses de Dieu. Comme ils avaient fait de la bière à l'occasion de deux ou trois mariages qui devaient avoir lieu aujourd'hui, nous les avons trouvés avalant cette boisson enivrante, sautant et vociférant de la manière la plus sauvage. Lorsque nous leur avons fait des observations sur leur conduite, ils ont répondu que nous avions raison, mais ils n'ont pas discontinué de boire et de danser. Comme nous cherchions toujours à leur parler, l'un d'eux, paraissant moins échauffé que les autres, s'est approché de nous, et a prononcé ces paroles remarquables : *On ne vous écoutera pas aujourd'hui ; la bière fait voyager les cœurs*, entendant sans doute par là que l'homme, dès qu'il se livre à la boisson, n'est plus maître de ses pensées. Je n'ai peut-être jamais senti plus vivement qu'aujourd'hui l'importance de l'œuvre missionnaire. Cette œuvre, qui va prendre le sauvage au fond de l'abîme

de dégradation où il se trouve, et non seulement le place sur l'échelle des êtres civilisés, mais l'amène aussi à la foi et à la pratique de la vertu chrétienne, comment peut-elle encore rencontrer des cœurs hostiles ou même des indifférents parmi les hommes qui se piquent de philanthropie ? »

M. Maitin n'était pas au bout de ses épreuves; il trouva les fontaines de Sékhalabata complètement desséchées; sa douleur fut égale à son étonnement; lorsque la commission nommée par la conférence, pour diriger M. Maitin dans le choix d'un emplacement, visita ce lieu, l'eau était abondante, et les indigènes assurèrent que les fontaines ne tarissaient jamais. Force fut à M. Maitin et à ses amis d'abandonner ce lieu; car sans eau toute station est impossible. « En revenant à notre wagon, dit M. Maitin, nos cœurs étaient remplis de tristesse, nous gardions le silence, n'ayant, pour ainsi dire, pas le courage de nous communiquer l'un à l'autre l'inquiétude que nous éprouvions sur la fondation d'une station dans ce lieu. »

Plus tard, sur le rapport qu'on lui avait fait, la conférence décida qu'un nouvel emplacement serait choisi pour la station; Khoabané fut désigné au lieu de Sékhalabata. Belle position, grand espace de terrain labourable et fertile dans la vallée, abondance d'eau et surtout de riches pâturages, tels sont les avantages du nouveau lieu préféré par les missionnaires. Une nombreuse population est répandue tout autour; Sékhalabata étant peu éloigné, pourra être évangélisé par le missionnaire, et doit être considéré comme appartenant à la station.

« Je me hâte, messieurs et très-honorés frères, continue M. Maitin, d'arriver à la partie la plus encourageante de ma lettre. Nous avons employé les derniers jours de novembre à visiter le quartier de Khoabané. Le 29, MM. Casalis, Arbousset, Daumas et Dyke eurent

la bonté de répondre à l'invitation que je leur avais faite de venir me prêter le secours de leurs lumières dans le choix du nouvel emplacement. Nous étions accompagnés de Moshesh et d'une trentaine de chrétiens de Morija, Thaba-Bossiou et Mékuatling. Eux aussi ils désiraient implorer sur cette nouvelle station les bénédictions du Seigneur. Le soir, au clair de la lune, frère Arbousset fit une prédication aux habitants du village de Khoabané. Son discours fut écouté avec attention et intérêt. Déjà, avant le service, les fidèles qui nous accompagnaient avaient formé de petits groupes de païens, auxquels ils parlaient des vérités à la fois terribles et consolantes de l'Evangile. Mais la conduite de ces chrétiens devait être pour les païens un langage plus persuasif encore que leurs discours. Que je me plaisais à contempler sur ma station ces monuments de la puissance de l'Evangile!

« Le lendemain, après avoir encore examiné l'endroit, nous trouvâmes une position des plus convenables pour la station. Le village de Khoabané en est éloigné de quinze à vingt minutes; tout près se trouvent trois petits villages. Un petit ruisseau qui descend des montagnes et passe sur la station peut aisément, avec quelques travaux, être conduit sur une grande partie de la vallée; celle-ci bien arrosée fournirait des moyens de subsistance à une grande population. Trois petites fontaines, peu éloignées les unes des autres, font espérer que cet endroit ne souffrira pas de la sécheresse. L'une de ces sources, quoique peu forte, est considérée comme la meilleure de la contrée, parce qu'elle conserve toujours le même volume d'eau. Lorsque nous eûmes choisi l'emplacement pour les bâtiments et les jardins de la mission, nous le montrâmes au chef, qui approuva tout à fait notre choix. J'ai été bien réjoui de l'intérêt qu'il a pris à la fondation de cette station. Dès que notre choix lui fut connu, il envoya des messagers à

cheval dans les villages voisins pour inviter les chefs et les habitants à se transporter auprès de nous; huit à dix chefs, avec plusieurs de leurs sujets, se rendirent à l'appel de leur roi. Lorsqu'ils furent réunis sur l'endroit même où doit s'élever la maison missionnaire, Moshesh se plaça au milieu d'eux, les fit asseoir par terre, et leur parla en ces termes :

« Depuis longtemps vous me voyez passer et repasser avec les missionnaires dans les coins où il y a des sources. Vous vous êtes sans doute souvent demandé : que fait notre chef, que va-t-il voir dans ces coins? Est-ce qu'il a lié parenté avec les fontaines? Je cherchais un endroit où je pusse placer un médecin pour vous guérir. » Il me présente à eux et continue : « le médecin, le voici. Il vous dira que vous êtes tous atteints d'une maladie mortelle, et que la parole de Dieu peut seule vous sauver. » Ici il s'adresse à chaque chef en particulier, donne des louanges aux uns, fait des reproches aux autres, les exhorte un à un, et les engage à se rendre avec leurs sujets à la maison de prière qui s'élèvera bientôt sur l'endroit. Des Cafres, arrivés depuis deux ans dans le pays des Bassoutos, où ils ont été heureux de trouver une asyle, étant présents à l'entretien, Moshesh se tourne vers eux et leur adresse les paroles suivantes, qui prouvent que sans avoir étudié la rhétorique, le roi des Bassoutos sait faire usage de l'ironie : « Et vous, Cafres, qu'est devenu votre pays? Savez-vous qu'aujourd'hui, il s'appelle Port-Natal? (1) Il était bien beau ce pays! Vous dites, je crois, que vous y faisiez deux récoltes par an? Ah! le beau pays! Eh bien, vous l'avez perdu, quel dommage! Vous l'avez perdu, parceque vous vous êtes toujours confiés en vos sagaies, parce que vous n'avez jamais eu un mur pour vous enclore, et

(1) Les Anglais le possèdent aujourd'hui.

vous protéger ; maintenant que vous êtes ici, chez-moi, ne souffrirez-vous pas qu'on vous protège et qu'on vous préserve de la destruction? J'apporte aujourd'hui le mur de l'Evangile, le seul mur indestructible. Réfugiez-vous y donc sans crainte, et vous continuerez à vivre tranquilles dans mon pays. »

Moshesh ayant terminé son discours, un petit chef, dont le village se trouve à cinq minutes de la station, se leva, remercia le roi des Bassoutos, et prononça ensuite ces paroles : « Comment pourrions-nous ne pas recevoir la Parole du Sauveur ? » M. Casalis prit ensuite la parole, et adressa à l'assemblée un discours analogue à la circonstance. Enfin frère Arbousset implora la bénédiction céleste sur la station, sur le missionnaire qui doit y annoncer les gratuités de son Dieu et sur tous les habitants de la contrée. C'est ainsi qu'a été fondée, au nom du Seigneur, la station de Bérée. Puisse la lumière se lever sur ce lieu, et étendre au loin ses rayons bienfaisants. . . . . J'espère être, s'il plaît au Seigneur, de nouveau à Bérée, dans une dixaine de jours. Avec les matériaux déjà préparés, trois semaines nous suffiront pour élever notre maison. Je possède déjà les roseaux pour la couvrir ; il a fallu aller les couper à une dixaine de lieues de la station. Avec le bois de saule que j'avais coupé dans le temps, je me propose de faire une chapelle temporaire. Frère Casalis aura encore l'obligeance de venir passer deux ou trois semaines avec moi à Bérée, pour m'aider dans mes travaux. C'est un bien grand service qu'il me rendra.

« Il m'est doux, messieurs, de vous dire qu'un chrétien se trouve déjà à Bérée. C'est un intéressant jeune homme, fils de Khoabané; converti à Thaba-Bossiou par le ministère de M. Casalis, il a été admis membre de l'Eglise, aux dernières fêtes de Noël; il a reçu à son baptême le nom d'Esaïe. Sa joie a été grande, lorsqu'il a appris que

je me fixerais près de son village. Dieu veuille qu'il soit pour Bérée comme le levain dont parle l'Evangile, et qui fait lever toute la pâte.

Recevez, monsieur le président et messieurs, l'assurance du sincère attachement de votre dévoué serviteur,

J. MAITIN.

STATION DE THABA-BOSSIOU.—Lettre de M. Casalis, sous la date du 12 janvier 1844.

Autres détails sur la station de Bérée. — Aspect du pays et dispositions des indigènes.—Etat réjouissant de la Station de Thaba-Bossiou.

Messieurs et très-honorés Frères,

Monsieur Maitin, après avoir passé quelques mois dans ma famille, est à la veille de son départ pour Bérée. Il vous a écrit une lettre dans laquelle il s'attache à vous rendre compte des difficultés imprévues, qui nous ont obligés à revenir sur un premier choix. Le changement survenu ne porte que sur la localité destinée à devenir la résidence de notre frère; quant à la mission, elle est toujours la même. Il s'agit d'amener à la connaissance de l'Evangile une population importante, dont les intérêts spirituels m'ont toujours été aussi chers que ceux des habitans de Thaba-Bossiou; mais qui s'est trouvée trop nombreuse et trop retardée, pour que je pusse agir sur elle efficacement, au moyen de visites plus ou moins fréquentes. Que de fois en me rendant dans ce quartier ne me suis-je pas demandé, s'il ne me serait pas possible de fixer ma résidence pour un tems déterminé au milieu de ces pauvres brebis qui ne fuyaient leur pasteur que

parcequ'elles n'avaient pas le moyen d'apprendre à le connaître et à apprécier la nature de son message! Mais s'il est en tout tems difficile au missionnaire de s'absenter de sa station, combien plus cela ne le devient-il pas lorsqu'un réveil religieux se manifeste? Dès ce moment le missionnaire est l'esclave de son troupeau, heureux esclavage sans doute, mais d'autant plus absolu, que les chaînes en sont sacrées. Comment en effet se soustraire aux instances d'âmes altérées de la justice? Comment échapper, ne fut-ce que pour quelques jours, à ces chrétiens d'hier, pour lesquels tout point de doctrine, tout principe de conduite, tout règlement d'église est une question d'importance vitale, qu'ils n'osent et ne peuvent déterminer par leurs propres lumières?

Béni soit Dieu de ce qu'enfin mon cœur va être délivré du poids qui l'a longtemps oppressé! Le flambeau de l'Evangile va être placé au milieu des belles vallées qui bordent le Calédon, et celui qui a promis que sa Parole ne retournera pas à lui sans effet, fera bientôt cesser l'affligeant contraste qu'elles ont présenté jusqu'ici avec les stations environnantes.

L'importance du district de Bérée consiste dans sa population, ses ressources naturelles, et son voisinage de Thaba-Bossiou et de Mékuatling. Pour la population, il offre sur une ligne de trois à quatre lieues, quarante à cinquante villages ou hameaux, dont quelques-uns sont considérables. Le pays est fertile et fournit abondamment aux besoins de ses habitans. Ce sont de riches vallées, où grâce à l'abri offert par les montagnes et à la régularité des pluies, le millet d'Inde, (ressource principale des naturels) le maïs, la citrouille, la pomme de terre, croissent sans irrigation. Le froment et l'orge y souffrent rarement de la sécheresse et ce n'est ordinairement qu'à l'époque de la floraison de ces graminées, que l'arrosement

leur devient nécessaire. Le génie agriculteur des Bassoutos leur fait chérir ces vallons humides et ombragés. Aussi la population du district de Bérée, comme celle des environs de Morija, tend-elle toujours à s'accroître.

Le voisinage des habitans de ce quartier a été jusqu'ici nuisible à la cause de l'Evangile à Thaba-Bossiou. Attachés comme ils le sont encore à leurs anciennes superstitions, ils encouragent par leur exemple les fauteurs du paganisme qui vivent auprès de Moshesh. Ce fut là que se forma le parti qui manifesta des dispositions si hostiles aux chrétiens, dans l'assemblée nationale tenue le 21 mai 1842. Cette opposition a, je crois, beaucoup contribué à retarder Moshesh lui-même; elle lui a fait craindre des commotions qui eussent pu être fatales à son pouvoir, et lui a fait différer certaines réformes dans les usages et les lois de la tribu, dont la nécessité se fait vivement sentir dans les parties du pays qui sont plus éclairées, et particulièrement dans les stations.

Je connais assez les habitants de ce quartier pour pouvoir affirmer, qu'il n'y a rien dans leurs mœurs ou leur caractère, qui doive les faire considérer comme plus difficiles à convaincre ou à toucher que d'autres Bassoutos. Beaucoup d'entr'eux vivaient à Thaba-Bossiou à l'époque de notre arrivée (en 1833) et sont alliés par le sang à des membres très fidèles de nos Eglises. C'est absolument le même peuple que celui que nous avons sur les stations de Morija et et de Thaba-Bossiou.

On s'expliquera suffisamment l'opposition qu'il a manifestée, si l'on considère qu'il a été témoin des réformes pénibles et extraordinaires que l'Evangile a opérées là où les missionnaires résident, et que faute de lumières suffisantes ces reformes lui ont paru la subversion de tous les droits privés et civils, le fruit d'une magie nouvelle. Ces pauvres gens ont été forcément laissés trop loin der-

rière, et dans leur ignorance ils se sont estimés heureux d'être hors de notre portée immédiate. On les ramènera par la patience et par la douceur. Ils ont déjà quelques notions générales du christianisme, qui ne manqueront pas de porter des fruits, lorsque les préventions commenceront à se dissiper. Nous avons été reçus d'une manière favorable, à nos dernières visites ; et personne, que nous sachions, n'a élevé sa voix contre la fondation de Bérée. Séèle, fils du chef Khoabané, après avoir suivi pendant longtemps mes instructions religieuses, et avoir donné des preuves de conversion, a reçu le baptême de mes mains aux dernières fêtes de Noël. Ainsi Dieu semble avoir voulu nous donner un gage de ce qu'il va opérer par le ministère de Monsieur et Mad. Maitin.

Je ne terminerai pas cette lettre, sans ajouter que le Seigneur continue à faire reposer sa bénédiction sur mes faibles efforts et ceux de mon beau frère Dyke. Notre Eglise vient de s'augmenter de onze membres, parmi lesquels nous avons la joie de compter le jeune Sekoniane fils de Moshesh. C'est le premier des enfans du chef qui n'ait pas été astreint à subir le rite de la circoncision.

A côté de ce catéchumène remarquable se trouvaient quelques femmes bien humbles, bien petites aux yeux de leurs concitoyens. Ce contraste faisait dire dernièrement au bon et judicieux Moussetsé : « Lorsque l'Evangile arriva, nous dîmes : « voilà qui est pour les grands ; comment les petits pourraient-ils comprendre ?» Nous écoutâmes, et tout à coup l'on se dit : « Non, c'est pour les petits, car comment les grand renonceraient-ils à la polygamie et à leurs richesses iniques.» Maintenant je dis : « Ce n'est ni pour les petits, ni pour les grands, mais pour ceux à qui Dieu le révèle.»

Je demeure votre tout dévoué en Jésus-Christ.

E. CASALIS.

STATION DE MOTITO. — Extraits d'une Lettre de M. Lemue, sous la date du 25 janvier 1844.

Fondation d'une Station au nord de Motito.—Retour de M. Moffat.—Mort d'une femme chrétienne.

Messieurs et très-honorés frères.

Une nouvelle station missionnaire vient d'être commencée au nord de Motito chez les Bakhatla. C'est un missionnaire vétéran, M Edwards, de Kuruman, avec lequel nous vivons depuis nombre d'années dans une grande intimité, et le médecin Livingston, qui viennent d'en jeter les fondements. Eu égard à la paix profonde qui règne dans le pays, ce moment paraît être favorable. Il pourrait cependant encore bien arriver que le redoutable Mousselekatsi fît passer nos amis par bien des alarmes; mais en pareil cas Dieu ne manquera pas d'être leur refuge et leur bouclier.

Nous avons eu dernièrement le plaisir d'embrasser notre vénérable ami M. Moffat. Il a conservé un précieux souvenir de sa visite en France et parle même avec extase de notre chère patrie, ainsi que de l'accueil bienveillant qu'on lui a fait. Cette bonne opinion, jointe à notre prédilection pour le pays natal, nous rend presque orgueilleux. L'arrivée de M. Moffat et de sa famille a causé une joie universelle parmi les Béchuanas................

Aucun réveil remarquable n'a eu lieu depuis bien longtemps. La bonne semence continue à être semée en divers lieux, Dieu seul sait quand elle portera de nouveaux fruits. A Motito trois membres ont été ajoutés à l'église dans le courant de l'année dernière. De ce nombre est une femme âgée d'environ 60 ans, dont je vous ai déjà parlé. Bien qu'elle demeure à huit lieues d'ici, dans une

annexe que nous visitons de temps en temps, elle fait fréquemment ce chemin à pied pour pouvoir prendre la Sainte-Cène avec nous. Elle nous dit aussi souvent : « Ayez pitié de moi, je suis vieille, j'ai besoin d'être nourrie de la Parole de Dieu; venez nous voir autant que vous le pouvez.»

Une jeune femme, qui avait été membre de notre église pendant dix-huit mois, est morte subitement, il y a six semaines. Sa courte et chrétienne carrière n'avait pas été sans croix, car elle avait dû quitter son mari dont elle était la seconde femme. Ce dévouement lui suscita une si violente opposition qu'elle fut citée devant Mahura par son ancien mari qui ne voulait pas entendre parler de divorce : elle défendit sa cause avec douceur, avec fermeté et avec succès. A peine fut-elle sortie victorieuse de cette lutte, que ses ennemis la mirent en butte à leurs calomnies, mais elle les confondit encore par ces mêmes armes de la douceur, de la patience et de la foi, et ce fut bientôt après ces combats qu'elle quitta ce monde d'épreuve pour entrer dans la joie de son Seigneur. Sa mort, dont elle avait un léger pressentiment, fit une grande impression sur tous et sur nous en particulier, d'autant plus qu'elle avait été à notre service près d'un an, et que c'était le premier des membres du petit troupeau de Motito appelé à entrer dans son repos.

Beaucoup de monde assista au service funèbre qui eut lieu sur sa tombe, et même, à dater de ce jour, quelques-uns de ses amis semblent avoir reçu une sérieuse impression. De ce mombre est sa mère, qui je crois est bien près d'être octogénaire. Cette pauvre veuve avait deux filles, toutes deux converties, mais celle-ci était sa favorite. Tout le monde croyait que ce choc l'emporterait, mais à notre grande surprise la foi lui rendit la vie; et après cette épreuve elle a pu dire, « je me réjouis de ce

que Dieu a pris ma fille à lui, je sais qu'elle est heureuse, puissé-je la rejoindre bientôt!» Cette jeune femme laissa aussi son second mari, qui venait à peine de l'épouser, presqu'inconsolable, et comme c'était un jeune homme pieux, plus sensible que ne le sont en général les natifs, et qui nous paraissait avoir quelque moyens, je l'ai pris chez moi, espérant le former peu à peu aux fonctions de maître d'école. A la fin de l'année le nombre de nos communiants était de 42.

L. LEMUE.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE.

MONGHIR. — PATNA. — BÉNARÈS. — GORRUCKPORE. — MIRZAPORE. — ALLAHABAD. — FURRUCKABAD. — LODIANAH. — AGRA. — MUTTRA. — DELHI.

Dispositions du peuple.—Une Mela.—Manque d'ouvriers.—Zèle d'un évangéliste indigène.

Nos lecteurs se rappellent sans doute que nous sommes entrés dans l'Inde par Calcutta, où nous nous sommes arrêtés quelque temps ; nous les avons conduits ensuite au sud ; du sud nous leur avons fait faire une excursion dans la belle île de Ceylan ; revenus sur nos pas, nous nous sommes dirigés vers l'ouest, nous sommes remontés le long de la mer jusqu'à Bombay et même jusqu'à Surate au nord ; nous nous sommes arrêtés dans la province intérieure d'Aurungabad, et nous avons salué avec joie les pre-

miers succès des missionnaires américains parmi l'intéressante tribu des mahars. Notre course a été bien rapide, car en quelques mois nous avons parcouru un pays immense, et visité une foule de peuples. Elle sera bien plus rapide encore aujourd'hui, car en quelques instants nous allons nous transporter, par le nord, de l'est à l'ouest de l'Inde, bien que nous devions rencontrer sur notre route des villes très-célèbres et très-populeuses. Le temps nous presse; grâce au Seigneur, le champ des missions est grand comme le monde lui-même, et on ne peut le parcourir que d'un pas très-rapide.

Revenons donc à Calcutta, d'où nous sommes d'abord partis, et au lieu de descendre vers le sud, dirigeons-nous vers le nord en remontant ce magnifique fleuve que la superstition a divinisé. Sur notre droite, nous trouverions bien la grande ville de Decca, où des missionnaires baptistes font une œuvre difficile et néanmoins bénie, mais nous sommes obligés de nous transporter d'un seul trait à Monghir, sur le Gange. Deux missionnaires baptistes y annonçent l'Evangile; ils ont bien amené au Seigneur quelques âmes contrites qui montrent leur foi par leurs œuvres, mais que sont deux hommes au milieu d'une population pleine de préjugés ? Les brahmines sont bien plus nombreux et plus influents. Les missionnaires se répandent dans les campagnes pour instruire le peuple, mais ils y trouvent les prêtres de Brahma, qui pour les combattre emploient également la ruse et la force. Dans un village, les missionnaires annonçaient avec ferveur les vérités du salut; les brahmines accoururent, et ne se bornant pas à défendre leur religion, ils attaquèrent violemment les missionnaires, leur œuvre, l'Evangile, puis, ils s'écrièrent, s'adressant à la foule émue : « Si vous restez ici un instant de plus pour écouter ces gens-ci, vous serez considérés comme ayant mangé du bœuf, et vos

mères et vos filles seront souillées.» Ces paroles jetèrent un tel effroi dans les esprits que chacun s'enfuit vers sa maison aussi rapidement que s'il eût été poursuivi par un lion. Les brahmines triomphent encore dans ce lieu; mais ils ne triompheront pas toujours; l'erreur a un terme, et quelque épaisses qu'elles soient, les ténèbres se dissiperont à Monghir, comme ailleurs, devant l'Orient d'en haut, que rien ne peut arrêter dans sa course. Laissons à ce peuple abusé une sympathie et une prière, et voyons si les habitants de Patna sont plus heureux.

Ils le sont moins encore : au milieu d'une population de 600,000 âmes, un seul missionnaire! «Quelle ne serait pas notre tristesse, s'écrie-t-on en Angleterre, si l'on nous disait que dans la ville de Liverpool il y a seulement deux ministres du St. Evangile. La ville de Patna, qui est trois fois plus grande, n'en a qu'un. Si la principale ville de la belle, fertile et salubre province de Bahar est ainsi dépourvue des moyens de salut, que doit-ce être des autres? Et cependant cette province est presque aussi grande que l'Angleterre, et elle contient une population de 5,800,000 âmes! Pour cette immense multitude, trois missionnaires seulement, l'un fixé à Patna, les deux autres à Monghir! Les populeuses villes de Gyah, Bahar, Buxar, d'autres villes plus petites, des villages innombrables semés dans ce vaste pays, tout cela sans un ministre chrétien!» La moisson est grande, et il y a peu d'ouvriers; prions donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers.

Nous voici à Bénarès : c'est la Rome de l'Inde. C'est là que, couvert de poussière et de sueur, le pélerin arrive de tous les points de l'Inde; c'est là que se font les grandes expiations; c'est là que le brahmine déploie tout son luxe, et le mahométan tout son orgueil. Brahma et Mahomet y règnent à côté, sinon à l'égal, l'un de l'autre.

Ils y ont de nombreuses écoles ainsi que de nombreux temples. Les rues sont étroites et sales, les chiens et les vaches y errent à leur gré; personne n'ose toucher les chiens parcequ'ils sont souillés, ni les vaches parce qu'elles sont sacrées. Les singes sont les plus heureux; aussi sacrés mais plus agiles que les vaches, ils grimpent sur les croisées et sur les toits, et ils mangent impunément fruits et sucreries. Si de ces rues, où l'on se meut et respire péniblement, on monte sur les minarets, la vue est magnifique. D'un côté, l'on aperçoit le Gange qui roule dans la plaine ses ondes lentes et majestueuses; de l'autre, des arbres au feuillage vert, et des champs très-vastes; élancés vers le ciel, les temples et les mosquées brillent de mille feux sous les rayons du soleil, et la joie du spectateur serait égale à son admiration, s'il ne se rappelait que ces temples sont païens, et que cette ville est comme la capitale du diable. Près de trente mille brahmines y apprennent et y enseignent l'erreur; ils possèdent des biens fonds considérables, et néanmoins ils vivent d'aumônes, qu'ils arrachent à ceux-la mêmes auxquels ils devraient les faire. Parce que la ville est bâtie sur une éminence, les Indous croient qu'elle est 80,000 pieds plus près du ciel que tout autre lieu du globe. De plus, elle se trouve juste au milieu de la terre, selon eux, sans doute pour servir de métropole à l'univers. C'est peu d'être sainte elle-même, elle sanctifie le terrain à trois ou quatre lieues tout autour. Quand on meurt là, eut-on d'ailleurs commis les péchés du monde tout entier, on est sûr d'aller au ciel. Aussi, près de cent mille pélerins y viennent-ils tous les ans déposer le fardeau de leurs péchés; ils se plongent dans le Gange, et ils en sortent purifiés; beaucoup restent dans la ville pour aller au ciel en mourant. Les riches y entretiennent des agents, qui prient, paient pour eux, et leur assurent aussi, à leur mort, la libre entrée dans la félicité.

Telles sont les folies des Indous; les combattre est une œuvre bien difficile, les détruire doit être une œuvre bien longue. Encore si les ouvriers étaient nombreux, mais ce ne sont qu'une poignée de missionnaires anglais. «Il est difficile, dit l'un d'eux, de faire une description exacte des scènes dont nous sommes les témoins, et des sentiments qu'elles réveillent dans nos cœurs. Quelquefois notre auditoire est considérable, et chaque personne semble écouter avec intérêt. Nous avons devant nous le musulman avec son regard hautain, sur lequel on ne peut se méprendre; le brahmine avec son cordon sacré sur l'épaule; le dévot avec son corps tout défiguré; une foule appartenant à différentes castes, écoutant avec une attention également étonnante et réjouissante; le musulman ou le brahmine murmure de temps à autre, mais c'est la seule interruption. Alors il nous semble que la victoire est presque remportée, et que le temps n'est pas éloigné où le royaume des cieux sera ravi par les violents.

«Mais le lendemain peut-être nous revenons au même lieu, l'un nous accueille avec des paroles insultantes, l'autre nous montre tout le mépris que sa figure peut exprimer; un troisième fixe sur nous un œil indifférent, qui est presque aussi décourageant que le mépris et la violence des premiers, et en promenant nos regards autour de nous, nous discernons à peine un vestige d'attention et de candeur sur quelques rares figures. Alors, l'âme est prête à s'abattre, et nous avons à nous défendre contre la triste pensée que le cœur de ce peuple est tellement endurci, et tellement adonné à ses idoles, qu'il est inutile de lui parler de Jésus. Quelquefois, on parvient à retenir deux ou trois auditeurs, mais leur désir de paraître indifférents au christianisme est tel, que si l'un se retire, sur le champ les autres le suivent, et nous demeurons sans un seul auditeur. »

Un autre missionnaire, qui a travaillé longtemps à Bénarès, paraît avoir reçu plus d'encouragements dans son œuvre. « L'attention que nous trouvons à Bénarès, en prêchant l'Evangile, est grande. A une *mela*, ou fête religieuse, qui eût lieu à Patna, quatre-vingt ou quatre-vingt-dix mille Indous étaient venus adorer leurs dieux. Nous nous transportâmes sur les lieux, nous avions un grand bateau dans lequel se trouvaient nos traités, nos livres et nos vêtements. Nous nous répandîmes parmi le peuple. A 7 heures mes traités étaient distribués, je revins vers le bateau pour en prendre d'autres. Plusieurs personnes l'entouraient. Je leur adressai la parole. Je n'avais pas parlé une demi-heure que plus de 3000 personnes s'étaient réunies pour m'entendre; la foule s'étendait aussi loin que pouvait aller ma voix. Lorsque j'eus parlé pendant une heure et demie aussi haut qu'il m'était possible de le faire, l'un de mes collègues vint m'aider. Il prit un traité et commença à le lire au peuple; nous parlâmes alternativement. Un troisième missionnaire arriva aussi; il commença à lire et à parler à son tour. Vers midi, je dis aux auditeurs : « Maintenant il faut vous éloigner; nous ne pouvons plus parler, car nous sommes fatigués, nous nous retirerons pour nous reposer.» On nous répondit : « Faites. » Il y avait à peine une demi-heure que nous nous étions retirés, que nous entendîmes un bruit. Je regardai et je vis deux hommes qui s'avançaient. Je leur demandai ce qu'ils voulaient; après quelques excuses, ils nous dirent : « Messieurs, les gens qui sont dehors nous ont envoyés vers vous, ils pensent que vous vous êtes reposés assez; vous pouvez sortir de nouveau, leur prêcher et leur redire ce que Jésus a fait pour eux. Que pouvions-nous faire, si non nous rendre à l'invitation; nous sortîmes donc et continuâmes à parler jusqu'à quatre heures. Le jour suivant, depuis six heures du matin jus-

qu'à quatre de l'après-midi, nous eûmes le même nombre de personnes, et presque les mêmes individus, autour du bateau, quelques-uns s'étaient avancés dans l'eau jusqu'aux reins, pour écouter la bonne nouvelle du salut.

« L'Evangile a produit de l'impression sur le cœur des Indous; il y a dix ans, quand je commençai, seul, à leur prêcher, ils me disaient souvent: « Oh! vous feriez beaucoup mieux de vous retirer dans votre maison; votre prédication ne sert à rien; personne ne voudra vous croire.» Que disent-ils aujourd'hui? « Nous savons que vous réussirez, nous savons que l'indouisme tombera; si vous nous attaquiez dans nos cérémonies, ce serait bien, et vous prêcheriez longtemps l'Evangile, avant de renverser l'édifice; mais vous venez et vous prêchez l'Evangile chaque jour, et ainsi vous frappez à la base de l'édifice; quand ceci sera fait, l'édifice tombera tout à la fois. »

A Bénarès, comme dans toute l'Inde, les missionnaires impriment et répandent les Saintes-Ecritures et des livres chrétiens; ils ouvrent des écoles et instruisent les enfants; ils prêchent publiquement l'Evangile et dirigent dans la voie du salut les âmes qui se sont converties. Plusieurs troupeaux ont été formés à Bénarès, ils sont fidèles, mais comparativement peu nombreux. Ainsi qu'on vient de le voir, tous les missionnaires, quoique placés dans le même champ, ne rencontrent ni les mêmes obstacles ni les mêmes encouragements; et cela explique la diversité de leurs impressions et de leur langage.

A environ cent milles au nord de Bénarès, la Société des Missions épiscopales a fondé l'établissement de Gorruckpore. Vingt-sept communiants, deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles, une église, une ferme où l'on travaille en paix et sous la direction des missionnaires, qui sont au nombre de trois, font de ce lieu un poste important et tout-à-fait semblable à la sta-

tion de Burdwan, près de Calcutta, qui appartient d'ailleurs à la même Société. « L'aspect du pays est magnifique, écrit le missionnaire Mengé. La campagne est verte toute l'année; des oiseaux du plus riche plumage et une grande variété d'insectes remplissent l'air. Mais les reptiles aussi sont très-abondants, surtout les *cobra capello*. Quelquefois ils entrent dans les maisons, au grand effroi des habitants. Il y a quelques mois, un gros *cobra* entra dans ma maison, et s'introduisit dans la chambre à coucher de mon enfant. La Providence avait voulu qu'à cause de mon absence, Mme Mengé l'eût pris dans sa propre chambre. Le domestique, qui dormait dans la chambre de l'enfant, se réveilla ; effrayé par l'horrible sifflement du reptile, il donna l'alerte, et le serpent ne tarda pas à être tué. Nous avons aussi tué un grand nombre de scorpions. Pendant la saison des pluies, ils sont si nombreux, qu'il ne se passe presque pas de jour sans que quelqu'un soit piqué. Heureusement la morsure n'est pas mortelle; cependant elle est accompagnée de très-vives souffrances et de fièvres. J'ai guéri des personnes piquées par des scorpions et par des serpents. Les plus ennuyeux de tous les insectes sont les mousquites. Le soir ils sont si nombreux, que, lorsqu'on en a tué des centaines, on en voit encore autant qu'auparavant. Les terres de la mission, avec l'église, sont dignes d'être vues. De tous les points de la station, on aperçoit l'église; le son de la cloche retentit agréablement à nos oreilles; il nous rappelle les jours de notre enfance et de notre jeunesse, alors que les mêmes sons nous invitaient à aller dans l'église nous joindre au peuple de Dieu.»

Revenons sur les rives du Gange. Non loin de Bénarès, dans les différentes directions, sont les villes de Jaunpore, Chunar et Mirzapore; celle-ci, très-commerçante, renferme soixante mille âmes, et a deux missionnaires;

les autres sont évangélisées depuis plusieurs années aussi ; nous regrettons de n'avoir pas le temps d'entrer dans le détail des travaux des missionnaires. Nous voici à Allahabad. Placée à la jonction de deux grandes rivières, cette ville est importante, quoique peu peuplée. Elle n'est pas pour les Indous aussi sainte que Bénarès, elle l'est beaucoup cependant. Quelquefois plus de deux cent mille âmes y viennent à la fois en pélerinage. Depuis quelques années, plusieurs missionnaires presbytériens d'Amérique et baptistes d'Angleterre y ont commencé une œuvre que le Seigneur a bénie. Comme tous leurs collaborateurs, ils recueillent des enfants dans des écoles déjà considérables, et ils impriment et répandent des Livres-saints dans diverses langues. Ils ont plusieurs stations et plusieurs petits troupeaux ; c'est la première mission dans l'Inde du Conseil presbytérien d'Amérique. Les missionnaires se rendent au *melas* ou fêtes religieuses, et ils profitent autant qu'ils le peuvent de ces occasions extraordinaires d'annoncer l'Evangile. L'un d'eux fait des *melas* la description suivante :

« Pendant l'excitation de la mela, l'esprit devient par moments comme sauvage. La personne qui essaie de parler à la foule, ressemble à un homme qu'on aurait placé sur un roc solitaire, et qui voudrait faire entendre sa voix au torrent qui se précipite du haut de la montagne dans l'abîme placé à ses pieds. Il y a, dans cet immense concours de peuple, une sorte de confusion majestueuse qu'aucune plume ne peut décrire : les plaines, les collines, les vallées encombrées d'hommes, de femmes, d'enfants, de taureaux, de chevaux, de chameaux, d'éléphants placés pêle-mêle les uns au milieu des autres, les nuages de poussière, qui s'élèvent jusqu'au ciel, et couvrent la multitude agitée, le bruit confus de mille bouches, semblable à celui des vagues de l'Océan, les pas pressés de ceux qui

se dirigent vers le lieu où les deux rivières se réunissent, les cris des groupes successifs de pélerins, lorsqu'ils arrivent sur les collines d'où ils peuvent apercevoir les eaux du Gange et la jonction sacrée des deux fleuves, les efforts des femmes et des enfants pour rester attachés à leurs parents ou amis et ne pas se perdre au milieu de la foule immense, tout cela forme un spectacle si étrange, qu'après l'avoir vu, l'on se demande encore si c'était une réalité ou quelque fantome monstrueux. La meilleure description qu'on puisse en faire est celle que le prophète a faite de l'ancien peuple de Dieu. « J'ai vu tout Israël dispersé sur les montagnes, comme un troupeau qui n'a pas de berger.» Hélas! quand on veut remener ce peuple à son berger, au bon berger, et qu'on lui dit d'écouter sa voix, il continue son chemin, la confusion augmente, les prêtres avides, qui vivent des vices et de l'ignorance de leurs semblables, triomphent dans la misère de ces hommes superstitieux, venus de loin pour se faire voler par eux; les groupes, en passant devant le missionnaire, s'arrêtent un instant, et regardent, les uns dédaigneusement, les autres stupidement, quelques-uns tristement; ils connaissent l'hypocrisie de leurs prêtres, ils écoutent, paraissent admettre ce qu'on leur prouve, puis ils continuent leur chemin, vont se plonger dans les orgies de cette abominable idolâtrie, et laissent le prédicateur libre de terminer sa phrase inachevée, par cette question du prophète : *Ces os-ci peuvent-ils revivre?* ou bien de recommencer son discours à un autre groupe qui arrive et s'en va de même.

« Trois frères Prussiens de la mission de Patna s'étaient joints à nous. Nous étions nous-mêmes une belle et remarquable preuve de la puissance de l'Evangile. Prussiens, Germains, Anglais, Ecossais, Irlandais, Américains, Indous, nous étions tous réunis dans un même lieu, pour un même dessein, prêcher Christ à des multitudes venues

ici dans des vues diverses. Nous fîmes de notre mieux pour faire connaître les grandes doctrines du christianisme. Nous distribuâmes des portions des Saintes-Ecritures et des traités en plus grand nombre que nous ne l'ayons jamais fait. Les circonstances ne nous permettaient pas d'user de toutes les précautions nécessaires; il nous était impossible de nous assurer toujours que celui à qui nous donnions un livre était capable de le lire. Si quelqu'un pensait que nous pouvions nous en assurer, nous lui dirions de compter si bien les gouttes qui tombent des feuilles d'un arbre pendant la pluie, qu'il n'en passe pas une inapperçue : la seconde chose n'est pas plus difficile que la première. Quelques-uns, mais ils étaient peu nombreux, demandaient avec instance des livres, puis, les déchirant méchamment, en jetaient les feuilles au vent; d'autres montraient un sincère et vif désir d'en connaître le contenu. Nous voyions quelquefois vingt ou vingt-cinq personnes assises à l'ombre, et écoutant très-attentivement la lecture faite par l'une d'elles des livres que nous leur avions donnés. D'autres étrangers, nous reconnaissant, nous disaient avoir lu avec beaucoup d'intérêt et de profit les livres qu'ils avaient reçus de nous dans d'autres occasions. Maintenant l'excitation est passée; nos livres ont accompagné les Indous dans leurs maisons; quel bien feront-ils? Nous l'ignorons, mais nous prions le Seigneur de les bénir.

« Pourquoi tout ce bruit, demanda un jour un missionnaire à un brahmine? Pour notre ventre, répondit le prêtre de Brahma, et il avait raison. C'est bien pour leur ventre que les brahmines font célébrer ces fêtes. C'est un temps de moisson, et ils en profitent. Le croirait-on, ils ont des écrivains pendant les fêtes et en général pendant le reste de l'année, qui inscrivent sur leurs registres le nombre des familles, les enfants nés pendant

l'année, la quotité des biens et des meubles, des bœufs, des chevaux, des éléphants; en un mot tout ce qui peut accroître leur revenu; puis, quand la mela est finie, ils envoient au loin, dans les maisons, des collecteurs qui lèvent des impositions énormes. Le peuple voit cela, et il s'en indigne, mais il n'ose rien dire; il gémit sous le joug, sans pouvoir le secouer. »

Les centres des deux autres missions du Conseil presbytérien sont Furruckabad, ville de cent mille âmes, à ce qu'on assure, sur le Gange, à sept cent cinquante milles N. O. de Calcutta, et Lodianah ou Ludeana, à onze cent soixante-dix milles de Calcutta, plus haut qu'Umbala, sur la frontière du Penjab, et sur l'un des affluents de l'Indus. Ces trois missions ne sont pas fort anciennes, cependant elles sont considérables déjà. Celle de Lodianah est la plus septentrionale de toutes celles de l'Inde, de sorte que ce sont les missionnaires américains qui sont aux avant-postes. Voici comment le Conseil, dans son rapport, parle de son œuvre en général dans cette partie du monde.

« L'Evangile a été prêché aux diverses stations et dans de nombreuses villes et villages visités à cet effet; les écoles ont été dirigées, la presse a fonctionné comme les années précédentes, et la bénédiction du Seigneur ne s'est point retirée. Plus de quatre-vingt élèves fréquentent les diverses écoles de Lodianah; dans chaque annexe, il y a une petite église, et un indigène, candidat au saint ministère, a déjà reçu les pouvoirs nécessaires pour annoncer l'Evangile. Quarante-sept mille six cent cinquante exemplaires, ou quatre millions cinquante-cinq mille huit cent cinquante pages, ont été publiées en indoustani, en hindi et en penjabi. Les écoles de la mission d'Allahabad renferment quarante-trois pensionnaires et cent cinquante élèves externes; l'Eglise reçut plusieurs nouveaux membres l'année dernière, et en perdit quelques-uns par des

départs et des chûtes. Soixante-neuf mille neuf cent trente exemplaires, ou quatre millions deux cent soixante-trois mille huit cent quarante pages, de divers ouvrages ont aussi été publiés en hindi, en urdu et en anglais. Dans les écoles de la mission de Furruckabad, deux ou trois cents enfants reçoivent une instruction chrétienne; plus de cent sont orphelins. Plusieurs de ces orphelins ont été reçus à la table sainte, et l'un d'eux a été autorisé par le presbytère à annoncer la vérité en qualité d'évangéliste.»

Agra a beaucoup perdu de son ancien éclat; c'est une ville importante encore, quoiqu'elle ne soit en quelque sorte que l'ombre d'elle-même. Quelques missionnaires épiscopaux et un missionnaire baptiste y annoncent l'Evangile au milieu d'une grande opposition. Des écoles ont été fondées et des chapelles ouvertes, des indigènes convertis servent fidèlement le Seigneur; mais le reste de la population est plongée dans les ténèbres. Les missionnaires prêchent dans les rues; le peuple écoute, mais les brahmines arrivent, poussent des cris, font des questions captieuses, et cherchent, par tous les moyens possibles, à compromettre ou à décourager leurs adversaires. Ceux-ci restent calmes au milieu des injures, continuent à parler au milieu du bruit, reviennent aux lieux d'où on les a chassés, et poursuivent leur œuvre avec une patience que rien ne lasse. Un missionnaire baptiste vient de se fixer dans la ville de Muttra, au nord-est d'Agra. Après Bénarès, cette ville est le premier lieu de pélerinage de l'Inde; des multitudes y accourent chaque année. Le missionnaire a pu ouvrir une école, et bâtir une chapelle, grâce à de généreuses souscriptions faites sur les lieux mêmes. Le peuple écoutait l'Evangile avec intérêt; le christianisme lui est quelque chose de tout-à-fait nouveau. Ce vaste champ était vierge; pour la première fois, un

grain de senevé vient d'y tomber. Dieu veuille le faire devenir un grand arbre.

L'antique capitale des Mongols, la cité du puissant Aurengzeb, qui voit aujourd'hui son successeur végéter parmi les femmes de son palais, est opulente encore, bien qu'au lieu de deux millions d'habitants, elle n'en ait plus que deux cent mille. Beaucoup de monuments debout encore aujourd'hui, beaucoup d'autres tombés en ruines, rappellent la puissance colossale des Mongols; étonnante comme elle l'était, cette puissance s'est évanouie, et il n'en reste plus aujourd'hui ni la réalité, ni l'ombre; mais leur religion est restée. C'est que le fer qui détruit un trône, ne peut rien contre un autel; une politique habile et puissante peut changer l'état social d'un peuple; mais l'Evangile seul peut changer son état moral. Pour combattre la religion des Indous et des Mongols dans l'immense ville de Delhi, sait-on combien il y a de missionnaires? un seul. Plus au nord, il n'y en a aucun; de Delhi à Lodianah, pas un missionnaire; de Lodianah à la Perse, dans tout le Penjab, dans tout le Bélouchistan, dans tout l'Afghanistan, pas un missionnaire non plus. D'où viendraient les messagers de paix à ces pays délaissés? Si l'Eglise n'est pas assez zélée ni assez féconde, Dieu se suscitera lui-même des serviteurs dans l'Inde, des serviteurs qui ne compteront pas les dangers, et qui, portant leurs vies dans leurs mains, iront où d'autres ne sont point encore allés. En voici la preuve : un évangéliste indigène, établi à Agra, écrivait à un missionnaire revenu en Angleterre pour cause de santé :

« Dites-leur (aux chrétiens d'Angleterre) que William Churrun, par la grâce de Dieu, serviteur de Jésus-Christ, était autrefois esclave du péché, et le serait encore, si on ne vous avait pas envoyé pour lui parler de Christ crucifié pour les pécheurs. Dites-leur que mon cœur les remercie,

Ah! quand je pense que si les chrétiens d'Angleterre ne m'avaient pas envoyé Jésus-Christ, j'aurais été perdu pour toujours, je ne puis m'empêcher de les aimer. Dites-leur ensuite que nous nous étonnons qu'ils ne nous aient envoyé qu'un missionnaire ou deux. Qu'est-ce qu'un missionnaire ou deux? Ne savent-ils pas combien de millions de mes pauvres fréres Indous sont encore sans Dieu! Oh! dites-leur que William, qui les remercie pour lui-même, les blame à l'égard d'autrui. Je vous ai entendu dire qu'il y a plusieurs millions de personnes en Angleterre, je pense alors: bien, plusieurs millions, et seulement un, deux ou trois missionnaires venus dans l'Inde pour sauver des millions de créatures qui périssent dans le péché! Dites-leur que nous avons trois cent trente millions de dieux dont nous sommes les esclaves, et dites-leur encore, hélas! que, quoique ces dieux n'aient jamais parlé auparavant, cependant le jour où Dieu jugera les chrétiens d'Angleterre, il leur donnera une langue à chacun, pour les condamner, parce qu'ils n'auront pas envoyé l'Evangile et plus de missionnaires dans l'Inde! Dans une autre lettre, le même évangéliste s'exprime ainsi: « Honoré père et guide, malheur, malheur, parce que vous nous avez laissés, et que vous vous en êtes allé! Si vous revenez, nous vous accueillerons cordialement. Selon vos instructions, j'ai continué, autant que j'ai pu, à annoncer la bonne nouvelle du salut à *toute créature.* C'est là mon désir. Vous vous rappelez mon projet d'aller en Chine. Vous me dites que la porte était fermée à moi et à la vérité de Dieu. Je ne pouvais pas le croire. Je quittai ma maison sans autre chose que mes habits et mon corps, et autant de Traités et de livres que je pouvais porter sur mon dos.

« En arrivant au territoire de Napâl, je fus arrêté par les soldats. Le commandant me plaça sous garde, et me

menaça de m'ôter la vie; sur quoi j'ouvris mon Testament, et je lus : *Je suis aussi un homme sous l'autorité d'autrui.* Mon maître est le Dieu tout puissant et Sauveur du monde. Personne ne m'a envoyé ici. Mon *gourou* (guide spirituel) m'a défendu de venir, et m'a dit que vous me saisiriez. Je suis venu au nom de Dieu et comme ambassadeur du Dieu des armées. Vous me menacez de m'ôter la vie; au nom de Dieu et de son fils Jésus-Christ, je vous offre la vie éternelle; c'est comme si Dieu vous suppliait par moi; je vous supplie au nom de Christ d'être réconcilié avec Dieu. Repentez-vous, croyez en Dieu, et ne faites pas cela méchamment. » — Tous s'écrièrent : « C'est un honnête homme; il nous apporte de bonnes nouvelles. Ce n'est pas un homme de guerre, mais de paix. Ne lui faisons aucun mal, mais renvoyons-le, car nous n'oserions le laisser passer. » Le commandant m'attira alors auprès de lui, et, après m'être assis, j'eus avec lui une longue conversation. Il reçut un livre de moi et me promit de le lire. Il m'invita à son repas; je mangeai de fort bon cœur, ensuite j'allai me coucher, je ne dormis jamais mieux. Plusieurs autres reçurent des livres. Peut-être il en résultera du bien, peut-être non. Ma conscience était délivrée d'un fardeau, et je les quittai.

« Mon second projet était d'aller dans l'Afghanistan; j'avais entendu parler du succès de nos armes, et je voulais accompagner les soldats avec l'Evangile de paix. A cet effet, je quittai Gorruckpore et je partis pour Sababhu. Mes peines et mes difficultés pendant la route furent grandes. De bons amis m'aidèrent; toutefois je fus dans des périls fréquents et de diverse nature. J'avais auparavant été en péril *parmi de faux frères et maintenant j'étais en péril parmi les Gentils.* Par la grâce de Dieu, je prêchai l'Evangile partout, et je distribuai des Traités et des livres jusqu'à Jabatehr, au milieu de montagnes

sauvages. Là, je trouvai assez à faire. Je pensai que je resterais là et que j'y travaillerais pour aller au ciel, en mourant, du haut de ces montagnes. Chaque jour, quand j'étais bien, je priais, je prêchais et je distribuais la Parole de Dieu; mais ma constitution ne pouvait pas supporter le froid de ces montagnes, et, comme le chemin de l'Afghanistan était alors fermé, nous revînmes sur nos pas, et nous sommes maintenant à Agra.»

Nous achevons ici notre rapide et imparfaite revue des missions de l'Inde. Le nord n'est pas, à beaucoup près, aussi bien partagé que le sud; c'est un champ à peine exploré çà et là par une poignée d'ouvriers. Les vastes contrées de l'intérieur sont dans le même abandon, dans un abandon plus grand encore. Comparés aux besoins, les efforts tentés jusqu'ici ne sont rien, et les succès obtenus sont comme une goutte d'eau par rapport au fleuve, et comme un grain de sable par rapport au rivage de la mer. Et cependant ces efforts sont considérables et les succès réjouissants. Cent cinquante millions d'habitants, tous accessibles, quel champ! La semence jetée par quelques mains diligentes, mais rares, paraît à peine; cependant elle pousse, et le Seigneur la bénira. Tous les bouts de la terre verront le salut de notre Dieu; des milliers d'âmes l'ont vu déjà dans l'Inde, les autres le verront à leur tour. O Dieu, fais lever sur elles la clarté de ta face, et fais régner le vrai Dieu après tant de faux dieux!!

NOUVELLES RÉCENTES.

Maison des Missions.—Présentation et admission de candidats. — Rentrée des fonds.

Nos lecteurs se rappellent que le manque d'élèves était devenu pour le Comité un sujet de sollicitude ; il avait invité ses amis, à plusieurs reprises, à prier pour cet objet spécial. Il est heureux et il rend grâce à Dieu aujourd'hui de pouvoir annoncer que, pendant les derniers mois qui viennent de s'écouler, dix candidats se sont présentés, deux autres ont été annoncés et six ont déjà été admis. Il y a donc dans ce moment à la Maison des Missions neuf élèves, et le comité en entretient un dixième, comme on sait, à l'université de Tubingue. De ces dix élèves, deux sont sur le point de partir pour le sud de l'Afrique ; ce sont M. Keck, qui partira comme ministre du saint Evangile, et M. Lautré, qui partira comme médecin. Quelques mois plus tard deux autres élèves partiront aussi ; le comité s'occupe de leur chercher un champ de travail. On vient de voir que deux nouvelles stations viennent d'être fondées au sud de l'Afrique. L'œuvre s'étend donc et promet de s'étendre sous la bénédiction du Seigneur. Mais avec les succès et dans la même proportion croissent les dépenses. Le comité croit devoir le rappeler à ses amis, dans ce moment surtout. Il a été dépensé depuis la fin du dernier exercice, 36,822 fr. 96 cent. Les dépenses prévues d'ici au mois de mai prochain sont d'environ 60,000 fr. La somme qui devrait être recueillie avant la fin du présent exercice est d'au moins 80,000 fr. Il n'a été reçu depuis la dernière assemblée générale que 8,559 fr. 73 cent.

La chrétienne libéralité des amis de l'œuvre des Missions, a épargné, depuis plusieurs années, à la Société des Missions, toute crise financière; ils ne voudront pas qu'elle retombe dans des embarras dont elle n'a pas perdu le souvenir. Quand Dieu la bénit si efficacement, ils ne l'aimeront pas moins. Il importe que les fonds rentrent aussi prompts et aussi abondants que possible. Le Comité a le ferme espoir que les dépenses seules ne seront pas plus considérables que celles de l'année dernière; les ressources le seront aussi.

Dans le nord de la Russie vivait naguère un homme qui lut un Rapport d'une Société de Missions anglaises. Il dit après l'avoir lu : Je veux avoir ma part de chaque Bible distribuée, de chaque prédication faite, de chaque chapelle ouverte; la Société a cent vingt-trois missionnaires, je donnerai une livre (25 francs) pour chaque missionnaire, et ainsi je participerai à tous leurs travaux. Il donna donc 25 francs pour chaque missionnaire; 3,075 francs en tout. Mais à peine eut-il fait ce don, qu'il apprit par un autre Rapport de la même Société que le nombre des missionnaires s'était accru de treize; bien, dit-il, je donnerai treize livres de plus (325 francs), et il les donna aussi.

Amis de la Société des Missions, voici des missionnaires nouveaux qui se préparent, des missionnaires nouveaux qui partent, des missionnaires nouveaux qui arrivent dans le champ de leurs travaux, eh bien, nous vous le demandons devant le Seigneur, donnerez-vous moins ou donnerez-vous plus, donnerez-vous pour les anciens sans donner pour les nouveaux, ou pour les anciens et les nouveaux en même temps?

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO. — Lettre de M. Lemue, sous la date du 29 janvier 1844.

Nouveaux détails sur les superstitions des Béchuanas.

Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ, notre Seigneur,

Dans un précédent article, (1) je vous ai parlé des antiquités béchuanases et de la vénération qu'ont les natifs du pays pour certains animaux. Je vais aujourd'hui consacrer ces lignes à vous retracer quelques-unes de leurs superstitions les plus saillantes et les plus généralement répandues

Cet édifice de la croyance aux sorciers et aux faiseurs de pluie, quelque ridicule qu'il nous paraisse à nous, qui sommes éclairés par la pure lumière des Ecritures, n'a pas laissé d'être vénérable aux yeux de toutes les tribus du sud de l'Afrique, pendant des siècles, et malgré les efforts réunis des missionnaires et des Béchuanas convertis, pour le faire crouler, il en reste encore une partie. Cependant l'Evangile continue à triompher de ces aveugles et antiques superstitions, et, encore quelques années,

---

(1) Voyez pages 53 et suivantes.

nous l'espérons, et il aura radicalement guéri le cœur humain de cette plaie.

Une des premières choses qui révélaient autrefois la superstition des Béchuanas aux étrangers, c'étaient leurs amulettes. On était surpris de remarquer suspendus à leur cou quantité d'objets bizarres dont on avait peine à deviner l'usage. C'était tantôt une racine qui possédait une vertu magique comme médecine; tantot c'était une pierre transparente (le quartz) qui, disaient-ils, était tombée du ciel; c'est là aussi qu'ils attachaient leurs osselets et leurs dés faits de pieds de mouton, dont ils se servaient pour deviner. Avec ces dés, ils jetaient le sort, pour savoir dans quelle direction ils iraient à la chasse avec succès; ces mêmes dés leur apprenaient encore si un malade était ensorcelé, quel était l'auteur du mal, et ainsi du reste. (1) Aujourd'hui il est rare de trouver un jeune homme avec ces charmes à son cou; mais chez les vieillards, et en général partout où l'Evangile n'a pas encore pénétré, ces amulettes sont encore en usage.

La tête d'un Mochouana est aussi le siège d'une singulière parure. Outre les objets de pur ornement, tels que des griffes d'épervier ou de panthère, des plumes d'oiseaux de toute espèce, des queues de lièvres, etc., il y en a aussi qui portent des peaux de serpent, liées en forme de serre-tête; d'autres des scarabées attachés à leurs cheveux, et d'autres de petites bourses aplaties. Or la croyance universelle est que ces peaux de serpent peuvent garantir de l'attaque d'un ennemi; les scarabées ont la vertu de rendre prolifique; et les petites bourses, qui ne

---

(1) Ce système règne aussi à l'ouest et au centre de l'Afrique. Park et d'autres voyageurs qui ont décrit les mœurs des environs de Tombouctou, rapportent que les Musulmans écrivent des sentences du Koran sur des morceaux de parchemin que les Nègres portent sur eux, leur attribuant la vertu de les préserver de danger.

sont autre chose que des vessies de renard, mettent à l'abri de l'influence malicieuse des sorciers; car, selon eux, les sorciers sont doués d'une grande puissance, et il y en a toujours qui rôdent la nuit, occupés de maléfices.

Du temps des Matébélé, lorsqu'on s'attendait à être massacré toutes les nuits, je vis un vieux chef pêchant des crapauds qu'il enfilait à une baguette. Quel usage, lui dis-je, voulez-vous faire de ce chapelet? C'est, répondit-il, une médecine; on fait sécher ces crapauds, on les pile, et, de leurs cendres, on fait un onguent qui rend invulnérable. Mais telle est l'inconséquence des hommes, que quand je lui proposai en riant de se rendre invulnérable, pour me laisser faire l'essai de son remède avec mon fusil, il s'en garda bien.

Le docteur Smith, chef d'une expédition scientifique, qui visita Mousselékatsi en 1835, me raconta, à son retour, qu'il trouva un jour ce chef occupé avec un sorcier, à examiner des bulbes et des racines que celui-ci venait de lui procurer, et sur lesquelles ils eurent une longue conférence. Le docteur apprit par la suite que ces racines étaient une *médecine* pour assurer le succès d'une expédition sanguinaire qu'il méditait. Ainsi, à la même époque, un chef mochouana avait recours à des crapauds pour se garantir des sagaies de Mousselékatsi, et Mousselékatsi faisait déraciner des bulbes pour obtenir le pouvoir de tuer impunément. Ce même chef, auquel le docteur offrit du tabac, s'empara de sa tabatière, et en essuya soigneusement la sueur, persuadé que, s'il recueillait la sueur d'une personne, elle n'aurait jamais plus le pouvoir de lui nuire.

Telles sont quelques-unes des précautions auxquelles les natifs ont recours pour se garantir de mauvaises influences; mais elles sont en petit nombre, comparées à celles qu'ils prennent pour obtenir de la pluie. Pluie et

bénédiction sont pour eux deux mots synonymes; aussi l'une des principales fonctions du chef, consiste-t-elle à empêcher que ses sujets ne fassent rien qui puisse empêcher la pluie.

La première règle à observer, c'est de ne jamais prononcer le mot pluie, *pula*, quand on espère qu'elle va tomber, et surtout de ne pas regarder les nuages; ce droit n'appartient qu'au faiseur de pluie. Voilà pourquoi les missionnaires qui n'observent pas ces règles puériles, ont souvent été accusés d'arrêter la pluie. Une autre cause de complainte que les sorciers mettent en avant au commencement d'une mission, c'est le son de la cloche, et ceux des sifflets. Au moment où le nuage allait se crever et répandre l'abondance dans le village, l'homme blanc a eu la pensée d'aller sonner la cloche de la chapelle, et le nuage s'est épouvanté et a disparu. Traîner à terre des bourrées d'épines, en temps de sécheresse, au lieu de les porter, selon la coutume, sur la tête ou sur l'épaule, est une chose qui exaspère les femmes béchuanas. De même, on n'oserait tuer un taureau pendant que les blés sont sur pied, sans s'exposer à se faire lapider. L'année dernière, un homme audacieux, l'un des plus puissants vassaux de Mahura, ne crut pouvoir faire un plus grand outrage à son maître, qu'en immolant un taureau en été. Cet homme était persuadé qu'en faisant cela, il détruirait toutes les récoltes des Batlapi et les siennes en même temps, et, comme elles manquèrent effectivement cette année, les Batlapi parlèrent de cette action comme d'un prodige d'impiété, et attribuèrent ce malheur au taureau.

Un autre animal auquel les Béchuanas se gardent bien de nuire, est un reptile de la famille des lézards, si démesurément gros, qu'on l'a souvent pris pour un jeune crocodile. Est-ce parce que ce reptile est amphibie, et qu'il

aime à fréquenter les ruisseaux, qu'on le révère comme ayant quelqu'influence sur la pluie? Ou bien est-ce à cause de son affinité au crocodile, regardé comme sacré par les Bakuéna? Quelque soit l'origine de cette superstition, toujours est-il qu'un Mochouana ne pourrait pas en tuer un, sans s'exposer à la haine publique. C'est ce que nous voulions un jour faire chez les Baharoutsi, ayant horreur de ce reptile, qui, selon nous, s'approchait beaucoup trop de notre tente; mais au moment où nous allions lui ôter la vie, tous les Baharoutsi présents nous supplièrent de ne pas lui faire de mal, de peur que cela ne portât malheur à leur blé.

Il y a dans ce pays un hoche-queue, oiseau très-sociable, qu'on chercherait en vain loin des habitations humaines, et fort utile en ce qu'il nettoie les jardins d'une foule d'insectes; autrefois un Mochouana, qui avait eu la maladresse de tuer un de ces petits oiseaux, devait sacrifier un chevreau; il en était de même du secrétaire du Cap et de la cigogne, mais cette coutume n'existe plus.

La foudre, ce phénomène majestueux et par fois effrayant, le plus sublime que l'imagination puisse concevoir ici-bas, révèle-t-il aux Béchuanas l'idée d'une puissance infinie? Bien loin de là; avant l'arrivée des missionnaires, ils croyaient que cette inconcevable énergie était déployée par un oiseau mystérieux nommé *tlari*. Pendant longtemps nous avions inutilement demandé une description de cet oiseau, lorsqu'un jour un flamant d'une grande beauté, orné des couleurs les plus vives de l'arc-en-ciel, parut au-dessus de la vallée de Motito. Il avait tellement souffert de la soif, qu'il devint sur le champ la proie d'un jeune garçon qui le vit s'abattre dans le ruisseau. On me l'apporta, j'en conservai la peau, et cette nouvelle s'étant répandue, les plus grands chefs du pays voulurent voir cette merveille, et déclarèrent que c'était

le *tlari*, l'être surnaturel qui faisait le tonnerre. Ils en prirent même les os comme ceux d'une précieuse relique, espérant avoir trouvé un souverain remède contre la sécheresse.

Dans une visite que je fis à Mahura, l'année dernière, je remarquai avec surprise qu'il y avait un rameau d'épines au faîte de toutes les huttes. Je demandai à quoi tenait cette nouveauté, mais personne ne prétendait le savoir. Enfin le soir je parvins à découvrir le secret. La foudre étant tombée sur une maison, et y ayant tué une femme, le faiseur de pluie avait conseillé aux habitants de Taoung, de mettre ces rameaux sur leurs toits, afin de détourner le tonnerre ; car, disait-il, il aura peur de s'y piquer .Tel est encore l'empire absolu de la superstition sur les habitants de cette ville, que dans cet immense amas de maisons, il n'y en avait aucune qui ne fût pas armée de ce singulier paratonnerre.

Quand la foudre fracasse un arbre dans le voisinage d'une ville ou dans les jardins, le chef y conduit ses gens, qui se mettent à l'extirper par le fer et par le feu. Ce n'est pas un petit travail de faire disparaître le tronc et les branches d'un antique mimosa qui a pris racine vers le temps du déluge, et presqu'aussi dur que le marbre ; mais on y met tant de zèle et de persévérance, qu'à la fin il n'en reste plus vestige.

On ne voit jamais les femmes sortir pour aller bêcher immédiatement après ou même le lendemain d'une petite pluie. Les Béchuanas croient qu'il est nécessaire de s'imposer ce sacrifice, pour qu'il pleuve davantage. Cette coutume nous en a fait découvrir une autre qui est beaucoup plus intéressante, en ce qu'elle prouve qu'ils ont dû conserver traditionnellement quelques usages de l'antiquité. Ils observent soigneusement l'apparition de la nouvelle lune, et le lendemain ils suspendent tous les travaux

champêtres, comme de bêcher, de moissonner et de couper du bois, se bornant aux travaux domestiques. On sait que la néoménie était une fête observée non seulement en Orient, chez les Juifs, mais même chez les Romains.

Si les hommes sont doués du pouvoir de faire de la pluie, pourquoi ne le seraient-ils pas également de l'empêcher de tomber? Les Béchuanas croient l'un et l'autre très-possible. Quand l'automne est très-pluvieux, et qu'ils commencent à se fatiguer de l'humidité, ce qui arrive rarement, on voit tous les jours, vers le soir, s'élever dans tous les jardins des colonnes de fumée. Nous pensions d'abord que les gardiens établis pour chasser les oiseaux, allumaient ces feux pour se chauffer ou pour faire cuire leurs aliments; mais nous apprîmes plus tard qu'ils faisaient brûler une plante qui a la vertu de dissiper les nuages. De même, si leur blé est trop retardé à leur gré, ils allument de grands feux autour de leurs jardins, pour le faire mûrir. Autant vaudrait se casser la tête contre un mur que d'essayer de convaincre une ville mochouana que ses feux ne contribuent en rien à faire mûrir son blé.

Les femmes n'ont pas le droit de fréquenter le kraal où est le bétail, ni l'enceinte attenant au kraal, appelée *khotla*, où les hommes se rassemblent pour coudre, pour manger et pour délibérer. Les petites filles le peuvent, mais, devenues nubiles, on leur en interdit l'entrée. J'ai vu un vieux chef consentir à avoir un service dans le *khotla*, et y admettre les femmes, mais il rugissait contre celles qui essayaient d'y entrer avec des sandales, les obligeant de se déchausser à la porte. Le parent d'un mort est souillé aussi longtemps qu'il n'a pas passé par une certaine cérémonie; alors l'entrée du *khotla* et du travail lui sont interdits, de peur qu'il n'occasionne la mortalité chez les hommes et les animaux.

La sépulture est aussi une chose à laquelle les Bé-

chuanas attachent une grande importance. S'il s'agit d'un pauvre ou d'un étranger qui ne laisse rien après lui, ils trouvent tout naturel de traîner son cadavre à la voirie, la coutume l'exige même; mais, si c'est un de leurs parents ou un membre de leur tribu, un individu est désigné par le chef pour veiller à ce que toutes les cérémonies d'usage soient observées à son enterrement. Faute de cette précaution, le pays peut être exposé à la sécheresse. Il y a deux ans, les Barolongs de cette station accusèrent un habitant de l'endroit d'avoir enterré la pluie, parce qu'il tomba une légère ondée au moment où on l'inhumait, et l'on agitait la question de savoir, s'il ne convenait pas de l'exhumer. Informés de ces discours, nous représentâmes au chef combien une action si barbare serait loin de nous attirer la bénédiction du ciel; il se justifia en rejetant la faute sur quelques ignorants, et l'affaire en resta là.

Lorsqu'une femme meurt en couche, on en fait l'autopsie dans la tombe même. La raison qu'ils en donnent, c'est qu'on ne doit pas enterrer l'arbre avec son fruit. A une vierge, on lui ouvre le côté pour lui laisser échapper la respiration, l'âme. On voit par là qu'ils avaient autrefois une notion vague de l'immortalité, comme ces races africaines à l'ouest d'ici, dans la tombe desquelles on immole un grand nombre d'esclaves, pour qu'ils aient encore des serviteurs dans l'autre monde. Mais cette croyance à l'immortalité a disparu depuis longtemps pour faire place au plus honteux matérialisme. Le sortilège est une autre forme que revêt souvent la superstition chez les natifs inconvertis. Rien n'est plus nuisible à leur développement moral que cette malheureuse manie qu'ils ont d'attribuer tous leurs maux à la magie. Elle détruit tout sentiment d'admiration; car, lorsqu'ils voient quelque chose qu'ils ne comprennent pas, ils se l'expliquent comme étant le fruit de quelqu'enchantement. Elle ne leur permet point

non plus de contempler les œuvres de la sagesse de Dieu avec extase; car ils ont naturellement une notion de la souveraine puissance analogue à celle de quelque grand magicien. Elle ne leur permet pas de s'humilier et de reconnaître le doigt de Dieu dans les maladies qu'il leur envoie; car ils en rejettent le plus souvent la faute sur quelqu'innocent. Enfin, elle est une source intarissable de calomnie, d'injustice, d'oppression, de cruauté et de haine. Heureusement les Béchuanas ne sont pas cruels au même degré que d'autres tribus; ils n'ont jamais pris un barbare plaisir à répandre le sang comme les Zoulas, les Mantætis ou les Cafres; et, malgré leur croyance aux sortilèges, un seul meurtre n'a jamais été commis, à ma connaissance, pour sortilège, depuis que nous sommes dans ce pays. Un docteur mochouana, appelé auprès d'un malade qu'il ne peut guérir, finit généralement par accuser quelqu'individu de détruire la vertu de ses médecines; ce procédé engendre des querelles et des animosités, mais on n'ose guère s'en venger publiquement, par la raison que cette croyance est condamnée par un bon nombre de natifs convertis, et qu'elle est devenue suspecte à tout le monde. Il n'en est pas de même en Cafrerie, où, comme le prouve un fait d'une grande énormité, commis dans le mois d'août de l'année dernière, elle exerce encore une funeste influence. Kona, fils de Macomo, étant tombé malade, un docteur sorcier a été appelé pour découvrir la personne qui l'avait ensorcelé, et il a désigné une pauvre infortunée qu'on a brûlée à petit feu pour un crime imaginaire. (1)

P.S. Comme l'article que je vous ai envoyé naguère sur les sacrifices des Béchuanas, m'a paru vous être

(1) Sur la station de Thaba-Bossiou, on se rappelle sans doute qu'une femme fut aussi tuée pour cause de sorcellerie. Voir page 121 et suiv.
Rédacteurs.

agréable, je vous en ai envoyé un autre sur leurs antiquités, et un troisième sur la population du pays. Aujourd'hui, je vous prie d'accepter celui-ci sur les superstitions; je m'y suis appliqué à rapporter non les simples aberrations mentales de quelques individus, mais les idées nationales reçues par tout le monde (à l'exception des croyants), comme articles de foi, et influant chaque jour sur leur conduite.

Veuillez agréer, monsieur le président, monsieur le Directeur et Messieurs et très-honorés frères en Christ, l'assurance de l'affection cordiale et chrétienne avec laquelle je suis toujours

Votre tout dévoué serviteur et frère en la foi,

P. LEMUE.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

PERSE ET TURQUIE.

Les Nestoriens. — Mort de M. Grant et abandon des Nestoriens de la Montagne. — Retour de M. Perkins et de Mar-Johanna parmi les Nestoriens de la plaine : joie du peuple. — Superstition; et misère. — Les Armeniens d'Erzeroum : premières rumeurs. — Persécution.

Nos lecteurs n'apprendront pas sans un triste et douloureux intérêt qu'un missionnaire, aussi distingué par ses lumières que par son zèle, est mort, il y a peu de temps, à Mossoul, de la fièvre typhoïde. Peu d'amis de l'œuvre des Missions ignorent le nom du docteur Grant. Parti avec les premiers missionnaires américains d'Ourmiah, il travailla plusieurs années avec eux en Perse. Il forma

ensuite le projet de fonder une mission parmi les Nestoriens des montagnes turques; il reçut d'Amérique, où il fit un voyage et publia un livre du plus haut intérêt, les pouvoirs nécessaires pour jeter les premiers fondements de l'œuvre nouvelle; un ou deux collaborateurs s'étaient joints à lui; l'un fut enlevé par la mort, avant même d'être entré dans le champ de travail qui l'attendait. Profondément affligé, mais non pas abattu, M. Grant pénétra seul dans les montagnes; il avait bravé plusieurs fois les menaces des cruels et sauvages Curdes qui pillent et tuent si souvent les voyageurs qui s'égarent dans leur pays. M. Grant l'avait traversé plusieurs fois au péril de ses jours, et toutefois sans accident; il avait commandé l'admiration et gagné la confiance du Patriarche nestorien et de son troupeau; déjà la maison missionnaire était en partie construite; les amis de l'œuvre des Missions attendaient avec impatience les suites de la prédication de l'Evangile parmi ces intéressants Nestoriens de la montagne, que M. Grant avait si bien appelés les Vaudois de l'Asie, parce qu'ils avaient toujours résisté à Mahomet, comme les habitants des Alpes au Pape; et voilà que ces Eglises, jusqu'alors invincibles au Coran et au cimeterre, sont tout-à-coup envahies, subjuguées, détruites par des hordes de Curdes, qui renversent les maisons, ravagent les champs, dispersent les troupeaux, massacrent hommes, femmes, enfants, et anéantissent d'un seul coup presque tout un peuple. Ce que le fanatisme n'avait pas pu faire au temps de sa plus grande puissance et après les efforts les plus opiniâtres, il le fait en quelques jours, au dix-neuvième siècle, en présence de l'Europe, qui apprend et dit à peine un mot de cet acte barbare de haine et de sang. M. Grant, au lieu de poursuivre l'œuvre qu'il venait de commencer, assiste à ce désastre, il le décrit avec larmes, il pleure sur toutes ces morts, puis il meurt lui-

même à l'âge de trente-sept ans, d'une mort imprévue et prompte; et aujourd'hui, dans les montagnes, il ne reste plus ni églises, ni prêtres, ni fidèles, ni missionnaire, il ne reste que des ruines et des morts; tout est détruit, l'œuvre, ceux qui devaient la faire, ceux pour qui on devait la faire. Hélas! disons à notre tour: « tous nos jours s'en vont par ta grande colère, et nous consumons nos années comme une pensée... Eternel, reviens! jusques à quand? et aies compassion de tes serviteurs! Réjouis-les à proportion des jours que tu les as affligés; que ton œuvre paraisse sur tes serviteurs, et ta gloire sur leurs enfants; et que le regard favorable de l'Eternel soit sur eux, qu'il affermisse l'œuvre de leurs mains et qu'il accomplisse l'œuvre de leurs mains. » Et si, parmi ces montagnes désolées, une victime, échappée au fer, gémit au fond d'une grotte, si une épouse cherche en vain son époux, si un enfant appelle en vain son père, si une fille tremblante demande en vain un protecteur, Eternel, suscite un nouveau Grant, qui aille recueillir ces larmes et consoler ces malheurs.

Williams est mort au moment où il commençait une œuvre nouvelle; l'intrépide missionnaire de Madagascar, Johns, est mort au moment où les chrétiens persécutés dans l'île avaient plus que jamais besoin de lui; Grant est mort au moment où il pouvait consoler et peut-être rétablir les restes d'un horrible massacre. Tous les trois étaient pleins de force comme de zèle, tous les trois faisaient ce que personne ne semble pouvoir faire comme eux; les sauvages ont tué l'un, la maladie a moissonné les deux autres; les voies de Dieu sont bien mystérieuses.

Toutefois si les ouvriers périssent, l'œuvre ne périt pas; pour un ouvrier qu'il ôte, souvent Dieu en donne deux, et quand il ne les donne pas, il les remplace par son Esprit, qui peut également se servir des hommes et s'en passer. L'essentiel, après tout, ce n'est pas que les ouvriers soient

nombreux, c'est que notre foi soit grande, et c'est pour l'éprouver sans doute que Dieu lui retire souvent ses appuis.

Si en Turquie la mission nestorienne s'est affaiblie, en Perse elle s'est fortifiée. Le missionnaire Perkins, qui avait fait, comme on sait, un voyage dans les Etats-Unis avec le vénérable et pieux évêque Mar Johanna, est revenu à Ourmiah avec ce prélat et plusieurs nouveaux missionnaires. La mission, il est vrai, a souffert pendant plusieurs années des menées, tantôt sourdes tantôt ouvertes, des missionnaires catholiques; les journaux quotidiens ont annoncé la seconde expulsion des Jésuites du milieu de toute la Perse; ils ont parlé d'une église enlevée, de persécutions commencées, d'intrigues russes. Un représentant du Gouvernement français a réclamé vainement, à ce qu'il paraît, en faveur des missionnaires de Rome, dont quelques-uns sont français; tous ces faits se sont passés à côté des missionnaires américains, qui n'ont pas dû ni pu y rester toujours étrangers; la part qu'ils ont été obligés d'y prendre, sera sans doute mal comprise et exagérée. Si nous ne voulions pas éviter jusqu'à l'apparence de la polémique, pour conserver à ce Journal son caractère d'édification, nous donnerions à nos lecteurs, sur la conduite des missionnaires catholiques en Perse, des détails auxquels ils auraient peine à croire, bien qu'il s'agisse ici de Jésuites; les Jésuites eux-mêmes ne parviennent que rarement à déployer tant de ruse et tant d'audace. Une chose étrange, plus qu'étrange, c'est l'appui et l'argent que le Gouvernement français donne ouvertement à des hommes d'un tel caractère; il ne les connaît pas sans doute; mais son devoir serait d'apprendre à les connaître, et de ne pas prendre fait et cause pour un missionnaire qui, après s'être donné tour à tour pour un savant et pour un colonel français, a pris les armes et s'est battu à la tête de ses adeptes, dans l'une des plus grandes villes de

l'empire. Peut-être les faits auxquels nous faisons allusion ici, trouveront-ils leur place ailleurs. Nous ne faisons ici qu'exprimer le regret que la France ne soit pas mieux éclairée sur la conduite des missionnaires jésuites en Perse, qu'elle ne l'est sur leurs menées dans l'Océanie. Ils ont été chassés des environs d'Ourmiah, sans que les missionnaires protestants aient jamais attendu, et moins encore demandé, leur expulsion. Pour qui les connaît, il n'est nullement douteux qu'ils ne reviennent, comme les Jésuites reviennent partout, tout doucement d'abord et au besoin déguisés, pour paraître ensuite hautains et fiers. En attendant leur retour, voici comment celui de M. Perkins a eu lieu.

« C'est avec des sentiments non ordinaires de joie, dit-il, que je puis vous écrire de nouveau du milieu de notre champ missionnaire. Nous quittâmes Erzeroum le 29 du mois dernier, et nous sommes arrivés à Ourmiah hier (14 juin 1843), faisant ainsi cette portion de notre voyage en dix-sept jours, y compris deux dimanches pendant lesquels, naturellement, nous n'avons pas marché. Le chemin était tranquille à travers les lieux déserts que nous avions à parcourir; mais l'atmosphère était plus froide qu'elle ne l'est ordinairement dans cette saison. Notre caravane, qui était considérable, jouit d'une bonne santé pendant toute la route. Le voyage fut facile, pour ne pas dire très-agréable.

« Le 13 nous fûmes salués par quelques-uns de nos frères et par plusieurs de nos aides et de nos amis indigènes, évêques, prêtres, diacres et simples fidèles; ils vinrent à quarante milles de la ville avec des cœurs ouverts, pour nous souhaiter la bien venue. Mar Yahanna, qui nous avait précédés, était arrivé dans son village deux jours auparavant; les Nestoriens étaient venus de toutes les parties de la province, et plusieurs Mahométans de plusieurs villages voisins, pour entendre ce qu'il aurait à

dire du nouveau monde. L'évêque paraît disposé à en dire du bien et à saisir ce nouveau moyen d'éclairer son troupeau.

« Tandis que nous approchions de la ville, le lendemain 14, il était profondément touchant de voir de nombreux Nestoriens faire douze et même quinze milles, pour venir nous saluer sur la route. Quelques-uns des enfants de l'école avaient fait tout ce chemin à pied, dans la poussière et sous un soleil très-chaud. Un jeune Mahométan, qui étudie avec eux, les avait accompagnés, suivi de ses domestiques. A notre arrivée, nous vîmes cinq ou six cents Nestoriens assemblés autour des portes de notre maison, pour nous exprimer la joie que leur causait notre retour. Nous eûmes le bonheur de trouver tous nos frères et sœurs missionnaires en bonne santé.

« Les progrès de l'œuvre pendant mon absence sont fort visibles et fort encourageants. Au lieu de vingt écoles, nous en avons maintenant quarante. Je viens d'entendre un sermon bien propre à produire de l'impression, que M. Holladay a prêché devant environ cinquante maîtres d'école. Ceux-ci se réunissent une fois par semaine dans la grande école, pour recevoir une instruction particulière des missionnaires. D'autres Nestoriens étaient présents, de sorte que l'assemblée se composait d'environ cent personnes, et vous pouvez comprendre plus facilement que je ne puis les exprimer les sentiments que j'ai éprouvés quand je suis de nouveau entré dans l'école, et que j'y ai vu tant de membres du clergé nestorien écoutant un sermon simple et pratique prononcé par l'un de nos frères. Comme l'œuvre avance, il faut de nouveaux efforts dans chaque branche de nos travaux, et une augmentation proportionnée de ressources matérielles. Il est impossible à une mission aussi prospère que celle-ci de rester stationnaire. Nous devons avancer ou perdre du

terrain. Les papistes sont là pour profiter de toute lenteur de notre part. Les Eglises peuvent attendre avec confiance, si elles ne défaillent pas, une riche et belle moisson ; à cet effet, en même temps que donner et travailler, les Eglises doivent aussi prier. »

On peut dire que par leur tact, aussi bien que par leur zèle, les missionnaires américains ont véritablement gagné la confiance du clergé nestorien et l'affection du peuple. Les prêtres n'éprouvent aucune crainte, ni aucune jalousie; ils prêchent avant ou après les missionnaires avec un égal abandon. De leur côté, les missionnaires annoncent l'Evangile, mais l'Evangile seulement; ils cherchent à vivifier, mais pas à absorber ; quelque soient leurs vues sur des questions importantes, mais non pas vitales, ils les taisent, et ils cherchent à faire des chrétiens, n'importe sous quel nom ; tolérants et zélés, ils font une œuvre de foi et de support. Aussi toutes les églises leur sont ouvertes et toutes les familles accessibles. Dernièrement ils ont solennellement consacré au saint ministère un de leurs frères américains dans une église nestorienne, en présence d'évêques nestoriens, qui ont donné le baiser fraternel au récipiendaire, et publiquement reconnu son caractère de ministre du Saint-Evangile.

Néanmoins, ce clergé est en général plutôt bien disposé que converti, plutôt bien intentionné que capable; il est plus louable par ce qu'il laisse faire ou tente de faire, que par ce qu'il fait réellement; mais la vie commence heureusement à arriver jusqu'à lui. Quelques évêques sont animés d'une sincère piété ; un nombre plus considérable de prêtres et de diacres sont aussi zélés et font déjà un bien véritable au peuple. Les Nestoriens, on le sait, sont pleins de préjugés et de superstition. La Bible, il est vrai, est restée parmi eux, et aujourd'hui encore est leur règle de foi; mais peu de personnes peuvent la lire ; elle est

écrite en syriaque, c'est-à-dire, dans une langue qui n'est plus celle du peuple. En même temps qu'ils instruisent les enfants dans les écoles, les missionnaires s'occupent d'une traduction des Saintes Ecritures dans la langue du peuple ; ainsi dans quelques années, beaucoup de Nestoriens pourront lire, et lire la Bible ; la lumière est bien toujours restée là, mais sous le boisseau où personne ne la pouvait voir ; elle sera bientôt sur le chandelier. Alors s'évanouiront les superstitions des Nestoriens : l'absence de la Bible les a produites ; sa présence les dissipera. Rome a donné les clefs du ciel à saint Pierre ; sait-on à qui les Nestoriens les donnent ? On ne le devinerait peut-être pas facilement : au brigand converti ; il fait entrer qui bon lui semble dans les demeures célestes. Comment est-on bon chrétien ? Le Nestorien vous répond que c'est par les jeûnes, par les fêtes religieuses qu'il faut soigneusement et fréquemment célébrer, par des prières adressées à certains personnages très-puissants dans le ciel ; en un mot, le Nestorien connaît tous les moyens de salut, sauf le vrai. Le Nestorien mérite d'autant plus notre sympathie, qu'il gémit depuis des siècles sous une cruelle oppression, à cause de son invariable attachement à la Bible. Les Grecs ont pour protecteur la Russie, les Catholiques orientaux ont pour appui la France ; les Nestoriens n'ont personne ; on les frappe des coups les plus injustes et les plus cruels ; ils ne doivent pas ouvrir la bouche, la plainte ne servirait qu'à accroître leurs maux. Leurs maîtres et leurs ennemis mahométans les traitent comme ils veulent. Devant l'autorité, un Musulman a toujours raison et un Chrétien a toujours tort. Un missionnaire trouva un jour tous les habitants d'un village en émoi, ils étaient réunis autour d'un malheureux Nestorien baigné dans son sang ; qu'avait fait celui-ci ? Un Musulman puissant lui avait demandé une poule, le Nestorien

lui en avait déjà donné quatorze, sans lui en devoir aucune, il refusa la quinzième, de là un subit et terrible châtiment dont il eût été inutile et dangereux de se plaindre.

Nous traversons les montagnes qui séparent la Perse de la Turquie, et, nous dirigeant vers le nord-ouest, nous nous transportons dans la grande ville d'Erzeroum; environ cent mille âmes, assure-t-on, peuplent cette belle cité. Les Arméniens, répandus, comme on sait, dans la Turquie d'Asie, forment une partie de la population. Les missionnaires américains s'occupent dans les principales villes de l'Asie, de l'évangélisation des Arméniens, plus nombreux, plus puissants, plus riches et peut-être plus éclairés que les Nestoriens, mais aussi éloignés de la vraie piété et de la vraie foi. Ce sont des Chrétiens avec une hiérarchie régulière et complète, et un culte suivi et respecté; des prêtres partout, des évêques dans les grandes villes, voilà le clergé; des troupeaux nombreux et jusqu'à un certain point disciplinés, voilà l'église; mais clergé et église sont sans connaissance et sans vie. Les missionnaires américains cherchent à faire de nouveau circuler la sève dans cette branche desséchée de l'arbre chrétien. De toutes les stations fondées à cet effet, celle d'Erzeroum est celle qui semblait promettre le moins. Très-éloignée et placée au milieu des montagnes, la ville vit dans l'ignorance de ce qui se passe ailleurs, et les habitants, à cause de cela même, sont tout particulièrement prévenus et superstitieux. Aussi les premières prédications des missionnaires ne réveillèrent-elles aucun écho, et ne produisirent-elles rien, pas même de l'irritation. Toutefois il ne pouvait se faire que le pur Evangile de Christ fût annoncé là sans devenir enfin un objet de curiosité pour les uns et de crainte pour les autres. Des hommes qui ne priaient pas les saints, qui n'honoraient pas la vierge Marie, qui ne faisaient pas le signe de la croix, qui n'observaient pas

les fêtes et ne prisaient ni reliques, ni images, et cela dans la ville d'Erzeroum, où, depuis des siècles, rien de semblable n'a été ni vu, ni oui, c'était un scandale, un sacrilége horrible. Il est vrai que, d'un autre côté, ces hommes paraissaient graves, sincères, lisaient les Saintes Ecritures, invoquaient le nom de Dieu; mais ne le faisaient-ils pas sans pompe, d'une manière toute simple, dans une langue que tout le monde comprenait? Ceci aussi était une innovation, et dans l'Asie, qui donc aime une innovation, quelle qu'elle soit d'ailleurs? Comme nous venons de le dire, les uns devaient être surpris, les autres irrités; c'est ce qui est arrivé, comme on va le voir par quelques extraits d'une lettre écrite par le missionnaire Jackson.

7 *Avril* 1843. « Il y a, à ce qu'on nous assure, beaucoup d'agitation parmi le peuple, à cause de cette nouvelle secte qui lit les Ecritures, sans garder les fêtes. Quelques-uns sont fort excités, et cherchent les moyens de détruire notre œuvre. L'instituteur est accusé de rompre son jeûne; il attend du trouble, peut-être son expulsion. Il est venu me demander mon avis et m'a offert de quitter son école pour entrer à notre service et occuper la place que je jugerais à propos de lui offrir. Je trouve que quelques-uns de nos amis sont fort alarmés; ils me demandent si je pourrai leur offrir quelque protection en cas de péril.

11 « Les nuages s'amoncellent et nous annoncent une tempête. On assure qu'une lettre a été écrite à l'évêque de Constantinople, pour l'informer qu'il y a quarante-six hommes ici qui sont devenus protestants, que nos livres circulent, que plusieurs personnes viennent à nous, que le principal auteur de tout ceci est H. notre aide, et qu'aussi longtemps qu'il restera ici, il n'y aura aucun repos. On cherche aussi les moyens de s'en débarrasser.

15 « L'opposition semble aller croissant: un banquier

a dit à l'un de nos amis qu'il est prêt à combattre pour sa foi, jusqu'à verser son sang, s'il le faut. Le chef d'un village d'Arméniens, qui se trouve ici en ce moment, a dit au contraire en parlant de notre aide H. : « Si un homme venait dans mon pays et faisait quelque chose contre le Christianisme (entendant par là leur vieux système), ou excitait du trouble parmi le peuple sur des questions de foi, j'irais certainement le tuer. » Il a répété ces paroles à notre aide lui-même. Je crains qu'il n'y ait beaucoup de cet esprit dans le pays.

25 « Une petite réunion de sept Arméniens a eu lieu aujourd'hui dans mon cabinet. Le prêtre V. et l'aide H. étaient présents; ils ont eu des discussions animées sur les moyens de salut, l'intercession des saints, la foi, les rites, etc., etc.; les vues évangéliques ont été pleinement présentées sur ces sujets. Quelques-uns de ces hommes sont fort zélés dans leurs vues nouvelles; ils sont devenus plus protestants que nous ne le sommes nous-mêmes. Deux prières ont été faites, et deux ou trois portions des Saintes Ecritures ont été lues pendant la conférence.

30 « A notre service arménien d'aujourd'hui, le prêtre V. nous a prêché sur Gal. III, 1—13. Il a exposé d'une manière claire et décidée la doctrine de la justification par la foi seulement. »

Comme l'évêque d'Erzeroum joue un rôle important dans les scènes qui suivent, il est bon de dire un mot de ses antécédents. Avant sa nomination au poste qu'il occupe aujourd'hui, il passait pour éclairé et libéral. Ces vues larges et impartiales qu'on lui supposait, excitèrent même chez les prêtres arméniens des craintes si grandes, qu'ils le firent bannir. Cette punition eut l'effet désiré. Lorsqu'il fut nommé évêque, on lui fit promettre et il promit solennellement de ne jamais recevoir « aucun petit livre » (Traité religieux) publié par « les infidèles américains »

de Smyrne. L'évêque, comme on va le voir, tient sa promesse ; il ne voudrait même pas qu'il fût permis aux missionnaires américains d'apprendre la langue arménienne; il prononce anathème contre leurs livres, et veut que son troupeau n'ait aucun rapport avec eux.

4 *Mai.* « L'évêque est revenu dernièrement dans la ville, après une absence de quatre ou cinq mois, et les ennemis de la vérité font maintenant des efforts pour détruire l'œuvre nouvelle qui a été commencée parmi eux. On s'est entretenu plusieurs fois sur les mesures à prendre contre nous. On a annoncé au prêtre H. qu'il doit quitter la ville. On ne dit pas quel est son crime, mais seulement qu'il doit partir, pour calmer le peuple. Des menaces de bannissement ont été faites contre tous ceux qui nous ont été attachés. Ou assure qu'on se débarrassera de H. n'importe par quels moyens. Il semble que les Grecs et les Papistes sont fort intéressés à cette opposition, et qu'ils la secondent par leurs avis. »

6 « Notre ami S. Agha, banquier très-riche et très-influent, a permis à H. de passer quelque temps dans sa maison. Mais, comme l'opposition va croissant tous les jours, et comme les hommes influents de la nation le blâment de garder chez lui un hérétique, il désirerait que H. se retirât pour quelque temps.

9 « Quelques-uns de nos persécuteurs sont un peu confus d'avoir fait tant de bruit, sans pouvoir en alléguer une bonne cause. Ils ne peuvent pas dire que lire la Bible et prier sont des crimes. C'est pourquoi ils tâchent de se justifier par les injures qu'ils nous prodiguent; ils nous appellent des infidèles, des franc-maçons, des athées, etc.

13 « L'évêque a appelé devant lui notre aide H. pour la première fois. Comme le prêtre s'approchait et se disposait à baiser, selon la coutume du pays, la main de l'évêque, celui-ci l'a retirée, en disant : « Etes-vous un

homme si innocent que vous puissiez prendre ma main?» Puis il a commencé à l'injurier, il a prononcé une tirade d'imprécations et de mots grossiers tels qu'un rude marin qui gronderait en colère un matelot, s'exprimerait à peine ainsi. Il lui a demandé ensuite : «Combien de temps allez-vous rester ici?» — H. a répondu : «Je ne puis pas le dire; je me propose de faire un voyage dans quelques jours.» — «Que je ne vous voie plus ici après quatre jours.» — «Mais peut-être je ne pourrai pas partir si tôt; par exemple je ne le pourrai pas, si je suis malade, ou si une tempête survient.» — «Vous partirez, quoiqu'il arrive.» En même temps l'évêque a ordonné au prêtre de sortir de sa présence. Le prêtre lui a demandé s'il allait le renvoyer sans lui dire sa faute, ou sans examiner les accusations dirigées contre lui et le laisser parler pour lui-même. «Non, s'est écrié l'évêque en courroux, je ne vous écouterai pas; pourquoi ne sortez-vous pas?» Il a appelé son serviteur et lui a dit : «Mettez-le à la porte.» Indigné d'une telle conduite, H. a dit à haute voix, en passant la porte : «Je ne partirai pas mercredi (jour fixé par l'évêque).» — «Que dit-il, s'est écrié de nouveau celui-ci? Ramène-le.» H. est revenu, et a dit qu'il ne pensait pas qu'il partirait si tôt que mercredi. L'évêque, après de nouvelles injures, a dit à son domestique : «Apportez les objets nécessaires, et donnons-lui la bastonnade.» H. a répondu avec quelque énergie : «Vous pouvez me donner la bastonnade, vous pouvez me bannir; mais ne me direz-vous pas quel est mon tort? Qu'ai-je fait pour mériter tout ceci?» — «On dit que vous êtes protestant,» a répondu l'évêque, en prononçant ce dernier mot comme il aurait prononcé celui de pirate ou de meurtrier. H. a de nouveau été renvoyé, mais sans autre bastonnade que celle de la langue.

19 «Nous apprenons que les quatre hommes qui se

sont mis à la tête de la persécution, se sont rendus chez l'évêque, et lui ont demandé d'une manière péremptoire le bannissement du prêtre H. L'évêque leur a répondu que d'autres personnes lui ont conseillé de constater d'abord la faute du coupable. « Pourquoi attendez-vous à cause de cela, ont dit les quatre persécuteurs; si nous vous disons de le faire, n'est-ce pas assez ? » — « Non, a répondu encore l'évêque; je suis responsable devant mes supérieurs, et je ne puis bannir personne sans un jugement et une condamnation. »

28 « La rage de nos persécuteurs n'est pas encore satisfaite. L'évêque manda auprès de lui le prêtre H. hier au soir, et, après lui avoir reproché d'être allé chez S. Agha, dimanche dernier, il ordonna qu'on le liât pour le préparer à la bastonnade. Comme personne ne voulait infliger ce châtiment à un homme qui n'avait pas été convaincu, ni même accusé d'aucun crime, l'évêque se disposa à l'infliger de ses propres mains; il ne cessa de frapper, qu'après avoir donné à la victime quatre-vingts coups sur les pieds. Les cordes avaient d'abord protégé un peu les pieds; mais elles ne tardèrent pas à être rompues. Le malheureux prêtre compta les vingt-cinq premiers coups; mais il ne put pas en compter davantage, car il s'évanouit et demeura sans sentiment jusqu'à la nuit. Après avoir été battu, il fut lié avec une chaine, et, privé de sentiment comme il était, jeté dans une prison où il est resté jusqu'à ce matin. Grâce à la protection de quelques-uns de ses amis, il n'y a pas été détenu plus longtemps.

«En sortant de prison, il s'est transporté avec ses amis sur la terrasse de la maison de l'évêque; il a parlé avec une hardiesse étonnante à ce dernier, et il lui a dit : « Pourquoi me persécutez-vous ? C'est parce que je lis et je prêche l'Evangile. Vous, au contraire, vous ne croyez, ni ne prêchez l'Evangile, bien que vous nous appeliez

infidèles. Je n'ai ni volé, ni tué, ni commis adultère, comme plusieurs évêques l'ont fait; ainsi vous ne pouvez me punir pour ces crimes. Ils n'eussent d'ailleurs été que peu de chose pour vous; mais j'ai été chez S. Agha. Est-ce que S. Agha est un méchant homme? S'il l'est, pourquoi lui permettez-vous de vivre ici sans être inquiété par personne? » — « Oh! a interrompu l'évêque, il n'est pas un méchant homme, c'est mon ami! » Il l'avait, la veille, appelé un méchant homme, et il avait prononcé son nom en l'accompagnant des épithètes les plus honteuses. Le prêtre se tournant vers ceux qui étaient présents, s'est écrié : «Remarquez ceci: maintenant ce n'est pas un méchant homme, et c'est parce que j'ai été à sa maison, que j'ai été battu. » Le prêtre s'adressant de nouveau à l'évêque, lui a dit qu'il continuerait à lire et à enseigner l'Evangile de Jésus-Christ. Un homme présent qui n'est pas de notre connaissance, a dit devant tous : Je reçois les Ecritures de l'Ancien et du Nouveau-Testament comme la règle de notre foi, et je n'en reçois pas d'autres. J'ai lu l'histoire de notre nation et je trouve que nos vieux pères n'étaient pas meilleurs que les évêques d'aujourd'hui.

« Après que d'autres paroles de la même nature ont été prononcées, on s'est séparé; le prêtre s'est disposé à se rendre dès le soir dans la maison de S. Agha, bien que ce soit pour y avoir été qu'il a été puni. Il a exprimé sa ferme résolution de rester attaché à la vérité; il a été fortifié par la sympathie et les consolations de ses amis. Vers le soir, S. Agha s'est rendu, accompagné d'une personne, chez l'évêque, et lui a fait des observations qui n'étaient rien moins que douces. Pendant la conversation, l'évêque lui a dit qu'il avait une demande à lui faire, c'était de ne pas visiter les maisons des missionnaires. «Je visiterai, a répondu le banquier, les Turcs, les Juifs, les Français et les Anglais, et les hommes de toutes nations,

quand j'en aurai l'occasion. Quel mal y a-t-il à cela?»

Telle est l'opposition que les missionnaires et les amis de l'Evangile rencontrent à Erzeroum. L'évêque, dans son ignorance, croit pouvoir corriger les âmes par le bâton, et au lieu de convaincre, il frappe. Le fanatisme est toujours le même et recourt toujours aux mêmes moyens. Mais aussi, au lieu de vaincre les âmes, souvent la persécution les révolte et les fortifie. Ce moyen de soutenir une cause religieuse en est la meilleure réfutation. Aussi le prêtre H. est-il décidé à résister jusqu'à la fin, et ses amis veulent faire de même. La vérité fait son chemin dans les cœurs, et quelle opiniâtre et cruelle que soit l'opposition de l'évêque, elle n'arrête personne, disent les missionnaires; les manifestations sont moins fréquentes, mais les progrès n'en sont peut-être que plus profonds et plus rapides. Le méchant fait une œuvre qui le trompe.

VARIÉTÉS.

Objections des Musulmans de l'Inde contre le christianisme. — Conversion et mort du sheik Raji-Oo Din.

Dans nos articles sur l'Inde, nous n'avons guère parlé que des disciples de Brahma. C'est d'eux aussi que s'occupent surtout les missionnaires. Cependant les adorateurs du faux Pophète, forment, comme on sait, une portion considérable de la population; dans le nord surtout, ils sont très-nombreux; ils furent autrefois maîtres du pays, et leur influence est grande, même aujourd'hui. Les missionnaires ne pouvaient travailler près d'eux,

sans travailler aussi pour eux. Ils ne pouvaient voir sans éprouver un sentiment de tristesse et de compassion, la mosquée s'élever à côté de la pagode, et Mahomet honoré comme Brahma. En Turquie, la conversion d'un musulman serait punie de mort ; dans l'Inde, elle n'aurait pas les mêmes suites, parce que les lois permettent aux habitants de croire ce qu'ils veulent. Les missionnaires s'adressent donc souvent aux mahométans; mais ils rencontrent presque toujours une opposition ardente. L'indou est matériel, indifférent, subtil ; il résiste plus qu'il n'attaque, il ne croit pas à sa supériorité, il reconnaît volontiers l'excellence du christianisme, il voudrait avancer, mais mille liens le retiennent; il avouerait son infériorité, si on voulait se contenter de cet aveu ; chez lui, l'obstacle est plus encore dans les mœurs que dans les opinions ; l'indou a peu de conviction, mais il est attaché à ses usages ; même quand on lui prouve qu'ils sont cruels et insensés, il a de la peine à s'en détacher ; le disciple de Brahma est surtout un homme de tradition et de coutume, et cela tient à une faiblesse de caractère qui fait qu'il ne rejette pas le joug, même quand il en souffre, et qu'il aime mieux gémir en silence que se délivrer avec effort. Bien différent est le musulman ; il croit lui, à sa supériorité; il est vain, orgueilleux, furieux dans sa colère ; il prend une attitude fière, agressive, et quand il est assez calme pour cela, il parle avec une assurance superbe. Il est imposant par son air ; ses paroles sont souvent stupides,mais telles sont sa conviction et son orgueil, qu'il croit avancer un argument sans réplique, quand il prononce une parole privée de sens. Le mahométan est orgueilleux, mais sincère ; sa résistance n'est pas faiblesse, mais aveuglement, et on doit le blâmer plutôt d'un excès que d'un manque de résolution. De l'indou superstitieux et du mahométan fanatique, de l'in-

dou docile, mais faible, et du mahométan énergique, mais aveugle, quel est le plus facile à gagner à l'Evangile? De l'un et de l'autre, il faut dire : quant aux hommes, cela est impossible ; mais quant à Dieu, toutes choses sont possibles.

Nous avons remarqué ailleurs qu'à un missionnaire qui annonçait l'Evangile, un grave musulman fit cette objection : « Avant de parler de Christ aux autres, vous devriez suivre son exemple et apprendre de lui à laisser croître votre barbe. » Dans la pensée de l'interrupteur, ce n'était nullement une boutade, c'était un argument contre le missionnaire, à qui la barbe était nécessaire tout comme la foi. Dans une autre circonstance, un musulman prit aussi la parole et avec une ardeur extrême, il avança cette preuve, qui ne laissa pas que de faire impression sur la foule émerveillée : « Il y a quatre éléments (il ignorait qu'il y en a beaucoup plus et beaucoup moins, selon la manière dont on envisage la chose); le corps de l'homme aussi est formé de quatre tempéraments, le sanguin, le nerveux, etc.; de même encore les noms de Moïse, de Jésus et de Mahomet (1), sont composés de quatre lettres; il doit y avoir aussi quatre livres divins : Le Pentateuque, les Psaumes, l'Evangile et le Coran. » Il n'était pas, certes, difficile de montrer à l'orateur musulman, qu'encore ici le nombre quatre est trop grand ou trop petit, qu'il n'y a pas quatre livres divins ou qu'il y en a davantage. C'est aussi ce que le missionnaire fit comprendre à la foule, qui ne tarda pas à revenir de son admiration.

« Savez-vous lire, demanda un missionnaire à un musulman qui tenait dédaigneusement un traité religieux dans ses mains. » — « Oui, je sais, répondit-il

---

(1) En Arabe cela a lieu.

avec mépris. » — « Voulez-vous avoir un livre ? » — « Non, vos livres ne sont d'aucune utilité pour moi. » — « Pourquoi ? » — « Nous sommes musulmans. » — « Est-ce tout ? » — « Oui ; mais nous désirons, à notre tour, vous faire une question, si vous le permettez. » — « Faites, je vous prie. » — « Est-ce bien de s'asseoir sur une chaise et de laisser un noble hôte s'asseoir à terre ? » — « Comme usage, non. » — « Pourquoi donc vous asseyez vous sur des chaises en laissant votre saint livre à vos pieds ? » — « Ceci peut arriver quelquefois; mais ce n'est pas un usage parmi nous. Maintenant, je vous ferai une autre question : Si le gouverneur-général vous envoyait une lettre et que vous en baisassiez tous les côtés, ou même vous prosternassiez devant elle, mais sans faire ce qu'elle dit, serait-ce bien ?» — «Assurément non.» — « Eh bien alors, rappelez-vous ce qui est écrit : Ce peuple m'honore de ses lèvres, mais leur cœur est éloigné de moi.»

Quelquefois les musulmans se donnent un peu plus de peine et raisonnent un peu mieux. L'un d'eux a même pris sur lui, chose rare, d'écrire un livre contre le christianisme ; ce livre est ingénieux, et témoigne de quelque talent, chose plus rare encore. Il fait ressortir avec beaucoup de force et d'adresse les contradictions apparentes qui existent entre les Evangiles ; par exemple, il oppose l'une à l'autre les deux généalogies qui nous sont données de notre Seigneur Jésus-Christ, ainsi que les récits des deux brigands crucifiés avec Jésus. Puis il conclut que les saintes Ecritures ont été corrompues, que le nom de Mahomet qui s'y trouvait d'abord, en a été retranché; il ajoute que tronquées comme elles sont, elles contiennent encore aujourd'hui une foule de prophéties qui se rapportent à Mahomet. Il signale celle-ci surtout : « Et le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète comme moi, etc. ;» et il ajoute : « Cette prophétie ne peut pas se rap-

porter à Jésus-Christ; car 1. Jésus-Christ étant Dieu, n'était pas comme Moïse, Mahomet l'était; 2. Christ était un *vrai* juif, mais Mahomet descendait des enfants d'Ismaël, *frères* des juifs; 3. Christ ne punit pas ceux qui méprisèrent son message, Mahomet le fit; etc.» Tout cela est faux, mais ingénieux, aussi les mahométans sont-ils frappés de ces raisons; et comme ils sentent vivement, mais ne pensent presque pas, du moment qu'une chose les frappe, elle les convainc. Un missionnaire préparait une réponse à cet ouvrage, qui est, à tout prendre, un signe réjouissant, car pour qu'un musulman dans l'Inde prenne la plume et écrive un livre, il lui faut plus que des préjugés, il lui faut de la crainte.

On se tromperait, si on croyait qu'en l'absence de toute controverse, les musulmans sont d'accord entre eux. Tandis qu'un missionnaire parlait comme de coutume dans un lieu public, plusieurs disciples du Prophète s'écrièrent bruyamment : «Dieu est Dieu et Mahomet est son Prophète! l'Evangile a été abrogée par le Coran; pour cacher cela, quelques mauvais chrétiens ont corrompu l'Evangile.» Le missionnaire pouvait à peine se faire entendre, tant ils étaient excités, mais bientôt ils dirigèrent leurs armes contre eux-mêmes. L'un assurait qu'il y avait quatre prophètes: Non, dit un second, il y en a vingt-quatre; vous vous trompez, reprit un troisième, il y en a mille; vous n'y êtes pas, ajoute un quatrième, il y en a cent mille; dites donc qu'ils sont innombrables et que personne ne peut les compter, s'écria une dernière voix. Tout cela se disait devant les Indous. Le missionnaire réduisit au silence les Musulmans, et invita les Indous à entrer dans le royaume de Dieu. Un auditeur élevant la voix au milieu de la foule : «Ce que vous prêchez là aux Indous, dit-il, est très-bien; mais dites leur donc aussi de devenir Musulmans.» Il fallait avoir l'orgueil d'un Musulman pour prononcer une

pareille parole, dans un pareil moment. Le missionnaire lui répondit : « Nous prêchons à tout le monde ; que celui qui a des oreilles, écoute. Le soleil brille dans tous les pays, apportant partout la lumière et la chaleur, mais vous, Musulmans, vous avez toujours aimé les ténèbres plus que la lumière. »

Toutefois la grâce du Seigneur peut aussi toucher le cœur d'un Musulman, et l'amener captif au pied de la croix. Sheik Raji Oo Din était un Mahométan riche, influent, bien élevé et sincèrement attaché à sa religion. Apprenant que son neveu s'était converti au Christianisme et était sur le point de recevoir le baptême, il résolut de se rendre auprès de son frère pour le déterminer à ramener bon gré mal gré son fils à la religion de ses pères. Lorsque, repris par son oncle, le jeune homme lui dit qu'il ne devait pas le condamner sans l'entendre, et qu'avant de rien exiger de lui, il devait lire le Nouveau-Testament, le vieillard ferma l'oreille et ne voulut rien entendre. Les paroles du missionnaire le calmant un peu, il finit par recevoir un Nouveau-Testament, et s'en retourna dans son village.

Trois mois plus tard, il se rendit de nouveau à Gorruckpore, et mettant le nouveau Testament entre les mains du missionnaire, il lui dit : « Quand je reçus ce livre, mon cœur était plein de haine contre Christ le fils de Dieu, je vins ici avec la résolution d'enlever un agneau de ses bras, quoiqu'il put arriver. Mais Christ était trop fort et trop bon ; je ne veux pas seulement que mon neveu embrasse la religion chrétienne, je suis venu pour me donner moi-même à Christ et pour me consacrer à l'avenir à son service. » Dès ce moment, le sheik parut un sincère serviteur de Jésus-Christ. Il reçut le baptême des mains du missionnaire. Son âge, son caractère aimable, son air respectable semblaient devoir éloigner de lui

les inimitiés et les troubles; il ne tarda pas néanmoins à souffrir pour la foi. Son beau-frère souleva ses gens contre lui par ses injures et ses violences. Cinquante ou soixante hommes, envoyés par un mufti (haut-prêtre), se rendirent auprès de lui et le traitèrent indignement. Habitué depuis long-temps à recevoir les respects qu'il méritait, le vieillard fut étonné, affligé, mais pas abattu; il était ferme et décidé à résister jusqu'au bout. Le lendemain, le mufti envoya d'autres gens dans sa maison; ceux-ci s'étaient joints les sujets du sheik pour mieux le toucher; promesses, insinuations, caresses, larmes, ils employèrent tout, mais sans effet; le vieillard avait résisté aux menaces, il résista aux prières. Le voyant invincible, ces gens, devenus tout-à-coup furieux, l'accablèrent d'injures et voulurent même le maltraiter. Il resta sous une douce impression d'étonnement; il disait qu'il ne pouvait plus se reconnaître lui-même, tant il trouvait son cœur changé.

Le missionnaire alla le voir, il le trouva seul; son visage portait l'empreinte de grandes souffrances, mais son âme était en paix. Le bon et vénérable Corneille, c'est le nom qu'il avait pris en devenant chrétien, voulait qu'une école fut fondée sur ses terres. Un terrain fut choisi et mesuré pour cet objet, devant une foule curieuse et étonnée. Quelques jours plus tard, le missionnaire alla de nouveau le voir. Le sheik avait perdu sa famille, on la lui avait enlevée, et il ignorait s'il la recouvrerait jamais, il reçut ce nouveau coup comme tous les autres. « Je le trouvai, dit le missionnaire, avec un Nouveau-Testament de Martin dans sa main, et les Psaumes, et le prophète Esaïe à son côté : bons compagnons dans la tribulation. » Le missionnaire se rendit encore auprès du sheik : cette fois on lui avait enlevé ses gens, et volé une somme considérable d'argent; cependant, il était calme et heureux;

il aurait pu citer devant un tribunal ses adversaires : « Non, dit-il, je leur ai seulement fait savoir que je connais leur vol, et les ai engagés à reconnaître qu'ils tiennent cet argent de moi; j'abandonne le reste à Dieu et à leurs consciences, et je ne doute pas qu'ils ne voient bientôt leur erreur. »

Six ans après son baptême, il écrivait au sujet des persécutions qu'il dut endurer : « Mon baptême fut comme le passage d'une maison dans une autre maison, ou plutôt comme le passage d'une prison dans un palais. Dans ma prison je n'avais jamais été heureux ; dans ma nouvelle maison, j'eus beaucoup, beaucoup à souffrir. La tempête a soufflé avec beaucoup de force sur elle, mais Dieu y a habité, et c'est pour cela que j'y ai vécu en sûreté. Le feu de la persécution brûle encore, il y en a plusieurs qui me dressent des embûches pour me tuer, mais au nom du Seigneur, je me réjouirai. »

L'ami du sheik, le missionnaire Wilkinson, dut quitter la station pour motif de santé. Le missionnaire qui resta, mourut peu de temps après; le vénérable vieillard, resté seul, écrivit à son père spirituel une lettre que nous ne pouvons nous empêcher de reproduire, tant elle est à la fois grave, solennelle et affectueuse. On sera touché de ce langage original et pieux, et l'on admirera l'image par laquelle la mort du missionnaire est rappelée en passant :

« A mon honoré père en Dieu, M. Wilkinson !

« Paix de la part de Dieu et de son fils Jésus-Christ ! Que la respectueuse salutation d'un pauvre vieillard soit acceptée par vous.

« Aussi longtemps que deux cœurs affectueux vivent près l'un de l'autre dans des rapports familiers, quoique respectueux, la douceur et la force de l'amitié n'est pas connue ; mais quand la main qui les avait unis, les sépare

dans des vues connues d'elle seulement, par une distance presque incommensurable, alors un cœur va après l'autre, et l'affection se répand dans la recherche et le désir du retour et de la réunion. C'est ce que le vieillard a senti depuis le moment que vous nous avez été enlevé, et mon âme se répand continuellement en soupirs pour votre retour... Les jours de ma jeunesse et de ma force se sont engloutis dans le cœur de l'éternité. Je m'incline sous le poids des années et sous les tristesses de la vieillesse vers ma mère, la terre. Si vous revenez cette année, peut-être mes yeux seront réjouis encore en vous voyant une dernière fois. Si votre santé exige quelque délai plus long, mes yeux ne verront plus vos yeux dans ce tabernacle passager. Nos cœurs furent réjouis par les nouvelles qui nous vinrent des rivages du Bengale et de Madras; mais depuis lors, nous n'avons rien appris de vous. Hélas! hélas! tout demeure ici beaucoup trop, comme lorsque vous y étiez, excepté un événement. Notre pasteur, avec son baton à la main et sa chaussure aux pieds, a traversé le Jourdain de la mort pour se rendre dans la terre promise, nous laissant, nous, pauvre troupeau, dans le désert. Béni soit Dieu, le paturage n'est pas tout à fait flétri. Les petites rivières et les petits ruisseaux d'eau vive ne sont pas tout à fait desséchés, et nous savons que la fontaine ne s'épuise jamais. Ainsi, quoique nous soyons tristes au sujet de notre guide terrestre, le céleste demeure encore, et nous en lui. Nous sommes le jardin du Seigneur, et si son soleil brille sur nous, nous resterons verdoyants et fleurissants.

« Une année encore, je penserai à vous et je vous attendrai; jusqu'alors, puisse la terre dans laquelle vous avez répandu la semence demeurer comme un jardin bien arrosé. Puisse ce petit coin ne terre, mon cœur, être rafraichi à chaque moment. Si vous ne devez pas revenir

dans peu de temps, dites-moi d'aller en Angleterre ; j'irai pour vous voir une dernière fois, puis je ferai mes adieux à ce monde pour jamais. Chaque jour est une année pour moi, parce que je suis resté seul. Rien n'est comme l'affection, elle est plus forte que la mort, elle vivra à toujours. Puisse l'amour divin remplir mon âme! Puisse l'Esprit-saint habiter toujours plus dans mon cœur, le préparer à la mort, le préparer au jugement, le préparer à l'héritage des cieux. N'oubliez pas le vieillard, priez que la faucille ne fasse pas son œuvre, avant que le grain ne soit bien mûr! Et si cette gerbe est bientôt ramassée et placée dans le grenier, n'oubliez pas ces milliers qui restent abandonnés dans le champ. Souvenez-vous que la moisson est grande, et qu'il y a peu de planteurs, peu de cultivateurs, peu de moissonneurs. Puisse plusieurs, un très-grand nombre, entrer dans cette vigne, quand le bâton chancelant sera brisé, (1) et puissiez-vous être couronné, quand la grande moisson du monde arrivera! Puisse cette lettre vous parvenir de la part d'un esclave de la terre et de la poussière. — Ecrit A. D. 1841, 19 du mois.

« Sheik RAJI OO DIN. »

En 1841, le sheik tomba malade; il se rendit auprès du missionnaire de Gorruckpore. Son intention était d'y rester pour recevoir les consolations chrétiennes dont il aurait besoin pendant le cours de sa maladie. Mais ses fils, craignant de perdre le peu de biens qui restaient au vieillard, s'il mourait sur la station missionnaire, l'emmenèrent chez eux, malgré lui. Le missionnaire alla le voir; il le trouva très-malade; il lui lut le chapitre V de la seconde épitre aux Corinthiens. C'était le chapitre favori de Cor-

(1) Corneille était évangéliste.

neille. Il se retira peu après et le laissa dans une excellente disposition d'esprit.

Qu'on juge de son étonnement, quand, deux jours après, il reçut une lettre du malade, dans laquelle il lui disait qu'il avait de nouveau embrassé le Mahométisme, ayant pour toujours renoncé à la religion de Jésus; il le priait en outre de ne plus venir le troubler, parce qu'il ne voulait plus rien avoir affaire avec Christ, ni avec les chrétiens. Le bruit courait déjà dans la ville que le sheik avait abjuré la foi chrétienne, et les ennemis de l'Evangile triomphaient. Quoi! après douze ans de fidélité, après les sacrifices les plus pénibles, après avoir servi d'exemple aux autres, tout-à-coup, sans que personne pût le soupçonner, revenir en arrière, et en présence de la mort, renier la foi et l'amitié, et cela pour Mahomet!! Le missionnaire était dans l'angoisse; il aurait voulu douter, mais la lettre était là, aussi explicite que navrante. Comme autrefois Ezéchias, il plaça cette déplorable lettre devant l'Eternel, et il implora sa lumière et son secours.

Dix jours plus tard, un des fils du sheik se présenta chez lui; privé injustement de sa part d'héritage, il était irrité contre sa famille, et, pour se venger, il venait expliquer au missionnaire l'étrange lettre. Le malade ne l'avait nullement écrite, ni connue; elle venait de son frère. Au moment où le sheik sentait ses yeux se fermer et sa langue rester immobile dans sa bouche, on prit le Coran, on le placa sur son corps, on s'efforça de lui faire toucher, en signe de retour à la foi musulmane; mais le mourant refusa de le faire, en remuant ses mains défaillantes et en montrant le ciel, où il ne tarda pas à entrer. Toujours persécuté et toujours fidèle, il n'a cessé de confesser son Sauveur qu'en cessant de vivre.

NOUVELLES RÉCENTES.

Examen de trois Elèves de la Maison des missions. — Prochain départ de missionnaires.

Le Comité s'est réuni en séance extraordinaire le 1er novembre à trois heures de l'après-midi, pour faire subir aux élèves Jean Frédoux, de la Roquille près Sainte-Foy, Daniel Keck, de Strasbourg, et Louis Cochet, de Montbrehain (Aisne), les examens qui précèdent la consécration au saint ministère. M. le Directeur de la Maison des missions, dirigeait l'examen, mais MM. les Pasteurs présents y prenaient fréquemment part. L'examen a d'abord roulé sur la dogmatique. M. Cochet a été interrogé sur les différences qui existent entre la religion et la théologie, et il a été appelé à indiquer les principales branches de celles-ci et leur importance relative. M. Frédoux a été interrogé sur la nature et le but de la mort de Christ, et il a été invité à montrer par l'Ecriture que cette mort n'est pas seulement un exemple de vertu, ni même un gage de pardon seulement, mais qu'elle est une expiation, proprement dite, des péchés des hommes. M. Keck a été examiné sur la nature et l'importance des sacrements; il a exposé les manières diverses dont le baptême et la sainte-cène sont envisagés dans l'Eglise chrétienne; il a été appelé à donner son opinion personnelle et à la justifier.

A la dogmatique a succédé l'exégèse du Nouveau-Testament. Le chap. VIII de l'évangile selon Saint-Jean, a été indiqué à M. Cochet; il a lu, en grec, du verset 49 à la fin; il a traduit le texte original en français, puis il a

répondu aux questions qui lui ont été faites sur différents points. M. Frédoux a lu et traduit les six premiers versets du chapitre VI de l'Epître aux Hébreux. Il a d'abord indiqué les principales preuves de l'authenticité de cette Epître, et les raisons pour lesquelles on l'attribue à l'apôtre Saint-Paul. Il a ensuite abordé l'examen du texte, et répondu aux questions qui lui ont été faites sur la forme et le sens du morceau qu'il avait traduit. M. Keck a lu et traduit dans l'Epître aux Colossiens, chap. II, du verset 8-12. Il a été interrogé en particulier sur le sens précis des mots *philosophie* et *plénitude*, dont l'apôtre s'est servi.

L'examen ne pouvant pas être terminé en une seule séance, il a été décidé que l'un des élèves lirait son sermon d'épreuve, et que la suite de l'examen aurait lieu le mardi 5 dans l'après-midi. En conséquence, M. Frédoux a lu un sermon sur un texte qui lui avait été donné, et qui était pris dans l'Evangile selon Saint-Jean, chap. XIV, verset 27. Le sujet était la paix de Jésus. Après cette lecture, la séance a été levée; il était cinq heures et demie.

Le mardi, à trois heures, le Comité s'est réuni de nouveau, et a repris la suite de l'examen. M. Keck a lu en hébreu et traduit en français, Genèse, chapitre XII, du verset 10 à la fin. Après avoir répondu à des questions de grammaire, il a examiné la conduite d'Abraham en Egypte, au point de vue moral et chrétien, en tenant compte des préjugés du temps et des circonstances pénibles où se trouvait le Patriarche. M. Frédoux a été examiné sur le Ps. VII, dont il a aussi lu et interprêté une partie. Il a rappelé les différents explications qu'on a donné du mot *Cus*, et il a montré dans quel sens le psalmiste a pu parler avantageusement de lui-même sans manquer au devoir de l'humilité.

M. Cochet a été invité à lire son sermon d'épreuve. Le

texte qui lui avait été donné était: Rom., chap. X, versets 13-15. Ce discours roulait sur la nécessité de l'œuvre des missions.

M. Keck avait reçu pour texte, Luc, chap. XVII, versets 1-3; il a lu aussi son discours, qui avait pour sujet le scandale reçu et le scandale donné.

Il était plus de cinq heures et demie, il restait encore deux parties importantes de l'examen, l'histoire ecclésiastique et l'improvisation. Le Comité s'est de nouveau ajourné au lendemain.

Le mercredi, à une heure, l'examen a été repris. M. Keck a été interrogé sur les caractères de la piété des premiers chrétiens; il a aussi signalé les fausses tendances qui se faisaient remarquer déjà à cette époque. M. Cochet a comparé l'une à l'autre la tendance pratique de l'Occident et la tendance spéculative de l'Orient, représentée surtout, dans la première contrée par Irénée, dans la seconde par Origène. Il a fait ressortir quelques-unes des opinions d'Origène, ainsi que le caractère particulier de l'école d'Alexandrie. M. Frédoux a été interrogé sur la personne et les opinions d'Arius; il a aussi été appelé à dire quelques mots du grand adversaire d'Arius, Athanase d'Alexandrie.

L'examen d'histoire fini, les élèves ont été appelés à parler d'abondance, pendant dix minutes chacun, sur des portions des Saintes-Ecritures, choisies à l'instant même par l'un de MM. les pasteurs présents. M. Cochet a parlé sur le Psaume XXIII; M. Keck sur Matth., chap. XIII, vers. 3—9; M. Frédoux sur la première Epitre de Saint-Pierre, chap. V, vers. 5 et 6.

L'examen a fini à trois heures; il avait duré en tout neuf heures. Les élèves ont justifié d'études consciencieuses; eu égard à leurs circonstances et à leur point de départ, leurs progrès ont paru rapides et ont satisfait

MM. les pasteurs en particulier, qui ont reçu l'examen à l'unanimité.

La consécration au Saint Ministère de MM. Frédoux, Keck et Cochet a eu lieu le mercredi 13 du courant. Nous en dirons un mot dans la prochaine livraison de ce Journal. Ce que nous tenons à annoncer dès aujourd'hui aux amis de la Société, c'est que le Comité a décidé dans sa dernière séance le départ pour le sud de l'Afrique de six personnes au moins. M. Keck partira marié; M. Lautré partira avec lui, en qualité de médecin, ainsi que Mlle Sahm, fiancée à M. Ludorf, imprimeur de la Mission. Ce premier départ aura lieu dès les premiers jours de décembre. Au printemps prochain, s'il plait à Dieu, MM. Frédoux et Cochet quitteront aussi Paris, pour se rendre en Afrique. Le Comité tient à fortifier cette œuvre du sud de l'Afrique, que le Seigneur a jusqu'ici si visiblement bénie. C'est là le champ que la Providence semble avoir choisi pour la Société; et toutefois le Comité regrette de n'avoir pas eu les ouvriers qu'il fallait pour d'autres champs qui l'occupent depuis longtemps, et qu'il serait si heureux de pouvoir cultiver. Ces ouvriers, il les demande encore aux Eglises.

Ce n'a pas été sans mûres délibérations, ni même sans quelque sollicitude, qu'il a arrêté le départ pour le pays de Béchuanas de six nouveaux missionnaires. C'était voter une dépense extraordinaire d'au moins *quarante mille francs.* L'avoir en caisse suffit à peine aux dépenses ordinaires. Dans quelques jours, il faudra commencer à payer les frais de voyage; il a déjà fallu payer les frais de trousseaux. Le Comité s'impose à lui-même et impose à tous les ouvriers de la Société une stricte et rigoureuse économie. Toutefois des efforts nouveaux doivent être faits par les amis de la Société. Le Comité compte sur leur générosité chrétienne; il aime peu faire des appels

extraordinaires, il en fait rarement; mais dans les circonstances où il se trouve, et où il bénit Dieu de se trouver, il a besoin, absolument besoin de secours extraordinaires, considérables, c'est-à-dire, d'au moins quarante mille francs. C'est beaucoup en soi, c'est peu pour chacun; il s'agit d'ajouter un franc à deux, cinq francs à dix, dix à vingt, c'est-à-dire un tiers à la somme donnée par chacun, l'année dernière, et les dépenses extraordinaires sont couvertes, et l'œuvre s'étend au sud de l'Afrique, et une foule de païens entendent l'Evangile, qu'ils ne connaissent point encore. Qu'est-ce que cela, dirons-nous avec les disciples, quoique dans un autre sens; qu'est-ce que cela pour tant de gens? Lecteur, le besoin est pressant; la somme nécessaire est connue; il s'agit d'accroître, pour cette année, votre souscription d'un tiers : consultez votre conscience, consultez votre Dieu : ce tiers pouvez-vous le donner? Donnez-le de suite; ne consentez à retarder le don, qu'à la condition de l'accroître. Dans tous les cas, souvenez-vous que l'œuvre marche d'une manière réjouissante, que des bénédictions nouvelles imposent des obligations nouvelles, et que le Dieu de paix vous fera moissonner bien plus abondamment encore que vous n'aurez semé.

Nous prions les amis de la Société de ne point oublier non plus que la Société entretient actuellement treize élèves, dont un à l'université de Tubingue, un autre dans l'école normale de la Société évangélique et onze dans la Maison des Missions évangéliques de Paris. A aucune époque elle n'en a eu plus de huit.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

FRANCE.

Consécration de trois élèves.

Dans la dernière livraison de ce Journal, (1) nous avons annoncé les examens de MM. Jean Frédoux, des Bérangers (2) près Sainte-Foy, Daniel Keck, de Strasbourg, et Louis Cochet, de Montbrehain (Aisne), élèves de la Maison des Missions. Le mercredi 13 novembre, ces jeunes missionnaires ont été solennellement consacrés au saint Ministère. Le Consistoire de l'Eglise réformée de Paris avait bien voulu mettre le vaste temple de l'Oratoire à la disposition du Comité pour cette cérémonie religieuse; il avait également permis qu'elle fût annoncée aux fidèles, du haut de la chaire, le dimanche précédent. MM. les pasteurs des deux Eglises réformée et luthérienne de Paris, avaient été invités à y prendre part, ainsi que les pasteurs des Eglises voisines de la capitale. Ceux-ci s'étaient rendus à l'invitation qui leur avait été faite avec un empressement et un dévouement qui a profondément touché le Comité et qui est une nouvelle preuve de leur attachement à l'œuvre des missions. L'empressement des fidèles égalait celui des pasteurs; une assemblée très-nombreuse témoignait par sa présence de

---

(1) Voyez pages 436 et suivantes.

(2) C'est par erreur que le mot: la Roquille se trouve à la page 436: c'est les Bérangers, qu'il faut lire.

son intérêt pour l'acte solennel qui allait avoir lieu; son recueillement profond, son attention soutenue n'ont pas peu contribué à rendre cette cérémonie l'une des plus intéressantes auxquelles les amis de la Société aient jamais assisté.

A deux heures et demie, MM. les pasteurs et ministres du saint Evangile présents, sont entrés dans l'église, presque tous en robe; la sainte Bible était ouverte au pied de la chaire; les trois récipiendaires ont pris place devant le volume sacré; M. Lautré, à qui des études spéciales ne permettaient pas de recevoir l'imposition des mains, s'était assis près de ses frères pour recevoir la main d'association qui devait lui être donnée.

M. le pasteur Juillerat, Président du Consistoire de l'Eglise réformée de Paris, est monté en chaire; il a lu la confession des péchés, puis il a indiqué le chant des premiers versets du Psaume CXXXVIII. Après le chant, il a offert à Dieu les vœux de l'assemblée par une prière pleine de foi et de ferveur.

M. le Directeur de la Maison des Missions est monté en chaire après le Président du Consistoire, et a prononcé le discours d'usage. Il avait pris pour texte ces paroles des Actes des Apôtres (chap. IX, 15) : *Le Seigneur lui dit : Va, car cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils.* Le discours a roulé sur l'excellence de l'œuvre des missions; l'orateur a montré qu'elle est la continuation de l'œuvre de Jésus-Christ et des apôtres et l'extension du christianisme et de l'Eglise durant les siècles; de plus, elle embrasse le présent et l'avenir de l'homme et est un bienfait pour son corps comme pour son âme, et c'est là son second caractère; elle est la preuve la plus remarquable de la puissance toujours actuelle du christianisme, car cette puissance éclate bien plus dans la conversion d'un

païen aux mœurs sauvages, que dans celle d'un homme déjà civilisé et moral peut-être dans ses habitudes ; enfin les privilèges qu'elle donne égalent les sacrifices qu'elle exige; de sorte que les missionnaires qui travaillent le plus sont aussi les plus heureux. Ce discours a été écouté avec une profonde attention; nous en communiquons la fin à nos lecteurs ; elle s'adresse à eux aussi bien qu'à ceux qui l'ont entendue les premiers.

« Voilà, mes jeunes frères et amis, la belle et sainte vocation à laquelle vous avez été appelés par grâce, comme vous l'avez été aussi par grâce à la connaissance et à la possession du salut. Permettez-moi d'ajouter qu'honorés du Seigneur par l'excellence de la charge qu'il vous a commise, vous l'êtes aussi par la beauté de la mission où il vous envoie travailler. Il n'en est pas du peuple que vous allez convier au festin de l'Evangile, comme de tant d'autres qui repoussent les messagers de paix qui viennent au nom de Christ leur offrir la réconciliation et la paix, ou qui ne les accueillent qu'avec une indifférence pire peut-être que la haine. Les indigènes du sud de l'Afrique vous demandent, vous appellent, vous crient à travers l'Océan: « Venez nous secourir; » vous savez même que dans une occasion, simples autant qu'ignorants, ils ont offert de payer ce qui ne se paie pas et d'acheter le missionnaire qu'ils désiraient posséder. Avant de pouvoir annoncer à ces sauvages les merveilles de la grâce de Dieu, vous n'aurez pas non plus à deviner péniblement, à conquérir laborieusement la langue dans laquelle vous leur prêcherez Jésus-Christ; vos devanciers ont déjà fait ce travail ingrat et immense, et sur le vaisseau qui va vous emporter aux rives africaines, vous pourrez déjà vous essayer à la prédication du salut dans la langue des indigènes de Lattakou et de Béerséba. En arrivant sur les limites de la Cafrerie, et avant de vous enfoncer dans

d'affreuses solitudes, vous aurez l'avantage de reposer vos membres fatigués des suites d'un long et rude voyage, et vos cœurs attristés par le spectacle de la dégradation humaine, au sein de stations déjà fondées, où des églises prospères, des écoles nombreuses et bien tenues, des néophytes intéressants par leur piété naïve et par leur connaissance surprenante des choses de Dieu, vous réjouiront et vous encourageront à mettre vous-mêmes la main à l'œuvre. Vous allez retrouver des collègues dans le ministère de l'Evangile, qui vous recevront, qui vous aimeront comme l'on reçoit, comme l'on aime des frères et des compatriotes, à mille lieues de la patrie. Ce n'est, pour ainsi dire, pas par la foi que vous marchez, mais par la vue. Vous ne saisissez pas seulement les promesses; vous voyez déjà de vos yeux, vous touchez de vos mains leur accomplissement dans la conversion et la régénération des âmes.

« Partez donc joyeux, chers frères; *instruments* que Christ *a choisis*, *allez*, comme saint Paul, *porter son nom devant les gentils;* que *vos pieds soient beaux sur les montagnes* pour tous ceux chez qui vous arriverez avec votre message de paix, et que le Seigneur, que vous voulez servir, vous *fasse toujours triompher en Christ et répande par vous l'odeur de sa connaissance en tous lieux*.

«Mes frères, nous vous demandons pour ces nouveaux serviteurs de Christ, votre sympathie, une sympathie réelle comme l'est le sacrifice qu'ils ont fait de leur vie au Sauveur, qui les a rachetés. Nous ne sommes point ici, je vous prie d'y faire attention, dans le monde de la poésie, mais dans celui des réalités. Aujourd'hui ces jeunes frères sont sur le Thabor, avec leur Sauveur transfiguré à leurs yeux; demain ils seront descendus dans la plaine pour travailler, souffrir, mourir à chaque instant à eux-

mêmes, et lutter corps à corps avec Satan. Aujourd'hui l'holocauste est déjà préparé dans le secret de leurs cœurs; bientôt, quand l'océan et les déserts auront mis entr'eux et les objets de leur légitime affection d'infranchissables distances, l'holocauste sera consommé. Entourez-les donc dès à présent de votre amour; portez sur votre cœur et leurs personnes, et leur ministère, et leur œuvre et leur mission; ne vous bornez pas à vous souvenir d'eux aujourd'hui que vous les voyez, mais pensez à eux plus tard, quand vous ne les verrez plus et que le feu consumera l'holocauste. Que cette mission du sud de l'Afrique toute entière revive dans vos souvenirs et dans vos prières! Vous l'avez commencée, il la faut poursuivre; Dieu l'a bénie; vous êtes par ses bienfaits mêmes tenus de la cultiver. Il y a plus, vous êtes obligés pour l'avenir à plus de sacrifices que par le passé; car vous n'avez plus seulement un ordre à accomplir, mais des grâces à reconnaître; et les bénédictions visibles du Seigneur sont devenues pour vous tous autant d'obligations nouvelles que vous avez contractées et dont vous ne pouvez pas ne pas vous acquitter.

« Mes frères, qu'une œuvre qui avorte à son origine, dont les ouvriers périssent les uns après les autres en rencontrant d'insurmontables obstacles, et qui trompe ainsi toutes les espérances qu'elle avait fait naître, qu'une pareille œuvre jette dans le découragement, ou seulement dans la langueur, les fidèles qui l'avaient entreprise, je le conçois; je le conçois, dis-je, quand je considère la nature humaine, qui est si faible, si inconstante, si mobile, si incrédule, mais non pas quand je fixe mes yeux sur les promesses de Dieu, qui demeurent fermes et immuables, malgré les contradictions apparentes et quoi qu'il arrive. Mais qu'une mission qui jusqu'à ce jour a non seulement réalisé, mais dépassé nos espérances; qu'une mission qui

a reçu les plus honorables témoignages des juges les plus compétents; qu'une mission où les conversions sont si fréquentes, si répétées, qu'on ne suffit pas à les enregistrer; qu'une mission où les monuments de la puissance de l'Evangile et de l'efficace de l'Esprit-Saint, accompagnant les labeurs de nos chers missionnaires, sont si évidents qu'ils doivent frapper les yeux les moins clairvoyants; qu'une mission aussi bénie pût laisser languir notre intérêt et refroidir notre zèle; voilà ce que je ne comprendrais pas, et, s'il faut que je vous l'avoue, ce qui m'effrayerait pour nous.

« Serions-nous donc fatigués d'entendre répéter à chaque communication que nous recevons de nos amis du sud de l'Afrique, que dix, vingt, cinquante Béchuanas ont donné leur cœur à Jésus-Christ et ont été consacrés au Dieu trois fois saint par le sacrement du baptême? Dirions-nous peut-être dans le secret de nos cœurs avec l'ingrat Israël d'autrefois : « De la manne, encore de la manne, toujours de la manne? » Le doux murmure *des eaux de Siloé, qui coulent doucement*, nous aurait-il endormis, et faudrait-il, pour nous réveiller, *le bruit des grosses eaux du fleuve* et les torrents débordés? (1)

Prenons-y garde, mes frères; ne pas reconnaître les grâces de Dieu et ne les pas reconnaître par un redoublement d'amour et de dévouement, c'est autant que les mépriser, et le mépris des dons du Seigneur retombe sur le Seigneur lui-même. Or comme on ne se moque pas de Dieu, vous le savez, il faut nécessairement que ce mépris se convertisse en un châtiment quelconque.

Qu'Otahiti nous instruise à cet égard. Le sang coule aujourd'hui, vous ne l'ignorez pas, là où de paisibles troupeaux avaient été recueillis sous la houlette du bon

(1) Esaie, VIII, 6.

berger. N'avons-nous aucun reproche à nous faire à ce sujet? Avions-nous assez entouré cette mission, l'un des plus beaux fleurons de la couronne des missions modernes, l'avions-nous assez entourée de notre sollicitude chrétienne? L'avions-nous assez gardée par notre vigilance et nos prières?

« Mes frères, par notre ingratitude ne forçons pas le Seigneur à nous frapper de tels coups et à nous accabler de pareils malheurs. Détournons-les plutôt de dessus nous et loin de notre chère mission, par un accroissement de zèle et d'activité; et qu'une reconnaissance nouvelle, une sympathie nouvelle, une vigilance nouvelle, des prières plus ferventes et des efforts plus sérieux attirent aussi des bénédictions nouvelles sur une œuvre qui a été jusques maintenant l'objet des miséricordieuses complaisances du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu béni éternellement. Amen! »

L'assemblée, vivement émue par les paroles qu'elle venait d'entendre, a été invitée à chanter les deux premiers versets du Cantique XXVI[e] des *Chants Chrétiens*. Après le chant, sur l'invitation de M. le pasteur officiant, MM. Cochet et Frédoux ont pris la parole, et avec une émotion profonde et visible, ils se sont exprimés en ces termes :

M. Cochet.

Mes chers frères,

Dieu, au service duquel nous sommes ici solennellement consacrés pour annoncer son Evangile aux païens, est véritablement le seul à qui toute louange et toute gloire appartiennent. Quand je considère les voies par lesquelles il m'a conduit jusqu'à cette heure à la vocation missionnaire, j'y reconnais une sagesse, une miséricorde, un

amour que j'adore, et je sens que dans toute ma vie, je dois célébrer la louange et la gloire du Seigneur. Si j'envisage le ministère qui va nous être confié, j'y vois briller les rayons de la sagesse, de la miséricorde et de l'amour de notre Dieu. C'est la bonne nouvelle d'un salut acquis au prix des souffrances et de la mort de Christ, d'un salut gratuit et parfait, que nous devons proclamer aux plus dégradés, aux plus misérables d'entre les pécheurs. Si je me rappelle que ce sont les Anges que Dieu a envoyés les premiers annoncer aux hommes le sujet d'une grande joie, lors de la naissance de notre Sauveur; que c'est dès le sein de sa mère que le grand apôtre des Gentils a été choisi pour prêcher Christ, je suis étonné de croire que je puis être un instrument dans la main du Seigneur, pour servir à sa gloire; et ici encore, je vois la sagesse, la miséricorde et l'amour d'un Dieu, qui, quand il le veut, sait se glorifier dans l'infirmité de ses indignes serviteurs. Annoncer aux païens les immenses richesses de la grâce de Christ, ô mes chers frères, quelle sainte mission, quel glorieux privilége pour nous, pauvres pécheurs! Oui, Seigneur, la louange et la gloire t'appartiennent.

« Cependant, mes frères, ce beau, ce saint ministère dont nous allons être revêtus, est aussi bien grave et bien sérieux; nous avons dû le considérer sous toutes ses faces, essayer d'en soulever, pour ainsi dire, tout le poids, et nul doute que mes frères et moi, si nous n'attendions tout secours et toute grâce de celui qui nous a mis au cœur d'aller évangéliser les païens, jamais, non jamais nous ne voudrions nous charger d'un tel ministère. *Voici*, a dit notre Sauveur, je suis toujours avec vous, *jusqu'à la fin du monde*. Oh! puissions-nous saisir pleinement toutes les promesses de notre fidèle et miséricordieux Rédempteur.

« Et vous, mes chers frères, ce que nous vous demandons, comme on l'a déjà fait, ce que nous réclamons instamment, c'est votre sympathie chrétienne. Elle nous est nécessaire, et l'œuvre que nous voulons faire est à la gloire de notre Sauveur. Oh ! priez pour nous, priez avec persévérance, priez tous les jours, afin que nous soyons fidèles à notre divin chef, et que nos mains ne défaillent point dans la bonne guerre où nous allons bientôt être engagés. Et toi, Seigneur Jésus, notre Dieu, notre Sauveur, souverain sacrificateur de la nouvelle alliance, nous nous plaçons sous ta garde. Oh ! ne cesse point d'intercéder pour nous et de nous accorder les dons de ton Esprit, pour faire ton œuvre. Amen. »

M. Frédoux.

« Qu'il est sérieux, mes frères, ce moment ! Que cette heure est solennelle ! Nous voici dans ce temple pour recevoir une charge qui fera désormais peser sur notre tête une terrible, une effrayante responsabilité. Nous allons entrer dans une carrière où nous aurons à répondre devant Dieu, non seulement pour nos propres âmes, mais encore pour les âmes des autres. Rien ne sera indifférent dans notre vie. Les yeux de plusieurs seront arrêtés sur nous ; on remarquera toutes nos paroles ; on considérera tous nos mouvements ; on observera toutes nos actions ; et, selon que nous serons fidèles ou infidèles dans notre vie privée, aussi bien que dans notre ministère public, Christ sera glorifié ou déshonoré, et les âmes sauvées ou perdues. Comment ne pas trembler en présence d'une tache si redoutable ?

« O mes frères, mes bien-aimés frères, mettez-vous pour un instant à notre place ; supposez que vous fussiez venus ici, non point pour assister à une touchante céré-

monie, non point pour implorer la bénédiction de Dieu sur de jeunes frères qui vont être revêtus du ministère évangélique, mais pour recevoir vous-mêmes de la part des hommes, après l'avoir reçue de la part de Dieu, la mission de prêcher l'Evangile et de le prêcher parmi les païens; et que dans quelques instants, vous dussiez être ambassadeurs de Dieu auprès des pécheurs, et responsables de leur sang, s'ils périssent par votre faute. Oh! dites-moi, mes frères, n'éprouveriez-vous aucune émotion au moment de vous charger d'un si pesant fardeau? Eh bien! mes bien-aimés frères, ce qui n'est pour vous qu'une supposition, est pour nous une réalité. Ce fardeau, il faut que nous le prenions sur nos épaules. Oh! aidez-nous donc, aidez-nous à le porter, afin que nous ne succombions point sous son poids.

« Toutefois rassurons-nous. Et pourquoi nous laisserions-nous abattre? Celui au nom de qui nous allons prêcher le pardon et la paix, ne sera-t-il pas avec nous et ne nous fera-t-il pas triompher de tous les obstacles? Ne l'a-t-il pas promis? Courage donc, ô mon âme! ne crains point. Crois seulement, et tu verras la gloire de Dieu. C'est lui qui nous rendra forts, victorieux et triomphants. Oui, ô mon Dieu, sois notre force, notre victoire et notre triomphe. Amen. »

Ces paroles simples et senties ont touché l'assemblée. Les trois candidats se sont alors agenouillés devant les Saintes-Ecritures. Le pasteur officiant leur a fait les questions d'usage; ils y ont répondu solennellement, et ils ont pris l'engagement d'annoncer fidèlement l'Evangile tout le temps de leur vie. L'imposition des mains leur a été conférée par dix-huit pasteurs et ministres du saint Evangile. (1) La main d'association a été donnée à

(1) C'étaient MM. les pasteurs de Paris : Juillerat-Chasseur,

M. Lautré, qui annoncera l'Evangile en même temps qu'il exercera l'art de la médecine. M. le pasteur Vallette a appelé par une prière fervente les bénédictions du Seigneur sur les missionnaires agenouillés. En se levant, ils ont reçu de leurs frères les pasteurs et ministres du saint Evangile, l'accolade fraternelle avec des témoignages de la plus sincère affection chrétienne. L'assemblée a encore chanté le Psaume CXXXIII, puis elle a reçu la bénédiction du Seigneur. Elle s'est retirée émue, réjouie, édifiée; le Seigneur avait daigné faire sentir sa douce présence à tous les cœurs.

La collecte faite à la porte a produit 349 fr. 05 cent.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA. — LETTRE DE M. ARBOUSSET, SOUS LA DATE DU 28 JUIN 1844.

Excursion aux environs de la Station. — Soins médicaux. — Constructions commencées. — Evangélisation de plusieurs kraals et entretiens avec les indigènes.

Messieurs et très-honorés Frères,

Au mois d'avril dernier, il m'a été donné de faire, dans le district de Morija, ainsi qu'au-delà, dans la direction

---

président du Consistoire, Fr. Monod, Meyer, Vermeil, Montandon, Vallette, Grand-Pierre, Audebez, Bridel; MM. les pasteurs, anciens pasteurs et ministres du saint Evangile, Armand Delisle, de Marseille; Carret, de Saint-Denis-les-Rebais; Castel, des Ageux; de Coutouly, de Luneray; Deribeaucourt, de Saint-Denis, près Paris; Duchemin, d'Orléans; Ladevèze, de Meaux; Hoseman, de Paris; Pédézert, *idem;* étaient aussi présents à la cérémonie, outre plusieurs membres du Consistoire de l'Eglise réformée, MM. Cuvier, pasteur président du Consistoire de l'Eglise luthérienne de Paris; Vivien, aumônier de la maison centrale de Melun; Beyer et Vulliet, ministres du saint Evangile, de Paris, et le révérend docteur Adams, des Etats-Unis.

du fleuve Orange, une heureuse excursion missionnaire dont je viens vous rendre compte en ce moment. Une belle œuvre s'opère dans cette station et aux environs; il est bien juste, sans doute, que de temps à autre, vous receviez sur ses progrès des détails plus circonstanciés que ceux que nos rapports annuels peuvent vous fournir.

Je partis le 23 après avoir donné une leçon de catéchisme. Esaïe Léhéti, Elie Mapiké, Josué Makoniane et huit autres chrétiens indigènes m'accompagnaient. Nous nous rendîmes d'abord à Thaba-Chéou, chez le chef Poushouli, où nous devions passer la nuit. Pendant le trajet nous tâchâmes de faire un peu de bien dans deux petits kraals; nous employâmes la soirée à enseigner quelques femmes et leurs enfants à chanter des cantiques, ainsi qu'à leur inculquer les premiers rudiments de la religion. Poushouli ne nous évita pas, selon sa coutume. Il m'avait fait appeler pour lui arracher une dent, qui le faisait cruellement souffrir. Il se montra donc presque galant cette fois-ci. Un bouc de son troupeau fut égorgé pour mon régal et celui de ma troupe. Le chef causa longuement avec nous sur son mal, avouant que les ingakas l'avaient fort tourmenté, quoi qu'en pure perte, en tâchant, selon leur coutume, de lui déchausser la dent et de l'enlever avec la pointe d'une sagaie. Ces malheureux charlatans ont aussi mis dans la tête de l'épouse du chef qu'elle a un essaim de bousiers dans le corps qui la rendent languissante. On me l'amena; je trouvai que la maladie était imaginaire. C'est pourquoi je donnai pour conseil de rassurer la femme sur ces prétendus insectes, en n'y croyant pas soi-même et de ne plus l'empêcher, comme on fait depuis des années, de venir écouter l'Evangile à Morija; ce qui la tourmente plus que tout le reste et avec bien plus de raison.

Le lendemain j'arrachai la dent *meurtrière*, selon l'expression hyperbolique de Poushouli. Il la prit du bout des

doigts et la montra à son peuple avec une joie extrême. Puis vinrent cinq de ses sujets, et je rendis tour à tour à chacun le même service qu'à leur chef. L'un d'eux était un petit morèna (chef) des environs, qu'on avait envoyé chercher exprès. Comme il hésitait un peu, Poushouli lui cria : « Livre ta bouche à ce blanc; un os ne se laisse pas purifier. » (1) Après l'opération, l'individu dit en riant : « Maintenant je pourrai aller aux libations de yoala; (2) elle m'en empêchait. » J'augurai de ces paroles que ce devait être un homme sensuel. Peut-être bien son expression lui échappa; mais je ne l'en trouvai pas moins naïve. Au reste, une quarantaine de personnes étant rassemblées autour de nous, je fis chanter un cantique sans perdre de temps (elles auraient pu se disperser); j'invoquai le Seigneur, je lus le décalogue et le chapitre 55e d'Esaïe que j'expliquai en partie, tâchant de gagner les esprits par la douceur, et en leur dépeignant les attraits de la religion. Malheureusement dans ce lieu et ceux qui l'environnent, on en redoute les effets autant qu'on s'en étonne; Poushouli effraie les gens qui voudraient venir à la prière à Morija, en leur disant qu'ils vont y perdre leurs concubines, et que puisqu'ils sont placés sous sa dépendance, il les chassera de leurs demeures, ou bien leur enlèvera leurs troupeaux, *s'ils se convertissent avant lui.* Son opposition est pour quinze à vingt kraals aussi funeste qu'opiniâtre. « Mais, n'importe, disait à ce sujet un de nos chrétiens, nommé Cam, cet homme-là pourra aussi être amené tôt ou tard. Quand on commence à dompter un bœuf, ajoutait-il, il mugit, il saute, il écume, il donne de la corne; on sue au métier; les uns vous crient :

---

(1) Même pour un mal de dents, on sacrifie aux dieux domestiques Poushouli l'avait fait, mais en vain.

(2) Espèce de bière faite avec du millet.

« Laissez-le jusqu'à demain »; d'autres disent : « Vous n'en viendrez pas à bout. » Cependant, bien qu'on le détèle et qu'on le laisse aller, c'est pour le reprendre un autre jour, et à force d'application et de persévérance, on dompte jusqu'aux plus revêches animaux. Histoire de nos chefs, de nous-mêmes et de nos tribus. »

Makoniane, en partant de chez le chef, alla, accompagné de deux ou trois frères, évangéliser le village de Ramagno, où l'on se réunit en foule autour de lui. De mon côté je me rendis à Lecoro, et j'expliquai à une congrégation plus petite, mais très-attentive, le commencement du 9e chapitre de saint Luc. Le service fini, deux personnes firent écrire leurs noms dans mon livre, me promettant de venir passer les dimanches à Morija, comme font déjà deux de leurs amis. J'arrachai encore une dent à une pauvre femme. Un autre patient montra moins de courage qu'elle, en faisant des objections d'abord, puis en refusant de livrer sa mâchoire à mes instruments. Comme c'était un homme, on vit naturellement là un peu de poltronnerie.

De là, je me dirigeai vers Ramacoubélo, où nous trouvâmes seulement quelques jeunes gens occupés à faire des corbeilles avec de l'herbe sèche. Nous liâmes conversation avec eux, mais sans descendre de cheval. Leur ignorance en fait de religion était extrêmement grande. C'est pourquoi je demandai à l'un d'eux en lui montrant son chien : « Cet animal-là a-t-il un maître? » « Oui, me répondit-il avec surprise, sans doute; est-il rien au monde sans maître? » (Rire général) « Et ce soleil, là haut, poursuivis-je, a-t-il un maître aussi? » « Nous ne savons pas. » « Mais vous venez de dire qu'il n'est rien au monde qui soit sans maître. » (Rires) « C'est bien vrai; nous sommes tous les maîtres du soleil, puisqu'il luit pour tous. » « Je n'en conviens pas. Ce chien est à vous; appelez-le;

il vous suit; lancez-le, il va; m'obéira-t-il de la même manière? Non, sans doute, précisément parce que je ne suis pas son maître. Il en est de même du soleil; s'il se levait et se couchait selon notre volonté, nous aurions raison de nous dire ses maîtres; mais tel n'est pas le cas; le soleil n'est que notre bienfaiteur. Il a pourtant un maître, ce beau soleil, et c'est de lui que je veux vous entretenir. Ecoutez-moi bien. » Ainsi je parlai un peu au long du Créateur à des gens fort grossiers et je les quittai en répétant au dedans de moi-même ces paroles d'un charmant poète contemporain :

« Heureux qui le connaît (Dieu), plus heureux qui l'adore,
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle comme l'encens son âme en sa présence. »

Chemin faisant, nous trouvâmes une vallée spacieuse, très-fertile, couverte de troupeaux qui y répandent la vie. On dirait, à la voir, un pré immense, arrosé par huit à dix ruisseaux. Des montagnes de diverse forme et de diverses grandeurs l'entourent au nord, au sud et à l'est. Sur leurs pentes s'élèvent sept à huit kraals Bassoutos, et au bas de tous ces villages se trouvent un grand nombre de champs de millet, de maïs, de roseau sucré. Cette vallée, dite de Mapigna, pourrait bien un jour devenir le siége d'une riche station missionnaire. J'y trouvai du cresson, plante que je cherchais depuis long-temps pour mon propre usage journalier. Les naturels l'appellent *mogopu*. Ce nom une fois connu, il m'ont indiqué des cressonnières aux environs de Morija même. Il y en aurait davantage dans toute la contrée sans la dent destructive du bétail, et en particulier de la chèvre, très-amie de ce légume. Les voyageurs indigènes en arrachent comme elles, quel-

ques brins qu'ils mangent par précaution avant de se désaltérer aux eaux vives qui le produisent. Les femmes, de leur côté, le mêlent à leur bogolé et aux soupes.

Dans le kraal de Ramoshabé, voisin de ce lieu, je paraphrasai tout le psaume XXIII, que j'appliquai à mes quinze ou vingt auditeurs ; gens humbles et bénis dont l'assiduité au catéchisme qui se tient à Morija, pour les indigènes du dehors, m'encourage et promet beaucoup pour l'avenir. Ils nous amènent déjà un jeune homme de Ramacoubélo, celui-là même avec qui j'eus l'entretien mentionné plus haut. La femme de Ramoshabé me parla de son âme avec beaucoup de sentiment, et je lui donnai des directions pastorales. A une autre personne, je rendis aussi le service de lui arracher une dent avant de partir. Le soir, nous entrâmes dans la grotte de Mapigna, pour y passer la nuit. Les gens de l'endroit s'y réunirent au nombre d'une vingtaine, et je leur expliquai le commencement de Saint-Marc, chap. 2 ; puis j'exerçai ma petite troupe au chant; je tâchai de lui faire bien comprendre ce que c'est que de chanter à l'*unisson* ; tout le monde paraissait intéressé, joyeux, plein de bonheur.

Le chef du kraal étant indisposé, je lui donnai deux pilules apéritives qui firent effet. Ce brave homme, le lendemain, m'en demandait encore d'autres sans nécessité, on peut le croire, mais en vrai Massouto qui revient avec un peu trop de goût à la dose, quand il trouve qu'elle l'a soulagé. Je refusai simplement au risque de n'être pas compris; malgré cela, Mapigna me représenta avec confiance que son bétail périssait cette année-ci d'une maladie inflammatoire appelée chez les fermiers Hollandais *spongziekte*, et il me montra en même temps, au milieu de la vallée, un joli plateau sur lequel il désirait aller s'établir. Nous nous y transportâmes, choisîmes ensemble le lieu où devront être construites les huttes du nouveau

kraal, et je marquai, à la requête du chef, avec quelques piquets que j'alignai et avec deux longs cordeaux, l'emplacement d'une grande bergerie oblongue destinée à renfermer les bêtes à cornes.

Ces sortes d'étables découvertes sont toujours bâties en rond par les indigènes. Tous leurs petits travaux, comme les œuvres de la nature, prennent sous leurs mains une forme ronde, oblongue, ou telle autre semblable; il n'en est pas un où se fasse remarquer la ligne droite; on peut même affirmer qu'elle n'existe pas dans la tête des indigènes. Néanmoins, ils commencent à préférer à leurs demeures rondes, les bergeries oblongues ou carrées des Boers, leurs voisins. Voilà comment je fus appelé dans cette occasion à montrer les talents d'architecte que les sauvages supposaient bonnement que je possédais. Tant bien que mal, je traçai sur le terrain le plan d'une bergerie, qui plut. Après quoi, ouvrant mon Nouveau-Testament, je racontai à mes gens avec toutes sortes de détails et en faisant les applications qui me paraissaient nécessaires, l'histoire du mauvais riche et de Lazare. L'auditoire écouta avec beaucoup de sérieux, prit part à nos chants de cantiques et à nos prières. Il se composait de cinquante-quatre hommes venus des alentours pour aider à bâtir la bergerie. Makoniane et Léhéti leur dirent à leur tour de bien bonnes choses. « Nous sommes tous des enfants, s'écria le premier dans un endroit de son petit discours, oui, des enfants qui ne savent rien, des oreilles bouchées qui n'entendent pas, des aveugles-nés, mes amis; mais voilà un homme de Dieu qui est venu à notre secours à tous; refuse de croire qui voudra: croie qui voudra... Il nous faut tous croire, mes camarades; je vous y exhorte par amour pour vous, ainsi que pour décharger ma conscience de chrétien; car encore un peu

de temps et le Seigneur viendra pour tous. Il prendra les uns et les jettera chez le mauvais riche: les autres seront réunis à Lazare dans le sein d'Abraham. »

Ce jour-là on m'amena un homme dont la joue gauche était très gonflée et les dents ébranlées, par suite d'un coup de massue que lui avait donné sur la figure un de ses compagnons, avec lequel il se querellait pour une botte d'herbe. Je lui conseillai d'appliquer des cataplasmes de mauve, et de se rendre, s'il le pouvait, à Morija pour s'y faire soigner. Ensuite nous allâmes répandre la bonne odeur de l'Evangile dans quatre ou cinq kraals. Elie Mapiké, Luc et Thaddée furent envoyés à celui de Nsitlélé, et deux autres chrétiens chez Khali, pour y faire du bien. Le reste de la troupe et moi, nous nous réfugiâmes dans la caverne du Prêche, où la pluie qui tombait à verse nous pressa d'entrer pour y passer la nuit. Un de mes catéchumènes des environs de la station, m'offrit là une brebis grasse, qui fut sur-le-champ écorchée grillée et mangée par mes gens ou autres personnes présentes; je dois dire aussi que je pris part au festin. La soirée me parut très longue; je l'employai en partie à faire bien comprendre aux chrétiens qui m'accompagnaient, que le mauvais riche dont ils avaient tant parlé dans la journée, n'était pas probablement aussi dur envers Lazare qu'ils se l'imaginaient; que l'Evangile lui reprochait proprement d'avoir vécu dans les délices, satisfaisant ses sens charnels, sans penser à son âme. *On peut se damner brutalement*, a dit un bon théologien: *on peut se damner en honnête homme.* Il serait sans doute difficile de dire positivement lequel de ces deux cas était celui du riche; mais quant aux Bassoutos, ils se le représentent dur, méchant, irréligieux. Ceux qui le font dialoguer avec Lazare, supposent qu'il lui aurait dit: « Laisse

ces os pour mes chiens; aboieras-tu à leur place, quand j'en aurai besoin? etc. » Comme les gens simples courent aux extrêmes!

Le 26 au matin, j'annonçai l'Evangile à une quarantaine de personnes venues de différents endroits pour l'écouter. Deux d'entr'elles, après le service, firent inscrire leurs noms, promettant d'aller le dimanche à la prière à Morija; d'autres reçurent des tableaux de lecture et des alphabets. Le chef de l'endroit ne se montra point. Les méchants Lingakas l'avaient caché au fond d'une hutte, ou, selon d'autres, dans quelque village voisin, de peur que ma présence ne lui devînt funeste. C'est que l'individu était très malade, et qu'il m'avait envoyé demander des médecines auxquelles ne se fient pas les empiristes Bassoutos, non plus qu'aux sorts qu'ils supposent, il semble, que je sais jeter. Je gardai donc mes remèdes par devers moi, plaignant bien sincèrement des gens qui à leurs maux réels ajoutent encore tant de maux imaginaires, dont mille superstitions assaillent l'âme, autour de qui toutes sortes de fantômes dansent comme des furies, et produisent toujours l'effroi.

Vers midi, je prêchai encore à une quarantaine de naturels Amakosas et Bassoutos. Ensuite, je me rendis chez Mogalé, frère puîné de Moshesh, où j'annonçai aussi la Parole à un petit auditoire, composé principalement de femmes et d'enfants. Deux petites anecdotes parurent surtout leur faire impression, celle de l'*aiguille* et celle du *petit couteau*, comme on les appela bien vîte. Un jeune garçon ayant volé une aiguille, la porta à sa mère qui lui sourit follement, au lieu de le réprimander. L'enfant se voyant approuvé, vola d'autres choses et devint en grandissant un très-mauvais sujet, au point de commettre un crime digne de mort. Comme on l'amenait au supplice, il voulut voir sa mère: on lui accorde cette grâce. Sa mère lui

est amenée, il la regarde comme un objet d'horreur, la serre entre ses mains convulsives, lui arrache l'oreille avec les dents, en lui disant : « Ah ! ma mère, ma mère ! vous êtes la cause de mon malheur. Pourquoi ne me chatiâtes vous point quand je vous apportai l'aiguille volée chez la voisine !... » On exécuta ce malheureux au milieu de son désespoir.

Un monsieur de ma connaissance vola aussi, quand il était encore jeune garçon, un petit couteau un jour de foire ; son père l'en reprit, le mena au marchand, lui fit rendre l'objet dérobé, et réprimanda vertement son fils devant tout le monde ; après quoi, le ramenant à la maison, il le châtia et l'attacha pour deux jours au pied du lit, traitement dont la personne en grandissant a toujours parlé avec reconnaissance.

Mogalé s'étonnait de ces faits, disant que parmi les Bassoutos le vol était bien plutôt encouragé que puni ; qu'un père est ordinairement disposé à applaudir à son fils, s'il fait preuve d'adresse ou de courage en ravissant quelque chose à autrui. Deux cafres Barapoutsas, présents aussi, ajoutèrent qu'il n'en était pas autrement chez eux : ce qui me fournit une belle occasion de m'élever contre le vol, de parler de nos lois à cet égard, de recommander aux pères et aux mères d'élever autrement leurs enfants que par le passé, et à cet effet de ne jamais oublier les deux *anecdotes du blanc.*

Quant aux voyageurs Barapoutsas, ils m'assurèrent qu'à l'ouest de la baie de Lagoa ils ne connaissaient pas moins de cinq tribus Bassoutos ou qui pourraient être ainsi nommées ; à savoir : celles des chefs actuels, Sékuati, Toulouane, Lukaba, Patla et Katla ; plus celle d'un plus petit roi, nommé Patsoané. Les cinq premiers comptent chacun autant de sujets que Moshesh, ce que les voyageurs m'ont répété devant Moshesh lui-même, ajoutant que ces

tribus parlaient, à des différences près, la même langue que les Bassoutos, auxquels elles ressemblent extrêmement; qu'elles cultivent comme eux le millet, le maïs, les citrouilles, des haricots noirs, possèdent des vaches de bien bonne qualité, ont quelques rapports avec les Portugais de Laurent-Marquez. Tout ceci me fit plaisir, et me confirma dans la pensée que j'ai eue depuis longtemps déjà, que si une mission était commencée à l'ouest de Lagoa, parmi les Bapéris qui y habitent, ou chez quelque autre nation semblable, elle réussirait probablement et pourrait devenir en même temps le moyen de faire pénétrer l'Evangile jusqu'aux malheureuses régions sur lesquelles Moussolékatsi a fait pendant longtemps et fait probablement encore peser son sceptre de fer.

Quittant ce sujet favori, j'arrive à la station de Béthesda, où nous entrâmes par un temps noir, pluvieux, très froid, ayant assez de peine à trouver la maison des missionnaires; encore si ses bons habitants eussent été là pour nous accueillir et nous réchauffer sous leur toit!... Mais, depuis sept ou huit jours, ils se trouvaient en voyage. A leur défaut, le pieux Matthias et sa femme allumèrent un feu pour nous sécher, et nous rendirent d'autres petits services. Ces deux braves gens paraissaient si joyeux de nous revoir! L'œuvre du Seigneur, dans l'endroit, à ce qu'ils me dirent, allait son petit train accoutumé. Les missionnaires sont généralement compris, goûtés et suivis par quelques ames; évités, il paraît, par un beaucoup plus grand nombre, à cause de la doctrine de renouvellement qu'ils annoncent. Ici et là, dans les villages voisins, se trouvent quelques personnes assez bien disposées pour se rendre à la prière les jours de dimanche. Comme on doit s'y attendre, nos frères de cette station en sont encore à ces petits commencements qu'un prophète nous exhorte à savoir apprécier par les yeux de la foi, en atten-

dant et demandant que le Seigneur opère de plus grandes choses.

Le 27, de bonne heure, j'étais sur pied, admirant la beauté des montagnes voisines, que la nuit venait de couvrir d'un manteau de neige. Je ne considérai pas non plus sans intérêt la maison comparativement petite, mais solide, que notre ami Gosselin a déjà bâtie à Béthesda. Nouveau monument érigé au Seigneur dans le désert, combien hautement il prêche du moins pour ceux qui savent apprécier les œuvres de foi et de dévoûment!

Petit à petit trois personnes me parlèrent de leurs sentiments religieux et je leur offris des encouragements. Après quoi, rassemblant une trentaine de gens disposés à m'entendre, je leur fis un court service où fut expliqué et développé ce texte : *Cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par dessus.* Le kraal de Morosi où cette réunion eut lieu, se trouvait dans la confusion. D'une part, on s'y était enivré de *yoala* dans une petite fête qui venait d'être donnée à la jeunesse du lieu, circoncie cette année; d'un autre côté, un des fils du chef, atteint de folie, s'imagina, en nous voyant rassemblés, que nous conspirions contre ses jours. « Tuez-moi, disait-il à son père, ici, que je le voie, d'un coup de sagaie. Vous êtes mon premier ennemi; Moshesh le second; » et sur cela il alla se percher, comme un corbeau, sur un précipice, menaçant de se jeter au fond. Je conseillai au père de lui chercher un fidèle gardien (le jeune homme n'en a pas), et de le bien couvrir de belles robes de peau pour ramener en lui la confiance, si c'est chose possible; et me hâtant de prendre congé de mon monde, j'allai droit chez Ragatla où je passai la nuit.

Ce petit chef réunit à un caractère doux et aimable, un précieux commencement de piété. Il est en outre ri-

che et comparativement industrieux. Il nous reçut on ne peut pas mieux, nous fit tuer un mouton, faire du bogobé et cuire des légumes. Beaucoup de bonnes choses furent dites dans la maison ; on y chanta beaucoup ; je donnai des encouragements particuliers à une de ses filles, chrétienne estimable et parlant bien anglais, ce qui fait que ma femme se l'est attachée pour soigner nos enfants.

Le 28, qui se trouvait être un dimanche, je commençai la journée par soulager deux personnes en leur arrachant à chacune une dent cariée. Ensuite je tins un service où j'invitai un des indigènes converti à prier. Quelques gens de l'endroit étaient habillés comme nous ; nous nous rendîmes ensemble dans le kraal de Lépéana, situé à quatre ou cinq milles de distance, et là je prêchai sur le serpent d'airain à deux ou trois cents auditeurs très-bien disposés. Le soir, huit d'entre eux me parlèrent de leurs âmes et je leur donnai des exhortations particulières. Ce village est fort bien au spirituel ; aussi ne nous fournit-il pas moins de vingt-trois catéchumènes. Le lundi j'y traçai, à la demande de ses habitants, le plan d'une maison de prières, qu'en ce moment ils construisent eux-mêmes en pieux de saule et en roseaux de marais. Je visitai aussi deux malades, et me hâtant de partir, je me rendis de là chez Maboé, chef également pieux et dont le kraal aime la vérité. J'y arrachai une dent encore : que de dents malades ! Je traçai sur le terrain le plan d'une bergerie et celui aussi d'une maison en pieux comme celle des Griquois. Ensuite je me rendis à Koutouané, où l'on écouta l'Evangile favorablement ; de là dans le clan de Mossoutouane, que je trouvai plongé dans l'ivresse. Deux ou trois autres endroits avaient été visités et exhortés à la piété par les membres de ma compagnie que j'y avais envoyés : le soir nous réunit tous chez Séfari, chef influent, riche, ami de Makoniane, auquel il offrit un bouc pour

son régal. Nous apprîmes de lui qu'un parti de Boers venait de détruire, sur le Calédon, un kraal de Bushmen. Le chef de ces blancs malfaisants y a reçu dans la joue une flèche empoisonnée, qui l'a obligé de se bien défigurer en l'arrachant, elle et les chairs envenimées par elle; ce qui a, dit-on, un peu humilié l'individu.

Un autre de ces émigrés, nous dit encore Séfari, ayant rencontré au milieu des champs un cavalier Mossouto dont il enviait la monture, le prit, secondé par un domestique, le jeta dans une mare et lui enleva sa bête avec la selle. Heureusement que des bergers accoururent aussitôt, qui aidèrent l'infortuné voyageur à se tirer de l'eau : il échappa donc, mais le poignet cassé. L'affaire a été portée devant un *veld-cornet* (1) du voisinage, qui l'examine en ce moment.

Deux services furent tenus chez Séfari; d'autres à Kapoto; et tour à tour chez les chefs Jas, Machossa, Ramakélépo, Ralitaba et Ralekuala, où je traçai le plan d'une nouvelle maison en pieux pour un de mes catéchumènes et offris des secours physiques et spirituels à un pauvre poitrinaire; cet infortuné passe ses jours et ses nuits au bel air, dans la froide enceinte de roseaux qui entoure sa hutte, et cela parce que l'entrée de celle-ci est beaucoup trop petite pour qu'on puisse y pénétrer avec un homme malade entre les bras. Encore si le malheureux pouvait se traîner lui-même dans sa taupinière!

Le 1er mai, vers le soir, Dieu nous ramena sains et saufs à Morija.

Agréez, monsieur le président et messieurs, avec ce journal, l'assurance de mon affection constante en J.-C.

Th. ARBOUSSET.

---

(1) Espèce de maire chez les Hollandais du Cap.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

TURQUIE D'ASIE.

Trebizonde et Constantinople. — Arméniens. — Progrès réjouissants. — Opposition et persécution. — Fidélité et zèle des Arméniens convertis.

Les Arméniens sont un peuple ancien et remarquable sous beaucoup de rapports. Ils tirent leur nom de la province qu'ils habitaient jadis, et habitent encore aujourd'hui; on les trouve dans beaucoup d'autres pays. Dans presque toutes les grandes villes de la Turquie d'Asie, ils forment une partie plus ou moins considérable de la population; nous les avons déjà rencontrés à Erzeroum, c'est leur pays et il est naturel qu'ils y soient restés en grand nombre; mais on les trouve aussi à Trébizonde, à Brouze et surtout à Constantinople. Dans cette grande ville, on en compte de 150 à 200 mille. Le nombre total des Arméniens de la Turquie s'élève, à ce qu'on assure, à un million et demi. A eux seuls, ils pourraient donc former un petit royaume. Voisins des Circassiens, ils en ont quelques-uns des avantages physiques; leurs formes sont régulières et élégantes, leurs manières sont aisées et polies. Ils sont doués d'un esprit actif, industrieux; ils font les grandes affaires commerciales de l'empire, dont ils possèdent les principales richesses; négociants habiles, banquiers opulents, ils se font respecter du gouvernement qui ne peut se passer d'eux. L'époque de leur conversion au christianisme n'est pas facile à préciser; on croit que l'un des apôtres leur apporta

l'Évangile. Les premières Églises furent sans doute pleines de vie; mais dans la suite des temps, les Arméniens, comme tous les peuples chrétiens d'Orient, abandonnèrent l'esprit de la piété pour ne plus en retenir que la forme. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, l'Eglise arménienne est régulièrement et fortement constituée; mais elle ne connaît plus la vérité. Les missionnaires américains la lui annoncent depuis plusieurs années; leurs travaux sont aujourd'hui bénis d'une manière très-remarquable et très-réjouissante. L'un d'eux a traduit la Bible entière dans une langue que les Arméniens entendent. Il y a, disent les missionnaires, cette différence entre les Grecs et les Arméniens que lorsqu'ils sont convaincus de la fausseté de leurs croyances respectives, les premiers se tournent vers le doute et deviennent indifférents, et les seconds recourent à la Bible et deviennent chrétiens. Nous avons déjà dit un mot des progrès de l'œuvre parmi les Arméniens d'Erzeroum. De la capitale de l'Arménie, nous nous transportons maintenant à Trébizonde, sur la mer Noire. Cette ville a une grande importance commerciale: quatre paquebots font régulièrement le trajet de la capitale à Trébizonde; c'est dire qu'un grand mouvement règne dans ce dernier lieu, et qu'une station missionnaire ne pouvait être mieux placée que dans cette ville. Le missionnaire Johnson y a longtemps travaillé sans succès; aujourd'hui plusieurs âmes sont réveillées, mais l'opposition est vive.

Un ou deux faits serviront à le montrer. Le premier se rapporte à un catholique, qui a renoncé à la religion de Rome, pour embrasser le pur Evangile de Jésus-Christ. Il y avait plus d'un an qu'il suivait le culte des missionnaires; on y avait fait peu attention; mais d'autres personnes commencaient à suivre son exemple et à faire comme lui. Les catholiques s'émurent, et l'opposition

commença. Et d'abord un prêtre se rendit auprès de la brebis infidèle, et s'efforça de la ramener ; une longue conversation s'engagea, nous regrettons de ne pouvoir la faire connaître. Le prêtre parla, comme on pense bien, de Luther et de Calvin, et il avait beau jeu assurément ; car son interlocuteur ignorait probablement jusqu'au nom des deux réformateurs ; mais sur les questions de doctrine, le prêtre ne fut pas aussi fort, ni son interlocuteur aussi faible. Ainsi à cette objection que les missionnaires ont tort de dire que les œuvres ne sont pas méritoires, puisque le Sauveur promet une récompense à celui qui aura donné un verre d'eau à l'un de ses disciples, il lui fut immédiatement répondu que Christ avait dit aussi à ses disciples : «Quand vous aurez accompli toutes les choses qui vous sont commandées, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles; car nous n'avons fait que ce qui nous était commandé de faire.» Le prêtre s'impatientant à la fin, dit à l'hérétique qu'il n'était pas venu pour disputer, mais pour lui ordonner de ne plus assister aux réunions protestantes. Aucune promesse ne lui fut faite à cet égard. Tôt après, une attaque plus forte vint éprouver la foi du catholique converti. Les missionnaires passent à Trébizonde pour des êtres étranges, redoutables même ; on les appelle des franc-maçons. Peu de personnes comprennent le sens de ce mot; il n'en est pas moins un effroi pour la multitude. La famille du candidat frémissait à la pensée que l'un de ses membres allait devenir un franc-maçon. Femme, mère, parents, se rendirent à la fin auprès de lui pour le ramener de son égarement ; ils commencèrent à pleurer et à se lamenter ; il leur demanda quelque silence, et il leur dit : « On vous a trompés par de faux rapports : cet homme (le missionnaire) n'est pas ce que vous pensez; il n'enseigne rien de mauvais.» L'une des femmes : « Voyez comme il est déjà devenu franc-

maçon lui-même! On assure que l'étranger a sur lui quelque charme par lequel il séduit toute personne qui s'approche de lui. Je m'étonne s'il n'y a aucun moyen de délivrer cette ville de sa présence. » Le candidat : « Mais il prêche l'Evangile, celui-là même que nous faisons profession de croire. » — « Eh bien alors, allez à notre école et apprenez-y l'Evangile.» — « L'Evangile n'y est pas prêché; je ne connaissais rien de l'Evangile jusqu'à ce que j'ai entendu cet homme. L'Evangile ne nous instruit pas du tout comme notre Eglise. Il n'y a rien dans l'Evangile sur le purgatoire et une foule d'autres choses que notre Eglise nous enseigne. » — « J'écrirai à votre frère à Venise que vous êtes devenu un franc-maçon. » — « Vous pouvez écrire ce que vous voudrez ; mais je ne suis pas un franc-maçon ; je suis chrétien, ou du moins je m'efforce de le devenir. » La mère : « Les Grecs ont pris le meilleur moyen, ils ont brûlé les livres et ainsi détruit tout le mal d'un seul coup. » — « Mais pourquoi les ont-ils brûlés? S'il y avait quelque erreur dans ces livres, il fallait la montrer, et il fallait garder les livres pour s'en servir comme de témoins contre leurs auteurs, si on voulait les couvrir de honte. Ces livres exposaient les propres erreurs des Grecs, et c'est pour cela que les Grecs les ont brûlés. » — « Supposons que le missionnaire est aussi bon que vous dites; nous désirons seulement que vous n'alliez plus près de lui. » — « Cela vous importe peu, car que je le voie ou que je ne le voie pas, je ne puis plus être un catholique romain.»

Voici le second fait. Un jeune Arménien, âgé de 14 ans, avait exprimé le désir d'être admis dans le séminaire missionnaire de Constantinople. Ses parents et les amis de la famille avaient goûté cette idée; en conséquence, le jeune homme partit. Mais aussitôt des personnes malveillantes répandirent le bruit que le père avait vendu

son enfant à des étrangers. On donna au pacha les noms de trente-six individus qui suivaient les réunions des missionnaires, étaient devenus protestants, refusaient d'obéir aux autorités et se plaçaient sous la protection de puissances étrangères. Cette affaire devint le sujet de toutes les conversations; sachant combien la justice est aveugle et expéditive en Turquie, les amis de l'Evangile craignaient de cruels châtiments. Le lendemain, le pacha fit venir en sa présence le père du jeune homme qu'on supposait vendu, l'interrogea rudement sur le prétendu crime, ne lui permit pas de répondre, et le fit jeter en prison, jusqu'au retour de son fils. Heureusement une personne influente fit connaître au pacha le but secret de toutes ces fausses accusations, et lui fit comprendre que les personnes dénoncées n'étaient coupables que d'une chose, savoir de ne pas s'incliner devant les images pour les honorer. Grâce à cette intervention bienveillante d'un Turc qui n'est peut-être pas loin du royaume des cieux, les chrétiens échappèrent au châtiment, le père du jeune homme sortit de prison, et leurs adversaires ne recueillirent de leur méchanceté que le dépit et la honte.

Heureusement, jusqu'ici leur haine a presque toujours été impuissante. Il y a quelque temps qu'une pétition circula parmi les Arméniens de la ville; elle était adressée au patriarche de Constantinople et avait pour but d'obtenir du gouvernement Turc l'expulsion violente des chrétiens qui se trouvent dans la ville. On se proposait aussi de découvrir par ce moyen les amis de l'Évangile; ceux qui refuseraient leur signature devaient passer pour suspects, et c'est sur eux qu'on voulait faire tomber l'orage. Cette démarche échoua comme la précédente. Plus tard, néanmoins, le pacha demanda au chef des prêtres arméniens la liste des gens suspects; le prêtre s'entoura de conseillers; mais ceux-ci avaient parmi les hommes menacés

des amis qu'ils voulaient ménager, de sorte qu'il ne leur fut pas possible de s'entendre sur le choix des victimes. Le principal prêtre se trouvait, selon son expression, entre deux feux : les uns lui disant, persécutez ; les autres lui disant, ne persécutez pas; il ne savait que faire, et il regrettait fort d'être jamais venu dans la ville. Il paraît pourtant avoir pris un parti et c'est le mauvais. Les dernières nouvelles annoncent qu'il avait, un dimanche, fait fermer toutes les églises à l'exception de la principale, où, bon gré mal gré, il voulait que le peuple allât au moins ce jour-là. En présence de la foule venue de toutes parts, il avait solennellement anathématisé trois Arméniens devenus protestants; il avait appelé la malédictiou de Dieu sur leurs maisons et sur leurs personnes, et commandé au peuple de les traiter comme des apostats, en refusant de les saluer et de recevoir leur salut. Il avait parlé de plusieurs femmes égarées aussi, et il avait annoncé que si dans la semaine, elles ne revenaient pas de leur erreur, le dimanche suivant elles seraient anathématisées comme leurs complices.

Après ces imprécations cruelles prononcées au nom d'un Dieu clément, le missionnaire tint son culte comme d'ordinaire; un nombre d'Arméniens plus considérable que de coutume s'y rendit avec empressement; ils étaient attirés par la douceur de cet Evangile qui dit à ses disciples : « Bénissez ceux qui vous maudissent, bénissez-les et ne les maudissez pas. » Le zèle croît avec l'opposition, et le réveil semble devoir s'étendre, malgré les efforts des adversaires.

Constantinople est le siége d'une mission importante. Que de souvenirs le nom de cette ville réveille! quels triomphes, quelles défaites! quelle gloire, quelle ignominie! Si le grand Théodose, si le pieux Chrysostôme, sortant de leurs tombeaux, revenaient aujourd'hui dans cette ville qu'ils illustrèrent jadis par tant de pouvoir et tant

d'éloquence, s'ils voyaient la mosquée à la place de la basilique chrétienne et le croissant à la place de la croix tant vénérée, de quelle douleur et de quelle honte ne seraient-ils pas remplis! Ils ne pourraient pas même pleurer dans cette ville qui leur dut sa puissance et son éclat; car la loi défend aux chrétiens d'habiter l'ancienne capitale de la chrétienté. Le monarque et l'évêque sortiraient de la ville de Mahomet et ils se rendraient dans les grands faubourgs de Galata et de Péra. Parmi les somptueuses demeures semées sur cette rive du Bosphore, ils remarqueraient une maison modeste, et là s'arrêteraient leurs pas; dans cette maison, ils trouveraient la Bible et la piété chrétienne telle qu'ils la connurent et l'aimèrent; dans cette maison ils trouveraient des serviteurs de Dieu venus d'un pays dont le nom leur fut inconnu. Là est le siège de la mission américaine, et cette poignée de chrétiens sont des missionnaires animés de la foi de Chrysostôme et continuant son œuvre. Plus haut est un séminaire où des enfants reçoivent une instruction biblique. Cette mission n'est encore qu'un petit levain; mais ce levain commence à faire lever la pâte. Le Conseil américain a envoyé l'un de ses membres les plus éclairés pour visiter les missions de l'Orient. Ce membre était parti d'Amérique avec la crainte qu'il n'y eût dans ce que les missionnaires avaient écrit de leurs succès parmi les Arméniens, non pas sans doute quelque exagération volontaire, mais des appréciations trop favorables, quoique sincères; il a tout examiné, tout entendu, tout vu par lui-même, et il est revenu en Amérique persuadé que les missionnaires étaient restés en deçà de la vérité plutôt qu'ils n'étaient allés au-delà. Quelques détails pris parmi beaucoup d'autres aussi réjouissants, mettront le lecteur à même de juger de l'état actuel de l'œuvre des missions parmi les Arméniens de Constantinople et des environs. Nous

dirons un mot, dans un prochaiu article, de la prédication de l'Évangile parmi les Grecs et les Juifs.

Le missionnaire Dwihgt écrit le 7 novembre 1843: « Un chrétien est venu me dire qu'il avait de bonnes nouvelles à me communiquer: Un banquier, son beau-frère, qui était tout-à-fait mondain et même hostile à l'Évangile, se trouvait au milieu de sa famille, il y a deux jours, quand les Ecritures furent lues et la prière faite; il fut profondément touché de ce culte nouveau pour lui, et hier il pria son beau-frère, jeune homme zélé et pieux, d'aller passer la nuit dans sa maison. Le jeune homme a souvent été ridiculisé et tourmenté à cause de ses sentiments religieux par ce même banquier; il se rendit avec empressement à son invitation, bien qu'il en ignorât le but. Le banquier s'arrangea de manière à ce que sa famille se retirât de bonne heure, puis il mena le jeune homme dans une chambre privée, et il lui dit: « Maintenant je désire prier avec vous. » — « Fort bien, » dit le jeune homme, que cette demande ne surprit pas peu; il se leva, et il allait commencer à prier debout, selon la coutume des Arméniens: « Non, dit le banquier, agenouillons-nous et prions. » — « Je le ferai si vous le préférez, » dit le jeune homme, et, tombé à genoux avec le banquier, il répandit son âme en prières et en confessions. Lorsqu'il se releva, le banquier lui dit en pleurant: « Je suis perdu, perdu, perdu. Que dois-je faire? » Le jeune homme commença alors à lui parler de l'Évangile, et il trouva que le banquier était profondément convaincu de péché, et selon toute apparence, près du royaume des cieux. Il s'assit, prit les Saintes-Écritures, et continua de les lire à son beau-frère angoissé jusqu'à onze heures.

22. « Le banquier dont je viens de parler, est venu chez moi aujourd'hui. Il cherche maintenant à faire du bien aux autres, en leur donnant des livres et en les en-

tretenant de choses spirituelles. Il m'a parlé d'un arménien, son ami, qui était fort prévenu contre les protestants, et à qui il a donné un exemplaire du Nouveau-Testament en arménien moderne. Il rencontra hier cet ami, et il fut étonné de voir combien son esprit a été touché par la lecture de la parole de Dieu. Cet individu a dit: « Je pense que les cérémonies de notre Eglise sont beau-« coup trop embarrassantes; elles doivent être changées » et simplifiées, si je comprends bien ce livre. » Le banquier, qui a des rapports avec les grands de sa nation, me dit qu'il est surpris d'en trouver beaucoup animés de bons sentiments envers nous; ils désirent une réformation dans leur Église, mais ils n'osent pas se montrer et manifester leurs sentiments en public. Ils craignent le gouvernement Turc, avec lequel ils sont si intimement liés par leurs affaires, et qui est extrêmement jaloux de toute influence étrangère. »

Un jour, des Arméniens bien disposés demandèrent au missionnaire qui a donné les détails qui précèdent, une description des formes du culte et de discipline adoptées dans les Églises d'Amérique. Le missionnaire parla des conditions d'admission, des avertissements fraternels, de l'excommunication; sur quoi un arménien âgé, et plein de bonnes dispositions, dit qu'il avait connu des patriarches, des archevêques, des évêques, des banquiers, des hommes de toutes les classes; mais que d'après ce systême, ils devraient tous être exclus de l'Église, et j'en devrais être exclu aussi moi-même, ajouta-t-il, en fondant en larmes.

Le patriarche l'a compris, il paraît, car il a solennellement maudit l'œuvre des missionnaires et les Arméniens gagnés à l'Évangile. Ceux-ci ont été plus affligés qu'effrayés, et l'un d'eux remarquait avec raison que l'anathème du patriarche ne retombait que sur lui-même. Le

peuple s'éclaire, et le clergé est bien obligé de le voir et d'en convenir; la remarque qui suit le prouve: « Un signe remarquable et réjouissant du temps est que plusieurs prêtres arméniens prêchent maintenant l'Évangile, autant du moins que la connaissance qu'ils en ont leur permet de le faire; ils ont trouvé que le goût du peuple est si changé, que l'ancienne prédication, qui roulait sur des légendes et des fables, ne le satisfait plus. Le vicaire du patriarche lui-même, dit, il y a une ou deux semaines, après un sermon, quelque chose comme ceci: « La coutume requiert que je vous bénisse maintenant au nom de la Vierge Marie et des saints; mais, hélas, il n'est resté personne, parmi vous, qui croie les saints; que ferai-je donc? »

La réforme dans l'Église n'est ni la première ni la plus difficile, la réforme des sentiments et des mœurs doit la précéder et l'amener. Heureusement elle est commencée et elle fait des progrès rapides et étendus parmi les Arméniens de Constantinople. Il y a quelque temps que plusieurs d'entre eux se rendirent dans un endroit retiré près de la ville; là, après avoir prié le Seigneur, ils arrêtèrent d'envoyer un missionnaire dans l'Asie-Mineure pour annoncer l'Évangile à leurs compatriotes. L'esprit de prière prévaut évidemment parmi ces nouveaux chrétiens; dans la même réunion, ils décidèrent qu'ils s'assembleraient une fois par mois pour prier en faveur de leur nation et demander au Seigneur de bénir les moyens employés pour la convertir. Tandis que cette poignée de chrétiens élevaient au ciel ses mains suppliantes, d'autres allaient de ville en ville annoncer le royaume de Dieu à leurs frères selon la chair. De cette manière, la vie s'affermissait et se répandait en même temps, et les missionnaires trouvaient auprès d'eux d'actifs et dévoués collaborateurs. Une Société de tempérance

avait été fondée, et beaucoup de personnes en faisaient déjà partie. Près de la capitale existe un petit village où les chrétiens sont si nombreux qu'on l'appelle le village protestant. L'empressement des chrétiens à se rendre aux réunions mensuelles est bien remarquable. Ces réunions sont tenues au milieu du jour; on voit des artisans et des négociants quitter leurs affaires, faire une lieue et même deux, et payer un péage pour aller prier Dieu en commun. Le missionnaire qui rapporte ce fait demande si l'on voit un pareil zèle en Amérique; avec plus de raison encore que lui, nous pouvons demander si on le voit en France. Les réunions de prière sont bien plus faciles, sont-elles aussi suivies?

NOUVELLES RÉCENTES.

Départ de quatre missionnaires de la Société.

Le Comité et les amis de la Société se sont réunis le lundi 2 du courant, à sept heures et demie, dans la chapelle Taitbout, pour recevoir les adieux des missionnaires partant, et pour les recommander solennellement à la grâce et à la protection du Dieu qu'ils vont servir. C'était le jour de la réunion mensuelle, mais un auditoire plus considérable que de coutume s'est réuni ce soir là autour des missionnaires, et un local plus grand avait été choisi dans cette prévision. Après le chant et la prière, M. le Directeur de la maison des Missions a pu donner d'abord à l'assemblée, sur les progrès de la mission française au sud de l'Afrique, des détails très-réjouissants, et que nous publierons prochainement. C'était un précieux encouragement pour les missionnaires et pour les amis

de la Société, et rien ne pouvait mieux montrer l'utilité d'un nouveau départ de missionnaires. M. le pasteur Monod, Secrétaire du Comité, s'est levé ensuite, et en l'absence du Président, il a remis solennellement les Instructions du Comité aux deux missionnaires. Il leur en a rappelé la nature et le but; et il leur a adressé, au nom du Comité et de l'assemblée entière, des paroles profondément senties de sympathie et d'affection chrétienne. Il leur a promis les prières de tous les amis de la Société, et il leur a donné rendez-vous au pied du trône de la grâce dans le ciel.

MM. Keck et Lautré ont prononcé quelques paroles à leur tour; ils ont exprimé les motifs de leur confiance dans un moment si sérieux pour eux, et ils se sont, l'un et l'autre, à plusieurs reprises, recommandés aux prières des amis de la Société. Après le chant d'un nouveau cantique, M. le pasteur Audebez a imploré les bénédictions du Seigneur sur la personne et sur l'œuvre future des deux frères et des deux sœurs que l'assemblée venait de voir et d'entendre pour la dernière fois.

La collecte faite à la porte a produit 119 fr. 10 c.

Le lendemain à deux heures, les missionnaires quittaient la Maison des missions, où l'un était resté trois ans et l'autre cinq. A trois heures ils étaient montés en voiture et s'éloignaient de la capitale. Dans très-peu de jours ils devaient partir de Londres; à l'heure qu'il est, ils voguent sur les grandes eaux, pensant sans doute au pays et aux amis qu'ils ont quittés. Pensons aussi à eux, et demandons au Seigneur de leur accorder une prompte et heureuse traversée, et plus tard une vie de dévouement et de succès dans sa vigne.

TABLE DES MATIÈRES.

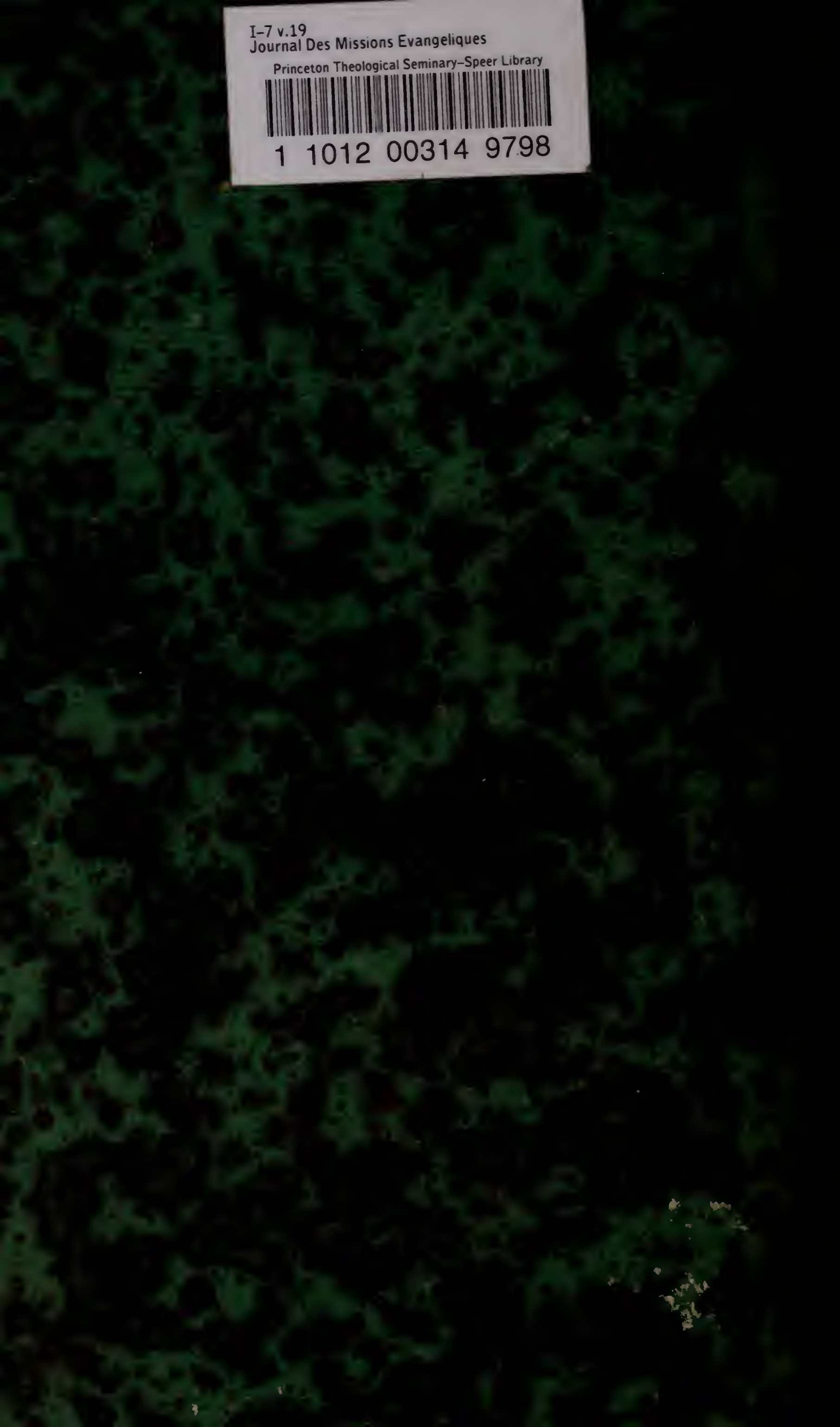
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.




I-7 v.19
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9798